This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579626 2

LENOX LIBRARY

Astor Collection.
Presented in 1884.

POÉSIES

DE

MARIE-JOSEPH CHENIER

ASTOIN NEW-YORK

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, 9.

POÉSIES

DE

M.-J. CHÉNIER

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE ET ACCOMPAGNÉES DE NOTES

PAR M. CH. LABITTE

PROFESSEUR-SUPPLÉANT AU COLLÈGE DE FRANCE

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE SEINE ST-GERMAIN

1844

LENOX LIBRARY
NEW YORK

MARIE-JOSEPH DE CHÉNIER,

SA VIE ET SES ÉCRITS.

En 1764, l'année même de la naissance de Chénier, Voltaire, alors dans la plénitude de sa gloire et de sa dictature, annonçait, par un de ces éclairs soudains que la passion fait éclater au sein du génie, l'imminence d'un grand bouleversement politique. La Révolution était prédite par lui en termes formels; il écrivait au marquis de Chauvelin : « Ce sera un beau tapage. Les jeunes gens « sont bien heureux; ils verront de belles choses. » On comprend ce regret personnel de Voltaire, et on le partage. C'eût été, en effet, un curieux spectacle que celui de la littérature du XVIIIe siècle venant, dans la personne même de son représentant le plus illustre, assister à la fois aux funérailles sanglantes de cette société vieillie qu'elle avait tuée, et au tumultueux avénement de cette société nouvelle qu'elle avait prédite avec pompe. Voltaire devant la Constituante, la cause jugeant l'effet, la pensée ayant conscience qu'elle se fait acte, assurément il y aurait eu là un enseignement profitable. Mais tel n'est point le jeu de l'histoire. Au lieu de ce flambeau de tout à l'heure qui ne versait qu'une lumière éclatante, bientôt vous aurez une torche incendiaire; aussi devra-t-elle passer en d'autres mains : *quasi cursores vitaï lampada tradunt.* Une génération commence, une autre génération achève : le temps est nécessaire aux grandes tâches.

Il fallait bien pourtant que le drame sentencieux et la poésie philosophique de l'école voltairienne eussent leur témoin, leur délégué, dans cette révolution dont ils avaient hâté la venue; seulement, au lieu de Voltaire, ce sera Chénier, le disciple à la place du maître. Cela se comprend. Qu'avait été, en effet, l'histoire politique pendant tout le XVIIIe siècle, sinon de l'histoire littéraire? Les vrais champs de bataille, c'étaient les livres, et il faudrait être aveugle pour tenir moins de compte de *l'Encyclopédie* que de Fontenoy. Mais plus tard, au dénouement, lorsque le branle donné par les lettres a mis la société en marche, quand les idées deviennent des faits, l'action, la politique reprennent naturellement leur place, le premier plan. C'est ainsi que, selon le besoin des temps, le génie a ses métempsycoses; les grands hommes alors, ce ne sont plus les poëtes: il fallait des orateurs et des soldats. En ces âges de rénovation, le talent lui-même semble avoir les instincts du génie, s'il n'en a pas la puissance. Pour être le vrai continuateur de Voltaire après 89, on devait l'être ailleurs encore qu'à la scène; aussi ne faut-il pas s'étonner de trouver à la fois Chénier au théâtre de la République et à la tribune des Jacobins. Marie-Joseph fut, avant tout, l'homme de son temps; il en eut les goûts, il en accepta les entraînements, l'enthousiasme, les colères. Poëte, vous le voyez aspirer aussitôt à la gloire retentissante de la tragédie politique et philosophique; citoyen, vous le voyez frapper sans pitié par ses votes ces mêmes rois qu'il avait frappés sans pitié dans ses vers. Sans doute les discours de Chénier sont peu de chose, si on pense à Mirabeau, à Vergniaud, à Danton; toutefois il semble que le poëte de la Révolution dut aussi en être un peu l'orateur et l'acteur. Durant tout le XVIIIe siècle, le théâtre n'avait-il pas été une tribune? la poésie n'avait-

elle pas eu un caractère oratoire? n'avait-elle pas visé surtout à l'éloquence active et influente? Venu tard, venu le dernier, Marie-Joseph, ainsi qu'il était naturel, se trouva réunir effectivement en lui ces deux rôles de poëte et d'orateur, et il parla dans les assemblées le langage que ses héros parlaient à la scène. Cependant, on le devine, c'est surtout, c'est seulement comme le poëte, en quelque sorte officiel et déclaré de la République française, qu'il apparaît tout d'abord aux yeux de l'histoire littéraire. Rouget ne laissa échapper que par hasard le cri de *la Marseillaise*, et l'*Ode au Vengeur* de Le Brun ne fut qu'un énergique accent de sa vieillesse. Chénier, au contraire, est jeune quand la Révolution s'ouvre; sa renommée commence, grandit et s'achève (bien injustement) avec elle. La Révolution! n'est-ce pas lui qui l'inaugure au théâtre par *Charles IX*? n'est-ce pas lui qui l'accompagne aux frontières avec *le Chant du Départ*? n'est-ce pas lui enfin qui demain, lorsqu'elle sera vaincue au dedans, lorsqu'elle devra courber son front sous le joug d'un soldat, n'est-ce pas lui qui rendra encore à la liberté le plus grand hommage qu'elle puisse recevoir, la flétrissure de la tyrannie? *Tibère*, *la Promenade*, l'*Épître à Voltaire*, sont la protestation suprême des tribuns de la Convention contre l'Empire, des restes de l'esprit inquiet du XVIIIe siècle contre le retour des idées religieuses et contre la réaction monarchique. Encore une fois, Chénier apparaît au seuil de l'ère nouvelle comme le dernier représentant de la poésie du passé, comme l'écrivain le plus en vue de la période républicaine.

Telle est sa place avouée. Déjà dans ce rôle, qu'on est unanime à reconnaître, il y aurait, ce me semble, une page d'histoire et de critique véritablement digne du regard. Si on se demande en effet quelle fut la destinée,

quel fut le rôle des lettres dans une révolution amenée surtout par les lettres, le problème ne semblera pas dépourvu de tout intérêt. Eh bien! on peut dire qu'à elle seule la biographie de Chénier répond à cette question par un exemple notable et presque suffisant. Toutefois je ne dissimulerai pas qu'un autre but, un but auquel j'attache plus de prix, m'a amené avant tout à cette étude d'une vie mal connue et d'ouvrages qui n'ont pas, dans l'estime de la foule, la place à laquelle ils auraient droit, la place que l'avenir certainement leur accordera. J'ai hâte pourtant de le dire, il ne s'agit pas ici d'une de ces réhabilitations dont le goût a presque toujours à se méfier, quand le bon sens lui-même ne s'y trouve point compromis; le public, averti par l'expérience, ne se laisse plus guère duper à ces jeux du paradoxe. On aura beau faire, sauf quelques rares exemples, c'est de la mort en poésie qu'il reste surtout vrai de dire qu'elle est inflexible et sourde, qu'elle garde éternellement sa proie. Après tout, la nécromancie n'est pas l'affaire des critiques, et chacun maintenant sait à quoi s'en tenir sur les évocations littéraires. Avec tous ces efforts, on n'aboutit guère qu'à des prosopopées; il vaut mieux laisser cela aux discours de rhétorique. Heureusement Chénier n'est pas encore si loin de nous, qu'on puisse le regarder comme définitivement classé et jugé. Son nom, au commencement du siècle, a été mêlé de près à la grande lutte littéraire qui s'engageait alors, et qui depuis a été solennellement débattue. Longtemps cachée par la fumée du combat, la statue de l'auteur de *Tibère* reparaît, grâce à l'apaisement, grâce à la calme indifférence d'aujourd'hui. C'est ou jamais l'occasion d'en approcher, de la reconnaître, de lui assigner enfin son rang, sans faveur comme sans prévention.

Entre les causes fort diverses qui depuis trente ans ont

contribué à rejeter dans l'ombre le nom de Marie-Joseph Chénier, tandis que celui de son frère André était mieux accueilli chaque jour, il faut assurément compter l'éclat même de sa première gloire, tout ce vain bruit qui s'était fait autour des périphrases gonflées, autour des rimes sonores et vides du conventionnel. Ce que je voudrais établir ici, ce qu'en général on s'accorde à méconnaître, c'est qu'il y a eu tour à tour deux hommes dans Chénier, un médiocre versificateur et un bon poëte, celui-là célèbre et beaucoup trop applaudi de son temps, celui-ci infiniment moins connu et fort mal apprécié de nos jours. La renommée très-surfaite du premier a nui à la réputation étouffée et injustement amoindrie du second. Il est vrai de dire que le talent ferme, sensé, mordant, sobre de Chénier n'éclata que très-tard, après les plus dures épreuves, dans le malheur, dans la maladie, dans la mort. Pour ma part, je fais bon marché de *Charles IX*, de cette première manière fausse, ampoulée, factice; j'abandonne sans peine l'écolier qui ne sait prendre à la tragédie de Voltaire que la déclamation, à l'ode de Le Brun que la boursouflure; mais je voudrais mettre à part, à une bonne place, le dernier et digne héritier de cette poésie contenue, nette, raisonnable, quelquefois forte, très-souvent spirituelle, presque toujours charmante, la poésie de Boileau dans ses épîtres, de Voltaire dans ses discours en vers et ses satires. Qu'on ne s'y méprenne point, il y a là un genre très-légitime, un genre excellent, auquel il importe de maintenir son rang. Cette veine vraiment française est, il est bon de s'en souvenir, une des gloires de notre ancienne littérature; de toute façon, elle a droit à nos sympathies. Sans nier le moins du monde ce qu'il y a de bien autrement grandiose dans la poésie qui nous est venue de Châteaubriand, de Goëthe et de Byron, tout

en contemplant avec plus de respect et d'admiration ces sphères sereines de l'infini où l'aigle depuis a pris son essor, il serait injuste, il serait étroit de repousser cette inspiration prudente (la prudence a ses avantages) qui ne se risque pas hors des routes sûres, qui côtoie volontairement le bon sens, qui s'astreint à la régularité et à l'exactitude, à qui sans doute les grands horizons sont fermés, mais à qui pourtant ne manquent ni le tour, ni la verve, ni les élégances de la grâce, ni le brillant de l'esprit, ni l'éloquence sévère, ni même la flamme et l'éclat.

Ces qualités, Chénier les conquit une à une; il finit par les avoir toutes aux derniers moments de cette existence troublée et malheureuse que lui firent les événements et ses passions. Mais la chronologie lui fut fatale: poëte de la liberté, il n'eut tout son talent que sous le despotisme; poëte de la tradition classique, il n'entra précisément en possession de sa force que quand les novateurs allaient devenir les maîtres. Tout fut contre lui. en politique, le républicain se heurta contre Napoléon; en littérature, l'écrivain classique eut à subir la royauté de l'auteur des *Martyrs*. C'est ainsi qu'il mourut, dépouillé de cette gloire douteuse de ses débuts à laquelle il ne croyait plus lui-même, et impuissant à obtenir cette gloire meilleure, dont son talent transformé était digne, et qu'il est juste maintenant de revendiquer pour lui. Cet esprit plus fort que la souffrance et qui dispute le terrain pied à pied à la maladie, cette intelligence qui se roidit contre la destinée et qui sait grandir sans être alimentée et excitée par le succès, cet effort suprême en vue de l'avenir et sans le souci du présent, ce poëte républicain qui peut désespérer de la liberté, mais qui ne désespère pas de la poésie; assurément, tout cela n'est point sans noblesse. Le gladiateur atteint ne laisse pas

échapper son glaive; il frappe et trouve la victoire dans la mort. Shakspeare a mis pour titre à l'une de ses pièces : « Tout est bien qui finit bien; » l'auteur de *Tibère* tirerait bon profit du proverbe.

Un peu avant le milieu du XVIIIe siècle, un orphelin, vif, instruit, intelligent, qui sortait des études et qui avait le goût des entreprises, quittait les environs de Toulouse, où il était né d'une famille honorable et ancienne, pour courir le monde, pour chercher fortune. Laissant généreusement son patrimoine à sa sœur, il prit juste de quoi faire le voyage de Turquie, et arriva presque sans ressources à Constantinople. Ce jeune Français, que n'effrayait pas l'exil, s'appelait Louis de Chénier. Dieu, et son zèle aidant, il se trouva bientôt à la tête d'une maison de commerce assez importante. Le comte Desalleurs était alors ministre de France près la Porte : il connut Louis de Chénier, et l'attacha à l'ambassade. Surpris par la mort loin de son pays, M. Desalleurs délégua à son protégé les fonctions de consul général, qui lui furent bientôt confirmées par la cour de France. On était en 1753 : c'est à peu près vers cette époque que Louis de Chénier se maria avec une Grecque très-séduisante, très-spirituelle, et dont la beauté fut longtemps célèbre. Devenue madame de Chénier, mademoiselle Santi-L'homaka (c'était, on l'a déjà remarqué, la propre sœur de la grand'mère de M. Thiers) eut en peu de temps une fille et trois fils, dont le plus jeune se nomma André. André n'avait pas deux ans encore quand, le 28 août 1764, survint un dernier enfant qui reçut le nom de Marie-Joseph : c'était le nôtre. La naissance de Marie-Joseph coïncida à peu près avec la nomination du comte de Vergennes à l'ambassade de Turquie; l'ambassadeur rendait le consul inutile : toute la

famille Chénier dut quitter Constantinople et revenir en France.

Là, trois années se passèrent dans les douceurs d'une vie commune; mais, en 1767, Louis de Chénier fut adjoint à la mission du comte de Brugnon en Afrique, et peu de temps après on l'envoya avec le titre de chargé d'affaires auprès de l'empereur de Maroc. Marie-Joseph, qui n'avait pas encore quatre ans, fut conduit en Languedoc chez une tante du côté paternel. C'est là qu'il passa, avec son frère André, ces longs jours de bonheur dont la jeunesse a le secret, jours charmants qu'on ne retrouve guère, qu'il ne retrouva point, mais qui plus tard, dans les dures agitations de la vie, lui demeurèrent comme un souvenir de l'Éden. J'aime à me figurer qu'André pensait un peu à ces jeux fraternels, à cette douce intimité des années perdues, quand il célébrait avec tant d'âme

Les vieilles amitiés de l'enfance première.

Enlevé trop tôt à ces loisirs, à cette éducation des champs, Marie-Joseph n'avait pas dix ans quand il fut mis, encore avec André, au collége de Navarre, où étaient déjà ses deux frères aînés. Il y fit des études rapides, médiocres et très-incomplètes[1]. Le goût du travail, l'opiniâtre passion des lettres cultivées pour elles-mêmes, ne lui devaient venir que plus tard, et sa première fougue une fois éteinte. Il est vrai qu'au lieu d'être assidu à ses thèmes, Marie-Joseph s'essayait déjà

[1] Un pédant bien spirituel, mais à qui tous les arguments étaient bons (et à plus forte raison les arguments de *collége*), Geoffroy, n'a pas manqué de rappeler plus tard à Marie-Joseph ce qu'il y avait eu de tronqué dans ses premières études : « Pour avoir dédaigné, » écrivait-il en 1805, « d'être « écolier au collége, M. Chénier est resté écolier dans le monde et n'y sera « jamais qu'un écolier. C'est son étoile.... » (*Cours de Littérature dramatique*, 1825, in-8, t. VI, p. 323.)

à entrelacer des rimes. Plusieurs fois ses régents le surprirent et le châtièrent. Ils trouvaient ses vers détestables, et ils avaient la cruauté de le lui dire : au lieu de céder, l'amour-propre de l'écolier s'irrita. Ramenée sans doute par le désir de surveiller l'éducation de ses quatre fils, madame de Chénier s'était fixée à Paris vers 1773; son mari, qu'elle avait laissé en Afrique, faisait çà et là quelques apparitions en France près de sa famille. Ces absences et ces retours se continuèrent ainsi jusqu'en 1784, époque où M. de Chénier, par une intrigue de bureaux, fut mis prématurément à la retraite. La société brillante, les nombreux artistes, les écrivains célèbres que Marie-Joseph rencontrait dans le salon de sa mère, ce contact continuel d'une jeune et ardente ambition avec la renommée, achevèrent de lui donner le goût des vers. M. Villemain l'a dit spirituellement, la tragédie n'était alors qu'une continuation de la rhétorique. Chénier, dans sa hâte, n'eut pas la patience d'attendre : c'est au théâtre même qu'il fit sa rhétorique.

Dès le début, les goûts opposés, les caractères tranchés des deux frères se marquent ainsi par le contraste. André, à seize ans, sait le grec : il traduit Sapho, il recueille sur les lèvres de sa mère ce doux parler qui lui explique mieux encore les enchantements de la poésie d'Homère et de Moschus. C'est une abeille de l'Hybla ; il amasse patiemment son butin pour l'avenir. L'ombre lui convient [1], et il n'aspire point tout d'abord au tumulte de l'arène, il n'a pas le goût du cirque; une commotion

[1] On voit, dans une lettre récemment publiée, quel était le rêve, quel était l'idéal d'André : « Vivre toujours loin de toute affaire avec mes amis, dans la « retraite et dans la plus entière liberté..... » C'est bien l'irritable paresse, la nonchalance farouche du vrai poëte

sociale sera nécessaire pour qu'il se hasarde à la publicité.

> Ne connaissant personne, inconnu, seul, tranquille,
> Ma voix humble à l'écart essayait des concerts.

Le contraire arrive chez Marie-Joseph : ces retours laborieux à l'antiquité, ces tentatives mystérieuses, ces essais lents et avares ne vont pas à sa nature empressée ; toute son érudition, c'est Voltaire et un peu Racine. La scène le tente tout de suite : on y escompte la gloire en une soirée. Voilà avec quelles dispositions d'esprit et de cœur les deux frères quittèrent presque en même temps le collége pour entrer dans le monde ; l'un mélancolique, réfléchi, passionné, ami des solitudes et du travail, ne vivant que pour deux choses, l'art et l'amour, c'était André ; l'autre, plus bruyant, plus extérieur, à la fois vaniteux et généreux, irascible et obligeant, désireux de retentissement et de succès, c'était Marie-Joseph. Mais pourquoi les séparer déjà, pourquoi prêter d'avance une arme à l'implacable calomnie ? Je voudrais plutôt les laisser longtemps auprès de cette mère pleine de tendresse et de grâce, qui aimait les lettres et à qui les lettres devaient être plus chères encore, puisqu'elle en espérait la gloire de ses fils. C'est Marie-Joseph qui a dit dans une épître à son père :

> De ma mère et de toi nous aurons en partage
> Un souvenir sans tache et des trésors d'honneur ;
> Nous aurons les vertus, ces richesses du cœur.

Je ne sais, mais au début de cette biographie, qui doit avoir ses heures sombres, la pensée s'arrête toujours et revient avec complaisance sur madame de Chénier. Quoi de plus naturel ? Ne sait-on pas ce que son cœur aura un jour à souffrir ? Ne voit-on pas d'avance dans cette mère pleurant pendant quatorze ans avec celui de ses fils qui aura le malheur de survivre, ne voit-on pas une vivante réfutation de tant d'odieux

mensonges, une protestation dont l'éloquence suffirait seule à convaincre? Cette belle Grecque, on aime à l'apprendre, cette mère aimable de deux poëtes aimés, écrivait notre langue, *cette langue qui m'est étrangère*, comme elle dit, avec une grâce expressive et nonchalante qu'elle avait gardée de sa patrie, et qu'elle sembla léguer à André. On a d'elle, perdues dans un recueil trop oublié, deux lettres charmantes, deux dissertations délicates et fines [1] où l'érudition se déguise sous l'élégance. Dans l'une, madame de Chénier expose les poétiques symboles que les mœurs grecques mêlent aux pompes funéraires; dans l'autre, elle parle avec amour des danses de son pays, et revendique contre la pruderie française les charmes d'un art que l'antiquité aimait comme elle. Qu'on me permette de détacher de ces lettres quelques lignes qui en feront juger le tour heureux et facile :

« A Paris, on ne danse plus à trente ans. S'il est un âge pour renoncer aux agréments de la société, je voudrais savoir qui a eu le droit d'en fixer le terme; car enfin les grâces, la santé, une constitution heureuse, sont des dons de la nature contre lesquels personne, ce me semble, n'a le droit de réclamer. Est-ce une convention? Qui l'a établie? Serait-ce la jeunesse? elle y perd assurément la première, puisque chaque instant la rapproche du terme si court qu'elle avait mis à ses amusements; car on a peu de temps à être jeune et longtemps à ne l'être pas. Sont-ce les personnes de l'âge mûr qui ont établi cette convention? elles y perdent encore davantage. S'il y en a dans le nombre qui n'aient aucun goût pour la danse, ne craignent-elles pas qu'on leur fasse l'application du renard de La Fontaine qui propose à ses confrères de se couper la queue, parce que lui-même n'en avait pas? Au reste, je ne pré-

[1] Voyez au 1er volume de l'agréable *Voyage littéraire de la Grèce*, par Guys, les lettres XIII et XVIII.

tends point, à beaucoup près, que tout le monde doive danser; mais je voudrais que chacun fût libre de danser sans être obligé de produire son extrait baptistaire [1]. »

On devine, rien qu'à ce court passage, en quelle atmosphère de grâce et de politesse furent élevés les deux Chénier. La danse, dans ce climat favorisé d'Athènes, avait toujours été la compagne de la poésie. Aussi, quand madame de Chénier peint, avec son pittoresque langage, tantôt la mollesse des danses voluptueuses, tantôt l'énergique et sauvage caractère des danses patriotiques, je me figure volontiers que ces rondes enlacent devant moi leurs anneaux, et que des chants connus s'y mêlent et y répondent. Ici, c'est un soldat qui lève fièrement la tête et entonne avec force quelque hymne républicain de Marie-Joseph; là, c'est une fille de l'Attique, penchée amoureusement, qui murmure une idylle d'André. Oui, un rayon du ciel de la Grèce devait tomber sur le front de ces frères privilégiés. A celui-ci l'héritage de Théocrite, son art consommé, la douceur savante de son style; à celui-là un écho de Tyrtée, quelques vigoureux accents du scolie vengeur d'Harmodius.

Mais c'est André surtout qui devait être un fils de la Grèce; sa mère, sans doute, lui en parlait souvent comme d'une patrie, et peut-être les pages qu'elle avait écrites éveillèrent-elles, dans la vive imagination de l'enfant, ce culte des lettres athéniennes auxquelles ses vers furent un perpétuel hommage. Il voua son intelligence à la Grèce; il garda son cœur à la France. Marie-Joseph ne ressentit pas au même degré

[1] C'est précisément Marie-Joseph qui a dit quelque part :

Jusque dans les ballets il faut de la raison.

André n'aurait pas écrit ce vers-là, et je doute que, de son côté, madame de Chénier l'eût goûté. Les moindres traits marquent la différence native du talent des deux frères.

l'influence de ces mœurs élégantes, de cet intérieur orné et un peu oriental, qui semblent avoir agi si vivement sur son frère. L'aîné élevait dans son âme un autel à l'art, le plus jeune l'élevait à la gloire : heureusement, Marie-Joseph, après l'épreuve, finira par où André avait commencé. Cependant il fallait prendre un état, se décider pour une carrière : les deux frères choisirent celle qui laissait le plus de loisir, et qui, dans cette seconde moitié du XVIIIe siècle, semblait le plus compatible avec les lettres. Tandis qu'André partait avec son régiment pour Strasbourg, Marie-Joseph allait habiter Niort comme sous-lieutenant de dragons. La vie de caserne ne devait guère enchanter un Parisien de dix-sept ans, passionné pour la poésie, et qui, au lieu des amis célèbres de sa mère, au lieu de ses protecteurs familiers, les David, les Lebrun, les Lavoisier, ne rencontrait plus que des beaux esprits de province et des désœuvrés de garnison. Il se résigna pourtant et chercha une distraction dans le travail. Ses études avaient été mauvaises; il les refit tant bien que mal par des lectures. On voit comment ce caractère emporté était rebelle à la discipline : il étudiait parce qu'il n'avait plus de maîtres. Mais, au bout de deux ans, sa patience fut à bout : il quitta le service et revint près de sa mère avec plusieurs canevas de pièces et quelques tragédies ébauchées. Son plus ardent désir était de débuter sur la scène.

Marie-Joseph retrouva André à Paris : André n'avait pu subir son exil de régiment pendant plus de six mois; dès lors les deux frères, chacun dans sa voie, reprirent leur vie littéraire. Ils s'encourageaient l'un l'autre; ils se confiaient leurs plans, leurs vœux, leurs essais. Quelques amis communs, les de Pange, le marquis de Brazais, les deux Trudaine surtout, étaient initiés à ces mutuelles confidences. André, moins expansif, ne com-

muniquait qu'avec réserve les vers *non sans peine obtenus de sa voix;* en revanche, il applaudissait à ceux des autres, il aimait voir venir à lui

Et mon frère et Lebrun, les Muses elles-mêmes.

D'ailleurs son goût de la campagne et des voyages, sa *fureur d'errer*, sa santé mauvaise, plus tard ses fonctions à l'ambassade de Londres, l'éloignaient souvent de Paris; il y revenait pourtant par intervalles, menant cette vie nonchalante et facile des *Élégies*, allant de Fanny à Glycère, mais corrigeant quelquefois le plaisir par la passion. Il était sincère quand il disait :

Moi j'ai besoin d'aimer, qu'ai-je besoin de gloire ?

Plus d'une élégie, à cette date, n'est qu'un cri de son âme. Sa muse d'alors (il l'aima éperdument) était une éclatante et spirituelle personne dont la fille, également belle et distinguée, épousa depuis Regnault de Saint-Jean-d'Angely. Madame de Bonneuil est la poésie riante des heures dissipées et du loisir, comme mademoiselle de Coigny sera la poésie mélancolique des heures suprêmes : c'est la différence de Camille à la Jeune Captive. Marie-Joseph ne se laissait pas ainsi prendre aux énervantes tendresses de l'amour : il parlait du sentiment sur le ton d'un patriote dénonçant les *suppôts du despotisme :*

L'amour est un tyran ; j'ai dû briser ses chaînes.

Enclin au plaisir, Chénier ne sentait même pas le besoin de le chanter; on ne retrouve dans ses vers ni l'Éléonore de Parny ni même les Églés de Lebrun. La passion patriotique se déclare tout de suite en lui et se confond avec la passion littéraire. Aujourd'hui il veut le théâtre parce que c'est une tribune; demain il voudra la tribune parce que ce sera un théâtre. Mais s'il a le goût du faste et du bruit, il a aussi celui du bien et du beau ;

si le souvenir du couronnement d'*Irène* l'exalte et lui fait croire qu'il peut aspirer à la succession de Voltaire, son cœur n'en est pas moins ouvert à toutes les généreuses passions de la Constituante. Aussi 89 le trouva-t-il armé pour la lutte et animé de tous les nobles enthousiasmes d'alors.

Le versatile Palissot, qui à cette époque s'était rattaché, au moins par les personnes, au parti philosophique, fut le premier prôneur et le patron de Marie-Joseph. Le vieux Lebrun, l'ami de madame de Chénier et d'André, se trouva aussi, tout naturellement, être un de ses protecteurs; il aurait été bien ingrat, au reste, de ne pas produire dans les lettres un jeune poëte qui s'écriait en une épître louangeuse :

À peine mes regards mesurent ta hauteur [1].

Chénier, à l'aide de ces liaisons, s'insinua bientôt auprès de l'acteur Vanhove, et fit lire par lui, à la Comédie-Française, deux petits actes en vers appelés *Edgar ou le Page supposé*, qui furent reçus unanimement pour être joués à la cour. Cela se passait dans l'été de 1783. Les acteurs sans doute avaient fait acte de complaisance : aussi la pièce dormit-elle dans les cartons. Chénier était aussi actif qu'impatient : il fit des visites, il réclama, il écrivit. Voici un échantillon inédit et assez piquant de cette correspondance de solliciteur : c'est un billet adressé aux comédiens [2] :

24 janvier 1785.

« Il y a dix huit mois environ qu'on a eu la bonté, mes-

[1] Marie-Joseph disait également à Palissot :

Toi que pour successeur Molière eût avoué.

Cette flagornerie tourna la tête du vaniteux auteur de la comédie des *Philosophes ;* dès lors Palissot joua auprès de Chénier un vrai rôle de comparse et de compère.

[2] Archives de la Comédie-Française.

sieurs, de vous lire pour moi une petite comédie qui a été, je crois, reçue unanimement. Depuis ce temps, je vous ai lu moi-même deux tragédies que vous avez bien voulu recevoir. Trois pièces du même auteur, quand il n'a que vingt ans, ne prouvent-elles pas sinon un grand talent, du moins une ardeur dont il n'y a pas encore d'exemple dans les fastes d'aucune littérature? Si cette considération, messieurs, vous semble mériter quelques égards, j'oserai, pour la seconde fois, vous rappeler mon pauvre *Page*, placé deux ans de suite sur le répertoire de la cour. Mes rôles sont distribués depuis longtemps. Le secrétaire de la Comédie doit avoir une copie approuvée du censeur et de la police. La pièce enfin n'a que quatre rôles, destinés à quatre acteurs chéris du public, et qui n'auraient pas à s'en occuper longtemps pour la mettre au théâtre. Je les supplie donc de vouloir bien songer un peu à moi et à cette bagatelle, qui doit m'être chère, puisque c'est mon premier pas dans la carrière et mon premier hommage au Théâtre-Français.

« J'ai l'honneur, etc.

« LE CHEVALIER DE CHÉNIER. »

Voilà une vanité tout au moins naïve. L'auteur n'a que vingt ans, il n'a pas besoin de le dire, on le voit de reste : un orgueil expérimenté eût caché son jeu. Les acteurs, toutefois, ne se rendirent pas à ces belles raisons, ils temporisèrent encore; mais Chénier tourmenta si bien ceux qui se plaisaient ainsi à *exercer la patience des auteurs*, qu'on finit par céder à ses instances et par ne pas même attendre que la cour retournât à Fontainebleau, où la pièce devait être jouée. On la donna donc à Paris le 14 novembre 1785 : elle fut sifflée dès la première scène et tomba au milieu des murmures et des éclats de rire. Mademoiselle Contat elle-même, avec ses

grâces, ne put garantir de l'impitoyable hilarité du public cette maussade anecdote où il s'agissait d'un roi anglais du xe siècle, déguisé en page, et qui devenait amoureux de la fille d'un gentilhomme. Les Fourches Caudines du feuilleton hebdomadaire n'étaient pas encore inventées : la critique pourtant avait son tour. L'abbé Aubert, l'aristarque des *Petites Affiches*, jugea l'œuvre « faible et singulière. » Quant à Grimm, il n'y met pas tant de façon : c'est le gros mot qu'il lâche, et il parle tout crûment de *niaiserie;* par contre, Palissot s'était écrié en plein foyer qu'on venait de « briser un petit diamant. » Ce suffrage consola sans doute le poëte, dont l'amour-propre au reste était assez robuste pour se consoler tout seul. Il faut bien le dire en effet, son ton tranchant, ses étalages, ses airs hautains, avaient, dès ces premiers débuts, donné à Chénier une réputation très-notoire d'arrogance et de morgue que madame de Genlis n'est point, par malheur, la seule à constater [1]. A cette date même, j'en trouve plusieurs témoignages curieux. Ainsi, le lendemain du *Page supposé*, La Harpe, avec son ton dépité et rogue, écrit au grand-duc de Russie : « C'est l'ouvrage d'un jeune homme nommé Chénier, qui fait profession d'un grand mépris pour Racine, et qui a bien ses raisons pour cela. » *Le Mercure* dit la même chose; seulement il met plus d'aménité dans son conseil et engage doucement l'auteur à « maîtriser son penchant vers la satire. » C'était au moins une insinuation polie; le continuateur des *Mémoires de Bachaumont* ne se crut pas obligé à ces ménagements, à ces précautions oratoires : « Ce qui fait désespérer du débutant, écrit-il assez brutalement, c'est qu'il est très-présomptueux et parle avec dédain non-seulement des

[1] V. *Mémoires*, 1825, in-8, t. III, p. 308 et suiv.

contemporains, mais même des meilleurs auteurs classiques. » Voilà une unanimité désespérante. Évidemment le caractère de Chénier ressemblait alors à son style; il était gonflé. Cette première piqûre ne lui fit pas de mal, mais elle ne suffit pas à le corriger.

Le bruit des sifflets tintait encore aux oreilles de Marie-Joseph que déjà il pensait à reparaître au théâtre. Son portefeuille était garni; il en pouvait tirer au besoin une tragédie d'*Œdipe mourant*, une tragédie de *Brutus*, une tragédie d'*Azémire*. *Azémire* l'emporta dans son cœur; on a toujours un faible pour les derniers-nés. C'était l'histoire d'une reine musulmane et d'un croisé, son prisonnier, qui devenaient amoureux l'un de l'autre; mais l'honneur au dénouement l'emportait sur la passion dans le cœur du chrétien : il partait, et sa royale maîtresse finissait par se tuer. Chénier avait fait ici comme tous les enfants qui écrivent : il avait pris sa mémoire pour son imagination. En réalité, *Azémire* n'était qu'une copie affaiblie de Médée, d'Ariane, d'Armide, de toutes les amantes délaissées, et, comme l'a remarqué depuis M. de Féletz [1], la seule scène un peu pathétique qui s'y rencontrât n'était qu'une copie impudente de *Mérope*, transportée dans un méchant roman dérobé à Métastase. Le poëte désirait faire jouer cette pitoyable tragédie à Fontainebleau. Madame de Genlis, qui a ses raisons pour se vanter d'avoir servi Chénier, prétend que ce fut elle qui recommanda la pièce au duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre, lequel trouva l'ouvrage très-médiocre, mais finit cependant par céder à ses sollicitations réitérées. Quoi qu'il en soit, nous savons par Grimm que le poëte avait réussi à intéresser directement la duchesse d'Orléans à son œuvre. Sur l'in-

[1] *Mélanges*, 1828, in-8, t. II, p. 123.

sistance de cette princesse, *Azémire* fut donnée devant la cour le 4 novembre 1786. « Comme il faut encourager les jeunes gens, dit l'auteur lui-même dans sa préface, la pièce fut sifflée d'un bout à l'autre. » Jamais pareille aventure n'était arrivée à Fontainebleau : ordinairement, devant le roi, le silence, et tout au plus quelques rires étaient les seuls signes d'improbation. Cette fois la cour, par une sorte d'instinct, dérogea jusqu'à emprunter les mœurs des parterres républicains pour humilier celui qui bientôt devait être le poëte de la république. Marie-Joseph, profondément ulcéré, en garda rancune à la cour. On verra comment, quatre ans plus tard, il prit durement sa revanche par *Charles IX*. A partir de cette date, je ne trouve plus dans ses signatures le titre de « chevalier, » et tout signe nobiliaire, le chêne et la tour surmontée d'une étoile qui précédemment figuraient dans ses armes, disparaissent du cachet de ses lettres [1]. Chénier, désormais, ne cherchera plus à se faire applaudir par les grands seigneurs : il mettra une cocarde à sa Melpomène, et dès lors c'est aux dépens des grands seigneurs qu'on l'applaudira.

La pièce était mauvaise; toutefois Grimm lui-même avoue que la cour avait montré un *dédain trop décourageant*. Piqué au jeu, Chénier usa de ruse et eut le crédit d'obtenir que, pour écarter toute cabale, les comédiens emploieraient le même subterfuge dont Voltaire s'était servi pour la première représentation de *l'Enfant Prodigue*. On mit donc *Zaïre* sur l'affiche, et le public vint; mais, au moment où la toile allait se lever, le semainier annonça que l'indisposition subite d'un acteur arrêtait le

[1] Dans un pamphlet du temps du Directoire il est dit que Chénier « a fait graver sur son cachet son buste parfaitement ressemblant et un aigle qui l'enlève en l'air. » (Sewrin, *Epître sur l'Orgueil*). Le poëte reparaissait sous le tribun comme autrefois l'aristocrate : il y a des vanités qui se ressemblent.

spectacle, et que, si le parterre s'y prêtait, on donnerait une pièce nouvelle. Cela se passait le surlendemain de l'aventure de Fontainebleau, qui n'avait pas eu encore le temps de transpirer. La proposition fut reçue avec transport, et on joua aussitôt *Azémire*. Malheureusement la bienveillance du public se trouva vite paralysée par l'ennui, et les amis de l'auteur, qui occupaient le parquet, se virent impuissants à soutenir la pièce. La chute fut aussi complète et plus humiliante qu'à Fontainebleau : aussi les malins ne manquèrent-ils pas de remarquer que le poëte s'était même ôté la ressource de s'en prendre à l'intrigue. Le lendemain, les juges littéraires se montrèrent cruels. La Harpe, fidèle à son rôle de *grand prévôt littéraire*, parla de *sottise* [1], et Sautreau d'*absurdité*. Chénier, il est vrai, obtint un suffrage inattendu qui le rendit fier et qu'il ne manqua pas d'enregistrer dans sa préface. Geoffroy, qui venait d'hériter de la férule de Fréron, et qui inaugurait alors à l'*Année littéraire* ce règne du bon plaisir dans la critique qu'il devait continuer plus tard aux *Débats*, Geoffroy déclara que la pièce « étincelait de beautés tragiques [2] ; » en réalité, elle était détestable. Notons pourtant, notons bien le mot de Geoffroy. Quand le talent tardif de Chénier éclatera enfin dans sa mâle vigueur, il ne rencontrera chez cet homme que l'injure et le sarcasme ; alors nous nous souviendrons du contraste. Il y a des rapprochements qui valent mieux que des réfutations.

On a vu quelle dure leçon avait été donnée, à deux reprises, à l'ambition précoce de Chénier. Plus tard,

[1] *Correspondance littéraire*, lettres 259 et 262.

[2] *Année littéraire*, 1786, t. VIII, p. 45. — La Harpe, que tout éloge donné par un autre exaspérait, dit à propos du mot aimable de Geoffroy sur Chénier : « .... Mais c'est un nouveau signe de réprobation de n'être loué que dans un pareil journal. »

quand la gloire lui fut venue, le poëte parlait quelquefois d'*Azémire* avec cette gaieté satirique qui lui devint habituelle dans ses dernières années; mais il se taisait sans doute sur *le Page supposé*, car le scrupuleux Daunou [1] lui-même n'a pas consigné ce premier et malheureux essai de son ami. A la longue, les échecs font aussi une réputation; Marie-Joseph jugea donc prudent de se réfugier momentanément dans l'étude, dans le silence. Ce n'est que trois ans plus tard qu'on retrouve son nom au théâtre. Son père, d'ailleurs, homme sage et avisé, dont on a quelques livres estimables [2], réussit à modérer, par ses conseils, cette ardeur anticipée et impatiente: *Ne quid cito*. Toutefois Marie-Joseph ne renonça pas aux palmes que lui montrait l'avenir; de loin, malgré ses chutes récentes, il entrevoyait la célébrité, il disait à son père lui-même :

> Ton nom chez les Français ne sera pas sans gloire ;
> Leur estime t'est due, et tes fils à leur tour
> Sauront, n'en doute pas, la conquérir un jour.

Cette confiance était légitime, et la prophétie s'est réalisée.

[1] Notice sur Chénier en tête du premier vol. des *OEuvres posth*, 1824, in-8.

[2] A l'époque précisément où nous sommes arrivés, c'est-à-dire en 1787, M. de Chénier publiait en trois tomes des *Recherches historiques sur les Maures*. « Ce n'est point, dit-il, pour aspirer au nom d'auteur.... Occupé depuis que je me connais d'affaires étrangères aux belles-lettres, je n'ai point couru cette carrière. » M. de Chénier fait évidemment le modeste : son ouvrage est d'un style ferme et simple, qui trahit l'habitude d'écrire. On y trouve d'ailleurs beaucoup de remarques curieuses, puisées dans une observation intelligente des lieux mêmes et des choses que l'auteur avait vues. Le volume qu'il donna deux ans plus tard, sous le titre de *Révolutions de l'Empire Ottoman*, se recommande par les mêmes qualités d'exactitude et de sens. Quand il dit de la Turquie : « Semblable à un lion fatigué par le combat, c'est presque dans le sommeil qu'on lui voit acquérir de nouvelles forces, » il me semble entendre un écho de la poésie de ses fils. Il y a des familles privilégiées. M. de Chénier, qui était né à Montfort en 1723, mourut à Paris en 1796. Le poëte Vigée prononça son éloge funèbre, et put, avec justice, parler de *sa vertu sans faste* et de *sa raison sans austérité*. (V. le *Procès-verbal des honneurs rendus à Louis de Chénier*, Paris, an III, in-8 de 16 pages.)

Marie-Joseph aimait passionnément les arts; un tableau de son cher David, une symphonie de son ami Le Sueur, l'animaient au travail, lui inspiraient une généreuse rivalité. Pendant les trois années de retraite qu'il passa dans l'intimité de ces artistes, il s'occupa plus que jamais de littérature et devint attentif à la grande lutte politique qui s'annonçait, mais il ne chercha plus la publicité. Il vivait alors à Passy; il y était heureux, et c'est de ces années de retraite qu'il a pu dire plus tard dans la belle élégie de *la Promenade :*

> Jours heureux, temps lointain, mais jamais oublié,
> Où tout ce doux le charme intéresse à la vie
> Égayait mes destins ignorés de l'envie.

C'est à peine si, durant cet intervalle de bonheur, on voit Marie-Joseph publier, fort obscurément, un petit poëme sur l'Assemblée des notables, que La Harpe, avec raison, jugea *notablement mauvais* [1]. La colère toutefois le fit sortir un instant du silence qu'il s'était imposé : on sait si Chénier avait l'épiderme sensible. En 1788, Rivarol et Champcenetz donnèrent leur *Petit Almanach de nos grands hommes :* c'était une corbeille de boules fulminantes jetées dans la rue pour taquiner les passants. Celle sur laquelle marcha Chénier ne dut pas faire grand bruit, et c'est à peine si un pied plus habitué aux hasards de la route s'en serait aperçu. On le rangeait avec deux ou trois rimeurs inconnus dans la bande des *fugitifs;* on le donnait comme l'éditeur des *Étrennes à Polymnie* [2]. La plaisanterie était innocente; mais Chénier, qui ne quittait pas le cothurne, se fâcha tout de bon. Un poëte *tragique* classé parmi les *fugitifs!* l'auteur d'*Azémire* se crut atteint dans sa dignité. André était alors à Londres; Marie-Joseph lui écrivit à ce sujet : « Il est bon de se

[1] *Correspondance littéraire*, lettre 248.
[2] V. *Œuvres de Rivarol*, 1808, in-8, t. V, p. 88.

venger ; » la menace était solennelle. Le *Journal de Paris* reçut aussi les confidences de Chénier en cette occasion : « Quand on n'est pas très-patient, écrit-il, il faut au moins se montrer reconnaissant et rendre ce qu'on a reçu au plus vite, et, s'il est possible, avec usure. » Marie-Joseph tint parole : le coup d'épingle rendu valut l'égratignure donnée. Rien de plus insignifiant que *le Public et l'Anonyme*, pâle imitation du *Pauvre Diable* de Voltaire, dont le rhythme même n'était pas original. Rivarol, qui, au dire de Chénier,

Sans s'appauvrir donnait des ridicules,

ne daigna même pas répondre : Chénier alors ne comptait que par ses prétentions. Après la publication du *Public et l'Anonyme*, La Harpe eut le droit de dire : « Il ne fait pas mieux une satire qu'une tragédie [1]. » Ce n'était que la vérité.

Voilà comment débutait dans la poésie satirique celui qui devait écrire la belle *Épître à Voltaire*, voilà comment débutait au théâtre celui qui devait, avant de mourir, dérober quelques traits au sombre pinceau de Tacite. Ces commencements obscurs m'ont semblé dignes d'être particulièrement éclaircis. Si en toute chose l'étude des origines est bonne, ici elle a l'avantage de mettre exactement dans son jour, d'expliquer au vrai la valeur native et le développement d'un talent presque nul d'abord, très-longtemps médiocre, mais que les souffrances à la fin dégagèrent, que les malheurs affermirent, que la persévérance mûrit. Pour mon compte, j'aime ces esprits qui grandissent par l'effort, qui s'améliorent dans la lutte : devenir ainsi meilleur, c'est donner un noble spectacle, un spectacle qui ne peut manquer d'honorer l'homme, puisqu'il est à l'honneur de sa

[1] *Correspondance littéraire*, lettre 266.

volonté. Même dans une biographie de poëte, l'espérance est un meilleur guide que le désenchantement. Par malheur, la vie de beaucoup d'écrivains modernes ressemble plutôt à l'histoire du Paradis perdu qu'à celle de la Terre promise.

Marie-Joseph devait être le poëte de la période républicaine; ce que la prise de la Bastille avait été dans l'ordre politique, la représentation de *Charles IX* le fut dans l'ordre littéraire. La veille, Chénier était inconnu; le lendemain, son nom était sur toutes les lèvres. Cette tragédie fut un véritable événement, et le critique voyait juste qui, dans le feu même du succès de la pièce, écrivait [1] : « Quoi que fasse M. de Chénier, on dira toujours de lui : C'est l'auteur de *Charles IX*. » Ginguené, en ceci, était prophète. Ce triomphe subit, ces acclamations populaires, cette famosité inouïe dont la plus grande part devait se rapporter aux événements, eurent en effet leur expiation : bientôt, avec un talent plus franc, plus tard, avec des éclats de génie, Marie-Joseph trouvera l'attention plus rebelle, et après lui le silence peu à peu se fera autour de son nom. On ne saurait se le dissimuler, aux yeux du plus grand nombre, Chénier est resté l'auteur de *Charles IX*. En se retirant des bords qu'elle avait battus avec fracas, la vague a emporté après elle plus d'un monument fait pour orner ces rives aujourd'hui délaissées. Ayons confiance pourtant, le flot ne peut manquer de reprendre à l'abîme ce qu'il lui avait donné et de le restituer à la plage. La justice ne fait jamais défaut au temps.

Charles IX marque une date : c'est le dernier mot de l'école voltairienne au théâtre. Je m'explique. La littérature, pendant tout le XVIIIe siècle, avait été un

[1] *Moniteur* du 21 avril 1790.

combat, une sorte de mêlée intellectuelle et politique, dans lesquels chacun s'était servi des armes les plus actives. Comme on n'avait pas la libre tribune des gouvernements à constitution, on s'avisa de la remplacer par ce qui émeut et séduit le plus la foule, c'est-à-dire par l'éloquence et par l'esprit. La première fut réservée pour le théâtre, on garda le second pour les pamphlets. Avec son facile génie, Voltaire se saisit à la fois de ces deux sceptres. On sait la prose vive, claire, assurée, merveilleuse de ses pamphlets. Au théâtre (je mets à part quelques chefs-d'œuvre), ce n'est plus le même homme : il est brillant, il n'est plus simple; quelquefois même sa haine de prosateur contre l'emphase tourne à l'indulgence, et le voilà qui chausse le cothurne, qui déclame, qui se laisse aller à la pompe artificielle de la versification sentencieuse. On le sent, c'est l'éloquence qui le tente : souvent il l'attrape; mais on s'aperçoit trop vite que c'est une éloquence de tribune, propre surtout à charmer les contemporains. Quand ce grand homme mourut, sa double dictature de pamphlétaire spirituel et de poëte philosophe ne pouvait pas passer à un seul homme : une même main n'eût plus suffi à porter ce rude fardeau. L'empire d'Alexandre se partagea : Beaumarchais, qui se glorifiait d'être le *typographe de Voltaire*, et Chénier, dont le chef-d'œuvre devait être aussi une *Épître à Voltaire*, se divisèrent l'héritage. L'un eut l'esprit qu'il porta bruyamment à la scène, l'autre prit l'éloquence théâtrale, à laquelle il ajouta sa propre bouffissure; le premier écrivit *Figaro*, le second fit *Charles IX*. A vrai dire, c'est Beaumarchais qui eut le bon lot [1], car l'esprit

[1] Des héritiers sont rarement d'accord; l'année même de *Figaro*, Chénier, qui n'avait que vingt ans, écrivait à propos de Beaumarchais, ces deux vers ridicules :

Parmi les Tabarins assis au rang suprême,
Doué de tout l'esprit que peut avoir un sot.

est de tous les temps, et Mirabeau, d'ailleurs, était un rival terrible pour Chénier.

La tragédie avait tenu une si grande place dans le rapide mouvement des lettres au XVIIIe siècle, elle était si bien passée dans les mœurs, que, sur les dernières années, le moindre débutant s'y sentait attiré. L'ascendant de Voltaire, l'éclat de cette grande gloire dramatique, l'habitude de l'imitation, tournaient toutes les jeunes têtes. Dès sa première jeunesse, Chénier vit dans la tragédie sa véritable vocation; chez lui, c'était à la fois un *penchant irrésistible* et un *choix médité*. Du reste, il abordait cet art avec tous les préjugés de l'école, sans aucune vue originale, n'ayant pas même cette demi-indépendance dont Diderot avait donné l'exemple en certaines préfaces de ses drames. Pour lui, Shakspeare est un *ignorant*, un *barbare*, et il écrit à son frère, qui était alors à Londres : « Vous me paraissez indulgent pour ce Shakspeare; vous trouvez qu'il a des scènes admirables [1]. » André avait ses raisons. Voilà où en est Marie-Joseph, même après Ducis et Letourneur! La fantaisie, l'imagination, sont lettres closes pour cet esprit emprisonné dans la tradition. Aussi accepte-t-il le vieux moule du drame classique et le croit-il indispensable. La tragédie nationale de De Belloy transformée avec les idées historiques de Mably et de Thouret, la tragédie romaine de Voltaire refaite avec les fureurs collégiales de Lebeau, en un mot *le Siége de Calais* et *la Mort de César* arrangés pour les héros du Jeu de Paume et pour les conquérants de la Bastille, telle est la poétique de Chénier. On peut cependant revendiquer pour lui une certaine intervention propre, un rôle particulier, dans

[1] Dans son poëme sur *les Principes des Arts*, Chénier a porté un jugement un peu moins absurde sur Shakspeare qui, selon lui,

Sublime par élans, fut bouffon par accès.

cette histoire de la tragédie. Comme les richesses de l'invention lui manquaient, il n'ajouta rien, bien entendu; mais, comme il avait le bon sens, il retrancha. Ainsi, avec lui, plus de confidents, plus de mythologie; l'amour, cette grande passion du théâtre, est même rejeté sur le second plan, sous prétexte qu'il *énerve* l'action. Chénier écrit pour une génération de Spartiates. Des œuvres fortes et nues, un grand but politique et une action simple étaient l'idéal de Chénier; il a fini par l'atteindre dans *Tibère*. On conçoit ce goût des canevas austères à la veille d'une révolution. C'était, au reste, une mode, je dirais presque une nécessité du temps. Au delà des Alpes, elle avait amené la mâle sécheresse d'Alfieri [1] et coïncidé avec la réaction d'archaïsme contre la mollesse du Métastase. En France, elle fit succéder à la grâce minaudière des tableaux de Boucher l'imposante raideur de David, à la fadeur de Bernis et de Dorat la poésie forte et tendue de Lebrun et de Chénier. Chénier avec sa forme froide, dure, ampoulée, mais ferme et quelquefois éclatante, était l'interprète vrai de son temps. Cela correspondait merveilleusement à l'imitation des mœurs latines, à tous les souvenirs du forum qu'affectaient les tribuns drapés en Brutus. Dès lors, le drame ne chercha plus à peindre la vérité historique; il voulut seulement mettre des opinions en présence. Dans le théâtre de Chénier, l'homme du moyen âge est naturellement un *aristocrate*, le Romain est naturellement un *patriote*.

Entre les mains de Voltaire, la tragédie avait été une arme tantôt contre la religion, tantôt contre le despotisme. En mettant la Saint-Barthélemy au théâtre, en

[1] Chénier avait eu occasion de connaître Alfieri pendant le séjour du poëte italien à Paris, de 87 à 91; peut-être cette liaison ne fut-elle pas sans influence sur les théories dramatiques de Marie-Joseph.

faisant audacieusement de Charles IX un prince qui tirait sur ses sujets au nom même du fanatisme, Marie-Joseph se trouva concentrer en une seule œuvre, résumer d'un coup toutes les haines, toutes les espérances que les poëtes avaient laissé éclater au théâtre depuis cinquante ans. Non-seulement Chénier était par là fidèle à l'opinion, mais on peut dire qu'ici il la devançait avec hardiesse. *Charles IX*, en effet, avait été commencé dans la première fermentation politique, pendant la lutte de Brienne et du parlement; dès l'été de 88, c'est-à-dire avant le second ministère de Necker, Chénier lisait sa pièce aux comédiens. Le poëte, depuis, a revendiqué avec jalousie cette précocité d'audace : « J'ai conçu, dit-il, j'ai exécuté avant la Révolution une pièce que la Révolution seule pouvait faire représenter. » Une cour avilie avait bien pu, en effet, s'intéresser et applaudir à une comédie comme *Figaro* [1], où elle était bafouée : on s'étourdit en riant; mais il fallait que la monarchie même fût atteinte pour qu'on tolérât *Charles IX* à la scène. Cela n'était vraiment possible qu'après la prise de la Bastille.

On devine la guerre d'avant-garde qui dut précéder cette grande bataille littéraire. Après avoir lutté pendant un an contre la censure, contre les gentilshommes de la chambre, contre le lieutenant de police, contre les ajournements timorés des comédiens, Chénier finit par éclater. Les retards apportés aussi à son *Henri VIII*, que Suard refusait obstinément de viser comme censeur, avaient mis sa patience à bout. Fatigué de ces sourdes résistances, il fit appel aux journaux, il publia des brochures, il chercha à soulever les faciles susceptibilités de l'opinion : l'opinion fut bientôt pour lui. En

[1] La portée politique de *Figaro* a été parfaitement saisie dans le récent ouvrage de M. Amédée Renée sur le *Règne de Louis XVI*, 1844, in-8, voir page 299.

juin 1789 parut un premier écrit sur *la Liberté des Théâtres*, où les censeurs étaient traités « d'agents subalternes et sans talents, d'eunuques dont le seul plaisir est d'en faire d'autres. » Cela allait droit à Suard. Un mois après vint la *Dénonciation des Inquisiteurs de la Pensée*. Suard cette fois était désigné nommément; on lui disait que son lit de Procuste ne convenait qu'aux nains, que les aigles se lassaient d'être gouvernés par les dindons, et qu'il faisait un métier indigne d'un homme délicat. Le censeur royal n'y tint plus; mais, fort peureux pour son titre officiel et plus peureux encore pour sa vanité, il n'osa lancer sa réponse, dans le *Journal de Paris*[1], que sous le couvert de l'anonyme. L'auteur de *Charles IX* était déchiré ou plutôt égratigné avec détour et non sans malice. L'hypothèse d'un poëte « qui aurait eu des prétentions fortes avec des moyens faibles, » l'insinuation contre les gens médiocres qui voulaient exterminer l'aristocratie de l'esprit, le mot surtout sur les auteurs à qui ne répugnaient pas les applaudissements de la Grève, mirent au vif l'amour-propre de Chénier. Chénier bondit et riposta à ces petits coups de griffe déguisés et perfides par une plaisanterie cruelle : une lettre, une parodie, parut sous le nom même de Suard[2], où Suard était vilipendé avec une verve amère, avec une ironie âcre et pénétrante. Marie-Joseph faisait dire par le censeur royal à l'anonyme du *Journal de Paris* (qui n'était autre que Suard lui-même) : « Si vous pouviez aussi bien cacher vos oreilles, vous seriez sûr

[1] Elle est réimprimée dans ses *Mélanges*, t. IV, p. 309.

[2] Elle a pour titre : *A messieurs les Parisiens sur la tragédie de Charles IX, par M. Suard, de l'Académie française*. On ne l'a reproduite dans aucune des éditions de Chénier. M. Ravenel, à qui toutes ces curiosités bibliographiques sont familières, et qui sait ne pas être avare de son ingénieuse érudition, a donné une réimpression de cette pièce.

d'être parfaitement inconnu. » Suard se le tint pour dit et se tut. Bientôt la marche des choses donna gain de cause à Chénier.

Cette escrime d'auteurs, cette guerre de plume, cessèrent bientôt; des journaux l'affaire passait aux clubs et à la rue. Dans l'universel enthousiasme d'alors, dans cet enivrement de liberté qui enflammait les esprits, la moindre résistance du pouvoir faisait ombrage. La destinée de *Charles IX* se trouva bientôt liée à la destinée de la Révolution, et la question que soulevait cette pièce fut regardée comme une affaire d'intérêt général. *Charles IX* eut son prologue; mais ce fut le parterre qui le joua.

La première manifestation de la foule en faveur de la pièce retardée eut lieu au Théâtre-Français le 19 août 1789. On jouait ce soir-là pour la première fois une méchante tragédie de Fontanelle, *la Vestale*, qui ne fut pas sifflée, parce que l'auteur avait mis des religieuses sur la scène, et que la police avait longtemps interdit la représentation. Dans les entr'actes, il tomba de quelques loges une pluie de billets et de placards imprimés [1]. Il y en avait de plusieurs sortes. En voici un qui par hasard a échappé à la destruction. Je le transcris sur l'original même :

ADRESSE AUX BONS PATRIOTES.

Français, le théâtre de la nation a été livré assez longtemps à des ouvrages infestés de fadeurs et de servitude. La burlesque autorité des censeurs avait abâtardi le génie

[1] On rouvera dans la *Revue rétrospective* (IIIe série, tome III) une foule de pièces originales, relatives aux querelles de toute espèce que suscita *Charles IX*. Les archives de la Comédie-Française fournissent aussi quelques données nouvelles. Enfin il faut recourir, mais sans trop de confiance, à un livre de M. George Duval sur la Révolution : c'est la salle vue, sinon des loges, du moins du parterre. (*Souvenirs de la Terreur*, 1841, in-8, t. I, p. 126 et suiv.)

des poëtes dramatiques ; vos pièces nationales surtout n'offrent que des modèles d'esclavage. Il existe une tragédie vraiment politique, vraiment patriotique ; elle est reçue à la Comédie-Française, elle a pour titre *Charles IX, ou la Saint-Barthélemy*. L'auteur est M. de Chénier. Cet ouvrage inspire la haine du fanatisme, du despotisme, de l'aristocratie et des guerres civiles. Les ennemis de M. Necker, ce grand ministre, ce sauveur de la France, craignent la ressemblance qu'on trouverait infailliblement entre lui et le chancelier de L'Hôpital, l'un des personnages de la pièce. Les comédiens n'osent la représenter en ce moment. Si vous croyez un tel sujet digne de vous occuper au théâtre, dans les premiers jours de la liberté française, ce n'est plus aux gentilshommes de la chambre qu'il appartient de leur donner des ordres, c'est à vous.

Du Croisi.

On a le ton du temps, on reconnaît le style de Chénier. Ce Du Croisi, employé obscur d'un ministère, n'était ici qu'un prête-nom. La distribution d'*adresses* avait préparé la salle. Après la pièce de Fontanelle, le silence se fit comme par enchantement, et un *anonyme*, dit Grimm, se leva pour demander aux acteurs d'une voix de stentor pourquoi ils ne jouaient pas *Charles IX*. Un long dialogue s'établit alors entre l'orateur et le comédien Fleury. Fleury déclara qu'on n'avait pas « la permission. » Aussitôt la salle, comme un seul homme, cria avec trépignement qu'il ne fallait plus de permission. La Comédie promit qu'elle prendrait les ordres de la municipalité dans les vingt-quatre heures, et la foule s'écoula bruyamment. Or, il faut savoir que l'*anonyme* de Grimm, le héraut du parterre, c'était Danton ; il avait pour compagnons Fabre d'Églantine et Collot d'Herbois. Leur instinct poussait-il ces hommes à s'intéresser déjà aux tragédies ?

La municipalité fut consultée. Bailly hésita; on peut lire dans ses Mémoires [1] le long récit de ses perplexités. S'il avait été *le maître*, la pièce aurait été défendue; mais le parterre renouvelait chaque soir la même scène, et Bailly finit par déférer la question à l'Assemblée nationale. Dans cet intervalle, les districts avertis intervinrent et se prononcèrent en divers sens : celui des Carmes déchaussés publia même un manifeste contre Chénier, auquel Chénier riposta par une *adresse*. Enfin, après bien des délais, après avoir maintes fois paru et disparu sur l'affiche, *Charles IX* fut donné le 4 novembre 1789.

On craignait du trouble : un orateur du parterre, avant le lever du rideau, prit la parole et demanda que tout perturbateur fût *livré à la justice du peuple ;* Palissot se leva pour appuyer la motion et Grimm raconte que le cri *à la lanterne* retentit dans quelques coins de la salle. Une fois la pièce commencée, il n'y eut que des applaudissements. Mirabeau, qui en donnait avec affectation le signal, fut, à chaque entr'acte, salué dans sa loge par des bravos enthousiastes et redoublés : ce jour-là n'était-ce pas en effet la loge royale? La pièce fut accueillie avec transport. Quand arriva l'allusion à la Bastille :

> Ces tombeaux des vivants, ces bastilles affreuses,
> S'écrouleront un jour sous des mains généreuses,

la salle se leva avec acclamation, et fit redire le passage, tout comme s'il s'était agi d'une ariette de la Comédie-Italienne. Talma, peu connu encore, et qui ne s'était chargé du principal rôle que sur le refus de Saint-Phal [2], son chef d'emploi, Talma montra tout à coup dans cette soirée que Lekain avait un héritier, un vainqueur. Sa

[1] Édit. de Berville, t. II, p. 283 et suiv.

[2] Saint-Phal choisit le rôle d'Henri de Bourbon (Henri IV); dans ses dernières années, Talma racontait encore avec émotion à l'auteur de *Marie Stuart*, M. Pierre Lebrun, cette préférence inattendue de son chef d'emploi à laquelle il avait dû l'occasion de la gloire

figure, jeune et pâle, ressemblait à s'y méprendre aux portraits connus de Charles IX ; l'impression fut profonde et terrible. L'égarement du malheureux prince était traduit avec une sauvage éloquence et comme si c'eût été la folie du roi Lear. Je me hâte de le dire, d'ailleurs, c'était le meilleur endroit du drame de Chénier; là, comme dans la scène de la bénédiction des poignards par le cardinal, il y avait une certaine hardiesse, une nouveauté d'effet assez théâtrale, et à laquelle madame de Staël a bien fait de rendre justice [1]. Cette dernière situation frappa si vivement les spectateurs, que l'acte demeura interrompu pendant plusieurs minutes par des trépignements frénétiques. L'auteur, demandé à grands cris, fut amené à la rampe par Talma et reçut une véritable ovation. La foule le reconduisit en triomphe [2].

Chénier se trouvait ainsi récompensé, en un jour, de tous ses déboires passés : la Révolution venait de sacrer en lui son poëte. Grimm assure que, dans sa nouveauté, *Charles IX* attira plus de monde [3] encore que *Figaro*. Je n'ai pas de peine à le croire; c'est la raillerie souvent qui prépare les révolutions, c'est la passion toujours qui les achève. Qu'importaient maintenant au poëte les taquineries des critiques? Si La Harpe, toujours maussade, voyait dans *Charles IX* « le comble de l'impuissance, » Chénier, par compensation, avait ses prôneurs, ses séides, qui rendaient avec usure les invectives à La Harpe; si l'abbé Aubert se permettait de trouver des *longueurs* [4] dans la pièce nouvelle, Palissot griffonnait vite une *Cri-*

[1] *De la Littérature*, ch. V, note.

[2] Chénier demeurait sur la place même du Théâtre, et ses fenêtres se trouvèrent illuminées au sortir de la représentation. M. George Duval croit que ces *tampions subits* étaient une préméditation d'amour-propre.

[3] Le premier jour, la recette fut de 5,018 livres ; les trente-trois premières représentations produisirent 128,000 livres. (Archives de la Comédie-Française.)

[4] *Petites Affiches*, 5 novembre 1789.

tique de Charles IX et mettait notre abbé sur la scène sous le pseudonyme d'Hydrophobe. A son tour, Marie-Joseph avait ses représailles.

Charles IX, comme il était naturel, souleva l'indignation des royalistes [1]. Il y eut contre la pièce un feu roulant d'épigrammes dans tous les petits journaux que soudoyait la cour. « On ne m'ôtera pas de l'idée, écrivait un anonyme, que l'enfer s'est rendu chez M. de Chénier, que Pluton dictait, et qu'un diable tenait l'écritoire [2]. » *Les Actes des Apôtres* [3], où pétillait à toutes les pages l'esprit de Rivarol, rangèrent aussi l'auteur parmi « les monstres qui perdaient le pays. » Chénier put se consoler avec la couronne civique que lui décernèrent les districts. Au surplus, son but était atteint : il agissait par la poésie sur les masses. Longtemps la foule vint demander l'émotion à ce drame où étaient peints un roi meurtrier et des prêtres sanguinaires : tous les contemporains le disent, l'exaltation produite par ce sombre spectacle et ces souvenirs terribles ne contribua pas peu à accélérer la crise politique. Ce n'était pas pour rien qu'au sortir de la première représentation, Danton s'était écrié : « Si *Figaro* a tué la noblesse, *Charles IX* tuera la royauté. » On avait

[1] Madame de Genlis dit dans ses très-suspects *Mémoires* : « Je fus fort curieuse de voir cette pièce. Je menai *mes élèves* à la première représentation. Comme ce n'était pas le jour de notre loge, j'en avais loué une qui était fort en vue ; à la scène exécrable des serments, je me levai et j'emmenai mes élèves : on en parla beaucoup. Cela mit le comble à la haine envenimée que me portait M. Chénier. » Les *élèves* vivent encore, et nous croyons être en mesure d'affirmer que c'est là une pure invention : madame de Genlis fait de la pruderie politique très-rétrospective. Quelques lignes plus haut, elle racontait une déclaration par trop pressante que lui aurait faite Chénier : au ton piqué dont cela est dit, on sent que madame de Genlis fait la renchérie et garde rancune d'autre chose. *Madame Honesta*, comme le poëte la nomme dans ses satires, en voulait surtout à Chénier de ce joli vers si connu :

C'est Philaminte encor, mais un peu janséniste.

[2] *Remarques sur Charles IX en réponse à M. Patissot*, in-8 de 3 pages.

[3] N° 123, p. 13.

aussi entendu dire à Camille Desmoulins en plein parterre : « Cette pièce-là avance plus nos affaires que les journées d'octobre. » Chacun devine le mépris que la cour dut afficher pour une pareille œuvre. Monsieur frère du roi (depuis Louis XVIII) ne tarissait pas sur *cette profanation ;* il y revenait sans cesse avec dépit et mettait aussitôt les survenants sur le compte de Chénier. Ainsi un matin Rulhière arrive pour faire sa cour ; Monsieur s'écrie tout à coup : « Je n'ai encore rencontré personne qui ait vu *Charles IX* deux fois ! — Je ne l'ai vu qu'une, répliqua Rulhière en courtisan qui savait son monde. — Et moi, interrompit étourdiment Arnault, je l'ai vue deux. » Le futur auteur de *Germanicus* était alors secrétaire de Monsieur. Le prince fut très-blessé ; mais, le soir, Arnault répara sa balourdise en glissant sous les yeux de son maître de petits vers qui finissaient ainsi :

Cet excès de persévérance
Pourrait-il m'être reproché ?
Non ! l'on sait trop que ce péché
Porte avec lui sa pénitence.

Monsieur fut enchanté : l'épigramme courut chez les familiers du château [1]. Voilà comment se vengeait la cour, et le lendemain, dans un dithyrambe insolent, Chénier disait :

Vieux seigneurs, histrions, courtisanes et prêtres,
Contre moi tout s'est déchaîné.

Ligue impuissante ! le poëte avait le peuple pour lui, un peuple en révolution.

Par *Charles IX*, Marie-Joseph atteint d'un coup l'apogée de sa réputation. Juger *Charles IX* isolément et avec notre solennelle esthétique d'aujourd'hui serait injuste. Pour en parler avec équité, il faut bien s'aider un peu de l'imagination, il faut se figurer ce qu'était cette

[1] Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. I, p. 197.

lave aujourd'hui refroidie quand elle sillonnait le volcan de ses feux. Si vous cherchez des dialogues, vous ne trouverez que des harangues : ce ne sont pas des caractères qui agissent, ce sont des opinions qui discourent. On ne saurait pourtant méconnaître qu'à travers la déclamation certaines touches vigoureuses se rencontrent. Le quatrième acte, avec son tocsin et sa lugubre bénédiction de poignards, laisse au moins aux sens une certaine impression de terreur. Mais ne poussons pas trop loin le désir de comprendre et d'expliquer le succès de *Charles IX:* c'est une pièce qui réussira toujours à la veille ou le lendemain des révolutions. Il y a des visages sinistres qu'on ne rencontre qu'aux jours d'émeutes : il y a des sentiments qui ne naissent et qu'on ne retrouve que dans les instants de crise politique. De toute façon, *Charles IX* sera toujours lu avec curiosité, comme on lit une allocution du club des Jacobins, comme on lit un numéro du *Moniteur* de la Convention.

Chénier ne perdait pas de temps : *Charles IX* avait été donné en novembre; dès les premiers jours de janvier 1790, *Henri VIII* était en répétition. Mais une querelle, restée célèbre au théâtre, et dont il faut dire un mot, entrava la mise en scène. Chénier et Talma, qui était devenu son ami et son séide, s'étaient jetés ardemment dans les opinions les plus extrêmes de la Révolution. Les comédiens ordinaires du roi, fidèles à leur titre, étaient au contraire du parti modéré; de là une certaine hostilité que la vanité farouche de Chénier et ses airs d'autorité ne firent qu'envenimer davantage. La première occasion devait amener une rupture[1]. Talma, comme dernier reçu des sociétaires, fut chargé

[1] Sur certaines particularités de l'affaire de Talma et de Chénier, voir Etienne et Martainville, *Histoire du Théâtre-Français depuis la Révolution*, 1802, in-12, t. I, p. 150-170.

de prononcer, selon la coutume, le discours de rentrée après les vacances de Pâques. Chénier rédigea pour son ami un morceau incendiaire où les *habitudes de l'esclavage* étaient dénoncées. Le comité des acteurs en refusa unanimement la lecture, et le comédien Naudet fut chargé d'en faire un autre. Le jour venu, des affidés jetèrent à pleines mains dans la salle le discours préparé par Chénier, avec un avertissement odieux où il était dit: « Quelques personnes de la Comédie sont tourmentées de vapeurs aristocratiques; mais aux grands maux les grands remèdes! » Cette lâche provocation, ce style déjà digne de 93, brouillèrent la Comédie avec Chénier. Chénier, piqué et craignant que les chaleurs de l'été ne nuisissent au succès un peu décroissant de *Charles IX*, retira sa pièce. C'était un procédé peu délicat. Bientôt cependant les envoyés de la Fédération, étant venus à Paris, voulurent à toute force voir *Charles IX*. Les comédiens irrités refusèrent; c'était leur droit. Chénier intrigua et déclara fastueusement qu'il cédait ses droits d'auteur aux pauvres de sa section. Danton, comme président des Cordeliers, écrivit aussitôt aux acteurs une lettre qui se terminait par ces mots: « On se flatte que cette réclamation produira l'effet que tous les patriotes ont droit d'en attendre. » C'était une menace. Mirabeau tint à peu près le même langage: « J'ose conseiller à la Comédie de ne pas compromettre l'opinion qu'on a de son patriotisme. » C'était une injonction. Les comédiens ne cédèrent pas; il y eut une révolte au parterre préparée et exécutée par Chénier, Palissot, Legendre, Camille Desmoulins et leurs amis. Danton fut même arrêté et conduit à l'Hôtel de Ville. Deux jours après, on donnait *Charles IX*. Ce ne fut pas tout. Talma et Chénier ayant déclaré dans les journaux qu'ils ne sortaient plus qu'armés « contre les spadassins, contre les *noirs* de la

Comédie-Française [1], » les sociétaires, justement blessés, refusèrent tous de jouer avec leur camarade. La Commune intervint, et enjoignit aux acteurs, par un décret qui fut placardé dans Paris, de recevoir au plus tôt Talma. Ils n'en firent rien; il y eut des émeutes, des libelles sans nombre furent publiés; on ferma le théâtre. Enfin, prise par la famine, la Comédie céda : *Charles IX* et Talma reprirent le cours de leur triomphe.

Ces collisions eurent pour résultat final l'établissement du Théâtre de la Nation, que Chénier inaugura le 27 avril 1791 par son *Henri VIII*. Talma, madame Vestris, Dugazon, les *patriotes* de la Comédie-Française, parurent pour la première fois, ce soir-là, sur la scène de la rue Richelieu. Il y eut cabale, mais la pièce l'emporta. Le lendemain, Chénier, avec sa violence ordinaire,

[1] Ces expressions étaient dirigées contre Naudet, le père du spirituel et savant traducteur de Plaute. Voici pourquoi : le jour où Naudet annonça au public, de la part de la Comédie, que la santé de madame Vestris mettait obstacle à la reprise de *Charles IX*, Talma, qui était en scène avec lui, s'avança à la rampe et lui donna un démenti. Il eut une explication violente dans les coulisses, et ce ne fut pas Naudet qui reçut une leçon sur la joue. Cependant le même soir, au foyer, Talma présenta Chénier au public et jura qu'il ne jouerait plus avant d'avoir rempli sa place dans *Charles IX*. Palissot, qui était présent, répondit tout haut qu'au besoin il se chargerait de lire le rôle en remplacement de l'acteur malade. Malgré l'effervescence de la foule qui entourait le héros de cette scène, Naudet osa se montrer au foyer, et sa contenance ferme imposa aux insulteurs. J'ai sous les yeux une brochure très-curieuse de lui sur cette étrange affaire, qui ne fait guère honneur à Chénier. On peut voir là l'histoire d'un duel ridicule dans lequel le poëte, provoqué par le comédien, à l'occasion d'une grimace méprisante, proposa très-sérieusement « d'attacher une ficelle à la détente de deux pistolets qui seraient placés sur le front de chacun des combattants, et d'aposter un témoin qui, tirant cette ficelle, ferait sauter la cervelle des deux adversaires. » C'est à n'en pas croire ses yeux : évidemment le succès de *Charles IX* avait exalté la tête naturellement bouillante de Chénier. Heureusement il eut occasion de faire ses preuves, quelque temps après, dans une rencontre avec Laya, qu'il avait accusé de plagiat, à propos de *Calas*. A un endroit de sa brochure, Naudet disait : « M. Chénier est le moteur de tout.... Talma est le séide de M. Chénier; il serait paisible et nul s'il obéissait à son caractère. » Il est triste d'avoir à enregistrer de pareils faits. (V. *Réponse de Naudet, comédien du roi, aux injures de différents journaux*, 1790; in-8.)

écrivait une lettre aux journaux, dans laquelle certains coups de sifflet désobligeants pour son amour-propre étaient exclusivement attribués « aux actrices du théâtre rival, aux laquais et aux amants, aux créanciers même de ces demoiselles[1]. » Voilà bien le délire de la vanité. Palissot, qui croyait se rajeunir en se faisant l'acolyte de Chénier, se mit seul au diapason de cet orgueil effréné; il déclara, dans une lettre ridicule, que l'auteur d'*Henri VIII* était « la plus belle espérance de la nation. » Ce qui mortifiait surtout Marie-Joseph, c'est que quelques malins applaudissaient obstinément à cet hémistiche de l'héroïne :

..... Je ne reviendrai plus.

C'était un mauvais pronostic. La foule revint pourtant. Talma, qui, par cette seconde création, entrait dans la plénitude de son génie, eût suffi à l'y amener. Il y eut donc succès, mais un succès sans enthousiasme. On le comprend, les passions politiques n'étaient plus en jeu; l'intérêt, au contraire, reposait sur une reine jeune et belle, et c'était une ressemblance avec Marie-Antoinette, que d'odieux pamphlets discréditaient chaque jour dans l'opinion. *Henri VIII* n'était pas sans valeur : c'est même une des œuvres les moins mauvaises de l'ancien théâtre de Chénier. Si une versification artificielle et prolixe en gâte souvent le style, il y a dans le rôle d'Anne de Boleyn des vers faciles, des passages touchants, quelques accents de sensibilité qui vont au cœur. Je ne ferai aucune difficulté de convenir, avec La Harpe, que le personnage d'Henri VIII est *bêtement atroce*, j'accorde même volontiers à Geoffroy[2] qu'il y a du tyran bouffon et du Barbe-Bleue dans ce prince qui gesticule pendant cinq actes

[1] V. Étienne et Martainville, *lieu cité*, t. II, p. 97.
[2] V. *Cours de Littérat. dramatique*, t. IV, p. 113.

pour prouver qu'il est ce qu'on ne saurait jamais être publiquement sans être ridicule; mais deux ou trois scènes pourtant doivent être mises à part et laissent empreinte dans le souvenir. Ainsi l'entrevue du roi avec Anne ne manque pas d'émotion : çà et là il y a des traits qui touchent à la grandeur.

Henri VIII fut un épisode tout littéraire dans le théâtre tout politique de Chénier. C'est que la composition de cette pièce datait d'avant *Charles IX*, et que les circonstances seules en avaient retardé la représentation. Par *Calas*, le poëte revint à l'allusion contemporaine, à la prédication philosophique. Ce sujet de Calas semblait imposé par un codicille daté de Ferney aux héritiers poétiques de Voltaire : il revenait de droit à Chénier; mais, pour son malheur, Chénier avait laissé transpirer ses projets. Quand il arriva, on lui avait dérobé son plan, on avait déjà donné ce titre à deux drames : saturé de ces redites, le public ne vint guère, et la pièce fut peu goûtée. Au surplus, ce n'était que justice, elle n'était pas bonne. Il n'y a assurément qu'un ami qui ait pu dire à propos de *Calas* : « Le talent de Chénier se développe comme son patriotisme. » Ce jour-là, Marie-Joseph, contre l'habitude, avait des intelligences au *Mercure*.

Dans *Calas*, Chénier a fait subir à sa poétique une bien dangereuse épreuve. En prenant en effet un sujet d'hier, en traduisant ainsi sur la scène des bourgeois, des hommes que plus d'un spectateur avait pu connaître, il tournait la lumière vers l'endroit faible, vers le vice radical de son système. Donner ainsi un objet voisin de comparaison, rendre possible un contrôle immédiat, c'était aller se heurter contre la réalité. Réalité, vérité, n'était-ce pas précisément ce qui manquait à toute cette école, à la tragédie qui s'était enfermée dans un langage de convention, au drame qui n'aimait pas à se risquer

hors des limites connues de certains sentiments? Or, aller prendre tout à côté de soi des événements de la vie ordinaire, c'était jeter dans cette liqueur brillamment colorée la goutte d'acide qui décompose. Sans doute, il était bien naturel que le génie plébéien trouvât enfin sa place dans l'art d'un temps démocratique; mais Chénier, qui méprisait tant l'étiquette de cour, n'osa pas violer la rigoureuse étiquette de la tragédie. Écoutez plutôt la servante de Calas. Elle aussi, elle parle cette langue apprêtée et abstraite, ce jargon solennel, cette vague métaphysiqué de périphrases qui s'adressent toujours à l'oreille et qui la fatiguent. De grands mots pour de petites choses, des antithèses enfantines, mille détours tantôt élégants, tantôt gênés, afin d'éviter la franchise du style, et, pour tout dire en un mot, le précieux de l'emphase, voilà le procédé habituel. Je veux croire que ce sont là des bourgeois, puisque vous l'assurez; mais, de grâce, ôtez les noms propres, changez les costumes, transportez la scène à Rome ou à Sparte, et veuillez me dire s'il y aura un mot à raturer dans toutes vos périodes. Qu'est-ce, je le demande, qu'une familiarité pompeuse, qu'est-ce qu'un homme du peuple arrondissant des phrases cadencées? Vraiment on avait réalisé dans la tragédie la chimère d'une langue universelle: tous les temps, tous les peuples, tous les hommes s'y exprimaient absolument d'une même manière. Ce qui a manqué à toute cette littérature, et en particulier à la littérature révolutionnaire, ç'a été un écrivain qui traitât l'art comme Roland traita la royauté. Le jour où quelqu'un put entrer aux Tuileries avec des souliers sans boucles, une révolution fut consommée. C'est un conseil analogue qu'on est toujours tenté de donner à Chénier. Heureusement il a écrit *Tibère*.

Calas choque parce qu'on y voit la décoration de

près; avec *Caïus Gracchus*, au contraire, Marie-Joseph retrouva le lointain convenable, l'horizon romain, et par conséquent tous ses avantages. Cette pièce, donnée en février 92, eut un succès prodigieux; Monvel était superbe dans le rôle de Caïus. L'énergie sonore de ce drame sans action, cette fière ostentation de patriotisme, cette fièvre d'héroïque liberté exprimée dans une poésie raide et sonore, ce délire enfin des grands sentiments, cette passion violente de l'égalité, remuaient profondément la foule. Il y a dans *Gracchus* une scène qui, quoique infectée de tout le pathos révolutionnaire, a conservé un caractère frappant; c'est celle des harangues à la tribune [1]. On croirait assister à une séance de club entre Danton et Robespierre : il y a là comme un sauvage écho de la *Montagne*. Chénier, qui, à cette date, figurait au premier rang du parti des sans-culottes, s'était proposé dans *Gracchus* un but tout politique; le poëte voulait frapper au cœur le *modérantisme*. Il n'y a pour sa part que trop réussi. Geoffroy s'en ressouvenait avec cruauté, lorsque, ayant à parler plus tard d'une reprise de cette tragédie, il rappelait avec une ironie amère qu'elle avait *entraîné les décombres* et *aplani le terrain;* mais Geoffroy, si bien renseigné, aurait dû, pour être équitable, ne pas taire sciemment que cette pièce, quelque dangereuses qu'en fussent au fond les doctrines, finit cependant par blesser les bourreaux d'alors. Un soir, pendant la Terreur, on donnait *Caïus Gracchus* au Théâtre de la Nation; la foule était nombreuse, et le représentant Albitte avait pris place au balcon. C'était un médiocre avocat de Rouen, qui portait après lui la peur, même sur les bancs de la Convention. Quand au second acte vinrent ces deux vers :

[1] Elle fit un *effet inexprimable*. (Framery, *Mercure*, 3 mars 92, p. 36.)

Des lois, et non du sang! ne souillez point vos mains;
Romains, vous oseriez égorger des Romains!

il y eut un frémissement universel, et les bravos retentirent longtemps. Cette multitude timide, mais moins effrayée parce qu'elle était réunie, se vengeait ainsi des pourvoyeurs de l'échafaud [1]. A ce spectacle, Albitte se leva furieux, et, montrant le poing au parterre : « *Des lois et non du sang!* s'écria-t-il, c'est le vers d'un ennemi de la liberté. A bas les maximes contre-révolutionnaires! *Du sang et non des lois!* » Des huées accueillirent l'interrupteur; on ne l'avait pas reconnu. Exaspéré, Albitte tire sa médaille de représentant, la jette sur la scène, et sort en proférant des menaces. Le nom du terrible proconsul courut aussitôt de bouche en bouche; la terreur devint générale, et en un instant la salle fut déserte. On n'acheva même pas la pièce. Quelques jours plus tard, Billaud-Varennes dénonçait *Caïus Gracchus* à la tribune comme « l'œuvre d'un mauvais citoyen. »

Voilà les scènes du temps : Chénier, malgré sa faiblesse et ses concessions, se trouvait sérieusement compromis pour avoir prononcé en passant ces mots d'humanité et de tolérance au nom desquels avait été entreprise la Révolution. Bientôt on désigna ouvertement le poëte comme une sorte d'*usurpateur lyrique* du pouvoir. Un ancien professeur, nommé Léger, qui s'était fait histrion, l'attaqua même sur la scène dans une parodie virulente, *l'Auteur d'un moment* [2]. Léger s'efforçait de

Fustiger ce pédant qui pensait à la fois
Éclairer l'univers et régenter les rois.

Les vers, on le voit, étaient détestables. La pièce pour-

[1] V. le *Lycée* de La Harpe, an VII, in-8, chez Agasse, t. VIII, p. 35. — Ce passage a été supprimé dans les éditions suivantes.

[2] 1792, in-8 de 35 p.

tant eut assez d'importance pour amener au Vaudeville une sorte d'émeute où plusieurs pages de Louis XVI furent grièvement blessés : Chénier, en sa destinée orageuse, portait partout le trouble après lui.

Dans les clubs, dans les journaux, à la Convention, les inimitiés s'envenimaient, elles devenaient à chaque instant plus nombreuses. *Fénelon*, donné peu de jours après la mort de Louis XVI, y mit le comble. Cette tragédie était un acte de courage qui reprenait dignement, dans un autre sens, la tâche hardie commencée quelques semaines auparavant par Laya, dans *l'Ami des Lois*. Je sais bien que plus tard l'impitoyable Geoffroy [1], récriminant contre Chénier au nom de la réaction religieuse, a affirmé que dans cette pièce le poëte avait eu la prétention de faire le code moral de 93, je sais encore que le haineux abbé s'est perfidement écrié à ce propos : « Quel père pour une telle fille ! » mais, à vrai dire, ces embuscades tardives sont peu loyales ; c'est comme le guet-apens d'une critique intéressée. Oui, devant ce tombeau de Louis XVI où s'étaient abîmées hier la royauté et la religion, devant l'athéisme d'Anacharsis Clootz, il y avait du danger à venir mettre la philanthropie dans la bouche d'un prêtre, d'un *animal noir*, comme disait à la tribune André Dumont ; il y avait du danger à parler de la charité avec onction, à garder enfin le culte attendrissant de la pitié. Chénier lui-même osa ne pas déguiser son intention : « J'ai cru, écrivait-il, qu'en nos jours mêlés de sombres orages, lorsque les mauvais citoyens prêchent impunément le brigandage et l'assassinat, il était plus que temps de faire entendre cette voix de l'humanité. » Efforts perdus ! lutte inutile ! Tant que le poëte n'avait fait que pousser le char à l'abîme, on avait

[1] V *Cours de Littérature dramatique*, t. IV, p. 120.

pu apprécier sa force, on avait pu reconnaître l'effet réel de ses efforts; mais lorsqu'il voulut changer de rôle et se jeter comme un obstacle sur cette pente terrible, il était trop tard, l'élan ne pouvait plus être contenu. Un pas encore, un pas de plus, et le char l'écrasait sous sa roue. *Fénelon* n'exerça aucune influence; comme l'a très-bien dit M. Daunou, l'auteur avait aspiré à se rendre utile, il ne réussit qu'à devenir plus célèbre.

Le pathétique puéril et romanesque de *Fénelon* ne saurait nous intéresser aujourd'hui : l'histoire d'une jeune fille détenue pendant quinze ans dans les cachots d'un cloître, et délivrée enfin par un prélat patriote, amène forcément le sourire. Ce mélange bâtard du drame larmoyant de La Chaussée, de l'idylle béate de Gessner, et de la sentimentalité niaise de *Numa Pompilius*, fait un singulier effet à distance. Qui ira désormais chercher à travers ce fatras les quelques vers touchants et purs qui se détachent çà et là dans la facile prolixité de l'ensemble?

Depuis *la Religieuse* de Diderot, ce fut la mode de prendre des canevas de romans et de drames dans les mystères de la vie monastique; de très-bonne heure, La Harpe s'y était essayé dans *Mélanie*. La Révolution redoubla ce goût : on eut tour à tour *les Rigueurs du Cloître* de Fiévée, le *Fénelon* de Chénier, *les Victimes cloîtrées* de l'acteur Monvel, et vingt autres essais oubliés. Ce même Monvel avait trouvé des inspirations magnifiques dans le rôle de Fénelon; mais on remarqua que quelques mois plus tard il joua avec le même succès, et en s'en glorifiant, le rôle de Marat. Fénelon et Marat! C'est la même année aussi que ces deux noms se rencontrent dans la biographie de Chénier. Tels sont les

contrastes, les inconséquences de cette étrange époque. La vie de Chénier en est remplie. Courageux comme poëte, il ne le fut pas toujours comme citoyen; trop souvent on le vit servir par ses votes ces mêmes doctrines odieuses qu'il flétrissait au théâtre. Je m'explique ces contradictions. Quand Marie-Joseph tenait la plume, c'est son cœur qui l'emportait, et son cœur était bon; quand, au contraire, il était à la Convention ou dans les clubs, son esprit fougueux l'entraînait aux violences, ou bien il cédait à la contagion de la peur. On assure que plus d'une fois le regard sec et perçant de Robespierre arrêta sa main tremblante, sa main prête à jeter dans l'urne la boule vengeresse. Égaré par des convictions ardentes, par une passion susceptible et aveugle, Chénier ne sut pas toujours se garder, dans sa conduite politique, de la frénésie et de la faiblesse. Généreux, il ne fit pas le mal directement; inconsistant et mobile, il le laissa faire autour de lui. Il eut de l'héroïsme par accès et de la pusillanimité par intervalles.

Les décemvirs trouvèrent que *Fénelon* « énervait l'énergie républicaine. » Les représentations en furent prohibées. Aussi est-ce la dernière tragédie que donna Chénier sous l'ombrageuse inquisition de la Montagne. Je me trompe, Marie-Joseph fit encore, pendant le régime de la Terreur, une suprême tentative. Cette tentative faillit le perdre. Dans les premiers mois de 1794, *Timoléon* était annoncé sur l'affiche du Théâtre de la République comme devant être joué très-prochainement; mais le bruit se répandit que l'usurpation de Timophane et sa mort (c'était le sujet de l'ouvrage) donneraient peut-être lieu à quelques allusions contre l'omnipotence de Robespierre. Robespierre dépêcha donc à la répéti-

tion générale un de ses affidés, le conventionnel Julien de Toulouse. A la peinture de la tyrannie

Usurpant sans pudeur le nom de liberté,

Julien commença à laisser entrevoir son mécontentement; quand vint cet autre vers :

Je ne vois plus en toi qu'un lâche ambitieux,

il ne put retenir sa colère : « Chénier, s'écria-t-il, ta pièce est un manifeste de révolte ; tu n'as jamais été qu'un contre-révolutionnaire déguisé, » et il sortit. La répétition ne fut pas continuée. Un ordre du Comité de salut public défendit la pièce, et on en rechercha soigneusement tous les exemplaires pour les détruire. Chénier lui-même fut contraint de jeter au feu son propre manuscrit devant Barère. Il n'y eut que madame Vestris qui cacha son *Timoléon*, mais elle n'osa pas le dire à Chénier : aussi ce fut pour le poëte une joie d'enfant (n'est-ce pas dire une joie d'auteur ?), quand sa tragédie, qu'il croyait détruite, lui fut rendue après le 9 thermidor. On verra plus tard par quelles amertumes la destinée lui fit payer cette fatale prévoyance de l'actrice.

A un ami qui lui conseillait, pendant la Terreur, de chercher à se distraire du lugubre spectacle des échafauds par quelque composition dramatique, le bon Ducis répondait : « J'ai vu trop d'Atrées en sabots pour en mettre sur la scène. C'est un rude drame que celui où le peuple joue le tyran. Ce drame-là ne peut se dénouer qu'aux enfers. » Chénier, on s'en est aperçu, ne sentait pas ainsi, et chez lui le tempérament littéraire ne cesse pas un instant de l'emporter. Bien que la tragédie soit dans la rue, il en a toujours une en train pour le théâtre ; rien ne l'arrête, il est infatigable : *Charles IX* vient le lendemain de la prise de la Bastille, *Fénelon* le lendemain de la mort de Louis XVI. L'Europe coalisée est aux

frontières, Chénier aligne des rimes; la mort est en permanence dans les carrefours, Chénier agence des strophes. Qu'il se drape en politique, qu'il étale sa toge de législateur, au fond je suis toujours sûr de retrouver l'homme de lettres : rien que sa vanité, d'ailleurs, le trahirait. On l'eût atteinte au vif certainement en louant les discours du tribun aux dépens des vers du poëte : c'était au rebours d'aujourd'hui. Au surplus, l'importance du rôle de Marie-Joseph pendant cette première période est surtout dans ses pièces de théâtre, dans l'union qu'il y eut entre les œuvres de l'écrivain et les œuvres de la Révolution. Chénier a droit à une place distincte dans l'histoire de ce grand bouleversement social : il témoigne de la présence continue des lettres, de l'aide utile qu'elles prêtèrent aux événements, de la résistance qu'elles voulurent quelquefois leur opposer. *Fénelon* avait pour but d'arrêter le déchaînement des passions, comme *Charles IX* avait eu pour résultat de les mettre en jeu. Seulement, après avoir réussi dans ses essais de propagande, Marie-Joseph échoua dans sa tentative de résistance. La poésie peut enflammer l'enthousiasme, elle ne corrige pas la frénésie. Il faut le dire à l'honneur de Chénier, dans l'entraînement des plus mauvais jours, jamais l'insulte aux victimes, jamais l'éloge des bourreaux ne se sont rencontrés sous sa plume : on chercherait en vain dans ses œuvres quelqu'une de ces strophes honteuses qui furent une tache pour la vieillesse de Lebrun. C'est dans les hautes sphères qu'habite toujours sa muse. En touchant la terre, elle aurait craint de souiller le pan de sa tunique dans le sang.

Les hymnes que Chénier fit pour les fêtes de la Révolution, les chants patriotiques que la victoire lui inspirait, sont pleins de sentiments élevés et purs : on y retrouve les idées généreuses d'affranchissement aux-

quelles Condorcet mourant n'avait pas cessé de croire, cette passion sainte et martiale de la liberté que la vue de l'échafaud ne fit qu'aviver dans le cœur de madame Roland. Sans doute, la grande inspiration lyrique du temps n'est pas là; elle est dans les choses mêmes. La poésie révolutionnaire fut une bacchante à qui la tribune servit de trépied : quel rhythme eût retenti à l'égal des foudres oratoires de Mirabeau? quelles strophes n'eussent paru décolorées à côté de la géométrie enflammée de Saint-Just, à côté de ces formules draconiennes revêtues d'images bibliques? La pâle et languissante tradition de J.-B. Rousseau est trop souvent flagrante dans cette partie des œuvres de Chénier : il serait cependant injuste de méconnaître ce qui s'y rencontre çà et là de vigoureux accents. Le canon et le cri des mourants accompagnaient bien, ce me semble, les soldats répétant sur le rhythme de Méhul :

La victoire en chantant nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas. ..

La liberté, en effet, s'était réfugiée au sein des camps, et elle gagnait des batailles en entonnant les vers de Chénier. Dans le bel *Hymne à l'Être suprême*, écrit au plus fort de la Terreur, alors qu'on osait à peine prononcer le nom de Dieu, Marie-Joseph a été vraiment inspiré :

Source de vérité qu'outrage l'imposture,
De tout ce qui respire éternel protecteur,
Dieu de la liberté, père de la nature,
Créateur et conservateur,

O toi seul incréé, seul grand, seul nécessaire,
Auteur de la vertu, principe de la loi,
Du pouvoir despotique immuable adversaire,
La France est debout devant toi.

Un souffle puissant soutient jusqu'au bout Chénier à la hauteur de son sujet. Plus loin, dans le même hymne,

des accents précurseurs retentissent, et un coin de ce ciel éthéré, où plana depuis Lamartine, se découvre tout à coup et étonne l'œil habitué à l'empyrée blafard de l'ode mythologique. A une certaine hauteur, les horizons se rejoignent.

L'œuvre du poëte au sein de la Révolution est maintenant connue : il nous reste à dire un mot de l'œuvre du citoyen. La tâche sera moins longue ; un scrutin se dépêche plus vite qu'une tragédie, surtout en un temps où l'on vote *sans phrases*. Ce n'est pas que Marie-Joseph n'en ait fait bon nombre dans ses harangues : on peut même dire que le recueil des *Discours politiques* de Chénier ressemble trop souvent à un cahier de corrigés en style de Brutus rhétoricien.

Mais arrêtons-nous un moment : peut-être après avoir quitté le poëte, peut-être avant d'avoir affaire au conventionnel, voudra-t-on savoir au juste quel était l'homme. Déjà ses vers nous l'ont laissé entrevoir à moitié, et plus d'une échappée d'amour-propre l'a trahi ; l'instant toutefois est propice pour le saisir dans sa vive nuance d'alors. Plus tard, en effet, les rudes arêtes s'effaceront, et sous l'effort des années, au dur contact des événements, dans les longues amertumes du chagrin, ce caractère tranché perdra ses saillies. A l'heure où nous sommes, il suffit d'apercevoir Chénier pour le connaître : c'est une nature tout extérieure, mais qui voile cependant la générosité sous la brusquerie et le désintéressement sous la rudesse. Une humeur inquiète, une *partialité fougueuse* dont M. Daunou lui-même ne fait pas mystère, une conversation mordante et pleine de traits, le plus naïf étalage de vanité, un goût marqué de faste et de plaisir, l'impatience de la renommée, tous les préjugés du XVIIIe siècle, tout l'enthousiasme de la génération de 89 ; avec cela une âme noble, mais accessible

à la colère ; un esprit généreux, mais ouvert aux préventions : voilà le Chénier du temps de *Charles IX*. Ce n'est pas tout à fait celui du temps de l'*Épître à Voltaire :* la transformation sera sensible dans le caractère comme dans le talent.

Les femmes observent avec finesse, c'est le don de leur esprit : elles peignent d'un mot et attrapent la ressemblance, c'est le charme de leur conversation. Aussi ai-je souvent pensé qu'entendre madame Roland causant avec Brissot le lendemain de *Fénelon*, écouter au long madame de Staël le lendemain du *Discours sur la Calomnie*, c'eût été connaître Chénier mieux que par ses écrits. Mais que dites-vous de ce portrait ?

« Chénier, dont je ne connaissais que des vers assez durs et sa triste pièce de *Charles IX*, faible par les caractères, qui pouvaient être si grands, mauvaise par le style, bonne par l'intention, Chénier fut appelé à la Convention. Il y a loin d'un poëte à un législateur.... J'ai vu Chénier quelquefois ; je me souviens que Roland le chargea de dresser le projet d'une proclamation du Conseil dont il lui donna l'idée. Chénier apporta et me lut ce projet : c'était une véritable amplification de rhétorique déclamée avec l'affectation d'un écolier à voix de stentor. Elle me donna sa mesure. On peut faire des vers et porter dans un autre genre de travail la justesse d'un bon esprit ; mais Chénier voulait encore être poëte en écrivant de la prose et de la politique. Voilà, me dis-je, un homme mal placé et qui n'est bon dans la Convention qu'à donner quelques plans de fêtes nationales [1].... »

Au ton acrimonieux de madame Roland, on voit trop

[1] *Mémoires* de madame Roland, éd. de Berville, t. II, p. 212.

que Chénier n'est pas de la Gironde. C'est un portrait de profil, très-peu flatté, un peu chargé même et touchant à la caricature : le type natif est saisi pourtant, et la physionomie se reconnaît. Le médaillon que voici est-il plus ressemblant ?

« Chénier, malgré tout ce qu'on peut reprocher à sa vie, était susceptible d'être attendri, puisqu'il avait du talent, et du talent dramatique.... C'était à la fois un homme violent et susceptible de frayeur ; plein de préjugés, quoiqu'il fût enthousiaste de la philosophie ; inabordable au raisonnement quand on voulait combattre ses passions, qu'il respectait comme ses dieux pénates. Il se promenait à grands pas dans la chambre, répondait sans avoir écouté, pâlissait, tremblait de colère lorsqu'un mot qui lui déplaisait frappait tout seul ses oreilles, faute d'avoir eu la patience d'entendre la fin de la phrase. C'était néanmoins un homme d'esprit et d'imagination, mais tellement dominé par son amour-propre, qu'il s'étonnait de lui-même, au lieu de travailler à se perfectionner [1]. »

M. Daunou trouvait « peu d'équité » en ces lignes, que madame de Staël écrivait quelques années à peine après la mort de Chénier. A cette date, en effet, un pareil jugement, quoiqu'il fût un palliatif des duretés de madame Roland, n'était pas sans injustice. Le portrait tracé par madame de Staël est vrai, mais le jeune homme surtout a posé devant elle. Ici ce n'était pas une galanterie de rajeunir le modèle : la figure de Chénier fut de celles qui embellissent en vieillissant. En somme, on a eu dans madame Roland un juge de salon hostile et de parti opposé, dans madame de Staël une opinion d'amie sévère et

[1] Madame de Staël, *Considér. sur la Révolut.*, part. III, ch. XXV.

sans complaisance. Il est bon, pour être au complet, d'avoir le mot d'un ennemi déclaré :

« Chénier était un poëte très-prétentieux et très-irascible.... Il était sombre, fier, atrabilaire, et railleur à la manière de Voltaire. Son caractère était emporté, exclusif, audacieux. Il ne se faisait pas généralement aimer, parce qu'il était trop facilement haineux et rancunier. Son caractère ardent le jetait dans les extrêmes; il fut républicain au théâtre et réacteur à la Convention. Il redevint ami de la république lorsque Bonaparte établit la monarchie. Il eût été plus convenablement dans Rome que dans Paris [1]. »

Voilà comment, avec des rancunes que la retraite et les années n'avaient pas éteintes, Barère s'exprime sur le compte de son collègue Chénier. Tous les avis sont bons à entendre, et il semble d'ailleurs que les témoignages favorables ne se discernent que mieux à travers les aigreurs d'un implacable adversaire; les moindres concessions y sont des hommages peu suspects. C'est ainsi qu'en donnant Chénier comme une espèce de *Romain*, Barère ne fait pas de lui un politique, mais en fait sans s'en douter une âme honnête et élevée. Assurément une pareille assertion est précieuse, et il semble opportun de la recueillir et de s'en prévaloir au moment où les deux frères vont être mêlés diversement aux contentions des partis, au moment où l'on va rencontrer Marie-Joseph sur les bancs de la Convention, André dans les cachots de Saint-Lazare.

C'est l'endroit sombre de la vie de Chénier. Depuis cinquante ans, la calomnie n'a pas encore épuisé son venin; depuis cinquante ans, la mémoire du poëte est balancée entre des apologies chaleureuses, mais trop peu

[1] *Mémoires* de Barère, t. IV, p. 163, et t. II, p. 35.

explicites, et des accusations aussi vagues qu'acharnées. Quelque dégoût qu'inspire une pareille enquête, c'est presque un devoir de rechercher les causes et la valeur de ces récriminations sanglantes. Il y a eu des plaidoyers éloquents, personne n'a instruit le procès. Sans doute il est pénible de troubler ces cendres, d'évoquer ces mânes fraternels; mais il faut bien en finir et ôter son dernier prétexte à la haine. Je ne tairai rien d'ailleurs : il est urgent d'être net et d'aller au fond des choses.

Et d'abord racontons les faits. M. Thiers a écrit à propos de Chénier dans l'*Histoire de la Révolution* [1] : « Il était franchement républicain. » Ce simple mot marque toute la différence du rôle politique d'André et du rôle politique de Marie-Joseph : André fut révolutionnaire avec la Constituante, mais resta dans les rangs des *monarchiens;* Marie-Joseph fut révolutionnaire encore avec la Convention et accepta la terrible logique des événements. De très-bonne heure la double couronne de poëte et de tribun avait tenté le plus jeune des deux frères; avant *Charles IX*, dès les premiers mois de 88, Chénier, dans un dialogue satirique, *le Ministre et l'Homme de lettres*, laissait percer sa double prétention littéraire et politique :

..... Savez-vous qu'Addison
Fut, quoique bel esprit, un ministre assez bon ?

L'écrivain, on le devine, se fût prélassé volontiers dans un fauteuil d'homme d'État. André n'eut pas de si bonne heure ces ambitions turbulentes; jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce que la Révolution éclate, c'est le poëte des plaisirs et de l'art pur, vivant dans cet *atélier du fondeur* qu'un de nos amis a décrit [2] avec une grâce si par-

[1] Éd. de 1834, t. VII, p. 331.

[2] Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, éd. in-18 de 1844, t. III, *Documents inédits sur André Chénier*, page 161.

faite. Dans les années qui précédèrent immédiatement la Révolution, André était à Londres; il envoyait des vers à Marie-Joseph qui, tout occupé de *Charles IX*, lui répondait en février 88 : « Un des grands plaisirs que je puisse avoir est de recevoir de ces beaux vers que vous savez faire. » Ces bonnes relations se continuèrent après le retour d'André à Paris, qui eut lieu dans les premiers mois de 90. On était au plus vif du combat : il s'agissait des destinées de la France. André se jeta généreusement et activement dans la lutte, n'hésitant pas à quitter les chères mollesses de sa poésie pour les colères de la polémique, tout comme Vergniaud laissait la nonchalante volupté du repos pour les agitations de la tribune. Son vigoureux manifeste, l'*Avis aux Français*, eut un retentissement immense qui ne suffit pas cependant à faire réussir sa candidature aux élections parisiennes de 91 pour l'Assemblée constituante. Les divisions ne viennent qu'après la victoire : au début de cette même année 91, les deux frères étaient encore animés par la communauté des vues politiques; on les trouve dans les mêmes rangs, dans les rangs de Malouet, de Mounier, de Condorcet. C'est alors que Marie-Joseph dédie à son aîné sa tragédie manuscrite de *Brutus et Cassius*, en lui rappelant « l'amitié qui les unit plus étroitement que les liens du sang, » et en lui parlant avec insistance de « son mérite, dont il reconnaît toute l'étendue. » Touché de *ce beau présent*, André répondait : « Imagine-toi, mon frère, que tu vois jouer ton ouvrage à Rome sur le théâtre de Pompée, et vois quels applaudissements ! » Dans l'enivrement de *Charles IX*, cela dut flatter la vanité de Marie-Joseph; mais Marie-Joseph, entraîné par ce succès même, poussé par l'ardeur de sa foi politique, par le retentissement des bravos populaires, se trouva bientôt engagé dans le parti

extrême de la Révolution. Qu'on n'oublie pas qu'aux représentations de *Charles IX* les applaudissements avaient été dirigés par Danton et par Camille Desmoulins. Chénier demeura fidèle à ses amis. Désormais les deux frères restaient d'accord sur le but, ils différaient sur les moyens à employer : on les vit, pour employer un mot de Marie-Joseph :

Par un autre océan tendre au même rivage.

André avait accepté la Révolution avec une joie sincère : à Londres, il la suivait de ses vœux ; à Paris, il la servit de sa plume. Mais les excès et les violences l'effrayèrent vite : à la première souillure, il recula et fut de ceux qui crurent nécessaire de contenir le mouvement et de le diriger. La lutte était belle, quoique impossible peut-être : il la tenta résolûment. On le sait, sa polémique en faveur du parti modéré fut vive, emportée, hardie, éloquemment violente. Le *Journal de Paris* lui servait tous les jours d'arène : tantôt un article virulent dénonçait « le plat et odieux pathos » de Brissot, tantôt des vers énergiques flétrissaient nommément Collot d'Herbois, Robespierre, ces héros futurs de la Terreur, qui déjà, selon le poëte, puisaient leurs inspirations patriotiques dans

La vertu, la taverne et le secours des piques.

Comment s'étonner que deux ans plus tard les décemvirs se soient souvenus, et aient payé leur dette à André. En démasquant les projets factieux des clubs, en appelant la vindicte sur les sociétés populaires à la formation desquelles Marie-Joseph avait pris une part très-active, André se séparait ouvertement de son frère. Son frère, naturellement irascible et d'ailleurs mal entouré, mal conseillé, fit insérer dans le *Journal de Paris* une récla-

mation de quelques lignes destinée à établir qu'il n'avait *point eu part* à l'article contre les Jacobins, et que son opinion était *directement contraire*. Cela se passait à la fin de février 1792. Telle est la première trace ostensible que je rencontre de la fâcheuse séparation des deux Chénier. Les rancunes et la jalousie étaient en éveil autour d'eux : elles ne manquèrent pas d'intervenir et de tout envenimer. A cette époque, le *Journal de Paris* publiait en appendice, sous le titre de *Cabinet de lecture*, des miscellanées moins sérieux. C'est dans ce supplément qu'un ami politique d'André eut la funeste imprudence d'insérer quelques lignes ironiques à propos de la dénégation publiée par Marie-Joseph. « Quel rapport, disait perfidement le publiciste anonyme, y a-t-il entre l'éloquence nerveuse des *Réflexions* d'André et la triviale verbosité des préfaces de Joseph-Marie?..... Pourquoi M. Joseph-Marie ne se fait-il pas honneur aussi d'être le frère de M. André de Chénier, dont le caractère, les principes et les talents ne peuvent qu'honorer ceux qui portent son nom? » C'était mettre l'amour-propre en jeu. Le lendemain, Marie-Joseph furieux répondait dans *le Patriote français* de Brissot : « Je vous remercie sincèrement de m'avoir épargné l'opprobre de votre estime, et je suis fâché qu'un homme de mérite comme mon frère soit insulté par vos éloges. » La vanité blessée commençait à se faire complice de l'hostilité politique. L'auteur de *Charles IX*, que son effervescence révolutionnaire et l'éclat subit de sa réputation au théâtre avaient fort accrédité, jouait un certain rôle dans cette société commençante des Jacobins où siégeaient alors Sieyes, Barnave, Condorcet, Vergniaud; aussi n'eut-on pas grand'peine à lui faire croire que la défense officielle du club lui revenait de droit, et était pour lui un devoir. Une apologie des Jacobins parut donc au *Moniteur*, dans

laquelle les attaques d'André étaient repoussées avec vivacité à la fois et avec convenance; ainsi les expressions de *liens du sang et de l'amitié*, de *citoyen digne d'estime*, revènaient souvent et sauvaient les apparences. Toutefois, une phrase irritante s'était malheureusement glissée dans la lettre : on s'aperçut trop tard par la réplique d'André que le mot d'*amplification de rhétorique* l'avait froissé. Cette réplique pourtant était d'un langage digne et ferme; mais, aux dernières lignes, la colère longtemps contenue éclatait par ce sarcasme, par cette allusion transparente : « Certes, un parti bruyant qui dispose du crédit, de la faveur, de la réputation et même de cette partie des succès littéraires dont la nature est d'avoir besoin des applaudissements de la multitude, sera toujours beaucoup loué, même par plusieurs dont il ne sera jamais beaucoup aimé. » L'insinuation était cruelle : l'auteur de *Charles IX* fit aussi de vains efforts en sa riposte pour paraître calme, pour éviter à son tour *le fiel;* dans les dernières phrases il n'y tint plus, et son humeur l'emporta : « Si j'avais, dit-il, perdu deux ou trois années à composer des tragédies impartiales ou insignifiantes (André avait-il donc songé au théâtre?) et même deux ou trois matinées à écrire pour un journal quelques pamphlets modérés, j'aurais trouvé un grand nombre de prôneurs puissants et actifs, et peut-être, en 93, ils m'auraient consolé de n'avoir pu, en 91, me glisser dans la foule des députés de Paris, et siéger à l'Assemblée nationale entre M. Robin Léonard et M. Thorillon. » Ces lignes, écrites dans les derniers jours de juin 1792, rappelaient amèrement à André l'échec de sa candidature.

On le voit trop; l'acrimonie s'en mêlait. La dispute tournant de plus en plus aux personnalités, André et Marie-Joseph cessèrent de se voir. M. de Chénier le père,

qui aima la Révolution à son début, et qui fit même partie des premiers Comités de surveillance, d'où son *modérantisme* finit par le faire exclure, M. de Chénier conjura ses deux autres fils, Sauveur et Constantin, d'apaiser à tout prix la querelle, et de mettre un terme à ce déplorable débat; on obtint qu'André ne répondrait pas à son frère. Ce fut Brissot qui paya double: toute la colère du publiciste retomba sur lui. Au reste, les événements vinrent bientôt interrompre cette guerre de journaux, ces violentes rencontres dans le champ clos de la presse. Quelques jours encore, et la monarchie disparaissait au 10 août. Les bureaux du *Journal de Paris* furent envahis par l'émeute; la feuille cessa de paraître, et les rédacteurs se dispersèrent. Le pillage sanglant des Tuileries et bientôt les massacres de septembre mirent le comble à l'indignation d'André; c'est avec horreur qu'il assista aux fêtes théâtrales qui suivirent le renversement de la royauté; ces bacchanales populaires lui semblaient

> Dignes de l'atroce démence
> Du stupide David, qu'autrefois j'ai chanté.

Ce n'était plus la calme idylle de Bion, ce n'était plus la molle élégie de Properce: ces *haines vigoureuses*, dont parle Molière, gonflaient la généreuse poitrine d'André. Archiloque avait son tour après Théocrite: le poëte des *Iambes* préludait à ses colères.

Le parti d'André était vaincu; celui de Marie-Joseph triomphait. *Charles IX* avait donné à Chénier une immense popularité; son nom alors était un drapeau. Aussi, dès que la nomination double de Barère, comme député à la Convention nationale, laissa aux électeurs de Versailles la liberté d'un nouveau choix, Marie-Joseph fut spontanément désigné par eux comme représentant du département de Seine-et-Oise. Pendant que son frère

prenait ainsi place parmi les juges de Louis XVI[1], André, plein de dédain pour tous ces *grands patriotes*, continua sa tâche périlleuse. L'amour qu'il sentait dans son cœur pour la liberté était réfléchi, profond, mais il n'étouffait point les sentiments d'humanité et de droiture. Le dégoût du crime l'avait ébranlé, la compassion pour le malheur ne lui laissa plus d'hésitation : la cause du roi était perdue, il la soutint. M. Villemain l'a dit éloquemment, c'était se faire le transfuge du plus fort, c'était déserter vers le vaincu. Adresses, articles, placards, correspondance, démarches, rien ne fatigua son courage; il offrit à Malesherbes de l'aider, et ce fut lui qui rédigea le manifeste touchant que signa Louis XVI, l'*Appel au Peuple*. C'est ainsi que l'indomptable écrivain qui avait osé demander naguère qu'on élevât « des autels à la peur » refusa de sacrifier aux pieds de la terrible idole. Il faut le dire haut, André, dans les derniers et orageux mois de 93, ne fut exclusivement protégé que par le nom et le crédit de son frère. Les dangers que son audacieuse opposition lui fit alors courir furent si réels, que le poëte Wieland, le sachant rangé parmi les *suspects*, écrivait d'Allemagne tout exprès pour savoir *s'il était encore en vie*. Au milieu de tout cela, d'ailleurs, André n'avait pas l'ombre d'ambition personnelle. Les circonstances et ses impérieuses convictions l'avaient seules jeté dans la lutte. On le voit par des lettres récemment publiées, il n'aspirait, même alors, qu'à se mettre de nouveau *à l'écart*, qu'à retrouver dans la solitude la douce familiarité de la muse. Pendant qu'André, en prenant ainsi parti pour Louis XVI, donnait des gages aux dénonciateurs et des griefs à l'inflexibilité vindicative de la Montagne, Marie-Joseph, emporté par le tor-

[1] En votant pour *la mort*, Marie-Joseph Chénier ne déguisa pas son « extrême répugnance. » (Voyez le *Moniteur* du 20 janvier 1793, p. 102.)

rent, n'essayait pas de résister. Il était dans la chaleur de l'âge et des passions; aussi le trouve-t-on mêlé activement à toute la fermentation première, à tout le sombre enthousiasme de la terrible assemblée, et aussi à ses égarements. C'est ce rôle de législateur révolutionnaire qui, lors de la réaction thermidorienne, faisait dire à M. Michaud, dans une cruelle diatribe contre Chénier, que le peuple avait

Pleuré plus de ses lois que de ses tragédies.

Voilà les représailles des partis : on ne tardera pas à voir si l'auteur de *Fénelon* les méritait.

Sur l'insistance de ses amis, André consentit à quitter Paris, à chercher un lieu de sûreté. Marie-Joseph, on l'a vu, était député de Versailles; il y procura un asile à son frère. André demeura près d'un an caché dans cette retraite, où une grave et longue maladie le retint. On peut voir dans sa belle ode de *Versailles* quels sentiments l'animaient alors, comment les vertes allées où, en ses ennuis, il évoquait encore les chers fantômes de la poésie et de l'amour, s'enveloppaient souvent de deuil à ses regards, comment *l'ombre livide* des victimes venait peupler pour lui ces frais asiles et interrompre

Ce silence fertile en belles rêveries.

Si on n'était pas assuré des conséquences, peut-être vaudrait-il mieux tirer un voile sur ces funèbres souvenirs et laisser dans le demi-jour du passé la collision politique des deux frères, et les ombrages, les aigreurs qui s'y mêlèrent; mais j'ai à cœur d'être strictement vrai, de ne rien déguiser, de ne rien omettre, de ne laisser enfin à la malveillance ni un seul argument, ni une seule phrase, qu'elle puisse plus tard tirer de l'oubli. J'oserai même aller jusqu'au bout de cette tâche pénible et ne pas taire une circonstance connue seulement de quel-

ques-uns, mais qui, rendue publique dans l'avenir, pourrait servir de thème à des récriminations fâcheuses. Pour prouver que l'harmonie n'avait jamais été rompue entre les deux Chénier, on s'est plusieurs fois appuyé d'une ode d'André [1] qui commence ainsi :

> Mon frère, que jamais la tristesse importune
> Ne trouble tes prospérités !
> Va remplir à la fois la scène et la tribune,
> Que les grandeurs et la fortune
> Te comblent de leurs biens aux talents mérités !

Dans les éditions, la pièce n'a que deux strophes, et ces deux strophes sont louangeuses. Les vœux exprimés par André étaient sincères, je n'en doute pas; cependant il faut bien dire que, dans le manuscrit, la fin de l'ode tournait à l'ironie, à une ironie plutôt mélancolique que blessante. Ces derniers vers ont été vus par plusieurs personnes de notre connaissance. Du reste, on conçoit l'omission, on s'explique les scrupules honorables des premiers éditeurs; mais aujourd'hui qu'on a retrouvé dans les journaux du temps les phrases citées tout à l'heure, aujourd'hui que les témoignages imprimés de ces dissentiments ont été produits, une pareille révélation peut être faite sans inconvénient. On ne doit pas dissimuler non plus ce que le caractère d'André avait d'impérieux et d'un peu hautain. Dès longtemps André était l'oracle de sa famille, et Marie-Joseph avait été élevé à son égard dans des habitudes presque respectueuses; mais, lorsque la célébrité lui vint avec les ovations populaires, le plus jeune ne garda plus vis-à-vis de son aîné cette attitude inférieure, et s'émancipa. Une question d'amour-propre les avait aigris, une question de parti les sépara; maintenant le danger va les réunir. Les affections saintes renaissent et s'avivent en face des grands périls.

[1] Voir les *Poésies* d'André Chénier, ode I.

Lorsqu'André, convalescent encore, revint à Paris, sur la fin de 93, il était réconcilié avec son frère. A cette date, Marie-Joseph, déjà compromis, passait pour un *modéré* dangereux. Désigné à plusieurs reprises par la Convention pour remplir dans les provinces, par exemple à Toulouse, ces missions sanglantes que se disputaient les Lebon et les Carrier, il avait eu le courage de repousser toute participation directe à l'œuvre de la Terreur. Ces refus réitérés le firent exclure du Comité d'instruction publique, c'était un avertissement terrible; mais ce qui acheva de discréditer Chénier dans l'opinion des séides de Robespierre, ce fut un acte qui cependant lui a été reproché depuis comme un crime, ce fut sa conduite après la mort de Marat. Le club des cordeliers venait d'élever un autel au cœur de cette ignoble idole, la Convention eut la faiblesse de s'associer *unanimement* à cet acte de délire. Une loi spéciale fut en effet proposée pour la *panthéonisation* de Marat et la *dépanthéonisation* de Mirabeau. La Montagne voulut mettre Chénier à l'épreuve, et le nomma rapporteur[1]. Chénier, que ses dernières tragédies avaient rendu très-suspect aux décemvirs, était sous le coup d'une imminente proscription; récuser l'*honneur* qu'on lui accordait, c'était offrir sa tête en holocauste. Le poëte n'eut pas ce courage, il céda à l'affreuse nécessité; mais une fois à la tribune, la hardiesse lui revint, il parla de *devoir pénible*, il rendit hommage au génie de Mirabeau, et osa ne pas dire un seul mot de celui qu'avait frappé Charlotte Corday; le nom de Marat n'était prononcé que dans le projet de décret. Il y avait au moins là, on l'avouera, une audace relative, ce qu'on a très-bien appelé le courage de la réticence. « Un pareil silence, a dit M. Daunou, au mo-

[1] Marat détestait Chénier; il l'appelait « un suppôt de la république fédérative, etc. » (Voyez l'*Ami du Peuple*, 17 octobre 92.)

ment même d'une telle apothéose, en était le désaveu le plus solennel, l'improbation la plus outrageante. » Il ne fallait pas être bien fin pour apercevoir derrière ce mutisme intentionnel la vraie pensée de Marie-Joseph, pour deviner qu'au fond du cœur il disait avec André :

Un scélérat de moins rampe dans cette fange.

On s'imagine facilement l'exaspération que cet acte dut soulever chez les amis de Robespierre. Ceci se passait dans les dernières semaines de 93 : l'éclat que fit presque aussitôt la suspension de *Timoléon* acheva de rendre Chénier *suspect*. Son rôle de poëte officiel de la République ne lui fut même pas laissé, et dès lors un veto absolu lui interdit le théâtre. On prohiba *Charles IX* comme royaliste, *Gracchus* comme aristocrate, *Fénelon* comme favorisant le fanatisme. C'est en ces conjonctures qu'André fut arrêté à Passy, dans une maison tierce où il voulut, avec son emportement habituel, s'opposer à une arrestation ordonnée par le Comité de surveillance. En réalité, il semblait n'y avoir là qu'une mesure arbitraire, qu'une simple vexation de police; mais, pour obtenir la mise en liberté, un ordre spécial du tribunal révolutionnaire devait être réclamé. Le demander ouvertement, c'était désigner André à la hache, c'était le tuer. D'ailleurs, un autre frère de Marie-Joseph, Sauveur Chénier, ancien chef de brigade sous Dumouriez, venait précisément d'être incarcéré à Beauvais, et, d'un autre côté, M. de Chénier le père, malgré ses soixante-douze ans, se voyait dénoncé et sérieusement inquiété. On comprend les inquiétudes de Marie-Joseph : il sentit « qu'en frappant sa famille, on arrivait à lui. » Sa tendresse naturelle ne lui eût pas dit de chercher à sauver les siens, que son seul intérêt le lui aurait impérieusement prescrit; mais, dans les démarches actives qu'il ne

cessa de poursuivre pendant ces six mois d'angoisses, Marie-Joseph ne fit que rester fidèle, on le devine, à l'instinct de son cœur. Déjà, à force d'obsessions, il avait arraché un ordre à Fouquier-Tinville pour l'élargissement de Sauveur. Sauveur n'avait pas amassé contre lui d'impitoyables rancunes, il n'avait pas flétri par une éloquence hautaine et méprisante les premiers crimes de Robespierre et de Collot d'Herbois. Tels étaient, au contraire, les antécédents d'André. M. de Chénier ne comprit pas que demander hautement la délivrance de son fils, c'était évoquer les souvenirs, la colère d'hommes qui ne pardonnaient pas. Le malheureux père, mû par une impatience qu'on s'explique [1], poussait sans cesse Marie-Joseph à intervenir ouvertement, tout haut, en faveur de son frère; il ne se contentait pas de la triste réponse qui lui était toujours faite, de cette réponse trop vraie : « Faites-plutôt qu'on l'oublie ! » André aussi, dans sa prison, disait : « Accoutumons-nous à l'oubli ! » L'oubli, c'était la vie alors. Mais comment faire admettre cela à un père, à une victime? Et cependant la funèbre expérience de chaque jour ajoutait chaque jour à la con-

[1] Le rôle honorable et imprudent du père d'André, si fatalement égaré par sa tendresse, fut bien celui que lui a prêté M. Alfred de Vigny dans les pages les plus touchantes de son *Stello*. On a pu, en effet, retrouver récemment et publier la réclamation écrite que M. de Chénier adressa, en faveur de son fils, au Comité de sûreté générale. (V. *Œuvres en prose* d'André Chénier, 1840, in-18, p. xxxviii.) En somme, il se trouve qu'en cette émouvante histoire de la mort d'André et des anxiétés de Marie-Joseph, M. de Vigny avait à peu près deviné la vérité historique : c'était un instinct de poëte. Je ne regrette, dans ce beau récit, que deux ou trois petites inexactitudes, bien faciles à corriger. Ainsi Robespierre dit à Chénier : « Je te fais compliment du succès de *Timoléon*. » *Timoléon*, au contraire, fut, avant la représentation, prohibé par ordre même de Robespierre, et ne put être donné qu'après le 9 thermidor. On pourrait aussi relever ce mot dans la bouche de Marie-Joseph : « J'ai perdu mon temps à l'Assemblée nationale. » Chénier fut seulement de la Convention. Voilà de minces chicanes, de vraies chicanes de critique à poëte. Nous n'aurions pas noté ces vétilles, si M. de Vigny n'était pas de ceux qu'on réimprime.

viction de Marie-Joseph. Marie-Joseph, de son côté, ne sut point se résigner à ce dévouement du silence, à cet intérêt négatif : quoiqu'il fût lui-même (je me sers des propres mots de M. Daunou) cité, dénoncé, recherché, quoiqu'il fût inscrit à son rang sur une des listes de proscription, il ne cessa pas un seul instant de faire en secret les démarches les plus persévérantes. C'était son unique pensée. S'il n'osait pas aller lui-même à Saint-Lazare consoler André, lui faire tenir ce *mot à travers les barreaux* qu'attendait le pauvre captif, c'était pour ne pas éveiller l'attention : le silence était la première condition du salut. Chénier, au reste, n'était pas sans quelque lueur d'espérance. Il venait d'écrire *le Chant du Départ* dans l'unique but de reconquérir un peu de crédit et de popularité, dans l'espoir de désarmer le Comité de salut public, et (illusion de poëte !) il s'imaginait que l'hymne avec lequel on gagnait des victoires aux frontières lui ferait obtenir à Paris la vie d'un seul homme, la vie d'un frère ! Ce n'était pas tout : Marie-Joseph avait fait longtemps partie de ces dîners secrets de Passy, de ces fêtes délicates et raffinées par lesquelles l'ancien fermier général Dupin s'était attiré une certaine influence sur quelques bancs de la Convention. Les membres du Comité de sûreté générale, de qui dépendait précisément le sort d'André, se réunissaient là presque tous les soirs, et se distrayaient du sang par les voluptés : c'étaient Vouland, Amar, le vieux Vadier, Jagot, Louis du Bas-Rhin, tous agents obscurs, mais actifs, de la Terreur, qui venaient dans ces orgies rire, avec des filles et des actrices, de leurs *guillotinades* du matin. Marie-Joseph en fit solliciter, en sollicita plusieurs : tous furent inflexibles. En ces mœurs à la fois corrompues et farouches, la complicité du plaisir n'était pas un titre à la bienveillance. Ce fut chez un de ces membres du Comité de

sûreté générale (je n'ai pu savoir lequel) que M. de Chénier, enfin lassé d'une si longue attente, eut la fatale hardiesse d'aller requérir, comme un acte de justice, la délivrance et par conséquent le jugement préalable d'André, en se réclamant des services rendus à la Convention par son autre fils. « Une exception pour le frère d'un conventionnel, répondit le tribun; une exception! le détenu sortira dans trois jours. » Il sortit en effet, mais pour aller de Saint-Lazare à la Conciergerie, de la Conciergerie à l'échafaud. Peut-être, dans ces sollicitations réitérées et imprudentes, le nom d'André fut-il prononcé devant Collot d'Herbois. Collot d'Herbois avait une dette à payer à André : il n'en fallait pas tant pour mourir. On a assuré que Marie-Joseph aurait pu fléchir Fouquier-Tinville; mais l'hyène devait-elle lâcher deux fois sa proie et épargner André après Sauveur? Pour le sanglant magistrat, que pouvait être le prisonnier de Saint-Lazare, sinon, comme il disait, « une ardoise de plus qui tombe? » Et d'ailleurs, dans ces derniers mois de la Terreur, Marie-Joseph aurait-il eu un pareil crédit? Tout récemment encore, on a osé écrire que jusqu'à la fin Chénier avait été d'accord avec les partisans acharnés de Robespierre, qu'on l'avait vu montrant aux tricoteuses le signal convenu, le morceau de drap rouge, et préserver ainsi son ami le député Devérité, alors que la Convention était traquée par les canonniers d'Henriot : c'est une fable calomnieuse. Depuis l'abominable loi du 22 prairial, qui redoubla la terreur en ôtant même le droit de défense aux accusés, Chénier pouvait passer pour proscrit. La mort était suspendue sur sa tête; il s'attendait tous les jours à être arrêté. Aussi, durant ces dix dernières semaines, ne le vit-on guère à la Convention; s'il s'y glissait un instant, c'était pour faire acte de présence, c'était pour disparaître

aussitôt. Les lâchetés de ce temps de peur sont connues: dans les rues, on évitait Chénier, on ne lui serrait la main qu'à la dérobée. C'est que Robespierre l'avait désigné à la tribune par une allusion qui valait un arrêt. Un homme d'esprit de l'époque disait que la vie alors était devenue un art [1]. Chénier en était là : il fut bientôt réduit aux expédients, il dut quitter sa demeure et se dérober aux espions. C'est dans cet abandon désolé, c'est dans cette triste solitude que, pensant sans doute à son frère, il écrivait cette ode énergique, où sont flétris les terroristes :

Du nom de liberté le meurtre est revêtu,
Et l'audace de la vertu
Se tait devant celle du crime.

J'aime à me figurer qu'à la même heure peut-être André stigmatisait les *bourreaux barbouilleurs de lois* en un de ces sublimes iambes écrits par lui sur de petits chiffons de papier, qu'il faisait passer sous la porte du cachot à un autre prisonnier, à un compagnon d'infortune qui, délivré quelques jours plus tard par le 9 thermidor, put communiquer à la famille du poëte ce dernier et précieux legs du captif [2]. C'est ainsi que ces deux nobles cœurs, trop longtemps séparés par les discussions de partis, se réunissaient à la fin dans une même pensée, dans une commune indignation contre le crime. Caché et délaissé, Marie-Joseph apprit sans doute en même temps la mise en jugement et la mort de son frère. Il y

[1] Voyez les rares et curieux *Souvenirs* de madame Suard sur son mari, 1820, in-12, p. 69.

[2] A quelques vers de la première édition du *Discours sur la Calomnie* (1795), qui ont disparu dans les versions suivantes, on dirait que Marie-Joseph avait un instant conçu le projet de publier lui-même les Iambes d'André :

Contre mes ennemis soulevant la nature,
Unissant à ma voix les accents fraternels,
J'attacherai l'opprobre à des fronts criminels.

avait eu à peine vingt-quatre heures d'intervalle entre l'arrêt et l'exécution.

Dans l'attente du coup fatal, André écrivait :

Toi, Vertu, pleure si je meurs !

N'eût-il pas eu le droit d'en dire autant à la vieille poésie d'alors, à cette poésie redevenue jeune avec lui, et qu'il avait abreuvée à des sources plus fraîches, à des courants inconnus? Mais il semblait que ce lévite prédestiné dût emporter dans le pan de sa robe le grain de pur encens qu'il avait dérobé sur l'autel, car évidemment la rénovation poétique ne pouvait pas dater de là; évidemment la gloire d'André et son influence devaient être tardives. Les hasards intelligents de l'histoire littéraire en firent une sorte de contemporain posthume de Lamartine et de Victor Hugo. Pour accomplir, en effet, un grand changement dans les lettres, une forme nouvelle et originale ne suffit pas; il faut encore des idées, sinon des sentiments nouveaux. Or, André Chénier appartenait profondément au XVIIIe siècle, il en avait tous les penchants, toutes les opinions; seulement, par un don particulier, par un privilége unique, il lui fut permis de dépasser le style et la forme de son temps. Isolé aux limites de l'ère précédente et de l'ère actuelle, il a conquis une place à part, il donne à la fois la main à l'avenir et au passé. Son œuvre doit demeurer comme un calme monument élevé au culte de l'art pur, en dehors des contentions d'école, en dehors de cette grande lutte des deux poésies, la poésie de l'innovation et la poésie de la tradition, qui était à la veille de s'ouvrir avec le siècle et de se personnifier dans deux écrivains d'inégal génie et d'inégale renommée. Le premier, jeune et inconnu, était allé demander aux paysages du Nouveau-Monde les riches couleurs dont son imagina-

tion splendide vint bientôt éblouir la France au lendemain de l'anarchie; le second sortait de la tourmente révolutionnaire avec une réputation déjà faite, avec un talent incomplet, mais que le malheur allait fortifier et mûrir : on a nommé Chateaubriand et Marie-Joseph Chénier. Singulière inconséquence, qui est celle du temps même ! De ces deux hommes, l'un représenta à la fois l'esprit d'affranchissement dans les institutions politiques et de conservation scrupuleuse dans le goût littéraire; l'autre déploya simultanément la bannière de la révolution en littérature et des restaurations en politique. Voilà comment l'esprit de l'homme semble souvent, à travers l'histoire, se donner des démentis à lui-même; mais, au fond, c'est toujours lui qui profite. Ainsi, sans s'embarrasser des contradictions, il a accepté la liberté en politique avec Chénier, la liberté en poésie avec Chateaubriand. Dans son admirable égoïsme, la civilisation reçoit de toutes mains; il lui suffit de grossir son patrimoine, elle s'enquiert peu des origines.

André avait péri le 7 thermidor. Si la Terreur eût duré deux jours de moins, il était sauvé; si elle eût duré quelques jours encore, son frère était perdu. Robespierre tombait à peine, que Marie-Joseph publiait un hymne vengeur où, s'adressant au soleil avec un accent inspiré, il disait :

> Ne crains plus d'éclairer le triomphe des crimes,
> Tu peux remonter dans les cieux !

C'était un cri éloquent, un cri de joie et de délivrance; le deuil toutefois s'y mêlait, et la douleur fraternelle ne pouvait retenir son sanglot au souvenir des victimes frappées :

> Du moins sur vos tombeaux la plaintive patrie
> A nos pleurs mêlera ses pleurs.

Les larmes de Chénier furent sincères. Cependant c'eût

été pour lui un devoir de les déguiser, de chercher à consoler celle dont André, à la veille de mourir, avait dit :

La mère désolée, elle a perdu son fils !

Mais il faut du temps pour donner à un cœur maternel l'habitude et la familiarité du regret. Ce temps, la calomnie ne le laissa pas à Marie-Joseph, et ce fut sa mère elle-même qui bientôt eut à lui prodiguer des consolations. On fit un crime à Chénier de son malheur. Nous touchons à ces épreuves cruelles où l'homme eut tant à souffrir, où le poëte trouva son talent.

Depuis le 9 thermidor jusque vers le milieu du Consulat, c'est-à-dire de 1794 à 1802, Chénier prit une part active à la politique et joua un rôle assez important dans les assemblées. Certes, les pamphlétaires du temps exagèrent beaucoup quand ils disent de lui :

Un tel fat est de notre sort
Le régulateur et le maître [1].

Toutefois, ce ton montre que Chénier avait du crédit et de l'autorité. On le trouve en effet mêlé de près et avec décision à tous les événements d'alors, à la constitution de l'an III comme au coup d'État du 18 fructidor; c'est lui qui, le 13 vendémiaire, brava l'émeute à la tribune, et s'écria : « Il n'y a point de transaction; il n'y a pour la Convention nationale que la victoire ou la mort. » Plus tard, Marie-Joseph ne fut pas étranger au 18 brumaire. Après avoir appuyé avec chaleur le pusillanime gouvernement du Directoire, il avait fini, comme tout le monde, par le mépriser; mais, dans ses illusions de patriote, il croyait que cet appel à la force servirait en définitive les institutions républicaines, au lieu d'amener une dictature militaire. Le Tribunat lui paraissait une

[1] Armand Charlemagne, *le Monde incroyable*, 1797, in-8 de 8 pages.

garantie suffisante : Chénier avait une nature imprévoyante et enthousiaste.

Quand le joug de la Terreur eut cessé de peser sur la France, on sentit le besoin d'un gouvernement ferme qui eût la force de résister et aux tentatives des anarchistes et aux résistances des fauteurs du royalisme. Chénier fut de ceux qui voulurent à tout prix donner quelque unité au pouvoir; il y aida même par des duretés de parole ou par des rigueurs de vote que contredisaient ses doctrines libérales, sa foi loyalement républicaine. Il est si difficile de résister aux entraînements des réactions! Avec sa fougue naturelle et sa susceptibilité de poëte, Chénier céda quelquefois, il en faut convenir, à ces suggestions de l'humeur; ainsi, après l'insurrection du 1er prairial, il fut sans pitié pour ses collègues compromis. L'humanité pourtant était au fond du cœur de Marie-Joseph, et son nom, après le 9 thermidor, se rattache à plus d'un généreux souvenir. On aime à rappeler que ce fut lui qui prononça, pour le rappel des conventionnels proscrits, ces belles paroles [1] :

« Ils ont fui, dit-on, ils se sont cachés. Voilà donc leur crime! et plût aux destinées de la République que ce crime eût été celui de tous! Pourquoi ne s'est-il pas trouvé des cavernes assez profondes pour conserver à la patrie les méditations de Condorcet et l'éloquence de Vergniaud?.... Mais on craint des projets de vengeance de la part de ces hommes aigris. Instruits à l'école du malheur, ils ont appris à gémir sur les erreurs humaines. Non, non! Condorcet, Vergniaud, Camille Desmoulins, ne veulent pas d'holocaustes de sang, et ce n'est point par des hécatombes qu'on apaisera leurs mânes. »

[1] V. Mignet, *Histoire de la Révolution*, ch. x.

Une pareille motion était digne d'un poëte, et si madame Roland eût pu entendre ce discours, si Lanjuinais, La Réveillère, Louvet, Isnard, tous les restes proscrits de la brillante Gironde, eussent pu lui dire à qui ils devaient leur réintégration, peut-être eût-elle jugé Chénier avec plus d'indulgence. Ces actes intéressés, ces nobles manifestations plaisaient à Chénier : ainsi, malgré l'hostilité politique, il faisait placer Fontanes sur les listes de l'Institut où il avait naturellement été appelé lui-même dès la fondation. Au reste, je pourrais, précisément dans cette période où la calomnie le poursuivit sans relâche, je pourrais citer de lui plus d'un trait de sensibilité vraie. C'est Marie-Joseph, par exemple, qui prononça le discours auquel M. de Talleyrand dut son rappel :

Il était malheureux, je devins son ami.

Plus tard M. de Talleyrand l'oublia, et Chénier, dont le cœur pardonnait plutôt que la plume, se vengea fort innocemment par cette jolie épigramme, qu'il tint secrète :

Roquette dans son temps, Périgord dans le nôtre,
Furent tous deux prélats d'Autun ;
Tartufe est le portrait de l'un ;
Ah ! si Molière eût connu l'autre [1] !

Marie-Joseph n'a jamais tiré grand profit de la reconnaissance : Regnauld de Saint-Jean-d'Angély fut à peu près le seul qui, par sa bienveillance marquée, lui montra qu'il savait se souvenir. L'importance extrême que Regnauld prit tout à coup après le 9 thermidor avait effrayé certains membres de la Convention : on résolut

[1] Chénier a été plus dur dans l'*Essai sur la Satire* (1802), qui ne parut qu'après sa mort : il y peint Talleyrand comme un homme qui

De tout parti vainqueur mercenaire apostat,
Peut vendre ses amis comme il vendit l'État.

de le mettre en arrestation. Chénier le savait et n'en dit rien; mais le soir, à l'Opéra, voyant la belle madame Regnauld avec son mari, en loge découverte, il fut touché et ne put se défendre de les faire avertir par Arnault. Tous deux déguerpirent au plus vite et n'eurent que le temps d'échapper à la proscription. L'émotion était vive et spontanée chez Marie-Joseph : il n'y savait pas résister. Madame de Staël, qui connaissait ce faible, en profitait pour ses amis. C'était elle qui avait mis en tête à Chénier le rappel de Talleyrand : après le 18 fructidor, elle courut un jour chez son ami et lui fit venir les larmes aux yeux en retraçant la situation du malheureux Dupont de Nemours et la détresse de toute cette famille. Chénier monta sur l'heure à la tribune, et, dit madame de Staël, *il parvint à le sauver* [1], en le faisant passer pour un homme de quatre-vingts ans, quoique le personnage en eût à peine soixante. Dupont, qui avait des prétentions à la jeunesse, fut très-mécontent. C'est ainsi encore qu'ayant sauvé d'Avrigny, en s'appuyant sur *son peu d'importance*, le poëte s'en fit un ennemi mortel. Chénier trouvait moyen de dispenser ses obligés de la gratitude. Décidément je ne métonne pas qu'il ait demandé à la Convention un secours pour la veuve de Goldoni : il y avait en lui du *bourru bienfaisant*.

C'est, ce nous semble, un devoir d'enregistrer ces faits honorables. Par là, on connaît mieux Marie-Joseph, on s'accoutume à ses boutades, on sourit de sa vanité, on

[1] Ce que madame de Staël ne dit pas et ce qu'il est bon de constater, c'est qu'en sauvant Dupont de Nemours, Chénier mit en oubli de bien légitimes griefs. En rendant compte, en effet, dans une gazette du temps, d'un sanglant libelle d'André Dumont, et en comblant ce tribun d'éloges, Dupont de Nemours avait traité Sauveur Chénier, le frère de Marie-Joseph, de « buveur de sang, » et fait entendre, par une odieuse insinuation, que celui qui avait écrit *Timoléon* ne pouvait pas être un *frère tendre*. (Voyez le journal *l'Historien*, n° 449, 12 février 1797.)

aime sa droiture et son bon cœur. Dès que l'homme généreux et dévoué s'est décidément révélé à moi, je suis déjà plus tranquille, et ces vagues imputations qui naguère m'inspiraient de la tristesse ne me donnent plus que de l'indignation; j'oublie le mot d'André dans les *Iambes :* « Tout est précipice. » Et comment Chénier n'aurait-il pas fait pour un frère, pour un ami d'enfance, ce qu'il faisait pour des adversaires, ce qu'il fit pour un ennemi irréconciliable et déclaré? On a vu avec quel inépuisable fiel le magistral La Harpe,

Ce grand Perrin-Dandin de la littérature,

(ainsi que le poëte l'a plaisamment nommé) avait toujours traité Marie-Joseph. Durant l'été de 95, le philosophique auteur de *Mélanie*, qui venait de se jeter subitement dans les intrigues royalistes et dans la propagande religieuse, avait transformé sa chaire du Lycée en une vraie chaire de paroisse, j'entends de paroisse du temps de la Ligue : c'est alors que survint le 13 vendémiaire. Le parti de la révolution reprit le pouvoir, et Chénier se trouva très-influent et l'un des chefs du parti vainqueur. On songea à faire des exemples, à effrayer les factions extrêmes par quelques proscriptions notables : le bruit qu'avait fait La Harpe semblait le désigner plus que personne aux coups du nouveau pouvoir. En effet, le général Bonaparte prit la parole dans le Comité, et demanda avec instance l'arrestation de La Harpe. Chénier répondit très-vivement, et eut même la hardiesse de déchirer le mandat d'amener qui était tout rédigé. Cela était d'autant plus méritoire, que quelques mois auparavant La Harpe avait publié contre celui qui le sauvait une brochure très-virulente [1] où tout était de

[1] V. *la Liberté de la Presse défendue par La Harpe contre Chénier*, Paris, an III, in-8 de 22 pages. Ce pamphlet a été reproduit dans les *Œuvres* de La Harpe, éd. de Saint-Surin, t. V, p. 343.

ce style : « O la grande tête de législateur!.... C'est le langage emphatique et niais d'un présomptueux écolier. » L'homme sut ne pas se souvenir des blessures faites à l'auteur.

Pour soutenir la Convention chancelante, Chénier avait consenti à se faire le rapporteur de la loi d'exception qui décrétait l'exil contre quiconque provoquerait l'*avilissement* des représentants de la nation. C'est toujours une politique mauvaise que celle qui croit les circonstances plus impérieuses que les principes. Que faisait ici Chénier, sinon de ramasser les débris de l'idole qu'il avait renversée naguère, afin de pouvoir lui dicter à son tour des oracles? On rappela amèrement au poëte ses *Inquisiteurs de la pensée*[1]. Ce n'était que justice. On sait quelles étaient les allures violentes de la presse d'alors : il y avait des journaux de toutes couleurs; chaque passion, chaque intérêt, chaque haine avait le sien. Menacés dans leur existence, ces journaux firent chorus pour attaquer Chénier, qui dès lors leur servit de point de mire. Ce fut une guerre sanglante, acharnée, sans trêve, une guerre qui dura trois ans. Louvet eut beau défendre avec vivacité son ami Chénier dans *la Sentinelle*, l'essaim bourdonnant enveloppa la victime et ne la quitta plus : nous allons voir quelles cruelles piqûres il lui fit, quels aiguillons restèrent dans la plaie.

Chénier était très-en vue : il avait beaucoup d'ennemis. Les inconnus lui en voulaient de son renom, les ingrats des services rendus, les envieux de ses succès : sa morgue, ses dédains, ses sarcasmes imprudents, le faste de sa vie, avaient aussi éveillé un grand nombre de susceptibilités, sans compter les implacables rancunes que les partis réactionnaires nourrissaient contre l'an-

[1] Cette discussion se reproduisit avec aigreur aux Cinq-Cents. V. le discours de Noailles contre Chénier dans le *Moniteur* du 5 déc. 1796, p. 299.

cien montagnard. Il fut immolé avec une animosité, une fureur persistante dont il n'y a peut-être pas eu d'autre exemple. La brochure de La Harpe avait donné le signal : aussitôt le vieux Morellet répondit à l'appel, et l'

Enfant de soixante ans qui promet quelque chose

publia ses *Pensées libres sur la presse* [1] contre Marie-Joseph. La Harpe avait usé de l'emphase; Morellet mit en jeu sa raillerie pincée, son amertume fine et sèche; il accusa Chénier de vouloir « diriger le théâtre selon les vues du gouvernement. » C'était une allusion à la récente mise en scène de *Timoléon*, de cette fatale tragédie que Robespierre avait brûlée et que Chénier venait de faire jouer. Les plus indulgents prétendirent que c'était là pour Marie-Joseph le résultat le plus cher du 9 thermidor. Un malin assura même avoir entendu tenir le dialogue suivant, dans les couloirs de la Convention, le jour où avait été renversé le régime de la Terreur :

L'heure de la justice est enfin arrivée,
Robespierre n'est plus et la France est sauvée.
— Que dites-vous? — J'ai vu périr le monstre. — Bon,
L'on jouera mon *Timoléon*! [2]

Ce quatrain fit rire tout Paris et tua la pièce. La coïncidence de cette demi-chute avec les discours de Chénier contre la presse ne manqua pas d'être exploitée. On rima des monologues où Marie-Joseph disait :

Qui médit de mes vers trahit la république;

et *la Quotidienne* se mit à développer chaque matin cette thèse plaisante, à savoir qu'une conspiration existait afin de rendre le théâtre désert, les jours où l'on jouait les pièces de Chénier. « Le poëte ferait bien, ajoutait-on, de traduire le public devant une commission militaire. »

[1] Elles ont été reproduites à la fin du tome II de ses *Mémoires*.
[2] Villiers, *Rapsodies du jour*, 1795.

C'était le prélude de la guerre sans merci que M. Michaud allait bientôt déclarer à Marie-Joseph.

Ce feu roulant de plaisanteries n'était effectivement qu'une fusillade d'avant-garde. *Timoléon*, on le sait, offrait le tableau d'un frère sacrifiant son frère à la liberté : or, les partis, qui ne se font scrupule de rien, avaient déjà semé à tout hasard, sur la mort d'André, quelques sourdes insinuations. *Timoléon* parut. Était-ce une justification, une apologie? Chénier avait-il voulu donner cette tragédie comme un symbole? était-ce son propre stoïcisme qu'il avait prétendu peindre dans cet impitoyable *Timoléon*, qui, s'enveloppant de son manteau, laissait partir son frère pour le supplice, avec ces mots : « Ton heure sonne! adieu?.... » L'hypothèse parut suffisante aux factions pour jeter hautement dans l'arène l'incrimination abominable qui devait causer de si profonds chagrins à Marie-Joseph. On se garda, bien entendu, de dire que la pièce avait été écrite avant l'arrestation d'André; on se garda de remarquer qu'en fait elle prouvait le contraire de ce qu'on voulait y voir, puisque le personnage vraiment intéressant n'était pas le bourreau Timoléon, mais la victime Timophane. La presse de l'époque thermidorienne avait encore toute l'impudeur barbare de *l'Ami des Lois* et du *Père Duchesne:* seulement après le despotisme de quelques-uns, c'était l'absolutisme de tous; après le lâche silence de la peur, les bravades d'une insolence sans frein; après le règne de la terreur, celui de l'anarchie.

L'abbé Morellet, je suis fâché de le dire, couvrit le premier de l'autorité de son nom cette lâche invention, qui n'avait encore circulé que dans quelques feuilles obscures, et qui, au milieu même des colères contemporaines, n'a jamais été appuyée une seule fois sur un fait, sur une preuve quelconque. Tout en avouant qu'il n'avait

aucune raison de croire, Morellet eut l'indignité d'écrire cette phrase : « Sultan Chénier, auriez-vous rapporté de Constantinople les mœurs des Ottomans, qui croient ne pouvoir régner qu'en étranglant leurs frères ? » Voilà, dès le début, le ton vraiment féroce de cette polémique. Aussitôt les folliculaires à gages, toute la cohue des journaux, répétèrent à l'envi le gratuit et infâme mensonge, comme s'il était avéré et patent. On l'imprima en prose, on le redit en vers, on le rima sur tous les modes. Tantôt c'était un soliloque de Chénier :

> Je le jure à tes pieds par ce bras sanguinaire
> Fumant encore et teint du meurtre de mon frère [1] ;

tantôt c'était une allocution ironique :

> ..... On t'a vu partager son supplice
> Plutôt que de descendre à cette lâcheté
> De baiser des bourreaux le bras ensanglanté [2] ;

ou une affirmation brutale :

> Les fureurs de Caïn convenaient à sa muse....
> C'est un tigre, la bouche encor pleine de sang [3] ;

ou enfin quelque apostrophe terrible mise dans la bouche même d'André :

> Vivant il fallait me défendre,
> Non me pleurer après ma mort [4],

On aurait hâte de mettre un terme à ces citations affligeantes. Quel besoin, en effet, d'aller recueillir dans les journaux du temps des annonces perfides comme celle-ci : « Le citoyen Chénier refait, dit-on, *la Mort d'Abel*, de Gessner ? » Ces sottises atroces sont dignes de l'oubli, et il faut les y laisser : à la longue, l'indignation fait place

[1] Ch. Mullot, *Ai-je tort ou ai-je raison? ou La Harpe et Chénier*, an v, in-8, p. 26.

[2] *Le Chevalier de Fonvielle à Joseph Chénier*, 1796, in-32 de 16 pages.

[3] Sewrin, *Epître à Chénier sur l'Orgueil*, an v, in-8 de 16 pages.

[4] Léger, *Petite réponse à la Grande Epître sur la Calomnie*, 1797, in-12, p. 6.

au dégoût. Cependant il faut bien aller jusqu'à la fin, car par malheur le nom de l'abbé Morellet n'est pas le seul nom connu que je rencontre dans toute cette fange mêlée de sang. Un homme très-spirituel et très-aimable, que nous avons tous connu et goûté, doit, hélas! avoir sa part de cette tache odieuse. M. Michaud, qui avait fait aussi des vers républicains [1], était alors mêlé aux intrigues, aux factieuses menées du royalisme, à toutes les brutales violences de la presse directoriale. Un des premiers, il avait attaqué la vie politique de Chénier dans *la Quotidienne;* Chénier riposta par quelques vers mordants et rangea le journaliste dans la « populace des sots. » A son tour, M. Michaud se vengea, mais, il faut le dire, avec rage, avec une étrange cruauté. Pendant une année tout entière, son journal, sa *Nonne sanglante,* comme on le surnommait, contint presque tous les jours quelque diatribe nouvelle avec cette phrase permanente : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? » Ce ne fut pas tout : sous le titre de *Petite Dispute entre deux grands hommes* [2], le futur chantre du *Printemps d'un Proscrit* publia une satire, une *bluette,* assez lestement tournée du reste, où on lisait des vers comme ceux-ci :

[1] Voir notre notice sur M. Michaud, dans la *Revue de Paris*, 6 déc. 1840.

[2] An v, in-18 de 22 pages. — Après le Directoire, la calomnie n'osa plus procéder contre Chénier que par voie d'insinuation. La dernière accusation directe que je rencontre est dans une pitoyable brochure publiée en 1802, et où on lit ce vers odieux :

Caïn, nouveau Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?

et en note : « C'est un cri universel qui poursuit M. Chénier. Ces paroles sont dans la bouche de tout le monde. Heureux si ma voix est plus forte que celle des autres ! » (V. *Epîtres en vers*, par A. F. Mauduit, suivies de quelques observations relatives au soi-disant abbé Mauduit, Paris, an XI, in-8 de 31 pag.) Chénier avait publié quelques opuscules satiriques sous ce pseudonyme de *Mauduit* comme avait fait Voltaire sous celui de *Guillaume Vadé :* là-dessus, un vrai Mauduit survint qui, furieux de voir son nom ridiculisé, entra en rage contre Chénier : de là toutes ces invectives.

Le grand *Timoléon* vint apprendre aux Français
Que la fraternité n'était qu'une chimère
Et qu'on pouvait sans crime assassiner son frère ;

et à propos des autres tragédies de l'auteur de *Fénelon :*

Ses drames sont divins, et le parterre avide
Peut toujours y trouver au moins un fratricide ;

et enfin :

Je sais bien que Chénier, fidèle à Melpomène,
Peut tuer ses héros ailleurs que sur la scène.

Faisons justice en osant citer. Voilà donc à quelles extrémités l'habitude perfide de la contradiction quotidienne a pu conduire une nature bienveillante et douce ! On va si loin malgré soi dans cette guerre avancée de la presse ! On est si facilement entraîné au delà des bornes dans cette lutte de tous les jours, où l'horizon est voilé par la fumée du combat ! C'est un des graves dangers de ce métier de journaliste de laisser ainsi s'énerver, s'émousser en soi le strict sentiment du vrai et du bien, et, sous l'aiguillon, de se porter en revanche aux excès amers des représailles, aux injustices violentes des partis. Mais, se l'imaginerait-on ? le rédacteur de *la Quotidienne* ne croyait pas le premier mot de l'imputation horrible qu'il contribua autant que personne à propager. Un jour que Ginguené causait avec lui de Chénier, il convint que tout cela n'avait été qu'une stratégie de presse ; puis il ajouta crûment : « Il fallait bien le *démonétiser ;* après tout, c'est un fameux chat que nous lui avons jeté dans les jambes. » J'ai entendu M. Michaud, dans ses dernières années, se féliciter de n'avoir pas une rancune, se flatter de n'avoir pas un ennemi, et c'était vrai. La malice de sa causerie, l'enjouement moqueur de sa conversation, ne blessaient pas : c'était l'aménité même, et on l'aimait. Il est triste de penser jusqu'où l'avaient fait dévier l'esprit de secte et l'excitation de la polémique. C'est un déplorable exemple.

On l'a vu, aucune preuve n'était produite [1], aucun témoignage n'était invoqué pour établir ces allégations flétrissantes. Les partis sont sans pitié : ils poursuivaient Marie-Joseph de ce cri réprobateur qui ne troublait pas sa conscience, mais qui lui déchirait l'âme. Bientôt les vengeances secrètes s'inspirèrent de ces vengeances publiques. Tous les jours Chénier reçut, sous les formes les plus variées, une lettre anonyme qui reproduisait la phrase des articles de M. Michaud : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? » Pendant une année tout entière, le mystérieux billet arriva au poëte avec une régularité que la haine la plus cruelle avait pu seule combiner : il le trouvait sous sa porte, dans sa correspondance, sur le tabouret de sa loge, et une fois même sous son chevet. On ne sut jamais l'auteur de cette misérable persécution, digne des supplices de Dante. Le mépris d'abord l'emporta dans le cœur ulcéré de Marie-Joseph, mais à la fin l'indignation eut le dessus : c'est alors que parut le *Discours sur la calomnie*. Ce jour-là, Chénier fut un vrai poëte.

Je ne ferai pas au honteux mensonge que nous avons vu se reproduire avec un si inexplicable acharnement

[1] Il n'y en a pas davantage dans le gros volume que le conventionnel André Dumont publia à cette époque sous le titre de *Compte Rendu*, pour répondre aux vers de Chénier, qui l'avait appelé « l'ogre Dumont, etc. » C'est un plaidoyer diffus et grossier. Marie-Joseph y est qualifié de « premier poëte anthropophage de la République ; » l'*ombre sanglante* d'André, la *voix du tombeau*, etc., reviennent à chaque instant. Sauveur Chénier, que Dumont avait reçu ordre de faire arrêter à Beauvais pendant la Terreur, répondit à ces attaques par une brochure plus violente encore, et dans laquelle Dumont est représenté « les yeux rougis de sang humain » et comme « un brigand pétri de sang et de boue. » C'est le style du temps. Ces outrages et ces accusations réciproques étaient également dénués de vérité. Dumont, dans ses missions, avait fait, il est vrai, beaucoup de proclamations incendiaires, mais pas de mauvaises actions. « Ils me demandaient du sang ; disait-il plus tard, je leur envoyais de l'encre. » Les Chénier furent aussi injustes pour Dumont que Dumont le fut pour eux. Aucune preuve n'est alléguée d'un côté ni de l'autre : ce sont des injures et de la colère.

l'honneur d'une réfutation logique : cette réfutation est dans le cœur des gens honnêtes, et d'ailleurs plusieurs contemporains de Chénier se sont expliqués là-dessus de façon à imposer silence à toutes les haines. M. Daunou, qui voyait tous les jours son collègue Chénier à la Convention et dans l'intimité, M. Daunou s'est plus d'une fois exprimé, comme il convenait à son intègre amitié, sur cette calomnie *aussi absurde qu'horrible*. Lemercier l'a flétrie avec tout le dédain d'une âme loyale [1]. Arnault, de son côté, n'a manqué aucune occasion de venger son collègue, et il y a mis toute l'insistance, toute la chaleur d'une conviction profonde [2] : c'est que cette conviction reposait sur des faits. Arnault avait, pendant la Terreur, assisté chez le compositeur Méhul aux anxiétés de Marie-Joseph; il avait su directement les démarches faites par Chénier au péril de sa vie, il avait connu ses espérances, ses craintes, son trouble [3]. On a droit d'objecter, je le sais, que Daunou, que Lemercier, qu'Arnault étaient tous trois en bons termes avec Chénier, et que leurs assertions peuvent paraître empreintes d'une affectueuse partialité. Eh bien! je suis assez heureux pour avoir à produire deux témoignages qui n'ont jamais été invoqués et qui sont tout à fait sans réplique. Ce

[1] Voyez la *Revue encyclopédique*, 1819, t. IV, p. 81.

[2] V. la Notice d'Arnault en tête du 1er vol. des *Œuvres Anciennes* de Chénier, 1824, in-8.

[3] Madame de Genlis est toujours là quand il y a quelque chose à dire contre Marie-Joseph. Elle a raconté, dans ses *Mémoires*, que Chénier, ayant désiré entendre mademoiselle Dumesnil, alors âgée et malade, réciter au moins un vers de l'un de ses rôles, la célèbre actrice l'avait accueilli, avec intention, par ce mot de *Britannicus* :

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.

C'est encore un mensonge : Arnault eut connaissance des faits par l'acteur Dugazon, qui avait introduit Chénier chez sa vieille camarade. Le poëte était, au contraire, en très-bons rapports avec mademoiselle Dumesnil, à qui il fit accorder un secours par la Convention. (V. Arnault, *Souvenirs d'un Sexagénaire*, t. II, p. 178.)

n'est pas à des partisans du poëte, c'est à deux de ses ennemis les plus déclarés que je demanderai mes preuves. Devant le premier texte, les préventions les plus opiniâtres devront être ébranlées; devant le second, il n'est plus permis à un homme loyal de garder l'ombre d'un doute.

Un publiciste bien spirituel, M. Rœderer, prenait sous le Directoire, avec son ami Lezay-Marnezia, une part très-active à la rédaction du nouveau *Journal de Paris*, feuille alors fort importante et très-répandue. Chénier y était souvent piqué : il reconnut la plume, et, avec cette impatience violente que rien ne maîtrisait, il décocha en passant dans sa *Calomnie* un trait contre Rœderer

> Qui, de la renommée épris à son insu,
> Régentait l'univers sans en être aperçu.

Rœderer prit sa revanche, comme on la prenait dans ce temps-là; il injuria chaque matin Chénier dans le *Journal de Paris*. Chénier, qui cette fois avait maille à partir avec un adversaire connu et influent, n'y tint pas. *Le Docteur Pancrace* parut. C'était une satire, c'était le début du poëte dans un genre où il allait tout à l'heure exceller. Tout Paris s'arracha ce plaisant dialogue où la malice pétillait à chaque vers, et où l'ironie était encore aiguisée par un style net et de bonne venue. Le public poussa un fou rire aux dépens de Gille et de Pierrot, aux dépens de Rœderer et de Lezay.

L'*impudent et lâche* Rœderer, comme disait poliment Chénier, se sentit atteint; il eut hâte de se venger. Mais le courroux calcule mal, et l'homme d'esprit ne se retrouve guère dans la diatribe effrénée par laquelle il riposta [1]. Toutes les armes sont bonnes à Rœderer : il ne se refuse aucun outrage, aucun genre d'accusation; il

[1] Voyez le *Journal d'Économie publique*, 1797, n° XIII.

fait de Chénier un misérable, le dernier des hommes. Eh bien! au milieu de ces pages qui respirent l'exaspération et où sont entassés les reproches les plus sanglants, se trouve ce passage précieux :

« Je tiens pour injuste l'opinion qui place Chénier entre les premiers ministres de la Terreur, entre les prédicateurs de la spoliation, de l'assassinat, et l'accuse d'un fratricide ; mais qui pourrait trouver Chénier irréprochable? Personne, et je veux lui accorder cet éloge de dire que sa conscience n'est pas assez corrompue pour le juger tel. Il n'a été ni ambitieux ni cupide, mais il a été d'une vanité sans mesure ; il n'a point été vénal et rampant, mais faible et pusillanime ; point absurde, mais ignorant; point méchant, mais vindicatif; point féroce, mais fanatique. Il n'a point commis de crimes, mais il a professé tous les mauvais principes qui les font commettre; il n'a point été l'assassin de son frère, etc. »

Je reconnais le langage d'un écrivain de la réaction contre un écrivain de la révolution, d'un homme de 97 contre un homme de 92; je reconnais le ton d'un pamphlétaire irrité contre un satirique sans pitié. Toutefois cette arme terrible que Rœderer avait sous la main, il ne s'en sert pas, il ne veut pas en frapper Chénier; sa conviction l'emporte sur sa colère. Depuis, dans l'apaisement de ses dernières années, M. Rœderer aimait à laver la mémoire de Marie-Joseph de tout reproche ignominieux. On l'a entendu souvent s'exprimer là-dessus en termes nets et décidés : « Chénier, répétait-il, a eu le sort de Macbeth, il a pu dire : *Ce sang ne s'effacera pas;* mais c'est la plus grande injustice de l'histoire de la Révolution. »

Ce sang s'effacera. Voici en effet un témoin oculaire qui va s'exprimer catégoriquement. Je lis dans un volume des *Mémoires* de Barère [1] publié tout récemment :

[1] T. II, p. 263.

« Après avoir été très-lié avec moi jusqu'à la fin de 1794, Chénier se tourna contre moi, quand je ne fus que malheureux et accusé; il se plaça même au premier rang de mes accusateurs et de ceux qui, le 12 germinal, au milieu d'une émeute, demandaient ma mort. Cependant, comme j'aime par-dessus tout à rendre justice même à mes plus cruels ennemis, je dois cet hommage à la vérité et au cœur de Chénier, de dire qu'il pleura amèrement la mort de son frère (je l'ai vu); que loin, comme on l'a dit méchamment dans les salons de Paris, d'avoir contribué à la mort de ce frère, qui n'était pas de la même opinion que lui, il a au contraire fait des démarches personnelles pour le dérober au supplice. Devant moi, il a imploré l'intérêt actif et vrai que notre collègue Dupin mettait à ces sortes d'affaires malheureuses, pour aller au Comité de sûreté générale et tâcher de sauver son frère. Les hommes se doivent la vérité, et je la dis en faveur de mon plus cruel ennemi. »

Voilà comment s'exprime un membre du Comité de salut public, celui devant qui Chénier avait été contraint de brûler son *Timoléon*, celui qui l'accuse d'avoir été *violemment partial*, d'avoir demandé sa mort avec une *éloquence tragique* : c'est un ennemi à qui le cri de la vérité échappe.

N'est-ce pas en parlant de Voltaire et de Rousseau que Marie-Joseph a dit :

> Un moment divisés par l'humaine faiblesse,
> Vous receves tous deux l'encens qui vous est dû;
> Réunis désormais, vous avez entendu
> Sur les rives du fleuve où la haine s'oublie
> La voix du genre humain qui vous réconcilie.

Qui oserait tenter désormais de séparer cette gloire jumelle des deux Chénier? Le jeune et cher laurier d'André, que son frère voulait faire *grandir sous ses pleurs*, enlacera désormais ses rameaux au laurier un instant solitaire de Marie-Joseph.

En parlant du chantre de *la Jeune Captive*, l'auteur du *Discours sur la Calomnie* avait rencontré cette mâle éloquence, ces tours vigoureux, ces touches sobres qu'on admira plus tard en certains endroits de *Tibère*. On sait ces vers vingt fois cités et qu'il faut citer encore pour confondre les haineux mensonges :

Hélas ! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié :
Mais ils vous ressemblaient, ils étaient sans pitié.
. . . . . .
Auprès d'André Chénier avant que de descendre.
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir
Et sa gloire et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de thermidor la septième journée
Sous les feux du Lion ramènera l'année,
O mon frère ! je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
. . . . . .

Chénier venait de trouver sa veine. On assure que les courtisans d'Alexandre, pour flatter une infirmité du conquérant, tenaient la tête penchée sur l'épaule : jusque-là Marie-Joseph, dans son culte pour Voltaire, avait fait ainsi sans s'en douter ; il ne prenait guère aux tragédies de son maître que le clinquant et la fausse solennité. Aujourd'hui il levait la tête, et devenait à son tour chef d'emploi, comme on dit au théâtre ; il cessait de jouer les doublures :

Les nombreux ennemis contre moi conjurés
Affermissent mes pas déjà *plus assurés*.

Chénier disait vrai : ses ennemis venaient de lui couper les lisières.

La leçon du malheur fut profitable au poëte ; elle trempa son talent peu solide, de même que la maladie bientôt assouplira son caractère rétif et sauvage. Pour n'être plus aussi agitée que naguère, pour être mêlée de

moins près aux orages des révolutions, la biographie de Chénier, dorénavant, n'en sera que plus digne d'intérêt peut-être aux yeux de l'histoire littéraire. Ce torrent débordé de tout à l'heure, qui répandait ses eaux troubles à travers la plaine, et dont il fallait chercher au loin les courants épars, ce torrent rentre dans son lit : désormais on n'aura plus besoin de se détourner pour en suivre le cours. Ce qui soutient, ce qui encourage, je l'ai déjà dit, dans le tableau de cette vie pleine de traverses et de sanglants conflits, c'est l'espérance : en ce ciel sombre, en ces limbes obscurs, l'étoile qui consolait Dante ne cesse pas de luire à l'horizon. Une fois engagé dans la bonne voie, Chénier marchera toujours, et ne s'arrêtera que devant la mort. Aussi pouvons-nous répéter au poëte le vers de *Polyeucte :*

Encore un peu plus outre, et ton heure est venue.

J'ai hâte d'aborder les régions plus sereines que j'entrevois. Il y a assez longtemps que cette muse de carrefour, enveloppée des oripeaux révolutionnaires, erre des champs de Fleurus, où elle entonne l'hymne guerrier, au Théâtre de la République, où les jacobins l'applaudissent et la huent tour à tour. Ne lui faudrait-il pas plutôt les loisirs de la solitude? En parlant de Chénier, Ducis écrivait alors : « Il lui manque les forêts qui sont à ma portée, des prairies, des ruisseaux. Je les ai épousés, je leur ai jeté mon anneau en disant : *Flumina amem sylvasque.* » Hélas! cette douce alliance avec la nature, ce calme hymen avec les choses, cette vie abritée de la retraite, n'étaient pas dans la destinée de Chénier; peut-être fut-ce un bien. L'aiguillon lui était nécessaire; c'est la résistance qui a mis en jeu et aiguisé sa verve de poëte satirique; ce sont les froissements et les chagrins qui ont fini par donner à son talent le maintien

austère, l'air sombre, l'espèce de stoïcisme poétique qui frappent dans *la Promenade* et dans *Tibère*. A mesure que les leurres politiques l'aigrissent, à mesure que les désenchantements de la vie publique s'accumulent, Marie-Joseph se réfugie avec plus de passion au sein des lettres. *Tenacem propositi :* dans l'art, c'est encore la meilleure devise.

Je distingue, après la Révolution, deux phases distinctes dans la vie de Chénier, l'époque d'abord où le poëte a foi encore à l'avenir des libres institutions qu'il avait aidé à conquérir, puis celle où le citoyen, sous le joug de la servitude militaire, n'a plus d'autre consolation que la poésie. Un petit nombre d'événements se rencontrent dans la première comme dans la seconde. On se l'explique : le Directoire, après la Révolution, c'était la petite pièce après le grand drame; quant à l'Empire, les *individualités*, comme on dit aujourd'hui, ne devaient pas y trouver place; un homme alors absorbait à lui seul la vie publique. Il n'était plus permis de rêver le rôle de Lycurgue ou celui de Tyrtée.

En dehors même des convictions politiques, la part active que Chénier prit à la réaction thermidorienne se comprendrait : une victime chère avait été frappée à ses côtés, lui-même n'avait échappé que par miracle. On lui doit pourtant cette justice de dire qu'il s'arrêta dès qu'il crut l'œuvre de 89 compromise. L'amour ardent de la Révolution était en son cœur : il y était si profond, si aveugle même, que le caractère de plus en plus guerrier qu'elle affectait ne l'inquiétait pas. Dans son enthousiasme de poëte, Chénier applaudissait sans crainte à ces hymens dangereux et sans cesse renouvelés de la victoire et de la liberté. Il ne voyait pas que l'esprit militaire mène à l'esprit de conquête, et l'esprit de conquête au despotisme de l'épée. Aussi fut-ce de bon cœur

qu'il contribua au 18 brumaire : ses illusions lui restèrent jusqu'au dernier moment. Bonaparte, qui, comme les vrais politiques, ne croyait pas qu'il y ait de petits moyens, Bonaparte caressait volontiers l'auteur du *Chant du départ*, Un mot de compliment à la rencontre y suffisait, et Chénier payait le général en vers apologétiques, qui d'ailleurs étaient sincères. Le jour où le Consul vint pour la première fois occuper son fauteuil à l'Institut, en séance publique, Chénier lut une élégie sur la mort de Hoche, qui se terminait par une objurgation menaçante contre l'Angleterre, à qui il montrait s'avançant déjà vers elle

> La grande nation à vaincre accoutumée,
> Et le grand général guidant la grande armée.

Il y eut à ces mots des acclamations telles qu'une larme s'échappa furtivement des yeux du héros qui serra avec émotion les mains du poëte. Les relations de l'auteur avec le Consul s'établissaient, on le voit, sur un très-bon pied. L'année suivante, Palissot, le vieux complaisant de Chénier, se présentait à l'Institut. Bonaparte prit la peine de venir voter pour le protégé de Marie-Joseph; mais un abbé Leblanc, obscur traducteur de Lucrèce, se trouva réunir plus de suffrages : « Général, dit Chénier en sortant, il vous fallait venir ici pour être battu. » On n'en était encore qu'aux aménités.

Cela ne dura pas, Chénier était du nombre des *idéologues :* il faisait partie avec Lanjuinais, Garat, Tracy, Andrieux, de ce groupe indépendant qui se réunissait, chaque décade, dans des dîners restés célèbres. Dès que les projets de dictature de la part du Consul devinrent manifestes aux plus aveugles, Marie-Joseph rentra ouvertement au sein de l'opposition. Bientôt même sa défiance, son humeur, éclatèrent tout haut : dans les discussions du Tribunat, il ne manqua aucune occasion de

se prononcer vivement contre toutes les mesures arbitraires, et de soutenir avec persistance les derniers vestiges du système représentatif. Aussi eut-il l'honneur d'être le premier inscrit, avec Daunou et Benjamin Constant, sur la liste des vingt membres éliminés en 1802. Bonaparte était plus exaspéré contre Chénier que contre aucun autre, à cause des aigreurs qui s'étaient mêlées à leurs discussions et du ton de menace qu'avait osé prendre l'ancien conventionnel; on craignit même un moment qu'il ne se laissât emporter à quelque mesure spéciale. Madame de Staël, qui avait du goût pour le poëte, en était toute bouleversée : « Je suis venue ce matin, écrivait-elle à un ami commun, pour vous demander si vous ne saviez rien de Chénier, dont je suis fort inquiète, et pour causer avec vous sur les services qu'on peut lui rendre; je voulais lui faire offrir de l'argent, un asile et un passe-port.... [1] » On n'eut pas besoin d'en venir là : c'est ainsi qu'après dix ans de législature, Marie-Joseph se vit exclu brutalement de la vie politique : il n'avait que trente-sept ans.

Chénier était sorti pauvre de la Révolution. Ce fier tribun, cet ami de l'égalité, avait dans ses affaires l'incurie d'un poëte, dans sa vie les goûts dispendieux d'un grand seigneur. Le faste et les libéralités lui plaisaient, le luxe lui était un penchant inné; il n'eût pas dormi à l'aise dans un appartement sans dorures. Les folles dissipations du temps de la *jeunesse dorée* achevèrent de mettre le désordre dans sa fortune : elles commencèrent à troubler sa santé. Avec les agréments de sa taille et de sa figure, avec le tour brillant de son esprit, Chénier était très-goûté, très-recherché dans le monde dissolu d'alors : quand un salon lui était ouvert, le boudoir lui

[1] V. Taillandier, *Documents biographiques sur Daunou*, 1841, in-8, p. 125.

était rarement fermé. Aussi les échecs de ce genre étonnaient-ils sa vanité. Éconduit un jour par une de ces déesses peu rebelles du Directoire, qui pour l'heure était folle d'un général, il laissait éclater naïvement sa surprise : « Est-il possible, disait-il devant la glace, qu'on prenne un héros de caserne, quand on a chez soi l'auteur de *Timoléon!* » C'est d'ailleurs dans ce tourbillon de plaisirs, au sein même de ces mœurs épicuriennes, que Marie-Joseph rencontra l'écueil de sa vie domestique. Une liaison contractée alors, et que les convenances n'obligent plus à taire maintenant [1], lui fit regretter plus d'une fois ce bonheur simple que donne la famille et qui est le seul vrai. J'ai parlé de famille; Chénier demeura toujours fidèle à ses devoirs de fils. Ainsi, depuis la mort de son père, il ne voulut jamais que sa mère le quittât. Madame de Chénier survécut quatorze ans à André, et, ainsi que l'a dit M. Daunou, Marie-Joseph ne cessa pas de la consoler, si le charme de la douleur partagée peut s'appeler consolation.

Pendant la période révolutionnaire, Chénier avait entassé œuvre sur œuvre. Les théâtres ne jouaient que ses tragédies, les journaux ne retentissaient que de ses hymnes patriotiques. A ces tentatives tumultueuses, à cette poursuite inquiète et presque maladive de la gloire, succédèrent tout à coup la réserve, la sobriété. Sûr de

[1] Le premier éditeur d'André Chénier, M. Henri de Latouche, a inséré dans sa *Vallée aux Loups*, sous le titre de : *Un Cœur de Poëte*, une nouvelle intéressante où cette histoire de l'intérieur de Marie-Joseph est racontée au long. Les noms propres ne sont même pas déguisés. C'est à l'héroïne de ce conte, trop souvent, hélas! emprunté à la réalité, que le poëte lui-même, dans son *Epître à Eugénie*, donnait pour exemple cette Ninon qui

En amour connaissait l'ivresse,
Mais très-peu la fidélité.

La théorie venait à propos pour justifier la pratique. Quelques-unes des premières élégies du chantre de *la Chute des Feuilles* allaient, m'assure-t-on, à la même adresse que l'*Épître à Eugénie*.

lui-même, ce talent ne chercha plus à s'étourdir par le bruit. Depuis *Timoléon*, qui avait été composé vers la fin de 1794, jusqu'à *Cyrus*, qui fut écrit en 1804, Marie-Joseph ne donna aucune pièce à la scène, et, dans ce long intervalle, il ne composa que trois ou quatre satires assez courtes, mais qui sont des œuvres excellentes.

Ces satires assignent à Chénier une double place sur le seuil du nouveau siècle. Littérairement, elles le rangent parmi les maîtres; historiquement, elles lui donnent, dans le retour monarchique et chrétien d'alors, un rôle de contradicteur important. Quand je compare ces vers si vifs et si courants[1] à la poésie guindée et factice de tout à l'heure, je reconnais une manière nouvelle, je vois que la plume n'est devenue si sûre dans les mains de l'écrivain que parce qu'il la tient autrement. L'affection vigilante, les avis désormais assidus et de plus en plus écoutés de M. Daunou, avaient commencé à guérir Chénier de l'enflure : ce tact consommé, cette mesure parfaite en toute chose, ce dédain naturel pour toute turbulence de style, pour tout manque de naturel, lui furent d'un très-grand profit. Une atmosphère si saine le sauva, et puis les épreuves du malheur achevèrent bientôt ce que les conseils de l'amitié avaient commencé. L'homme se dépouilla du rhéteur. Cette guerre même, ces perpétuelles attaques dont il était assailli le firent se roidir, et il s'y fortifia. Lui-même, aux moments de bonne humeur, convenait que la contradiction avait ses profits, et qu'il y avait toujours quelque parti

[1] Le travail pourtant, cette *lenteur de l'huile*, dont parle Molière, s'y trahissent souvent. Chénier faisait difficilement les bons vers : on lui avait vu recommencer jusqu'à neuf fois la première page de l'*Epître à Voltaire*. Avec une méthode si laborieuse, il reste forcément quelque chose de pénible, même dans les œuvres les plus achevées.

à tirer des avis adverses, s'agit-il même de la diatribe d'un sot :

Certain troupeau d'oisons sauva le Capitole.

Rien ne ressemble moins au médiocre style des *tragédies* que le style ferme et décidé des *satires*. L'empreinte est marquée et nette : ce n'est plus la monnaie courante et effacée d'hier. La plaisanterie se montre là franche, dégagée, de bon aloi; le poëte ne pointille pas sur l'idée comme Rivarol, il n'enjolive pas de petites ironies comme Gresset; c'est la raison droite de Boileau, c'est l'impitoyable bon sens de Voltaire. Le trait s'échappe du style comme d'un ressort, et touche aussitôt le but. A vrai dire, ce n'est point la couleur qui abonde dans Chénier : son image est courte et avare ; sa métaphore trop souvent semble commune ou manque d'abondance. Comme le sens, en revanche, se trouve solidement enchâssé dans le rhythme! quelle façon agréable et claire de dire les choses! Ce qu'il y a même d'un peu sec dans ce procédé au burin n'est pas sans charmes. Je conviens volontiers que le champ de cette poésie est étroit, très-étroit, si l'on veut; mais avec quelle facile agilité le cavalier accomplit ses évolutions dans ce cirque borné! comme sa lance se joue avec grâce avant de frapper, et comme d'un coup de bride il sait rattraper ceux qui fuient ses coups! Certes, la place de Chénier est marquée au-dessus de Gilbert, à côté de l'auteur du *Pauvre Diable*.

La satire d'André, c'est l'iambe vengeur, c'est le cri involontaire de l'indignation, c'est le besoin de *vider son carquois* avant de mourir. Dans ces *Iambes* sauvages, ne cherchez point l'auteur, l'homme seul parle. André, il faut bien en convenir, n'estimait guère l'art des médisances élégantes et des poétiques diatribes. N'est-ce pas lui qui dit dans une épître :

Moi, j'ai fui la satire à leurs regards si chère ;

n'est-ce pas lui qui toujours évite qu'un nom propre

Égaye au bout du vers une rime perfide ?

Marie-Joseph n'a pas tous ces scrupules. Cependant il n'imite point Lebrun ; ce n'est point par passe-temps et comme distraction de ses loisirs qu'il enchâsse de bonnes épigrammes dans de bons vers. Poursuivi, traqué en tous sens, Chénier finit par se faire de la poésie une sorte de garde prétorienne, une escorte qui se contente d'abord de la légitime défense, mais qui, piquée d'émulation, animée par la lutte, passe bientôt à l'offensive. Après tout, les guerres d'invasion valent mieux que les guerres de territoire. Déjà le premier essai satirique de Chénier, *la Calomnie*, avait stigmatisé, par des vers devenus depuis autant de proverbes, ces libellistes de bas étage

Qui dînent du mensonge et soupent du scandale ;

il avait trahi le secret de ce misérable métier de folliculaire, en disant :

Nul n'a besoin d'honneur, tous ont besoin d'argent.

Frapper ainsi, en mettant les noms propres, sur la presse dévergondée du Directoire, c'était courir gros risque, c'était toucher du pied une fourmilière : Chénier, gardant bonne contenance sous l'escarmouche, ne perdit pas courage, et continua à faire feu de son côté. Les coups étaient bien ajustés ; ils allaient au but. Le public riait, il se mettait du côté de Chénier. Peu à peu ce jeu du tir excita le poëte ; il y prit plaisir, et on le vit même, dans ses allures batailleuses, se saisir du tromblon évasé au lieu de la simple carabine. De droite et de gauche, plus d'un innocent fut ainsi atteint. Le succès des brochures de Chénier réveilla le goût des vers et mit les satires à

la mode; on en eut de toutes les sortes : les débutants mêmes s'y essayèrent; c'était le genre régnant. M. Lormian, tout frais émoulu de sa province, se hâta de lancer son *Premier mot* [1], et le Gascon Joseph Despaze arriva tout exprès à Paris pour *faire justice* des sots. Tous deux s'escrimaient étourdiment contre Chénier : Chénier les fustigea tous deux d'importance; il n'aimait pas à garder sa rancune. On le voit, ici encore il s'agissait d'une guerre civile dans une république; mais, cette fois, la chose était moins sérieuse : ce n'était que la république des lettres.

Chénier, classique et philosophe, ne manqua pas d'user de la satire pour satisfaire ses antipathies. La *Conférence de Pie VI et de Louis XVIII* parut en 98. C'est, il faut le dire tout de suite, un morceau digne de la littérature du Directoire, un médaillon propre à figurer entre ce poëme de Parny qu'on ne nomme pas et ces *Quatre Métamorphoses* de Lemercier, dont le vieux Beaumarchais se faisait l'éditeur « pour rendre un dernier service à la morale. » On n'a pas osé insérer la virulente satire de Chénier dans la grande édition de ses *Œuvres complètes* [2]. C'est assez dire quel en est le ton. Pie VI est en train de causer avec le comte de Provence; bientôt la conversation s'anime, et dans le laisser aller des confidences, le pontife avoue qu'il est jacobin, le prince déclare qu'il est impie : voilà le thème du dialogue. On s'imagine l'effet que doit produire un pape parlant comme les sans-culottes, l'effet

[1] On y lisait entre autres choses :

Le noir corbeau croasse auprès du rossignol
Et Chénier de Gilbert veut imiter le vol.

[2] 1824, 8 vol. in-8. Il est vrai qu'elle parut sous la Restauration. Depuis, M. Ravenel a donné une réimpression de *Pie VI et Louis XVIII*, Paris, 1830, in-32.

que doit produire un prétendant à la royauté s'exprimant sur le christianisme dans le style de Sylvain Maréchal ou de Lalande. Encore une fois, c'est là de tout point une œuvre digne du Directoire, et qu'il y faut laisser. Jamais, du reste, Chénier n'avait eu une verve plus incisive, un tour de style plus arrêté que dans ce manifeste amer contre les premiers symptômes de réaction chrétienne. Quatremère, Camille Jordan, tous ceux qui favorisaient ce retour, attrapaient en passant quelques bons coups d'étrivières; mais les meilleurs revenaient de droit à *saint* La Harpe :

> Autrefois possédé du démon dramatique,
> Le nouveau converti, du diable abandonné,
> Expiait le plaisir qu'il n'avait pas donné.

Ce n'est pas au reste que Chénier fût un fanatique d'impiété; il professait ouvertement le déisme de Rousseau. On a de lui de spirituelles stances qui finissent par ces deux vers :

> La Harpe fait les athées,
> Et Naigeon fait les dévots.

Marie-Joseph n'était ni l'un ni l'autre.

La *Conférence de Pie VI* avait été assez peu remarquée : on n'était pas encore très-préoccupé de la renaissance du catholicisme. Il n'en fut pas ainsi des *Nouveaux Saints* qui parurent au plus fort de la mêlée religieuse, en même temps que *le Génie du Christianisme*, la veille presque du Concordat. Cette fois Chénier a quitté sa massue de tout à l'heure; il descend dans la lice avec des armes courtoises : plus de gros mots, plus de blasphèmes, mais seulement une succession de malices pétillantes. La satire des *Nouveaux Saints* eut cinq éditions en quelques semaines : tout le monde la lut, les partisans eux-mêmes de la réaction en rirent, j'entends les partisans spirituels. Il y eut, d'ailleurs, une averse

de réfutations et de brochures. L'un, au nom de madame de Genlis et de La Harpe, fit de Chénier un misérable :

> Le voit-on dans ses vers démasquer le fripon,
> Le brigand destructeur, le fratricide ? non [1].

L'autre le dénonça comme un athée infâme :

> Avec Sylvain adore la matière,
> Relis Parny, de Sades, et jouis [2].

Sur quoi un apologiste répondit :

> Ainsi les nouveaux saints, indignés contre toi,
> T'accusent de n'avoir ni dieu, ni foi, ni loi [3].

Il y eut une polémique en règle.

Le succès des *Nouveaux Saints* était de bon aloi : qui n'eût pas ri en voyant madame de Genlis, avec ses airs de componction dévote, débiter un sermon où se trouvait ce vers :

> Vous n'avez pas encor de mères de l'Église !

La Harpe aussi était bien comique quand, en critique qui se prélasse, il parlait de son départ prochain pour le Paradis :

> J'emporterai de plus ma férule, et pour causes ;
> Je prétends avec Dieu causer de bien des choses.

Il y avait du montant et de la verve en ces pages légères ; il y avait mille qualités ingénieuses que le temps n'a pas altérées et qui gagnent même à se produire maintenant dans des conditions purement littéraires. Personne aujourd'hui ne saurait approuver l'esprit arriéré et antireligieux qui a inspiré *les Nouveaux Saints ;* mais on sera unanime à y reconnaître l'une des plus piquantes et des plus agréables satires de la langue française.

Quand je fais ainsi sa part à Chénier, il n'entre aucu-

[1] *Les Nouveaux Athées*, par René Perrin et Bizet ; Paris, an IX, in-12 de 12 pages.

[2] *Les Nouveaux Philosophes*, Paris, an IX, in-12 de 24 pages.

[3] *Les Petits Saints ou Epître à Chénier*, par une petite société littéraire : Paris, 1800, in-8 de 27 pages.

nement dans ma pensée de prendre parti pour cette poésie taquine et sans grandeur, pour cette résistance impuissante au besoin impérieux qu'avait la société de retrouver ses croyances, de s'agenouiller devant son Dieu. Après le vide profond que de pareils ébranlements avaient laissé dans les âmes, on comprend que *le Génie du Christianisme* ait été accueilli avec enthousiasme, et qu'on n'ait pas seulement salué chez Châteaubriand un écrivain de génie, mais un restaurateur de la pensée religieuse. Ce qu'il est bon seulement de rappeler, c'est qu'au sortir d'une révolution qui avait fermé les églises, au sortir d'une philosophie qui en avait voulu chasser Dieu, il était inévitable que ces tentatives rencontrassent de la part de beaucoup d'esprits, même honnêtes et bien faits, l'hostilité ou au moins la défiance. Chénier avait vu dans la Révolution française ce qu'on y avait vu de son temps, c'est-à-dire le triomphe du peuple sur la monarchie et sur le clergé. Quand la monarchie reparut accompagnée du clergé, il crut retrouver la situation de 89. De là son rôle agressif et ses boutades satiriques.

Marie-Joseph ne se serait pas rangé de lui-même entre les adversaires déclarés de la restauration catholique et monarchique, que les partisans mêmes de cette restauration, par l'âcreté de leurs attaques, l'auraient vite poussé à ce rôle. On sait avec quelle amertume la philosophie du XVIIIe siècle et ses adeptes étaient alors poursuivis dans les livres, dans les journaux, dans les salons. Entre les poëtes, Ducis, Arnault, Lemercier, Andrieux, Colin d'Harleville, n'étaient pas ménagés; mais de tous, Chénier fut peut-être celui envers qui on se dispensa le plus facilement de toute espèce d'égards. Pour en juger, il suffit de demander à Geoffroy en quels termes il a coutume de s'exprimer, quand on remet par

hasard à la scène l'une des pièces de Marie-Joseph. Ce n'est jamais l'écrivain seul, c'est l'homme encore qui est brutalement vilipendé. Ainsi à propos d'une reprise de *Henri VIII* : « Comment les honnêtes gens peuvent-ils voir cette mascarade sans alarmes?.... Cette muse agiote les succès.... Il y a des brouillons et des factieux qui sont citoyens à peu près comme ils sont poëtes. » On devine que ces lignes furent écrites au moment où Bonaparte chassa l'auteur d'*Henri VIII* du Tribunat : la bassesse ici s'ajoute à l'ignominie. Un trait piquant fera juger de la disposition des journaux d'alors pour Chénier. En 1803, à une séance publique de l'Institut, Fontanes (je ne sais comment) lut une ode patriotique où perçaient quelques sentiments républicains. Les amis de Fontanes, qui écrivaient aux *Débats*, jugèrent qu'il était prudent de ne pas laisser la responsabilité de ces vers à l'auteur véritable, ou bien peut-être pensèrent-ils que ce serait un bon tour d'en faire peser le poids sur un homme habitué aux méfaits, sur Marie-Joseph. Un article aigre-doux parut en effet le lendemain, dans lequel la pièce était donnée comme de Chénier. Cette perfide manœuvre n'échappa pas à Rœderer, qui, malgré ses ressentiments contre Chénier, dénonça le fait dans le *Journal de Paris* [1], en ajoutant : « L'auteur de *Charles IX* est celui de nos poëtes sur qui le système des injures s'est le plus exercé. » Peut-être Rœderer se souvenait-il de sa brochure.

La vanité des auteurs a des susceptibilités particulières, des endroits qu'on ne devine pas et qui sont au vif. Chénier avait tout supporté de ses détracteurs, sauf à leur rendre la pareille; mais une chose le blessa plus que le reste, et entra plus avant dans son orgueil

[1] V. les rares *Opuscules* de Rœderer, in-8, t. III, 2e partie, p. 13.

froissé. Ce fut le parallèle systématique qu'on établissait toujours à son détriment entre lui et Delille : ces éternels éloges donnés à l'abbé royaliste à ses dépens, ces éternelles injures reçues par lui au profit du poëte religieux qui avait chanté *la Pitié*, tout cela le mit hors de lui-même, et il laissa échapper ces vers charmants, trop charmants :

Marchand de vers, jadis poëte,
Abbé valet, vieille coquette,
Vous arrivez, Paris accourt.
Eh ! vite une triple toilette :
Il faut unir à la cornette
La livrée et le manteau court.
Vous mîtes du rouge à Virgile,
Mettez des mouches à Milton ;
Vantez-nous bien du même style
Et les émigrés et Caton ;
Surpassez les nouveaux apôtres
En théologales vertus ;
Bravez les tyrans abattus
Et soyez aux gages des autres, etc.

et ainsi pendant cinquante vers, avec la même malice gracieuse, avec le même enjouement cruel. Une autre fois la colère l'emportait encore, et, dans son poëme posthume et trop peu connu sur *les Principes des Arts* (que Boileau souvent n'eût pas désavoué), il s'attaquait, sans ménagement comme sans justice, « au Scudery moderne, » et dénonçant

De ses vers descriptifs la pituite incurable,

il disait :

Un âne sous les yeux de ce rimeur proscrit
Ne peut passer tranquille et sans être décrit ;
Un coche est embourbé : notre homme est là tout proche
Et, pour décrire un peu, s'embourbe avec le coche.

Il y avait là plus que de la passion littéraire. Ce n'était point que Chénier, du reste, ne sût pas goûter le talent de Delille : il appréciait ce coquet pinceau, cette gentille

palette. Dans son amère satire contre *les Poëmes descriptifs* [1] Delille n'était égratigné qu'en passant :

> Jaillissant quelquefois après mainte bluette,
> Un beau trait nous enflamme et révèle un poëte.

N'est-ce pas Chénier d'ailleurs qui avait dit dans *la Calomnie :*

> Delille nous rendant le cygne aimé des dieux.....?

A l'égard de l'auteur des *Jardins*, sa nature ombrageuse et partiale, on le voit, égara Chénier; il blessait injustement un écrivain spirituel, un homme bienveillant, duquel il n'avait jamais eu qu'à se louer. Le poëte de *l'Imagination* lui garda longtemps rancune, mais M. Tissot finit pourtant par les rapprocher. Plus tard, dans le *Tableau de la Littérature*, Marie-Joseph répara noblement sa mauvaise action, sans faire oublier ses jolis vers.

L'*Épître à Delille* était une faiblesse d'amour-propre, *Cyrus* fut une faiblesse d'ambition [2]. Chénier, à qui une

[1] Cette vive et spirituelle sortie contre le genre dont Delille était alors le maître et Esménard l'écolier, rattache Chénier plutôt à la première manière de la poésie du XVIIIe siècle qu'à la seconde, plutôt à l'école active de Voltaire qu'à l'école didactique de Saint-Lambert. Marie-Joseph restait ainsi fidèle au rôle que nous lui avons vu prendre dès l'abord. L'excellent discours contre les *Poëmes descriptifs*, qui venait contredire si vertement le goût à la mode, fit grand bruit, comme on se l'imagine; Geoffroy lui-même, en un article envenimé, était forcé de dire : « Il y a dans cette satire des vers heureux et bien tournés, des vers où l'on aperçoit plus de talent que dans les hémistiches tragiques de M. Chénier, lesquels n'offrent qu'une facilité verbeuse et lâche. » (*Cours de Littérature dramatique*, t. VI, p. 321.) Geoffroy, ici, avait autant raison dans sa concession élogieuse que dans sa restriction critique.

[2] Un contemporain, qui avait vu Marie-Joseph de près, a bien expliqué cette nature pleine de contradictions : « A l'époque où je l'ai connu, l'injustice du gouvernement et les calomnies de ses ennemis avaient aigri cette âme fière et généreuse. Il aimait la liberté avec passion, il s'en était montré l'apôtre le plus zélé, et il portait dans la société du penchant au despotisme; il défendait l'égalité, et il avait je ne sais quoi de dur et de hautain pour tous les hommes qu'il croyait ses inférieurs; il était l'ennemi juré de ses marques distinctives que l'on doit à la faveur d'un prince, et il eût été désespéré de ne pas voir à sa boutonnière un bout de ruban.... » (*Œuvres* d'Alexandre Duval, 1822, in-8, t. V, p. 27 et suiv.)

place était devenue nécessaire, avait été nommé inspecteur des Écoles centrales : en 1803, il fit dans l'Ouest en cette qualité une longue tournée qui acheva de ruiner sa santé déjà compromise. Il revint à Paris découragé et triste : une maladie chaque jour plus grave, une fortune ruinée qui lui laissait entrevoir les privations, une carrière politique perdue, un intérieur maussade et traversé, telle était sa situation. Une année se passa dans ces tristes préoccupations. Le poëte cherchait à se distraire en corrigeant son *Œdipe*, qu'il aurait voulu voir jouer au Théâtre-Français avec les chœurs de l'Opéra. Fouché, à qui il exprimait un jour ce vœu, lui dit que rien ne serait plus facile, qu'il fallait seulement un peu de complaisance. Là-dessus la conversation s'engagea, et Fouché, que Chénier connaissait de longue date, en vint à relever son courage, à aviver son ambition. Le brevet de sénateur et la fortune étaient à la disposition du conventionnel; il s'agissait de faire une pièce qui se terminât par un couronnement. C'était un caprice de l'empereur qui voulait voir comment le parterre goûterait l'allusion. Chénier se laissa tenter et oublia que, deux ans plus tôt, après l'affaire du Tribunat, il avait dit dans un bel *Essai sur la satire*, qui n'était lui-même qu'une satire :

> De scandaleuses voix que hait la liberté
> Aux jeux républicains chantent la royauté.

C'est précisément ce qu'il allait faire. Six semaines après, *Cyrus* put être remis aux comédiens. Mais Chénier était, en ces matières de cour, un apprenti assez gauche. Fouché l'avait consolé en lui parlant de son indépendance, du rôle libre qu'il pourrait jouer dans une assemblée publique, d'un talent qui était une dette envers l'État. Cette fois Marie-Joseph avait eu beau vouloir *chasser le naturel*, le naturel était revenu, j'en-

tends l'amour de la liberté. Le courtisan avait gardé aux pieds les sabots du tribun qu'on entendait traîner çà et là dans les tirades de sa pièce. Ainsi certains avertissements allaient directement à l'adresse du *prince :*

> Sans craindre les combats qu'il chérisse la paix....
> Qu'il aime le mérite et permette la gloire....

En homme naïf, le conventionnel s'imaginait que, parce qu'il faisait une concession, on lui reconnaîtrait le droit de dire son avis et de donner quelques conseils. Napoléon trouva la prétention exorbitante : les maximes libérales lui parurent de trop; aussi donna-t-il en secret l'ordre de siffler *Cyrus*. D'un autre côté, le projet d'apothéose impériale célébrée par un républicain avait excité le mécontentement et amené dans la salle toute une jeunesse hostile et prête à châtier cette apostasie de la muse. C'est ainsi que la pièce tomba sous les murmures de deux partis qui ne s'étaient pas concertés : elle ne fut jouée qu'une fois. Quand l'empereur sut qu'on n'avait bien accueilli que les apostrophes à la liberté et les menaces faites aux rois liberticides [1], il *se tint pour offensé*, dit M. Daunou. C'est ainsi que Chénier finit au théâtre de la même manière qu'il avait débuté, par une chute. Le brevet de sénateur bien entendu resta dans la poche de Fouché.

Cyrus est dans la vie de Chénier une tache que je regrette; comme il le disait lui-même, le reste de sa vie en fut *l'expiation*. On devine le profond dépit, l'amer ressentiment que conçut le poëte: il était à la fois dupe

[1] Le lendemain de la représentation de *Cyrus*, M. Ch. de Lacretelle osait constater ce fait dans le feuilleton du *Publiciste*: « M. Chénier parle des devoirs des rois en associant toujours les idées d'autorité et de liberté; ces vers ont été applaudis avec transport. » En parlant de *Cyrus* avec une modération bienveillante, M. de Lacretelle put ne pas satisfaire la vanité exigeante de Chénier, mais il donna un noble exemple de générosité, après les traits amers que le poëte lui avait lancés dans ses satires.

et ridicule. Mécontent de lui-même, il voulut racheter ce moment de faiblesse par une retraite digne, par un suprême effort de son talent. Désormais, pendant le peu de temps qu'il lui sera donné de vivre encore, nous le trouverons dans cette solitude laborieuse où trois hôtes assidus visiteront son chevet, la poésie, la maladie, le chagrin. Il y a là quelque chose de morne et de triste qui attire le regard.

Assurément il n'eût fallu à Chénier que de la souplesse pour arriver aux faveurs :

> Comme eux à des bienfaits il aurait pu prétendre,
> S'il eût voulu comme eux faire un dieu d'Alexandre.

Le poëte aima mieux la pauvreté et l'indépendance. D'austères et mâles études remplirent pour Chénier ces premières années de l'Empire ; dédaignant la futile manie du genre descriptif, il fit comme Alfieri, il aborda, dans les textes, les simples et fortes beautés du théâtre grec. Le joug sévère de cette discipline, en s'appesantissant sur le talent de Marie-Joseph, ne fit que le concentrer et l'affermir ; mais c'est la lecture approfondie de Tacite qui laissa surtout une vive empreinte sur l'esprit du poëte. A cette date, Chénier, déjà atteint d'un mal incurable, décrivait lui-même sa situation en termes touchants :

> Les chagrins, les travaux, ont doublé mes années ;
> Ma vie est sans couleur, et mes pâles journées
> M'offrent de longs ennuis l'enchaînement certain,
> Lugubres comme un soir qui n'eut pas de matin.

C'est au milieu de ces souffrances que fut écrit *Tibère*. Cette impassibilité, ce culte persistant et exalté de l'art au sein d'une maladie qui s'aggrave tous les jours, certes il y a là de quoi commander la sympathie et le respect.

Quand on apprit que Chénier faisait une tragédie de

Tibère, l'opinion s'en préoccupa beaucoup. On sait combien les moindres bruits littéraires tenaient de place dans ces loisirs de l'Empire, où une victoire ne faisait pas autant de bruit qu'un poëme. La pièce une fois achevée, Napoléon se la fit lire à Saint-Cloud par Talma; pendant les trois premiers actes, l'empereur s'agitant dans son fauteuil, disait souvent: « C'est beau, c'est très-beau! » mais à la scène du quatrième acte, entre Tibère et Cnéius, il n'y put tenir, et, se levant, il ne cessa plus de marcher à grands pas. A ces deux vers:

> Mais tout prince absolu, s'il ne veut s'affaiblir,
> Doit punir les talents qu'il ne peut avilir....

un mouvement de colère lui était échappé. Quand la tragédie fut lue, Napoléon, prenant brusquement le bras de l'acteur: « Chénier est fou, dit-il avec fermeté, cette pièce ne saurait être jouée, dites-lui bien cela. » Talma se chargea de la commission: ce n'était plus le Talma de *Charles IX*, c'était le favori de l'empereur. Est-ce qu'il faudrait voir quelque allusion dans le vers de Marie-Joseph:

> Et l'oppresseur d'Ovide a protégé Bathille?

Le théâtre, qui avait fait la gloire de sa jeunesse, et où il n'avait reparu que pour recevoir une dure leçon, le théâtre était fermé à Chénier. *Tibère* ne pouvait le venger de *Cyrus;* Chénier pourtant avait besoin de se réhabiliter dans l'estime publique.

L'*Épître à Voltaire* suffit à cette tâche. Il est en effet peu d'ouvrages en vers qui, depuis le commencement de ce siècle, aient obtenu un succès aussi marqué, aussi persistant. C'est assurément là le chef-d'œuvre de Marie-Joseph, un vrai chef-d'œuvre dans ce genre aimable des petits poëmes didactiques et philosophiques. En traçant avec enthousiasme ce tableau brillant, cette rapide

esquisse des gloires littéraires de la France aux deux derniers siècles, Chénier a plus que jamais trouvé cette verve correcte, cette vigueur châtiée, cette précision élégante du langage, toutes ces qualités enfin sérieuses, sensées, spirituelles, que nous avons déjà rencontrées çà et là chez lui. Seulement, ici la maturité du talent se révèle, et le faisceau est encore plus fortement serré par une main ferme.

Une haine du pouvoir absolu, intérieure, concentrée, *ramassée*, comme dirait Bossuet, marquait toutes les pages de cet opuscule. Ces hommages à la liberté, ces emportements contre tout despotisme, mille intentions contenues, mais frémissantes sous le style, l'exemple de la pensée plus forte que tous les tyrans et que rien ne saurait anéantir, tout cela choqua beaucoup Napoléon. Le titre même du poëme, où l'auteur, reprenant avec affectation la particule nobiliaire, avait signé contre son habitude « M. de Chénier, » sembla à l'empereur un sarcasme contre les gentilhommeries qu'il cherchait à rétablir. Deux passages encore l'indignaient : le premier, où il était question du grand Frédéric *ménageant son armée;* le second, où éclatait une protestation amère contre les entraves apportées à la publicité :

> Nous conservons le droit de penser en secret.

Ce qui fit surtout bondir Napoléon, ce furent ces vers :

> Tacite en traits de flamme accuse nos Séjans,
> Et son nom prononcé fait pâlir les tyrans.

Or, l'antipathie que Bonaparte affichait contre Tacite était très-connue; son pressant dialogue sur ce sujet avec Suard [1] avait fait grand bruit, et on se rappelait d'ailleurs que, Dureau de Lamalle lui ayant dit qu'il traduisait

[1] Garat, *Mémoires sur Suard*, 1821, in-8, t. II, p. 423.

Tacite, Napoléon avait répondu : « Tant pis ! » Tacite avait du malheur; c'est lui qu'on poursuivait dans le *Tibère* de Chénier; c'est lui encore qui, l'année suivante, allait faire supprimer violemment *le Mercure*, à cause du célèbre article de M. de Châteaubriand : « Tacite est déjà né dans l'Empire, etc. » Les amis de Marie-Joseph surent que Napoléon allait le frapper; M. Daunou intervint et écrivit au ministre de l'intérieur, M. de Champagny, que, dans l'état de fortune où était Chénier, une destitution équivaudrait à un arrêt de mort. On passa outre. Sur un rapport de Fouché, Marie-Joseph fut révoqué de ses fonctions d'inspecteur des études, « dans l'intérêt de la morale. » La morale de Fouché!

L'*Épître à Voltaire* avait réhabilité Chénier dans l'opinion, et beaucoup augmenté l'estime générale pour son talent. Ses ennemis les plus obstinés, Suard lui-même, trouvaient un *progrès étonnant* dans sa manière. Ce n'était plus le même écrivain. « Depuis lors, dit Garat, son nom entrait et primait le plus souvent dans tous les lieux où l'on parlait du talent et de la gloire littéraires. » Chénier, en effet, avait l'un et se rendait digne de l'autre. Je n'ai pas besoin de dire que pendant un mois les journaux du gouvernement traînèrent dans la boue « le Don Quichotte de la philosophie moderne, » comme l'appelait *le Mercure*. Tous les libellistes gagés, tous les pamphlétaires à la suite, firent chacun leur brochure, où l'ombre de Voltaire était platement évoquée et poursuivait son correspondant de sarcasmes [1]. Le fait est qu'il n'eût pas reconnu son langage dans toutes les sottises

[1] Les allusions calomnieuses faisaient presque exclusivement les frais de ces diatribes. Ici, en s'adressant à Voltaire, dans une *Nouvelle Epître*, un anonyme disait :

On t'offre des honneurs décernés à Marat;

Là, dans une *Réponse à Chénier au nom de Voltaire*, je ne sais quel Toulousain,

stipendiées qu'on lui prêtait; mais, en revanche, il eût pu répéter ce que *la Décade* osa dire, à savoir, qu'il avait été chanté « en vers dignes de lui. »

Chénier se trouva du coup réduit à la misère, au point d'être obligé de vendre peu à peu les plus beaux livres de cette fastueuse bibliothèque, de cette collection d'Aldes, d'Elzevirs et de Baskervilles qu'il avait amassée à grands frais. Cependant une grande et splendide édition de l'*Epître à Voltaire* parut bientôt, avec le profit de laquelle Marie-Joseph espérait satisfaire du moins aux premiers besoins de cette détresse inopinée. M. de Talleyrand, qui était alors ministre, le sut. Touché du malheur de celui qui l'avait fait rappeler d'exil, il trouva moyen de mettre sa sensibilité de galant homme d'accord avec ses habitudes de courtisan. C'était de la diplomatie. M. de Talleyrand fit prendre à son compte toute cette magnifique édition, en sorte qu'il n'en fut plus question, et qu'en même temps Chénier eut les profits de cette espèce de censure généreuse, de cette espèce de saisie bienfaisante. Dans ces épreuves, Chénier sut braver les privations; il conserva toute sa fierté. M. Alexandre Duval a raconté que, sachant les besoins pressants du poëte, il s'était cotisé avec Michot, l'ancien sociétaire de la Comédie-Française, pour lui offrir un prêt de mille francs; mais les visiteurs trouvèrent la contenance de

nommé Auguste d'Aldeguier, ne craignait pas de revenir sur le sanglant souvenir d'André :

Quelque auteur indiscret, ennemi du mystère,
T'aurait-il rappelé la mort d'un tendre frère ?

D'autres réfutations s'en tenaient aux griefs littéraires : ainsi l'*Ombre de Voltaire à Chénier* disait :

.. ... Que si tes lourds efforts
Amusent les vivants, ils font bâiller les morts.

La prose eut même son tour après les vers : une *Lettre de F. de Voltaire à J. de Chénier* parut où « la folle effervescence républicaine » et « la vanité boursouflée » du poëte étaient dénoncées avec colère.

Chénier si digne, si imposante, qu'ils n'osèrent pas se déclarer, et partirent comme ils étaient venus. Peu à peu la gêne de Chénier devenait de la misère : ce fut un grand bonheur à M. Daunou de pouvoir personnellement alléger les rigueurs de la destinée contre celui qu'il regardait comme *le plus généreux des hommes*, comme le *meilleur des amis*. Une place fort humble devint en effet vacante aux Archives du royaume : en sa qualité de garde général de cet établissement, M. Daunou avait ici le droit de désignation. Seulement la nomination, une fois faite, devait passer sous les yeux de l'empereur. L'ami de Chénier ne craignit pas de mécontenter le maître et signa. Quand l'arrêté passa sous les yeux de Napoléon, il dit seulement d'un ton qui n'était qu'à demi fâché : « Bon ! voilà un tour que me joue Daunou. » Chénier voulut que le premier argent qu'il toucherait de ce nouvel emploi fût consacré à un modeste dîner où l'on boirait à la santé de sa majesté l'empereur et roi. On devine quel toast durent porter ces tribuns, dont la rancune contre le despote était d'autant plus profonde, qu'ils étaient contraints de la cacher sous le respect [1].

Cependant, avec ses habitudes d'aisance, avec les engagements qu'il était forcé de tenir, une si mince ressource ne suffit pas à Chénier : bientôt sa mère fut dans le besoin. Tous scrupules alors s'éteignirent à ses yeux, et, comme il ne s'agissait plus de lui seul, il fit mettre sous les yeux de Bonaparte une lettre où on lisait :

« Malgré de vaines offres de service, personne, j'en suis

[1] Ainsi dans la première rédaction de sa *Notice sur Chénier*, publiée dès 1811, l'austère Daunou n'osa louer Marie-Joseph qu'en glissant une petite phrase de flagornerie à l'empereur : « Jamais le talent de M. Chénier ne s'élevait à un plus haut degré de force et de noblesse que lorsqu'il s'agissait d'exprimer la reconnaissance et l'admiration due aux vastes bienfaits du plus auguste des souverains. » On se doute bien que, dans les éditions postérieures à l'Empire, les aménités sont remplacées par quelques traits amers contre *le tyran*.

sûr, n'ose parler en ma faveur à votre majesté. Il faut bien que j'ose lui écrire.... Vous m'avez destitué, sire.... Il eût été tout aussi facile et plus généreux au ministre de la police d'empêcher l'ouvrage de paraître que d'en faire décrier personnellement l'auteur par de violents articles et des libelles diffamatoires qui ne diffament que leurs auteurs.... Mes ennemis sont moins sûrs que moi de la médiocrité de mes ouvrages. Huit ans de solitude m'ont laissé le loisir d'étudier à fond le très-petit nombre d'excellentes productions qui honorent les diverses littératures, et tout au plus l'époque arrive-t-elle où j'aurais pu développer quelque vrai talent, si l'on ne m'avait pas entièrement découragé. Mais en me résignant, sire, à un silence absolu, je vous prie instamment de vouloir bien considérer ma situation. Une santé depuis longtemps altérée et que tant de chagrins ne contribuent pas à rétablir; des travaux infructueux, un courage inutile, aucune ressource pour l'avenir, aucune pour le présent même, voilà où l'on m'a réduit.... Sire, que je puisse faire honneur à mes affaires et soutenir dans sa vieillesse une mère tendre et respectable, seule consolation de mon adversité, qu'elle sait partager avec le courage de la vertu! Fussiez-vous irrité contre moi, j'oserais rappeler à votre majesté vingt ans de travaux littéraires et politiques, vingt ans écoulés à faire ce que j'ai cru mon devoir. L'existence ne sera jamais pour moi douce et brillante; mais, sire, vous ne me la rendrez pas impossible, et si les grands talents seuls ont droit à votre faveur, tous les Français ont droit à votre justice. »

Bourrienne a dit : « L'empereur détestait Chénier; » après avoir lu cette lettre, si Napoléon put garder sa haine au poëte, il dut lui rendre quelque estime. Ses chambellans ne l'accoutumaient pas à un tel style; mais Bonaparte avait les hauts instincts, et il apprécia ce qu'il y avait d'élevé dans ces sentiments. Une pension annuelle de huit mille francs fut accordée à l'auteur de l'*Épître*

à Voltaire. Quelque temps après, Chénier se vit en outre chargé, avec une indemnité régulière, de continuer l'*Histoire de France* de Millot. Plus tard enfin, quand Napoléon apprit que Marie-Joseph mourant manquait de certains soins, il lui envoya six mille francs sur sa cassette [1]. Ce jour-là, Bonaparte se montra vraiment roi, et on n'est plus tenté de dire avec Chénier :

Un Corse a des Français dévoré l'héritage.

Ce qu'il avait promis à l'empereur, Marie-Joseph le tint : il garda *le silence* et travailla dans l'ombre. C'est à peine s'il prit le temps d'achever à l'Athénée le cours de littérature que la nécessité l'avait forcé d'y entreprendre, et qui lui valut d'être traité par Dussault de *Sophocle de* 93 et d'*érudit de contrebande* [2]. Mais la polémique n'atteignait plus Chénier : fuyant les prôneurs comme les ennemis, il voulut achever dans la retraite cette carrière agitée, cette vie de tribune et de coulisses où il avait consumé sa jeunesse et ses forces. Le dépérissement chaque jour plus visible de sa santé, l'affaiblissement en lui de tous les principes vitaux, n'ébranlèrent pas son courage : Palissot qui n'appréciait que les succès bruyants et l'escompte populaire de la gloire, Palissot voyant Chénier se taire, le trouvait *découragé* [3]; mais, en réa-

[1] M. Méneval, qui se chargea de remettre la lettre de Marie-Joseph à l'empereur, raconte, dans d'agréables et judicieux *Souvenirs*, publiés récemment, que Chénier fut alors nommé inspecteur des études. M. Méneval se trompe : c'est en 1803 que Chénier avait été appelé à ces fonctions, et ce fut en 1806 qu'il les quitta. (V. *Napoléon et Marie-Louise* par le baron Méneval, 1842, in-8, t. I, p. 286.)

[2] Le bibliographe de la Révolution, M. Deschiens, vengea Chénier de son critique par une brochure curieuse où étaient donnés certains extraits des écrits démagogiques de Dussault. Dussault, qui s'était vanté d'être « le disciple chéri de son éternel modèle Marat, » osait dire que l'œuvre de Chénier était *la montagne en travail*. — Luce de Lancival, au quatrième chant de son poëme de *Folliculus*, a supposé, à ce propos, toute une histoire plaisante de duel entre Chénier et Dussault.

[3] V. *Œuvres* de Palissot, 1809, in-8, t. IV, p. 155.

lité, Marie-Joseph, impassible au milieu des souffrances les plus vives, s'obstinait dans le travail pour obtenir de la Poésie quelques-unes de ces confidences chères qui assurent la gloire. La Poésie se laissa toucher par cet homme qui, un pied dans la tombe, se défiait d'un passé applaudi et n'avait confiance que dans l'avenir bien court, que dans les quelques heures qui lui restaient. Chénier dès lors n'a plus en vue ses contemporains :

Les yeux sur l'avenir, j'écrivais devant lui.

Dans ces dernières années, si bien remplies par la lutte touchante du génie se débattant contre la douleur [1], Chénier vécut tout à fait dans la retraite : il comptait avec la mort et ne voulait pas perdre un instant du répit qu'elle lui accordait. Redoutant la pitié, il avait pris le goût de la solitude. De là venait cette misanthropie qui, sur la fin, lui faisait éviter le monde et même les simples rencontres. Toute amertume d'ailleurs s'était retirée de ses relations. On le trouva plein désormais de bienveillance et d'aménité. C'est ainsi que son caractère même, comme son talent, avait beaucoup changé avec l'âge, avec l'expérience de la vie.

Pour se rendre ainsi maître de lui-même, pour dompter son esprit hargneux et bouillant, il dut falloir à Chénier beaucoup de résolution et de persistance. Sa brusquerie, en effet, allait quelquefois jusqu'à l'impolitesse, sa susceptibilité souvent l'emportait au delà des bornes. C'est ainsi qu'il était dans le monde et avec ses confrères de l'Institut : un sarcasme lui eût été impossible à contenir, un accès de colère à déguiser; son humeur toujours était maîtresse, on en jugera par un trait. Un jour, dans le salon de madame de Staël, il était question du théâtre

[1] M. Jay, qui vit familièrement Chénier dans ces dernières années, a dit : « Nulle crainte de la mort, nulle douleur n'altéraient cette âme inébranlable » (V. *Œuvres littéraires* de M. Jay, 1831, in-8, t. III, p. 413.)

allemand, fort inconnu alors en France : M. Guillaume de Schlegel se mit à en parler avec passion, et, pour justifier son enthousiasme, il saisit un volume de Goëthe sur la cheminée et traduisit à livre ouvert quelques fragments du *Comte d'Egmont*. Madame de Staël, qui était dans le premier feu de son admiration pour l'Allemagne, ne cessa d'interrompre M. de Schlegel par ses marques d'approbation. Enfin, vint dans le monologue du duc d'Albe [1] ce fameux passage : « Egmont, ton cheval t'emporte dans ma cour bien rapidement! il ne craint donc pas l'odeur du sang? il n'a donc pas vu sur le seuil le spectre qui l'a reçu, l'épée à la main? descends... Bon, un pied dans la fosse! deux!... etc. » A chacun des derniers mots, madame de Staël, entraînée par son émotion, s'était écriée, avec un crescendo admiratif : « Que c'est beau! mon Dieu, que c'est beau! » Mais, pendant toute cette lecture, Chénier qui, entré tardivement, se tenait debout près de la porte, n'avait cessé de hausser les épaules et de lever les yeux au ciel, en signe de pitié; à la dernière exclamation de madame de Staël, il n'y tint plus, et saisissant le bras de M. Fauriel, qui était près de lui, il lui dit à demi voix et avec la plus grande agitation : « Décidément, je crois que la bonne femme devient folle; sortons... » et il quitta brusquement le salon. Madame de Staël, qui avait du penchant pour Marie-Joseph, s'est un peu souvenue de ces boutades dans le portrait tracé par elle.

Ses préjugés étroits et obstinés d'écrivain classique n'étaient pas le seul point sur lequel Chénier fût intraitable : il avait la même fougue, la même vivacité en politique. Bon et facile dans l'intimité, Marie-Joseph était, il faut bien dire le mot, difficile à vivre dans les

[1] Voyez au tome II, p. 127, de la collection des *Théâtres étrangers*, cette scène d'*Egmont*, traduite par M. Charles de Rémusat.

relations du monde. A l'Académie, son ton rogue et son opiniâtreté amenaient souvent des disputes : sans cesse il s'échappait en aigres personnalités contre le vieux Morellet, ou il échangeait avec Suard ce feu roulant de mots et d'épigrammes acérées qui n'avait pas eu de trêve depuis la censure de *Charles IX*. Un rien, dans ces réunions de l'Institut, le mettait hors de lui. Ainsi, à propos du mot *apothéose*, sur lequel on discutait pour le Dictionnaire, Fontanes s'avisa un jour de citer le nom de Marat; aussitôt Marie-Joseph voit là une allusion et prend feu : il s'approche à l'instant de Fontanes et se met à lui parler bas avec violence, tout comme dans *le Cid*, Rodrigue au comte de Gormas. A la séance suivante, Fontanes dut déclarer qu'il n'avait pas voulu désigner Marie-Joseph. On s'imagine combien les scènes devaient être plus animées encore quand l'acrimonie de Chénier s'attaquait à quelque nature rétive et brusque, comme celle de l'auteur des *Templiers*. Dans l'impatience que lui causait cet esprit de domination, M. Raynouard avait écrit une comédie mordante, *le Tyran littéraire*, dont Chénier était le héros. On en dut rire de bon cœur dans le salon de M. Suard.

Je l'ai dit, Marie-Joseph parvint pourtant à se maîtriser, et certes la tâche était méritoire. Dans les dernières années, on le vit regretter toutes ses collisions d'autrefois, s'appliquer à réparer ses torts, et aller au-devant des réconciliations. Aux séances mêmes de l'Académie, il finit par apporter des formes douces et prévenantes. Obligeant, généreux au point d'oublier lui-même qu'il était pauvre [1], il n'avait plus la même irritabilité

[1] Ainsi Barère, dans ses *Mémoires*, raconte que Chénier céda à vil prix son magnifique exemplaire du Voltaire de Kehl pour soulager sur l'heure un écrivain malheureux. Charles Nodier nous racontait avoir vu Marie-Joseph, au moment où la nécessité le forçait à vendre ses propres livres, emprunter

farouche. C'est ainsi que, M. Charles Nodier ayant écrit une satire où Marie-Joseph était attaqué, Marie-Joseph la lut, la trouva bonne, se laissa présenter le jeune homme par un tiers, et remplaça lui-même, dans le morceau, plusieurs vers par des vers meilleurs. Nous sommes loin de l'âpreté et des emportements du début. Chénier, au goût d'Arnault, commençait à donner *dans l'excès contraire.*

C'est ce retour vers les sereines régions de l'indulgence, c'est cette modération finale qui firent désigner Chénier, à l'exclusion du secrétaire-perpétuel Suard [1], comme rédacteur du *Tableau de la Littérature française depuis* 1789. Napoléon avait demandé à l'Institut un vaste rapport sur le progrès des sciences et des lettres depuis la Révolution, et ce morceau devait en faire partie. Apprécier des écrivains vivants est toujours une tâche délicate. En désignant pour la remplir un poëte connu par des satires, un homme dont la vie elle-même avait toujours eu un caractère polémique, l'Académie rendait un hommage marqué et direct à l'heureuse transformation de l'humeur de Chénier. Chénier y fut sensible, et ce témoignage de confiante estime le soulagea dans les angoisses de ses derniers jours. C'est la plume d'un mourant qui a tracé le *Tableau :* cette plume pourtant ne tremble point, elle n'est, devant la mort, que plus ferme et plus sûre d'elle-même. Jusque-là, en effet, Marie-Joseph n'avait été qu'un prosateur extrêmement médiocre : l'emphase gâtait ses discours de tribune, la colère même ne donnait qu'une vie factice aux déclamations de ses pamphlets. Ici, au contraire, Chénier atteint du premier coup dans

18,000 francs pour acheter la bibliothèque de Laujon, lequel était dans le besoin et s'était adressé à lui.

[1] Voyez une lettre de Morellet du 20 janvier 1808, à la suite de ses *Mémoires*, t. II, p. 110.

la prose ces mêmes qualités élégantes et fermes qu'il avait laborieusement conquises dans ses vers; c'est l'élève, c'est l'émule de M. Daunou qui parle. A la correcte circonspection du langage et des jugements, à l'atticisme ingénieux de la diction, à une certaine grâce sobre, on croirait lire l'auteur du *Discours sur Boileau*. De la part d'un écrivain mêlé aux plus ardentes contentions des partis, et qui avait transporté dans les querelles littéraires les violences des guerres civiles, cet effort d'impartialité n'est que plus frappant. Aucun dénigrement systématique, rarement de l'aigreur; l'admiration, la tempérance dans la critique ne coûtent pas à l'habituel faiseur d'épigrammes, au censeur sardonique et dédaigneux d'autrefois. Les éloges en général sont distribués sans parcimonie, avec bonne grâce. Excepté deux ou trois endroits où sa prévention est si forte, que, n'espérant pas la contenir, il l'abandonne à elle-même, Chénier fait preuve de détachement et de mesure. Chez un autre, ce ne serait qu'une qualité; chez lui, c'est une vertu.

Quand certains noms se présentent, on voit que le critique se défend des préventions du poëte, et qu'il appréhende d'être involontairement partial : dès lors il redouble d'égards, et, dans son scrupule, il est attentif à discerner les moindres qualités. Ainsi fait-il pour l'auteur des *Jardins*. Ce n'est point assez; Chénier ne veut pas que la rancune trouble sa vue. Il pèse religieusement les titres de ses adversaires déclarés : la « finesse polie » de Suard [1], les écrits « pleins de mérite » de Morellet sont mis en bon rang, et il n'est pas jusqu'à M. Michaud dont le *talent* ne soit à son tour reconnu. On le voit, c'est une longue guerre qui finit par une paix générale. La vérité

[1] Cette équité finale de Chénier à l'égard du spirituel secrétaire de l'Académie avait été déjà justement notée par M. Alex. Dufaï dans sa notice sur Suard (*Revue de Paris*, 31 octobre 1841).

ne lui coûtait pas à dire, même à propos de *Mademoiselle de Clermont :* « On croirait lire, écrit-il, un ouvrage posthume de madame de La Fayette. » Voilà une phrase que madame de Genlis aurait dû se rappeler dans ses *Mémoires ;* mais la vanité littéraire est ainsi faite, que, trouvant les éloges naturels, elle les omet, et que, les contradictions lui semblant injustes, elle leur garde immanquablement quelque coin secret du souvenir. En même temps qu'il osait louer avec force madame de Staël proscrite, Chénier s'honorait encore en mettant à sa vraie place le livre de son plus implacable détracteur, ce *Lycée* de La Harpe, pour lequel, à la même époque, il demandait le prix décennal par un rapport élevé et judicieux que l'Académie adoptait *sans y rien changer.*

Ce qui manque au *Tableau*, je n'ai pas besoin de le dire, c'est l'étendue, c'est (je ne voudrais pas employer les grands mots) une esthétique ouverte et compréhensive : le défaut est plus sensible encore dans un pareil relevé des œuvres intellectuelles, dans cette sorte de *cadastre* de la littérature. Au surplus, la poétique de Marie-Joseph répond, comme il est naturel, à sa poésie : c'est l'esprit du siècle précédent qui vient un instant s'asseoir au seuil du siècle nouveau, et qui juge le présent au nom du passé. On se défie volontiers d'un héritier présomptif, on ne saurait avoir de tendresse pour un successeur. Quand il laisse échapper ce mot : « les talents qui nous restent, » Chénier montre qu'il n'est plus de son temps ; l'idéal pour lui est en arrière. Aussi ne voit-il dans la rénovation littéraire qui éclate autour de lui rien autre chose qu'une émeute intempestive contre le goût. La cour aussi n'avait regardé d'abord Mirabeau et ses amis que comme un ramas de factieux sans portée ; pour un homme habitué aux révolutions, Chénier imitait un peu trop la cour.

C'est cet esprit déclaré de résistance et de conservation poétique, comme on dirait aujourd'hui, qui a surtout contribué à amoindrir depuis trente ans la réputation de Marie-Joseph de Chénier. On lui a appliqué la loi du talion. La publication de ses œuvres posthumes, qui, à une autre époque, aurait beaucoup ajouté à sa gloire, se trouva avoir lieu presque en même temps que celle des vers de son frère André et des *Méditations* de Lamartine. L'accueil qu'on fit à ces noms nouveaux ne servit pas Marie-Joseph. La poésie, qui est voyageuse, courait visiter d'autres sommets, et l'attention se détournait ailleurs. Peu à peu les jeunes générations s'habituèrent à redire, à aimer le nom de Chénier; mais ces hommages étaient adressés à un autre autel. Les souveraines douceurs de la lyre qui avait célébré *Néère* et *le Jeune Malade* firent oublier le talent ferme et sain qui a empreint sa marque dans *la Promenade* et dans l'*Épître à Voltaire*. On alla même, s'il m'en souvient, jusqu'à rappeler que Thomas Corneille non plus n'était pas l'aîné. Aujourd'hui c'est le moment des amnisties littéraires; il faut mettre à profit les temps de paix. Les deux ombres, que la calomnie a voulu séparer, peuvent maintenant se donner la main : pourquoi aussi ces deux muses, portant au front le même bandeau, ne recevraient-elles pas un égal accueil? Les gloires se servent au lieu de se nuire : la lumière ne jette pas l'ombre après elle.

Je l'ai dit: c'est dans ses satires, dans ses discours en vers, dans ses spirituelles épigrammes, qu'il faut surtout chercher Marie-Joseph. Là, il est plus qu'un reproducteur élégant de Voltaire; il a un talent à lui, un talent ferme, ingénieux. Ne lui demandez pas la rêverie, l'accent des grandes passions ou des amours éperdus; c'est à peine si un éclair de sensibilité à demi volup-

tueuse se glisse çà et là dans ses vers, comme quand il parle

> Des refus caressants dont l'attrait est vainqueur,
> Et des doux entretiens qui sont maîtres du cœur.

Non, cette poésie touchante de l'âme, cette poésie riche et colorée de l'imagination, Marie-Joseph ne l'a pas; mais d'autres dons lui appartiennent qu'il faut reconnaître, qu'il faut admirer. Un vers de lui suffit à le peindre :

> Il pare la raison du charme des beaux vers.

Ce style d'un tissu serré et industrieux, ces vers nets, clairs, faciles à retenir, et où la précision s'unit si bien à la justesse; cette poésie, qui n'a ni les entraînements du rhythme ni les enchantements de la mélopée, mais qui enferme et presse le sens sous une mesure forte, sous un mode élégant : tout cela commande l'estime, appelle la sympathie. Marie-Joseph, dans sa charmante pièce de *la Raison*, dit :

> Le goût n'est rien qu'un bon sens délicat,
> Et le génie est la raison sublime ;

il donne là le secret de son talent : Chénier est le poëte du bon sens. Les cœurs maladifs, à qui il ne faut que des sentiments raffinés, ceux sur qui la fée jalouse de la fantaisie a jeté un charme, les imaginations rétives à qui la discipline du goût semble intolérable, même chez les autres, pourront nier la légitimité d'un pareil genre. Heureusement, il est des esprits cultivés et justes auprès desquels cette muse de la raison, cette muse de Boileau, de Voltaire et de Chénier, est à jamais sûre de trouver bon accueil. Les poésies posthumes de Marie-Joseph suffiraient à assurer sa gloire. L'éloquente élégie de *la Promenade;* ces beaux discours sur *l'Erreur* et *l'Intérêt personnel*, dont on peut ne pas aimer le philosophisme

étroit et maussade, mais dont il serait injuste de méconnaître le tour spirituel, le style ingénieux et solide; un poëme inachevé sur *les Principes des Arts*, dont les fragments sont tout à fait dignes de prendre place à côté ou plutôt vis-à-vis de *l'Invention* d'André; toutes ces pages enfin dérobées au chagrin et arrachées à la maladie sont faites pour défier le temps. Avec l'*Épître à Voltaire*, avec *la Calomnie*, avec ces spirituelles satires dont le sel n'a pas vieilli, elles donnent à Chénier une belle place entre nos poëtes de l'ancienne école. On peut former de ses vers un recueil court, mais excellent.

Les poésies de Marie-Joseph auront la destinée qu'a eue *Tibère* : elles ne perdront rien à attendre. C'est trente-trois ans seulement après la mort de Chénier que cette tragédie, où le poëte résuma sa force en un suprême effort, a pu paraître à la scène [1] : les applaudissements sérieux qui ont accueilli ce noble essai étaient légitimes, car la représentation a mis l'œuvre dans sa lumière. *Tibère* est une tragédie à la manière d'Alfieri, et souvent digne du génie rigide et nu qui a écrit l'*Agamemnone*. M. Villemain, en une des leçons les plus éloquentes de son cours [2], a le premier classé *Tibère* à sa vraie place parmi les pièces qui, au-dessous de celles des maîtres, sont faites encore pour honorer la scène française. Toutefois ce qu'il y a d'étroitement régulier dans *Tibère* n'échappe pas à l'habile critique, et nous aimons à mettre nos restrictions sous le couvert de son autorité : « L'étiquette rigoureuse, dit-il, qui, sous l'ancienne monarchie, avait dominé le théâtre français, s'y conserve avec plus de scrupule que ne l'aurait voulu la vérité. L'imitation de Tacite y paraît éloquente,

[1] *Tibère* a été représenté pour la première fois sur le Théâtre-Français le 16 décembre 1843.

[2] *Tableau du* XVIII*e siècle*, 1840, in-8, t. IV, p. 348 et suiv.

mais elle n'est pas complète encore. La pièce de Chénier est composée avec une discrétion sévère, une retenue poétique qui n'atteint pas à la perfection de Racine et ne sait pas y substituer des beautés hasardeuses et nouvelles. » C'est ainsi que pour *Tibère* il faut mêler la réserve à l'admiration : aucune des qualités fortes, aucun des nombreux défauts de l'œuvre de Marie-Joseph, n'ont été oubliés dans cette délicate appréciation, et on doit renvoyer aux pages vraiment senties où sont signalés et appréciés avec détail les heureux emprunts que le poëte a faits à Tacite, les altérations moins heureuses par lesquelles bien souvent il a transformé le récit de l'historien.

On lira *Tibère :* la farouche mélancolie que la servitude donne aux âmes indépendantes y est empreinte, et on retrouve là quelquefois ce que le poëte demandait ailleurs :

> Ces tons maîtres de l'âme et ces mots pénétrants
> Qui jusque sous le dais font pâlir les tyrans.

Néanmoins une œuvre où l'invention fait défaut n'est pas de nature à charmer longtemps la foule, car la foule aime l'émotion, et il faut répéter le mot de Talma sur *Tibère :* « C'est beau, mais c'est froid. » Heureusement il est des sentiers plus solitaires, des sommets moins fréquentés, que visitent quelquefois les adeptes de l'art; ceux-là seront fidèles à *Tibère.* Si le style de cette tragédie conserve encore la trace très-fréquente de la mauvaise tradition du XVIIIe siècle [1], si la périphrase banale

[1] J'entends surtout par là cette façon abstraite de dire qui se contente de l'expression vague et qui croit racheter, par une certaine noblesse de convention, l'impropriété des termes. Il est inutile d'entrer dans le détail : un seul exemple suffira. Quand Cnéius, dans *Tibère*, veut exprimer cette pensée qu'il n'a jamais parlé en public, il dit : *La tribune ignore ma jeunesse.* Eh bien ! c'est là du jargon tout pur. Le XVIIIe siècle croyait imiter ainsi l'exquise élégance de Racine ; mais Racine au contraire avait la netteté qui, selon Van-

y remplace beaucoup trop souvent l'expression franche, par contre que de vers sombres se dressent çà et là comme des ombres vengeresses, que d'hémistiches altiers et cornéliens se détachent et demeurent dans le souvenir ! Combien cette vigueur paraît native, quoiqu'on la sache savante et industrieuse ! *Tibère* est une belle étude; ce n'est pas une belle pièce.

Chénier avait débuté par *Charles IX*, il finissait par *Tibère;* la distance qui sépare les deux œuvres, le poëte l'avait franchie par la volonté, par l'effort, et, si l'on peut dire, avec l'aide de la souffrance, avec l'appui du du malheur. C'était bien le moins que cette muse rebelle et fière de la tragédie, après avoir débuté avec lui par le dédain, après l'avoir leurré de faveurs douteuses dont il avait à la fin reconnu la vanité, finît par incliner son front vers lui et par se laisser dérober un de ces chastes baisers qui donnent la gloire.

Marie-Joseph était mort le 10 janvier 1811, à l'âge de quarante-six ans, comme si ce nom de Chénier devait toujours porter après lui le souvenir d'un talent brisé avant l'âge. Saint-Just a dit qu'il n'y avait de repos pour un révolutionnaire que dans le cercueil. Le mot ne fut même pas vrai pour l'auteur de *Charles IX*, et le tumulte qui avait agité sa vie recommença sur sa tombe.

La mort de Chénier laissait une place vacante à l'Académie française. L'empereur, qui n'aimait pas M. de Châteaubriand, mais qui avait pour lui ces velléités, ces brusques retours de bienveillance que le plus grand homme du siècle devait naturellement retrouver çà et là pour le premier écrivain de son temps, Napoléon désira que le fauteuil de l'auteur des *Nouveaux Saints* passât

venargues, est le vernis des maîtres. On me pardonnera d'avoir relevé dans Chénier un trait de cette mauvaise métaphysique du langage qui lui était trop familière : c'est assez pour ceux qui veulent comprendre.

à l'auteur du *Génie du Christianisme :* le contraste peut-être lui plaisait. Le duc de Rovigo fut chargé de la négociation. M. de Châteaubriand se fit un peu prier : le parti du XVIIIe siècle était en majorité à l'Académie, et cette *tanière de philosophes* l'effrayait. A la fin pourtant il se décida, et envoya des cartes sans faire de visites. L'élection eut lieu, et M. de Châteaubriand fut nommé. Restait le discours de réception, dans lequel il fallait parler de Chénier. Or Chénier n'avait jamais manqué l'occasion d'attaquer avec une blessante aigreur le poëte des *Martyrs;* son *Tableau de la Littérature*, qui n'était pas imprimé alors, mais qui avait été lu aux séances de l'Institut, ne contenait, au milieu d'appréciations toutes tempérées et bienveillantes, qu'un seul jugement acrimonieux, et ce jugement, ou plutôt cette diatribe violente [1] concernait *Atala*. Une pareille raison assurément n'eût pas arrêté l'éloge sur les lèvres de M. de Châteaubriand; car ce n'est point aux causes généreuses que le célèbre poëte a jamais fait défaut; cependant il ne faut pas oublier que Chénier avait été le dernier représentant de l'école voltairienne dans sa plus vive amertume, tandis que M. de Châteaubriand était l'auteur du *Génie du Christianisme*, le chef et en grande partie la cause de la rénovation religieuse; il ne faut pas oublier que Chénier avait pris part au vote du 19 janvier 1793, tandis que M. de Châteaubriand était alors en France le représentant déclaré et influent des idées monarchiques. Bientôt ce fut le sujet de toutes les conversations; « on cherchait, dit Bourrienne, à deviner comment le fidèle défenseur des Bourbons pourrait

[1] M. Charles Nodier, dans un aigre et malin article des *Débats*, montra très-bien que, comme écrivain critique, Chénier n'était spirituel que quand il était vrai : ainsi, en parlant d'*Atala*, la correction habituelle de Marie-Joseph lui fait défaut et il laisse échapper plusieurs fautes de langue tout à fait choquantes. (V. Nodier, *Mélanges*, 1820, in-8, t. II, p. 302.)

plier son éloquence jusqu'à prononcer l'éloge d'un régicide. » La tâche semblait d'autant plus délicate que Cambacérès occupait la seconde place de l'Empire, et que Merlin était membre de l'Académie. Tout cela est raconté au long dans les *Mémoires* inédits de M. de Châteaubriand, et puisqu'une illustre et précieuse bienveillance nous a laissé dérober ces pages, nous prendrons sur nous de les citer. Comment avoir le courage de poursuivre quand on peut laisser parler l'auteur de *René*? Notre indiscrétion trouvera son excuse dans notre insuffisance :

« Mon discours étant prêt, je fus appelé à le lire devant une commission nommée pour l'entendre : il fut repoussé. A l'exception de deux ou trois membres [1], il fallait voir la terreur des fiers républicains qui m'écoutaient et que l'indépendance de mes opinions épouvantait; ils frémissaient d'indignation et de frayeur au seul mot de liberté. M. Daru porta à Saint-Cloud le discours. Bonaparte déclara que, s'il eût été prononcé, il aurait fait fermer les portes de l'Institut, et m'aurait jeté dans un cul de basse-fosse pour le reste de ma vie [2].

« Je reçus ce billet de M. Daru :

Saint-Cloud, 28 avril 1811.

« J'ai l'honneur de prévenir M. de Châteaubriand que, « lorsqu'il aura le temps ou l'occasion de venir à Saint-« Cloud, je pourrai lui rendre le discours qu'il a bien voulu « me confier. Je saisis cette occasion pour lui renouveler « l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai « l'honneur de le saluer.

« DARU. »

[1] M. de Châteaubriand ne dit pas le nom de ces membres; mais je trouve dans Bourrienne que ceux qui se prononcèrent pour le *Discours* furent Suard, Ségur et Fontanes.

[2] Bourrienne confirme le mot de Napoléon que M. de Châteaubriand rapporte. Ce mot fut dit devant Duroc. (*Mémoires de Bourrienne*, 1829, in-8, t. V, p. 246.)

« J'allai à Saint-Cloud : M. Daru me rendit le manuscrit çà et là déchiré, marqué *ab irato* de parenthèses et de traces au crayon par Bonaparte ; l'ongle du lion était enfoncé partout, et j'avais une espèce de plaisir d'irritation à croire le sentir dans mon flanc. M. Daru ne me cacha point la colère de Napoléon [1], mais il me dit qu'en conservant la péroraison, sauf une douzaine de mots, et en changeant presque tout le reste, je serais reçu avec de grands applaudissements. On avait copié le discours au château en en supprimant quelques phrases et en en interpolant quelques autres. Peu de temps après, il parut dans les provinces imprimé de la sorte.

« Ce discours est un des meilleurs titres de l'indépendance de mes opinions et de la constance de mes principes. M. Suard, libre et ferme, disait que ce discours, lu en pleine Académie, aurait fait crouler les voûtes de la salle sous un tonnerre d'applaudissements. Se figure-t-on, en effet, le chaleureux éloge de la liberté prononcé au milieu de la servilité de l'Empire ?

« J'avais conservé ce discours avec un soin religieux ; le malheur a voulu que tout dernièrement, en quittant l'infirmerie de Marie-Thérèse, on a brûlé une foule de papiers parmi lesquels le discours a péri. Je le regrette, non pour ce que peut valoir un discours académique, mais pour la singularité du monument. J'y avais placé le nom de mes confrères dont les ouvrages m'avaient fourni le prétexte de manifester des sentiments honorables.

[1] M. Fiévée entre dans plus de détails que M. de Châteaubriand sur la colère de Napoléon : « Les cris de la faction philosophique sur les conséquences que pourrait avoir ce discours ont été si violents, que l'empereur en a été étourdi. » M. Fiévée, plus loin, donne ainsi son opinion *personnelle* à l'empereur : « M. de Châteaubriand s'est fort bien conduit. Puisqu'il ne pouvait éviter de prononcer l'éloge de M. de Chénier, que voulait-on qu'il fît ? Sans y être contraint, si l'orateur avait gardé le silence sur le procès de Louis XVI, c'est dans le discours de M. de Châteaubriand ce que le public aurait spécialement remarqué ; le crime n'en aurait pas été moins flétri, et M. de Châteaubriand perdait beaucoup de la considération qu'il s'était acquise. » (Fiévée, *Correspondance avec Bonaparte*, note 78, t. III, p. 122 et suiv.)

« Dans le manuscrit qui me fut rendu, le commencement du discours qui a rapport aux opinions de Milton était barré d'un bout à l'autre de la main de Bonaparte. Une partie de ma réclamation contre l'isolement des affaires, dans lequel on voudrait tenir la littérature, était également *stigmatisée* au crayon. L'éloge de l'abbé Delille, qui rappelait l'émigration, la fidélité du poëte aux malheurs de la famille royale et aux souffrances de ses compagnons d'exil, était mis entre *parenthèses;* l'éloge de M. de Fontanes avait une *croix*. Presque tout ce que je disais sur M. de Chénier, sur son frère, sur le mien, sur les autels expiatoires que l'on préparait à Saint-Denis, était *haché* de traits. Le paragraphe commençant par ces mots : « M. de Chénier adora la « liberté, etc., » avait *une double rature* longitudinale. Je suis encore à comprendre comment le texte de ce discours corrompu, publié par les agents de l'Empire, a conservé assez correctement ce paragraphe :

« M. de Chénier adora la liberté : pourrait-on lui en faire « un crime? Les chevaliers mêmes, s'ils sortaient aujourd'hui « de leurs tombeaux, suivraient les lumières de notre siècle. « On verrait se former une illustre alliance entre l'honneur « et la liberté, comme sous le règne de Valois les créneaux « gothiques couronnaient avec une grâce infinie, dans nos « monuments, les ordres empruntés de la Grèce.

« La liberté n'est-elle pas le plus grand des biens et le « premier des besoins de l'homme? Elle enflamme le génie, « elle élève le cœur, elle est nécessaire à l'ami des muses « autant que l'air qu'il respire. Les arts peuvent, jusqu'à « un certain point, vivre dans la dépendance, parce qu'ils « se servent d'une langue à part qui n'est pas entendue de « la foule; mais les lettres, qui parlent une langue univer- « selle, languissent dans les fers. Comment tracerait-on « des pages dignes de l'avenir, s'il faut s'interdire, en écri- « vant, tout sentiment magnanime, toute pensée forte et « grande? La liberté est si naturellement l'amie des sciences

« et des lettres, qu'elle se réfugie auprès d'elles, lorsqu'elle « est bannie du milieu des peuples. C'est vous, messieurs, « qu'elle charge d'écrire ses annales, de la venger de ses « ennemis, de transmettre son nom et son culte à la der- « nière postérité. »

« Je n'invente, je ne change rien; on peut lire le passage imprimé dans l'édition furtive. L'objurgation contre la tyrannie qui suivait ce morceau sur la liberté, et qui en faisait le pendant, est supprimée en entier dans cette édition de police. La péroraison est conservée; seulement l'éloge de nos triomphes, dont je faisais honneur à la France, est tourné tout entier au profit de Napoléon.

« Tout ne fut pas fini, quand on eut déclaré que je ne serais pas reçu à l'Académie, et qu'on m'eut rendu mon discours. On voulait me contraindre à en écrire un second; je déclarai que je m'en tenais au premier, et que je n'en ferais pas d'autre. Des personnes pleines de grâce, de générosité et de courage, que je ne connaissais pas, s'intéressèrent à moi. Madame Lindsey, qui m'avait ramené de Calais, parla à madame Gay, laquelle s'adressa à madame Regnaud de Saint-Jean-d'Angely [1] : elles parvinrent à remonter jusqu'au duc de Rovigo et l'invitèrent à me laisser à l'écart. Les femmes de ce temps-là interposaient leur beauté entre la puissance et l'infortune.

« Tout ce bruit se prolongea par les prix décennaux jusque dans l'année 1812. Bonaparte, qui me persécutait, fit pourtant demander à l'Académie, à propos de ces prix, pourquoi elle n'avait point mis sur les rangs le *Génie du Christianisme* [2]? L'Académie s'expliqua; plusieurs de mes confrères écrivirent leur jugement peu favorable à mon ouvrage. J'aurais pu leur dire ce qu'un poëte grec dit à un

[1] M. Fiévée assure que M. de Châteaubriand avait été précisément *dénoncé* à l'empereur par Regnaud de Saint-Jean-d'Angely.

[2] Cette pensée de voir un prix décennal donné au *Génie du Christianisme* remontait à quelques années déjà dans l'esprit de l'empereur : Fontanes, en

oiseau : « Fille de l'Attique, nourrie de miel, toi qui chantes « si bien, tu enlèves une cigale, bonne chanteuse comme « toi, et tu la portes pour nourriture à tes petits. Toutes « deux ailées, toutes deux habitant ces lieux, toutes deux « célébrant la naissance du printemps, ne lui rendras-tu pas « la liberté? Il n'est pas juste qu'une chanteuse périsse du « bec d'une de ses semblables. »

L'édition furtive du *Discours* dont parle M. de Châteaubriand a presque entièrement disparu. On serait pourtant curieux de savoir comment l'auteur des *Martyrs* parlait de l'auteur de *Tibère*, comment il jugeait « un ennemi. » Un exemplaire retrouvé par hasard me permet de détacher ce passage :

« Je ne troublerai point la mémoire d'un écrivain qui fut votre collègue et qui compte encore parmi vous des admirateurs et des amis : il devra à cette religion, qui lui parut si méprisable dans les écrits de ceux qui la défendent, la paix que je souhaite à sa tombe. Mais ici même, messieurs, ne serais-je pas assez malheureux pour trouver un écueil? car, en portant aux cendres de M. Chénier le tribut du respect que tous les morts réclament, je crains de rencontrer sous mes pas des cendres bien autrement illustres. Si des interprétations peu généreuses voulaient me faire un crime de cette émotion involontaire, je me réfugierais au

effet, en une pièce adressée à M. de Châteaubriand et qu'il avait, après bien des hésitations, permis de publier, Fontanes disait :

Ta gloire est sûre, il faut l'attendre ;
Ce n'est point un présage vain.
Chérile n'osera prétendre
Au prix qu'un nouvel Alexandre
Promet à l'illustre écrivain.

Cette strophe et la suivante ont été omises dans la récente édition des *Œuvres de Fontanes* (voyez tome I, p. 92) ; on les trouvera à la page 18 du *Nouvel Almanach des Muses*, donné en 1811 par M. Beuchot.

pied de ces autels expiatoires qu'un puissant monarque élève aux mânes de nos rois et de leurs dynasties outragées.

« Ah ! qu'il eût été plus heureux pour M. de Chénier de n'avoir point participé à ces calamités publiques qui retombent enfin sur sa tête ! Il a su, comme moi, ce que c'est que de perdre, dans les orages populaires, un frère tendrement aimé ! Qu'auraient dit nos malheureux frères, si Dieu les eût appelés dans le même jour à son tribunal ? S'ils s'étaient rencontrés au moment suprême, avant de confondre leur sang, ils nous auraient crié sans doute : « Cessez vos guerres « intestines, revenez à des sentiments d'amour et de paix. « La mort frappe également tous les partis, et vos cruelles « divisions nous coûtent la jeunesse et la vie. » Tels auraient été leurs cris fraternels.

« Si mon prédécesseur pouvait entendre ces paroles, qui ne consolent plus que son ombre, il serait sensible à l'hommage que je rends à son frère, car il était naturellement généreux. Ce fut même cette générosité de caractère qui l'entraîna vers des nouveautés bien séduisantes sans doute, puisqu'elles promettaient de nous rendre les vertus de Fabricius ; mais bientôt, trompé dans ses espérances, son humeur s'aigrit, son talent se dénature. Transporté de la solitude du poëte au milieu des factions, comment aurait-il pu se livrer à ces sentiments affectueux qui font le charme de la vie ? Heureux s'il n'eût vu d'autre ciel que le ciel de la Grèce, sous lequel il était né ! s'il n'eût contemplé d'autres ruines que celles de Sparte et d'Athènes ! Je l'aurais peut-être rencontré dans la belle patrie de sa mère, et nous nous serions juré amitié sur les bords du Permesse ; ou bien, puisqu'il devait revenir aux champs paternels, que ne me suivit-il dans les déserts où je fus porté par nos tempêtes ? Le silence des forêts aurait calmé cette âme troublée, et les cabanes des sauvages l'eussent peut-être réconcilié avec les palais des rois. Vains souhaits ! M. de

Chénier resta sur le théâtre de nos agitations et de nos douleurs. Atteint, jeune encore d'une maladie mortelle, vous le vîtes s'incliner lentement sur la tombe.... »

J'ai laissé volontiers la parole à M. de Châteaubriand, mais je n'oserais la reprendre après lui.

CH. LABITTE.

Janvier 1844.

POÉSIES

DE

MARIE-JOSEPH CHENIER

PREMIÈRE PARTIE.

ŒUVRES ANCIENNES.

DISCOURS EN VERS.

SUR LA CALOMNIE.

Nunquamne reponam,
Vexatus toties?
JUVÉNAL, Sat. I.

Nous avons parmi nous détruit la tyrannie.
Ne détruirons-nous pas l'impure calomnie?
J'entends déjà frémir, au nom de liberté,
Ce monstre enorgueilli de son impunité.
Les lois à son poignard opposent leur égide;
Mais, bravant du sénat la justice rigide,
Il insulte au courroux des impuissantes lois,
Et de la renommée usurpe les cent voix.

D'écrivains, d'imprimeurs quelle horde insensée
Diffame ce bel art de peindre la pensée!
Un faquin sans esprit, chansonnier des valets,
De refrains d'antichambre habillant ses couplets,
Compile lourdement de tristes facéties,
Qu'il orne avec raison du nom de *rapsodies*[1]:
Le stupide Léger[2] veut remplacer Piron;
Fantin[3] se croit Tacite, et Richer[4] Cicéron[5]:

[1] Les *Rapsodies*, petit journal du temps, rédigé par Villiers. — [2] Léger, auteur et acteur du théâtre du Vaudeville. — [3] Fantin-Désodoards, auteur d'une mauvaise *Histoire de France*. — [4] Richer-Sérizy, éditeur de l'*Accusateur public*, journal monarchique. — [5] On lisait ici dans la première édition :

Contre tout l'Institut Charlemagne conspire :
Le fiel est leur talent; la fange est leur empire.
Cent grimauds, de Zoïle effrontés écoliers,
Barbouillant à l'envi des pamphlets journaliers,
Vont prendre tour à tour leçon de calomnie
Chez le docte Suard, qui ment avec génie.....

Le démon du mensonge inspire leurs brochures;
Un peu d'or fait couler des flots d'encre et d'injures.
Même en ces temps de gloire où des soldats français
Tous les fleuves toscans attestent les succès,
Dans les murs de Paris l'Autriche a son armée
Qui, faisant chaque jour mentir la renommée,
De loin, par des pamphlets signalant sa valeur,
Poursuit sous des lauriers Bonaparte vainqueur,
Et, vantant des Germains la prudente retraite,
Pour l'aigle fugitive embouche la trompette.

Dans ce nombreux essaim, doublement indigent,
Nul n'a besoin d'honneur; tous ont besoin d'argent.
A la honte aguerris, ces forbans littéraires
Ont mis leur conscience aux gages des libraires.
Envieux par nature, et brigands par métier,
Ils vendent l'infamie à qui veut la payer;
Et, meublant de Maret la boutique infernale,
Ils dînent du mensonge, et soupent du scandale.

Bon! me dit un lecteur, à quoi tendent ces vers?
Ce bas monde est rempli de sots et de pervers.
Mais veux-tu, des héros négligeant la peinture,
Abaisser tes crayons à la caricature?
Et le hideux portrait des bâtards de Gacon
Doit-il souiller la main qui peignit Fénelon?
A Fonvielle, à Langlois [1], daigneras-tu répondre?
Leur nom seul prononcé suffit pour les confondre.
Prétends-tu, déchaîné contre ce vil troupeau,
Armé des fouets vengeurs d'Horace et de Boileau,
Fesser le grand orgueil du petit L.....?
Rendre d'un Jolivet la bêtise immortelle?
Et, du plat Souriguère [2] exhumant les écrits,
Disputer au néant ses plus chers favoris?

[1] Fonvielle, journaliste peu connu. Langlois concourait à la rédaction des *Actes des Apôtres*, de *la Quotidienne* et du *Précurseur*. — [2] Souriguère, rédacteur du *Miroir*.

Il les réclamerait ; c'est tenter l'impossible.
Organe du public, la censure inflexible,
Exerçant à loisir le pouvoir d'un bon mot,
Punira Lormian[1] du malheur d'être un sot.
Un défaut naturel veut quelque tolérance :
Il sait ennuyer ; soit : on sait bâiller en France.
Pour moi, je ne veux point, Don-Quichotte nouveau,
De prétendus géants me remplir le cerveau,
Et, la lance en arrêt, cherchant les aventures,
Ou redresser les torts, ou venger les injures.
Mercier[2] combat Newton, Voltaire et le bon sens ;
Il sera ridicule ; il le veut, j'y consens.
Qu'il nous vante Rétif[3], son émule en folie ;
Que, d'un fard imposteur enluminant Thalie,
En doucereux jargon surpassant ses rivaux,
Demoustier dans ses vers commente Marivaux ;
Que le cousin Beffroi reste au fond de la lune ;
Que Dumolard nous glace à la même tribune
Où la raison sublime allumait son flambeau,
Où discutait Barnave[4], où tonnait Mirabeau ;
Sur sa lyre de plomb que Souriguère chante
De Dumont converti l'humanité touchante ;
Que le moine Gallais[5], burlesquement disert,
De Midas Bénezech fasse un nouveau Colbert :
A tous ces beaux esprits il est permis d'écrire,
Et j'attends qu'un décret me condamne à les lire.

Plus tolérant encor, je souffre qu'en tout lieu
Trissotin-Rœderer[6] se dise Montesquieu.
Poursuis, cher Trissotin : doctement ridicule,
Écrase le bon sens sous ta lourde férule ;
Et, de la renommée épris à son insu,
Régente l'univers sans en être aperçu.
Un sot est toujours vain. En passant dans la rue,
Vous nommez Démosthène ; et Lémerer[7] salue.

[1] La première édition portait *Morellet*. — [2] L'auteur du *Tableau de Paris*. — [3] Rétif de La Bretonne. — [4] La première édit. portait *Sieyes*. — [5] Rédacteur du *Journal de Paris*. — [6] Rœderer, rédacteur du *Journal d'Économie politique*, et propriétaire du *Journal de Paris*. — [7] Lémerer, député à la Convention.

L'auteur même du *Sourd*[1] n'est pas exempt d'orgueil.
De Richer, de Ferlus[2], c'est le commun écueil;
Et Gallais, qui n'a point, mais qui donne la gloire,
Croit que le sort du monde est dans son écritoire.

On condamne à l'oubli de petits charlatans
Mécontents du public, et d'eux-mêmes contents;
Mais c'est peu d'ennuyer : les sots veulent proscrire.
A leur honte vénale on les a vus sourire.
Ils pouvaient, retranchés dans leur obscurité,
Échapper aux sifflets de la postérité :
Vaincus par l'ascendant d'une étoile ennemie,
Ils ont cherché l'éclat, l'argent et l'infamie.
Ah! ce n'est pas ainsi que les esprits bien faits
Méditent à loisir de durables succès :
Ils ne franchissent point la limite sacrée,
Et par eux la décence est toujours honorée.
L'écrivain philosophe, au-dessus des clameurs,
Instruit par la morale et même par ses mœurs;
La balance à la main, le sévère critique
Voit couronner son front du laurier didactique;
Armé de la satire, un utile censeur,
Avoué par le goût, en est le défenseur.
Le crime est au delà : tout libelliste avide,
Armé de l'imposture, est un lâche homicide.
Le plus vil a le prix dans un métier si bas.
Mentir est le talent de ceux qui n'en ont pas;
Nuire est la liberté qui convient aux esclaves.
Pour donner aux Français de nouvelles entraves,
De libelles fameux les auteurs inconnus
Ont sur ce noble droit fondé leurs revenus.

Comme eux, nos décemvirs, ces tyrans du génie,
Chérissaient, protégeaient, vantaient la calomnie;
Et du chêne civique ils couronnaient le front
Qu'à Rome on eût flétri d'un solennel affront.

[1] Desforges, auteur comique, mort en 1806. — [2] La première édit. portait *Babeuf*.

Ah! si quelque insensé défendait leur système,
Regarde, lui dirais-je, et prononce toi-même:
Vois le crime, usurpant le nom de liberté,
Rouler dans nos remparts son char ensanglanté;
Vois des pertes sans deuil, des morts sans mausolées;
Les grâces, les vertus, d'un long crêpe voilées;
Près d'elles le génie éteignant son flambeau,
Et les beaux-arts pleurant sur un vaste tombeau.
Ces malheurs sont récents. Quel monstre les fit naître?
A sa trace fumante on peut le reconnaître:
La calomnie esclave, à la voix des tyrans,
De ses feux souterrains déchaîna les torrents,
Qui, du Var à la Meuse étendant leurs ravages,
Ont séché les lauriers croissant sur nos rivages.
Nos champs furent déserts, mais peuplés d'échafauds;
On vit les innocents jugés par les bourreaux:
La cruelle livrait aux fureurs populaires
Du sage Lamoignon les vertus séculaires;
Elle égorgeait Thouret, Barnave, Chapelier[1],
L'ingénieux Bailly, le savant Lavoisier,
Vergniaux, dont la tribune a gardé la mémoire,
Et Custine, qu'en vain protégeait la victoire[2],
Condorcet, plus heureux, libre dans sa prison,
Échappait au supplice en buvant le poison.
O temps d'ignominie, où, rois sans diadème,
Des brigands, parvenus à l'empire suprême,
Souillant la liberté d'éloges imposteurs,
Immolaient en son nom ses premiers fondateurs!

Allons, plats écoliers, maîtres dans l'art de nuire,
Divisant pour régner, isolant pour détruire,
Suivez encor d'Hébert[3] les sanglantes leçons;
Sur les bancs du sénat placez les noirs soupçons;
Qu'au milieu des journaux la loi naisse flétrie;
Dans les pouvoirs du peuple insultez la patrie;

[1] Députés à la Constituante. — [2] On lisait dans la première édition : Custine et Beauharnais, noms chers à la victoire.

[3] Auteur du *Père Duchesne*.

Qu'un débat scandaleux s'élève, à votre voix,
Entre le créateur et l'organe des lois.
Empoisonnez de fiel la coupe domestique;
Étouffez les accents de la franchise antique;
Courez dans tous les cœurs attiédir l'amitié;
Séchez dans tous les yeux les pleurs de la pitié;
Opposez aux vivants l'éloquence des tombes;
Prêchez l'humanité, mais parlez d'hécatombes;
Plus coupables encor, tels que de noirs corbeaux,
Osez des morts fameux déchirer les lambeaux;
Auprès de leurs rayons rassemblez vos ténèbres;
Brisez vos faibles dents sur leurs pierres funèbres.
Ah! de ces demi-dieux si les noms révérés
Par la gloire et le temps n'étaient pas consacrés,
Leur immortalité deviendrait votre ouvrage:
La calomnie honore en croyant qu'elle outrage.

Narcisse et Tigellin, bourreaux législateurs,
De ces menteurs gagés se font les protecteurs:
De toute renommée envieux adversaires,
Et d'un parti cruel plus cruels émissaires,
Odieux proconsuls, régnant par des complots,
Des fleuves consternés ils ont rougi les flots [1].
J'ai vu fuir, à leur nom, les épouses tremblantes;
Le *Moniteur* fidèle, en ses pages sanglantes,
Par le souvenir même inspire la terreur,
Et dénonce à Clio leur stupide fureur.
J'entends crier encor le sang de leurs victimes;
Je lis en traits d'airain la liste de leurs crimes;
Et c'est eux qu'aujourd'hui l'on voudrait excuser!
Qu'ai-je dit! on les vante! et l'on m'ose accuser!
Moi, jouet si longtemps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,

[1] Chénier ajoutait dans la première édition:

D'un peuple trop crédule adulateurs impies,
De l'État épuisé dévorantes harpies,
Gorgés de sang et d'or, ces tyrans du sénat
Aux juges meurtriers dictaient l'assassinat.....

Seul, attendant la mort quand leur coupable voix
Demandait à grands cris *du sang et non des lois!*
Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là même dans l'ombre armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné,
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné!
L'injustice agrandit une âme libre et fière.
Ces reptiles hideux, sifflant dans la poussière,
En vain sèment le trouble entre son ombre et moi :
Scélérats! contre vous elle invoque la loi.
Hélas! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié;
Mais ils vous ressemblaient : ils étaient sans pitié.
Si le jour où tomba leur puissance arbitraire,
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère
Qu'au fond des noirs cachots Dumont avait plongé [1],
Et qui deux jours plus tard périssait égorgé,
Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de thermidor la septième journée
Sous les feux du Lion ramènera l'année,
O mon frère! je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là, souvent tu verras près de ton mausolée
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs;
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

Ah! laissons là nos jours mêlés de noirs orages;
Voulons-nous remonter le long fleuve des âges?
Partout la calomnie a de traits imposteurs
Du genre humain trompé noirci les bienfaiteurs.

[1] André Dumont que la Convention chargea d'une mission dans le département de la Somme. Il fut, sous l'Empire, sous-préfet à Abbeville, et il y vint mourir après la révolution de Juillet 1830.

Contre leur souvenir elle ose armer l'histoire :
Dans la nuit, sur le seuil du Temple de Mémoire,
Elle veille et combat l'auguste vérité,
Qui s'avance à pas lents vers la postérité.
Aux intrigues de cour c'est elle qui préside;
Souvent elle embrasa de sa flamme homicide
Le tribunal auguste où dut siéger Thémis.
O juges des Calas! vous lui fûtes soumis.
Ses clameurs poursuivaient Abélard sous la haire,
L'Hospital au conseil, Fénelon dans la chaire,
Turenne et Luxembourg sous les tentes de Mars;
Denain même la vit sur les pas de Villars;
Et Catinat, couvert des lauriers de Marsailles,
Au lever de Louis la trouva dans Versailles.
Les Cévennes longtemps ont redouté sa voix;
Elle guidait Bâville, elle inspirait Louvois.
N'est-ce pas elle encor qui, dans Athène ingrate,
Exilait Aristide, empoisonnait Socrate;
Qui dans Rome opprimée égorgeait Cicéron,
Ouvrait les flancs glacés du maître de Néron?
Elle espéra flétrir de son poison livide
La palme de Virgile et le myrte d'Ovide.
Si l'arrêt d'un tyran fait massacrer Lucain,
Chez un peuple asservi chantre républicain;
Du vulgaire envieux si la haine frivole
A l'Homère toscan ferme le Capitole;
Si je vois du théâtre et l'amour et l'orgueil,
Molière, admis à peine aux honneurs du cercueil;
Milton vivant proscrit, mourant sans renommée,
Et la muse du Tage à Lisbonne opprimée;
Helvétius contraint d'abjurer ses écrits;
Le Pindare français [1], loin des murs de Paris
Fuyant avec la gloire, et cherchant un asile;
Les cités se fermant devant l'auteur d'*Émile;*
Sur l'éternel fléau de leurs jours malheureux
J'interroge en pleurant ces mortels généreux :

[1] J. B. Rousseau (*V.* plus loin l'épître à Le Sueur où Chénier a reproduit ces vers.)

Leurs mânes irrités nomment la calomnie.
On ne vit pas toujours son audace impunie.
Pope chez les Anglais, Voltaire parmi nous,
Souillés des noirs venins de ses serpents jaloux,
Repoussant les conseils d'une molle indulgence,
A leurs vers enflammés dictèrent la vengeance.
Guidé par le plaisir vers ces divins écrits,
Le lecteur indigné confond dans son mépris
Les Blackmores [1] français, les Frérons d'Angleterre;
L'avenir tout entier leur déclare la guerre;
Pour l'effroi des méchants, un immortel burin
Grava ces noms flétris sur des tables d'airain.
O poëtes de l'homme! et mes brillants modèles,
Ainsi que vous noirci de crayons infidèles,
A Windsor, à Ferney, sous de riants berceaux,
J'irai de vos couleurs abreuver mes pinceaux;
Et si, dans les transports d'un délire homicide,
Prenant leurs faibles traits pour les flèches d'Alcide,
Langlois, Beaulieu, Crétot [2], Souriguère, Fantin,
Ont par la calomnie illustré mon destin,
Fantin, Crétot, Beaulieu, Langlois et Souriguère,
Entourés tout à coup d'une affreuse lumière,
Au défaut du carcan, qu'ils ont trop mérité,
Subiront dans mes vers leur immortalité.

Quel sujet de vengeance arma ces doctes plumes,
Noircit tant de journaux, salit tant de volumes?
Des sots de mon pays ai-je été l'oppresseur?
M'a-t-on vu gourmander, dans un vers agresseur,
De ces nains orgueilleux la grotesque insolence?
Je lisais Rœderer, et bâillais en silence;
Je supportais Lézai [3], ce pédant jouvenceau,
Qui n'est qu'un Rœderer, et se croit un Rousseau.
Ce n'est pas que jamais, infidèle au mérite,
Ma muse ait trafiqué d'un suffrage hypocrite,

[1] Richard Blackmore, journaliste anglais, contemporain d'Addison. — [2] Crétot, journaliste obscur. Beaulieu travaillait au *Miroir*. — [3] Adrien Mernézia, marquis de Lézai, député aux états généraux, ami de Rœderer et qui aimait à citer Rousseau.

Quand les Cotins du jour, flatteurs intéressés,
Prodiguent aux Cotins qui les ont encensés
Cet opprobre banal qu'ils nomment leur estime;
Moi, qui ne sais offrir qu'un tribut légitime,
Et qui, pour tout trésor, ne voudrais obtenir
Que d'être aimé de ceux qu'aimera l'avenir,
Je mets quelque distance entre Achille et Thersite;
Pour l'éloge et le blâme également j'hésite.
Ils veulent l'un et l'autre un esprit délicat :
Tout louer est d'un sot, tout blâmer est d'un fat.
En estimant Daunou, Lanjuinais, Révellière,
Je méprise un Dumont, geôlier sous Robespierre.
Louvet, dans le péril [1], se dévoua pour tous,
Et flétrit les tyrans quand ils régnaient sur nous;
Mais, lorsqu'ils ne sont plus, si Rovère [2] les brave,
Sous l'habit d'affranchi je reconnais l'esclave.
La bacchante, affectant une fausse pudeur,
Imite mal d'Hébé la grâce et la candeur :
Les vains déguisements d'un pénible artifice
Bientôt laissent percer les grimaces du vice;
Et le masque imposant dont il est revêtu
N'est qu'un hommage affreux qu'il rend à la vertu.

Le talent me fut cher; et, si des derniers âges
Souvent j'ai célébré les chantres et les sages,
Je n'ai pas prétendu, dans mes dégoûts savants,
De la gloire des morts accabler les vivants.
Que, suivant à son gré ces routes incertaines,
Clément veuille égaler Zoïle et Desfontaines [3];
Que dans ses lourds écrits, froidement irrité,
Il dénonce son siècle à la postérité;
Ma voix, pour décerner un hommage équitable,
N'attend pas que le temps, de sa faux redoutable,

[1] Louvet de Couvray, membre de la Convention, ennemi de Robespierre, et auteur de *Faublas*. — [2] Conventionnel; la première édition portait : « Le vil Suard. » — [3] La première édition porte :

Desfontaines lançait des flèches incertaines,
Piron d'un trait plus sûr atteignit Desfontaines.....

Ait réuni Saint-Pierre à Jean-Jacque, à Buffon,
Garat à Condillac et Lagrange à Newton :
Les illustres vivants seront des morts illustres.
A l'humaine injustice épargnons quelques lustres;
Au sein du présent même écoutant l'avenir,
Certain de ses décrets, je veux les prévenir.
J'aime à voir Andrieux [1], avoué par Thalie,
Des humains, en riant, crayonner la folie;
Parny dicter ses vers mollement soupirés;
En ses malins écrits, avec goût épurés,
Palissot aiguiser le bon mot satirique;
Le Brun ravir la foudre à l'aigle pindarique;
Delille, nous rendant le cygne aimé des dieux,
Moduler avec art ses chants mélodieux;
Et, de l'Eschyle anglais évoquant la grande ombre,
Ducis tremper de pleurs son vers tragique et sombre.

Si La Harpe autrefois, blessant la vérité,
Voulut noircir mes jours d'un fiel non mérité,
Oubliant sa brochure et non pas *Mélanie*,
Au temps où sa vieillesse allait être bannie,
Plein du respect qu'on doit au talent malheureux,
J'ai du moins adouci des coups trop rigoureux.
Des arts abandonnés réparant l'infortune,
J'ai de leur souvenir embelli la tribune;
Talleyrand méconnu, dans l'exil a gémi :
Il était délaissé, je devins son ami;
Un décret du sénat le rendit à la France.
J'ai vécu libre et fier, mais sans intolérance,
Plaignant le sot crédule, abhorrant l'imposteur,
Souvent persécuté, jamais persécuteur,
Adversaire constant de toute tyrannie,
Ami de la vertu, défenseur du génie,
Convaincu seulement du crime détesté
D'avoir aimé, servi, chanté la liberté.
Oui, j'ai commis ce crime, et je m'en glorifie;
Oui, les sucs généreux de la philosophie

[1] Dans la première édition, c'était Colin d'Harleville.

Ont contre les revers fortifié mon cœur;
De préjugés vieillis ils m'ont rendu vainqueur.
Aux feux qu'ont allumés Rousseau, Bayle et Voltaire,
J'ai vu se dissiper cette ombre héréditaire,
Qui couvrait les humains dans la nuit expirants,
Et j'ai su mériter la haine des tyrans.
Des esclaves vendus la colère débile
Des cris calomnieux a fatigué ma bile;
Ma muse d'Archiloque implora le courroux.
Ma muse enfin retourne à des travaux plus doux.
Amitié, dont les soins font oublier l'envie;
Arts, brillants séducteurs qui colorez la vie;
Raison, guide des arts et même des plaisirs;
Embellissez encor mes studieux loisirs!
Ramenez-moi les jours d'audace et d'espérance
Où j'ai peint L'Hospital, ce Caton de la France;
Où Bouleyn et Seymour ont fait couler des pleurs;
Où le grand Fénelon, paré de quelques fleurs,
Et du fond de sa tombe accueillant mon hommage,
Dictait mes vers empreints de sa fidèle image!
Les nombreux ennemis contre moi conjurés
Affermiront mes pas, déjà plus assurés.
Je laisse à mes écrits le soin de ma défense.
Le dieu qui dans son art instruisit mon enfance
Donne à ses nourrissons un exemple sacré :
Si l'impudent satyre est par lui déchiré,
S'il punit d'un Midas les caprices stupides,
S'il écrase un Python sous ses flèches rapides,
De ses feux bienfaisants il mûrit les moissons;
Dans ses douze palais il conduit les saisons;
Il préside aux concerts des doctes Immortelles,
Et sur sa lyre d'or il chante au milieu d'elles.

(1795.)

LES POËMES DESCRIPTIFS.

Le Pinde a vu des jours en talents plus fertiles;
Des lois y séparaient les genres et les styles;
Et les chantres fameux s'empressaient d'obéir
A ces lois du bon sens, du goût et du plaisir.
Sa trompette à la main, l'héroïque épopée
Célébrait les exploits, les crimes de l'épée;
Simple avec majesté, la tragédie en pleurs
Consacrait dans ses vers les illustres malheurs;
L'aimable comédie au sourire pudique
Offrait à nos travers un miroir véridique;
L'ode mélodieuse, et chantant tour à tour
Les dieux et les festins, les héros et l'amour,
Aux élans du génie abandonnait sa lyre;
Le ridicule heureux d'une utile satire
Flétrissait les méchants, humiliait les sots;
Et la description, se plaçant à propos,
A ces genres divers sobrement départie,
Venait dans chaque tout former une partie.
Aujourd'hui, nous dit-on, c'est un genre nouveau:
Des grimauds impuissants, dont jamais le cerveau
N'a saisi les contours d'un sujet noble et riche,
D'une image stérile enflent chaque hémistiche,
Sur un papier rebelle, et d'un esprit glacé,
Riment avec effort ce qu'un autre a pensé,
De vingt compilateurs compilent les merveilles,
Assomment le public endormi par leurs veilles;
Et chacun d'eux, vanté sans mesure et sans choix,
Devient dans un journal le grand homme du mois.
L'un, en moitiés de vers distribuant sa prose,
Comptant chaque pistil dans l'œillet ou la rose,
Oubliant les parfums, négligeant les couleurs,
A l'aide de Jussieu rime un traité des fleurs;
L'autre, d'un air niais qu'il prend pour de la grâce,
En pleine basse-cour établit son Parnasse,

Ronfle avec l'animal aux Hébreux défendu,
Nasille avec l'oison dans sa mare étendu,
Et, toujours au bon goût alliant l'harmonie,
Glousse avec les dindons, ses rivaux en génie.

Un bruit soudain s'élève aux marais d'Hélicon.
D'où vient-il? Un Orphée, argonaute gascon [1],
Sur la foi de Giguet [2], et non pas de Zéphyre,
Va courir l'Océan sans boussole et sans lyre;
Mais, lourd ménétrier, tremblant navigateur,
Il trompera l'espoir de Giguet l'armateur :
Il n'ira point creuser les mines de Golconde;
Ne le soupçonnez pas de découvrir un monde;
Sans même avoir l'honneur d'être battu des flots,
Le chantre monotone endort les matelots,
Et, dans un calme plat faisant tous ses naufrages,
Traverse avec l'ennui de stériles rivages,
Jusque sous l'équateur va porter les hivers,
Et gravit sur des monts moins glacés que ses vers.

Ne sachant se borner, la sottise étourdie
Voit dans chaque matière une encyclopédie ;
Elle offre en un sujet tristement allongé
Du monde en raccourci l'éternel abrégé,
Et, s'égarant toujours, toujours plus en arrière,
Croit, en quittant la route, étendre la carrière.
Tel on vit autrefois le marseillais Dulard [3],
Riche en mots superflus, et maître d'Esménard,
Sur les *œuvres de Dieu* broder un long ouvrage:
Ainsi que les Gascons, les Marseillais font rage.
S'il avait voulu plaire, il eût manqué son but;
Il était sûr au moins d'opérer son salut.
Il enfuya; d'accord: tout rimailleur apôtre
Use amplement du droit d'ennuyer plus qu'un autre.

[1] Esménard, auteur du poëme de *la Navigation*. — [2] Libraire, associé de Michaud. — [3] Auteur d'un poëme intitulé : *Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la nature*.

Béni par les croyants quand ses vers sont maudits,
S'il ne monte au Parnasse, il monte en paradis.

Pour vous, auteur profane, en un sujet fertile
Fuyez des longs discours l'étalage inutile.
L'éloquent écrivain n'est jamais babillard :
Qui sait beaucoup dit peu, mais choisit avec art ;
Qui ne sait rien dit tout, hors ce qu'il fallait dire.
Et ne rirait-on pas du poëte en délire
Qui, chantant le bel art par l'amour inventé,
Et qu'au point le plus haut Raphaël a porté,
Au lieu de peindre aussi nous déduirait par liste
L'école, les travaux, le nom de chaque artiste,
Et, poursuivant au Louvre, une plume à la main,
Titien, Michel-Ange, et Rubens, et Poussin,
Épuisant Gérard-Dow, Miéris et Van-Ostade,
N'osant nous épargner la moindre bambochade,
Copiste sans génie, et même sans pinceaux,
Du muséum entier rimerait les tableaux?

Que le Pinde français laisse à la Germanie
Du genre descriptif l'insipide manie.
Thompson, chez les Anglais, l'a sans doute illustré;
Et son vers, toujours noble, est souvent inspiré.
Un peu froid, mais facile, harmonieux et sage,
Saint-Lambert peignit moins, et pensa davantage;
Et Delille, égalant ces heureux écrivains,
Sur le ton didactique a chanté les jardins.
On retrouvait encor l'élève de Virgile;
Si même il a depuis, plus recherché qu'habile,
Étalé dans ses vers le prestige éclatant
D'un feu qui, sans chaleur, s'évapore à l'instant,
Jaillissant quelquefois, après mainte bluette,
Un beau trait nous enflamme, et révèle un poëte.
Quant aux plats écoliers qui, dans leurs plats essais,
Vont décrivant toujours et ne peignant jamais,
Nisas peut les guinder au-dessus des archanges;
Mais, trébuchant bientôt sous le poids des louanges,

Ils iront dans l'oubli rejoindre sans retour
Les romans de Fiévée [1], et les vers de Baour.

Amants, dignes amants des Filles de Mémoire,
Qui dédaignez la vogue, et chérissez la gloire,
Préservez vos écrits de ce goût insensé
Produit par l'ignorance, et par elle encensé.
Ce n'était pas ainsi que l'élégant Virgile
Chantait l'art d'obtenir une moisson fertile,
Sous quel astre à la vigne il faut unir l'ormeau,
Par quels soins le pasteur conserve son troupeau,
Et comment se maintient, dans sa ruche agitée,
Le peuple industrieux, délice d'Aristée.
Ce n'était pas ainsi que l'Horace français,
Du Pinde à ses rivaux facilitant l'accès,
Respectant à la fois le sens et l'harmonie,
Frappait ces vers heureux, proverbes du génie,
Et qui, de bouche en bouche en naissant répétés,
Lus, relus mille fois, sont encor médités.

(1805.)

[1] Malgré le jugement de Chénier, *la Dot de Susette* demeure un aimable opuscule.

ÉPITRES.

A LE BRUN.

Digne enfant d'Apollon, successeur des Orphées,
Toi, par qui de nos jours les neuf savantes fées,
Malgré tant de Cotins, soi-disant immortels,
Ne verront point encor s'écrouler leurs autels;
Si tu hais, cher Le Brun, les auteurs à la glace,
Aimes-tu mieux, dis-moi, le délire et l'audace
D'un poëte ignorant qui, sans règle et sans art,
En ses vagues écrits ne suit que le hasard?

Quand la belle Pandore, à la voix du génie,
Reçut en même temps la jeunesse et la vie,
Jupiter, du prodige et confus et jaloux,
Accabla son vainqueur d'un éternel courroux.
Chassé du ciel, privé même de la lumière,
Aucun dieu ne daigna consoler sa misère :
Tous, de leur souverain lâches adulateurs,
Maudirent à l'envi l'objet de ses rigueurs.
Mais la raison n'eut point cette indigne faiblesse
Brûlante d'une auguste et sublime tendresse,
Elle suit le génie; et sa prudente main
Aux pas de cet aveugle enseigne le chemin.
A son guide échappé, quelquefois de ses ailes
Il affrontait encor les voûtes éternelles;
Heureux, quand, mieux que lui veillant à son bonheur,
La raison modérait cette bouillante ardeur!
Enfin, désabusé du séjour du tonnerre,
Cet illustre banni descendit sur la terre.
La raison l'y suivit; et bientôt les mortels
Devinrent confidents des secrets éternels.

O vous, qui recherchez les principes des choses,
Les sublimes effets et les sublimes causes,
Le calcul infini qui forma l'univers,
Et l'espace, et le vide, et les mondes divers,
De ce tout merveilleux l'éternelle harmonie;
Sachez vous méfier de l'aveugle génie;
Adorez la raison, et consultez sa voix.

Et vous, qui d'Apollon suivez les douces lois,
Si vos efforts heureux quelquefois sur la scène
Ressuscitent encor Thalie et Melpomène,
Ou si d'un vol plus haut vos chants audacieux
Célèbrent les combats, les héros et les dieux,
Que la raison sans cesse à vos écrits préside;
Ne vous écartez point de ce fidèle guide.
Non qu'il faille blâmer ces généreux transports
Qui du cygne thébain animent les accords :
Aux banquets d'Apollon quand tu touches la lyre,
O Le Brun, sous tes doigts tout Pindare respire;
Émule de Rousseau, peut-être son vainqueur,
A peine mes regards mesurent ta hauteur;
Mon âme, en un moment sur tes pas élancée,
Ne voit plus que par toi, ne suit que ta pensée;
Et, ne pouvant me perdre avec toi dans les cieux,
Je t'applaudis au moins et du geste et des yeux.
Mais que tu sais unir la sagesse à l'audace!
Dans tes vers, tour à tour pleins de force ou de grâce,
Tantôt j'entends gronder les aquilons fougueux,
Et tantôt soupirer les zéphyrs amoureux.
Tu chéris la raison : ton audace immortelle
A ses divins accents jamais ne fut rebelle;
Non pas cette pédante et lourde déité
Que l'on nomme raison chez la stupidité;
Qui, jusque dans mes vers, d'un compas tyrannique,
Introduit chaque jour l'esprit géométrique,
Et plus d'une fois même à son humble niveau
Prétendit rabaisser et Corneille et Boileau;

Mais la raison sublime, à l'âme grande et fière,
Dont l'œil suit aisément l'aigle dans la carrière;
Compagne de Newton, quand, d'un vol glorieux,
Mortel il pénétra dans le conseil des dieux.

(1783.)

AU MUSICIEN LE SUEUR.

D'où naissent tes chagrins, enfant de l'harmonie?
Quoi! déjà tes rivaux, armant la calomnie,
Font siffler contre toi ses serpents odieux!
L'artiste sans génie est faux, insidieux;
Heureux du mal d'autrui, tout succès le déchire.
Il devient ennemi, du moment qu'il admire.
Quel ennemi, grands dieux, qu'un rival offensé!

D'un immortel éclat le vulgaire blessé
Au mérite éminent paie un tribut d'envie,
Juste envers les tombeaux, ingrat pendant la vie.
Chantre du Portugal, ô chantre infortuné,
De ton pays entier tu meurs abandonné;
Tu meurs dans l'indigence; et ton ombre plaintive,
Sur les rives du Tage errante et fugitive,
Souvent durant la nuit pleure, et de ton trépas
Accuse un roi stupide et des peuples ingrats!
Partout de l'injustice on voit de grands exemples:
Partout ces demi-dieux qui méritaient des temples
N'obtenant que la haine et souvent le mépris;
Voltaire à soixante ans, loin des murs de Paris,
Fuyant avec la gloire, et cherchant un asile;
Les cités se fermant devant l'auteur d'*Émile;*
Le vainqueur de Térence à peine enseveli;
Corneille vieillissant presque mis en oubli;
Milton chez les Anglais mourant sans renommée;
La muse des Toscans à Ferrare opprimée;
Et les inquisiteurs, au fond d'une prison,
Près du vieux Galilée enfermant la raison;

Et la faim consumant l'Apelle de la France[1],
Quand Mignard et Coypel vivaient dans l'opulence.
Ami, l'ignores-tu? Si l'un de tes aïeux
Par ses doctes travaux sut enchanter nos yeux,
Ce peintre, dont l'Europe admire encor les veilles,
Voit un fer sacrilége insulter ses merveilles[2].
Nobles enfants des arts! accourez, vengez-vous;
Punissez un rival qui vous éclipse tous;
Déchirez, mutilez ces vivantes images;
N'épargnez aucun trait; vos coups sont des hommages.
Mais bien plutôt brisez vos stériles pinceaux :
Quand vous auriez détruit ses éloquents tableaux,
D'un si lâche dépit l'éclatante mémoire
Eût seule éternisé votre honte et sa gloire.

Notre âge est moins brillant, mais plus sage et plus doux.
Tu vaincras l'ignorance et tes rivaux jaloux.
L'aimable vérité sort enfin du nuage;
Un jour serein s'élève, et dissipe l'orage.
Ceux qui t'ont méconnu, contraints de s'éclairer,
Rougissent de leur faute, et vont la réparer.
C'est un si beau devoir! Eh! quelle âme insensible,
Au charme le plus pur quelle âme inaccessible,
Méprisant les talents, pères du doux loisir,
A gêner leur essor peut mettre son plaisir?
Heureux imitateur des chants de l'Ausonie,
Chaque jour remplis-toi de son divin génie;
Et, montant chaque jour de succès en succès,
D'un nouveau Pergolèse étonne les Français.
Mais laisse autour de toi gronder quelques profanes;
D'un cagotisme obscur imbéciles organes.
Ces pompes, ces accords, ces chants harmonieux,
Plaisent au roi des rois, au dieu des autres dieux.
Des éternels concerts c'est la mortelle image;
Des arts qu'il a créés il accepte l'hommage;

[1] Le Poussin. — [2] Des envieux mutilèrent les tableaux du peintre Le Sueur qui étaient aux Chartreux.

Offrande noble et sainte! encens digne du ciel!
Ce ciel a tressailli quand le roi d'Israël
Offrait au dieu jaloux un glorieux cantique,
Agitait devant lui sa lyre prophétique,
Et, poussant dans les airs ses accents généreux,
Contre le Philistin conduisait les Hébreux;
Ou lorsque, dans les jours de jeûne et de prière,
Pâles, couverts de cendre, au fond du sanctuaire,
De l'antique Lévi les enfants éplorés
Comme eux faisaient gémir les instruments sacrés.

Habitants du vallon, secondez la nature.
De ce jeune arbrisseau dirigez la culture.
Faudra-t-il que son front, déjà triste et penché,
Au niveau des sillons se courbe desséché?
Portez-lui le tribut de ces ondes fertiles;
Faible et timide encore, à ses rameaux fragiles,
Habitants du vallon, prêtez un sûr appui.
Du doux éclat des fleurs il se pare aujourd'hui:
De plus beaux temps viendront, qui seront votre ouvrage;
Je veux un jour vous voir, assis sous son ombrage,
Quand l'ardent Sirius enflammera les cieux,
Goûter avec transport ses fruits délicieux.

(1787.)

A MON PÈRE.

(FRAGMENT.)

Le ciel a tout à coup fermé le précipice;
A nos larmes, mon père, il est enfin propice;
Tes jours, dans les douleurs à demi consumés,
Par les soins de Geoffroi sont enfin rallumés.
Après de longs chagrins, la nature affaiblie
Elle-même souvent s'abandonne et s'oublie:
Une lutte pénible a vieilli ses ressorts;
L'esprit souffre longtemps, et fait souffrir le corps.

L'édifice attaqué déjà crie et chancelle;
L'homme est près de quitter sa substance mortelle;
Son âme, succombant sous le poids de ses fers,
Demande à s'élancer dans un autre univers,
Appelle, et voit déjà, loin d'un globe d'argile,
Ce monde, espoir du juste, et son unique asile,
Où le bonheur commence, où les maux ne sont plus,
Où devant l'Éternel les temps sont confondus.
Ame, ne fléchis point, roidis ce grand courage;
Le ciel avec plaisir contemple son ouvrage:
L'homme de bien luttant contre l'adversité
Présente un beau spectacle à la divinité.
Il honore ses jours, il rend digne d'envie
Ce cercle de douleurs qu'on appelle la vie;
Il laisse un digne exemple à ceux qui le suivront:
Sous les dieux, sous les lois courbant son noble front,
Chéri de ses pareils, béni des siens qu'il aime,
En guerre avec le sort, en paix avec soi-même,
Sachant mêler ses pleurs aux pleurs de ses amis,
Et sensible surtout aux maux de son pays. . .
. . . . . .

... Tes aïeux ont versé leur sang pour la patrie;
A de nombreux périls ta prudence aguerrie
Fit respecter Louis chez le Maure indompté,
Et du peuple français soutint la majesté.
Mais l'abandon payait ton zèle et tes services,
Quand le sort à tes yeux récompensait les vices;
Tu cédais, ô mon père, et j'ai vu de tes jours
Un venin sombre et lent précipiter le cours.
Et maintenant le ciel, roi de nos destinées,
Va jusqu'à cent hivers prolonger tes années;
Le ciel, te prodiguant ses rayons généreux,
Perce de tes chagrins les voiles ténébreux.
Mais lorsque, terminant tes jours longs et prospères,
Il unira ton ombre aux ombres de nos pères,
Moi, si je te survis, pâle et couvert de deuil,
Je chanterai ton nom dans l'hymne du cercueil.

Ce nom chez les Français ne sera point sans gloire,
Tous les vrais citoyens chériront ta mémoire.
Leur estime t'est due; et tes fils à leur tour
Sauront, n'en doute pas, la conquérir un jour.
Que d'autres, enrichis des misères publiques,
Insultent l'indigent sous leurs toits magnifiques,
Et du peuple affamé calculent les malheurs:
Tes fils ne seront pas héritiers de ses pleurs.
De ma mère et de toi nous aurons en partage
Des biens plus précieux, un plus grand héritage:
Nous aurons les vertus, ces richesses du cœur;
Un souvenir sans tache, et des trésors d'honneur,
Une âme fière et pure, incapable de crainte;
Et l'amour de la gloire, et la liberté sainte,
Méprisant les faveurs qu'il faudrait mendier,
Et vers un ciel jaloux levant son œil altier.
(1787.)

PETITE ÉPITRE A DELILLE [1].

Marchand de vers, jadis poëte,
Abbé, valet, vieille coquette,
Vous arrivez: Paris accourt.
Eh! vite, une triple toilette:
Il faut unir à la cornette
La livrée et le manteau court.
Vous mîtes du rouge à Virgile:
Mettez des mouches à Milton;
Vantez-nous bien du même style
Et les émigrés et Caton;
Surpassez les nouveaux apôtres
En théologales vertus;
Bravez les tyrans abattus,
Et soyez aux gages des autres.

[1] Delille rentrait alors de l'émigration. Chénier a racheté ces âpres sarcasmes dans son *Tableau de la Littérature* où il rend un hommage senti au talent du poëte. (V. d'ailleurs plus haut ce qui est dit de Delille dans le *Discours sur la Calomnie.*)

Vous ne nous direz plus adieu :
Nous rendons les clefs de Saint-Pierre ;
Mais, puisque vous protégez Dieu,
N'outragez plus feu Robespierre.
Ce grand pontife aux indévots
Rendit quelques mauvais offices ;
Il eût été votre héros
S'il eût donné des bénéfices.

Virgile, en de riants vallons,
A célébré l'agriculture ;
Vous, l'abbé, c'est dans les salons
Que vous observiez la nature.
Soyez encor l'homme des champs,
Suivant la cour, suivant la ville.
Votre muse, au pipeau servile,
Immortalisa dans ses chants
Les lacs pompeux d'Ermenonville,
Et les fiers jets d'eau de Marly,
Les déserts bâtis par Monville,
Et les hameaux de Chantilly.
Des princes un peu subalternes,
Des grands seigneurs un peu modernes,
Ont aujourd'hui les vieux châteaux ;
N'importe : le ciel vous fit naître
Trop bas pour aimer vos égaux,
Trop vain pour vous passer de maître.
Les rossignols en liberté
Aiment à confier leur tête
Aux rameaux du chêne indompté,
Que ne peut courber la tempête ;
Pour déployer leur noble voix,
Ils veulent le frais des bocages,
L'azur des cieux, l'ombre des bois ;
Les serins chantent dans les cages.

(1802.)

A VOLTAIRE.

Immortel écrivain, dont les brillants ouvrages
Enchantent les héros, les belles et les sages;
Qui sais par le plaisir captiver ton lecteur;
Effroi du sot crédule et du lâche imposteur,
Mais du bon sens, du goût, aimable et sûr arbitre;
Voltaire, en t'adressant ma véridique épître,
J'aurai soin, pour raison, de ne pas l'envoyer
Devers le paradis dont Céphas[1] est portier;
Lieu saint, mais ennuyeux, où les neuf chœurs des anges,
Au maître du logis entonnant ses louanges,
De prologues sans fin lassent la Trinité,
Et chantent l'opéra durant l'Éternité.
Rien n'est plus musical; mais l'Élysée antique,
Malgré Châteaubriand, paraît plus poétique:
On s'y promène en paix sans flagorner les dieux;
On y chante un peu moins, mais on y parle mieux;
Et c'est là que, du temps bravant la course agile,
Entre Sophocle, Horace, Arioste et Virgile,
Tu jouis avec eux des honneurs consacrés
Aux talents bienfaiteurs qui nous ont éclairés.

D'un âge éblouissant tu vis la décadence.
Il expirait sans gloire aux jours de ton enfance;
Et Louis n'était plus cet heureux potentat
Qui de l'éclat des arts empruntait son éclat,
Quand Pascal et Boileau, par une habile étude,
Polissaient le langage, encor timide et rude;
Quand Molière, à grands traits flétrissant l'imposteur,
Créait la comédie, et marquait sa hauteur;
Quand, égal à Sophocle et vainqueur de Corneille,
Racine d'*Athalie* enfantait la merveille.
Tout avait disparu. L'écho de Port-Royal
Dès longtemps, mais en vain, redemandait Pascal;

[1] Saint Pierre.

Corneille dans la tombe avait suivi Molière;
Racine en courtisan terminait sa carrière;
Et Boileau, sans succès faisant des vers chrétiens,
Reste des grands talents, survivait même aux siens.
Heureux sous Luxembourg, sous Condé, sous Turenne,
Leurs soldats orphelins fuyaient devant Eugène;
Au héros de Marsaille, éloigné par son roi,
On voyait dans les camps succéder Villeroy,
Favori de Louis plus que de la victoire,
Et grand à l'Œil-de-bœuf, mais petit dans l'histoire.
Il est vrai toutefois que, le sabre à la main,
On savait convertir les enfants de Calvin;
Mais des tribus en pleurs qui fuyaient leur patrie
Vingt peuples accueillaient l'hérétique industrie.
Chaque jour la Sorbonne admirait sur ses bancs
D'Ignace et d'Escobar les doctes partisans;
Il faut bien l'avouer: mais la triple alliance
D'un règne ambitieux punissait l'insolence;
Et dans Versailles même, au nom du peuple anglais,
Bolingbrocke à Louis venait dicter la paix.

Un temps moins sérieux vit briller ta jeunesse.
S'amusant à Paris de la commune ivresse,
Plutus ôtait, rendait, retirait tour à tour,
Ses dons capricieux et sa faveur d'un jour.
Le laquais enrichi, prompt à se méconnaître,
Se carrait dans l'hôtel qu'abandonnait son maître,
Et, de ce même hôtel le lendemain chassé,
Par son laquais d'hier s'y trouvait remplacé.
En soutane écarlate on voyait le scandale
Souiller de Fénelon la mitre épiscopale:
Plus de frein: le plaisir fut le cri de la cour;
De quelque jansénisme on accusait l'amour[1];
Et Philippe, entouré de cent beautés piquantes,
Semblait le dieu du Gange au milieu des bacchantes.

Mais, couverts si longtemps du manteau de Louis,
Du moins, après sa mort, les bigots moins hardis

[1] Ninon appelait les prudes « les jansénistes de l'amour. »

Avaient perdu le droit d'opprimer tout mérite:
A la ville on bernait leur emphase hypocrite;
A la cour de Philippe ils n'avaient point d'accès.
Déjà, vers le déclin du vieux sultan français,
Bayle, savant modeste, et raisonneur caustique,
Tenait loin de Paris sa balance sceptique.
A pas lents quelquefois s'avançait à propos
Le normand Fontenelle, amoureux du repos,
Bel esprit un peu fade, et sage un peu timide.
Montesquieu, plus profond, plus fin, plus intrépide,
Amenant parmi nous deux voyageurs persans,
Essaya sous leur nom de venger le bon sens:
D'Usbec et de Rica les mordantes saillies,
Par la raison publique en naissant accueillies,
Couvraient les préjugés d'un ridicule heureux;
Et le Français malin s'aguerrissait contre eux.
Tu parus. A ta voix, maint dévot sycophante
Tressaillit de colère, et surtout d'épouvante,
Soit lorsqu'en vers brillants, par Sophocle inspirés,
Tu déclarais la guerre aux charlatans sacrés;
Soit quand tu célébrais sur la trompette épique
Ce Bourbon, roi loyal, mais douteux catholique.
Hélas! bien jeune encor tu connus les revers;
Et ta muse héroïque a chanté dans les fers!
Sortant du noir château qu'habitait l'esclavage,
Tu courus d'Albion visiter le rivage;
Et, par elle éclairé, tu revins sur nos bords
De sa philosophie apporter les trésors.
Cirey te vit longtemps, sous les yeux d'Émilie,
Te faire un avenir, et préparer ta vie;
De Locke et de Newton sonder les profondeurs;
Soumettre la morale à tes vers enchanteurs;
Ou, prenant tout à coup l'Arioste pour maître,
L'imiter, l'égaler, le surpasser peut-être.
Cet aimable mondain qui vantait les plaisirs
A l'austère Clio dévouait ses loisirs;
Aux mœurs des nations desormais consacrée,
L'histoire n'était plus la gazette parée;

Et de la vérité le rigoureux flambeau
Des oppresseurs du monde éclairait le tombeau.
Ce n'était point assez : d'un ton plus énergique
Ta raison, s'élevant sur la scène tragique
Du genre humain trompé retraçait les malheurs,
Et l'auditoire ému s'instruisait par des pleurs.
De ces nobles travaux quel était le salaire?
Le même qu'obtenaient et Racine et Molière,
Quand leur gloire vivante importunait les yeux :
Des succès contestés et beaucoup d'envieux.
A force de combattre une ligue ennemie,
Tu vins, à cinquante ans, en notre Académie
Siéger avec Danchet, Nivelle et Marivaux,
Que pour l'honneur du corps on nommait tes rivaux.
Tu vainquis cependant l'orgueilleuse ignorance :
Desfontaines, Fréron, n'abusaient point la France;
Si du bon Loyola ces renégats pervers
D'*Alzire* et de *Mérope* outrageaient les beaux vers,
Tous les soirs le public en savourait les charmes,
Et sifflait des journaux réfutés par ses larmes.
Caressant des bigots le crédit oppresseur,
Dévotement jaloux, Crébillon le censeur,
Crébillon, dont le style indigna Melpomène,
A ton fier *Mahomet* voulait fermer la scène :
Mais bientôt d'Alembert, censeur moins timoré,
Opposait au scrupule un courage éclairé.
Contre un vieux cardinal[1] quinteux et difficile
Tu soulevais un pape[2], au défaut d'un concile :
Et si, loin des beaux-arts, l'amant de Pompadour,
Soigneux de respecter l'étiquette de cour,
T'interdisait Versaille, où, portant sa livrée,
Dominait en rampant la bassesse titrée,
Frédéric à Berlin t'appelait près de lui;
Et l'égal d'un grand homme en devenait l'appui.

Là régnait chez un roi l'esprit philosophique;
Et l'empire à souper passait en république.

[1] Fleury. — [2] Benoît XIV.

Frédéric oubliait de fastueux ennuis;
Tout riait à sa table, excepté Maupertuis.
Recherchant la faveur, craignant le ridicule,
Et cru, lorsqu'il flattait, par un prince incrédule,
Maupertuis de la cour exila les bons mots.
Eh! qui ne connaît point la gravité des sots?
Aux bons mots toutefois rarement elle échappe.
Médecin de l'esprit plus encor que du pape,
Tu conçus le projet de guérir un Lapon
Se croyant à la fois Fontenelle et Newton,
Bel esprit géomètre, aspirant au génie,
Et grand calculateur en fait de calomnie.
Il t'avait offensé : n'en déplaise au pouvoir,
La défense est un droit, souvent même un devoir.
Tu fis bien de répondre, et mieux de disparaître,
En regrettant l'ami, mais en fuyant le maître.

Loin de lui cependant que de fois tes regards
Ont suivi ce héros qui chérit tous les arts!
Qui sur tant de périls fonda sa renommée;
Qui forma, conduisit, ménagea son armée;
Qui fut historien, philosophe, soldat;
Qui t'écrivit en vers la veille d'un combat,
Rima le beau serment de mourir avec gloire,
Vécut, et pour rimer remporta la victoire;
Appauvrit les Saxons, enrichit ses sujets;
Fit toujours à propos et la guerre et la paix;
Aima sans l'estimer l'autorité suprême,
Et sourit sur le trône à la liberté même!

Ah! cette liberté qui régnait dans ton cœur
Ne sait pas d'un coup d'œil attendre la faveur,
Et, du palais des rois hôtesse passagère,
N'y peut gêner longtemps son allure étrangère:
Elle rit de te voir apprenti courtisan,
Et te fit ses adieux quand tu fus chambellan.
Mais, dégagé bientôt de tes liens gothiques,
Tu vins la retrouver sur les monts helvétiques;

Elle vit tout entière en ce chant inspiré
Qu'aux nymphes du Léman ta lyre a consacré.
O silence des bois! solitude éloquente!
Sans appui, loin de vous, la pensée inconstante,
Au milieu du torrent des esprits agités,
Dans la pompe des cours, dans le bruit des cités,
Par un mélange impur s'affaiblit et s'altère;
Mais, prompte à dépouiller sa parure adultère,
Seule, dans les loisirs d'un champêtre séjour,
Elle croît et s'épure aux rayons d'un beau jour.
Qui sait aimer les champs ne peut rester esclave.
Égaré quelquefois dans le palais d'Octave,
C'est au sein des forêts que Virgile en repos
Se retrouvait poëte, et chantait les héros;
C'est là que Cicéron, libérateur de Rome,
Sur les devoirs humains écrivait en grand homme,
Peignait de l'amitié les soins religieux,
Et sur leur providence interrogeait les dieux.

Les bords du Mincio, les rives du Fibrène,
Qu'aimait à célébrer l'urbanité romaine,
Ne l'emporteront pas dans la postérité
Sur le rivage heureux de ton lac argenté.
Remplissant de Ferney l'asile solitaire,
Ta gloire avait rendu chaque heure tributaire;
A des succès nombreux ajoutant des succès,
Et, pour mieux les instruire, amusant les Français,
Joignant à la raison la grâce et l'harmonie,
Tu planais sur le siècle où brilla ton génie.
Quel siècle! vainement un ramas d'écrivains
Ose lui prodiguer d'injurieux dédains;
Sans pouvoir éclairer leur aveugle ignorance,
L'éclat de son midi luit encor sur la France.
Montesquieu, dans ce siècle, osant juger les lois,
Des peuples asservis revendiqua les droits,
Du pouvoir absolu vengea l'espèce humaine,
Et fit rougir l'esclave en lui montrant sa chaîne.

Diderot, d'Alembert, contre les oppresseurs,
Sous un libre étendard liguèrent les penseurs;
Et l'arbre de Bacon, bravant plus d'un orage,
Par degrés sur l'Europe étendit son ombrage.
Buffon de l'art d'écrire atteignit les hauteurs :
Prodiguant la richesse et l'éclat des couleurs,
Il peignit avec art la nature éternelle;
Moins paré, mais plus beau, mieux inspiré par elle,
D'après elle toujours voulant nous réformer,
En écrivant du cœur Rousseau la fit aimer.
O Voltaire! son nom n'a plus rien qui te blesse :
Un moment divisés par l'humaine faiblesse,
Vous recevez tous deux l'encens qui vous est dû!
Réunis désormais, vous avez entendu,
Sur les rives du fleuve où la haine s'oublie,
La voix du genre humain qui vous réconcilie!

Que votre âge imposant a bien rempli son cours!
Quand, de l'expérience empruntant le secours,
Les sciences d'Hermès, d'Archimède et d'Euclide,
En des chemins frayés marchaient d'un pas rapide,
Parmi de vains débris, écueil de nos aïeux,
Le génie imprimait ses pas audacieux.
Des sens, de la pensée, il tentait l'analyse;
Et la nature humaine à l'homme était soumise.
On la chercha longtemps : dédaignant d'observer,
Descartes l'inventa; Locke sut la trouver.
Condillac, après lui, d'une marche plus sûre,
Pénétrait plus avant dans cette route obscure.
Pour toi, des imposteurs ennemi déclaré,
Tu signalais partout le mensonge sacré,
L'encensoir à la main, conquérant la puissance;
Partout l'ambition, l'intérêt, la vengeance,
Élevant tour à tour sur un tréteau divin
Moïse et Mahomet, Céphas et Jean Calvin.
Bayle en des rets subtils enveloppa sans peine
Des pieux ergoteurs la logique incertaine;

Et Fréret, descendu sur la route des temps,
Sapa l'antique erreur jusqu'en ses fondements;
Mais, armant la raison des traits du ridicule,
Toi seul as renversé sous tes flèches d'Hercule
La superstition, qui, du pied des autels,
Instruit l'homme à ramper devant des dieux mortels.
Tu n'as pas combattu le dogme salutaire
Que Socrate expirant annonçait à la terre;
Et, laissant les docteurs librement pratiquer
L'art de ne rien comprendre et de tout expliquer,
Sans crier : « tout est bien, » lorsque le mal abonde;
Sans trop examiner si les troubles du monde
Sont les vrais éléments de l'ordre universel;
Tu reconnus ce dieu, géomètre éternel,
Aperçu par Newton dans la nature entière;
Pur esprit, dont les lois font marcher la matière,
Mais que, d'un télescope armant ses faibles yeux,
Lalande après Newton n'a pas vu dans les cieux.

Échappés cependant à l'empire des prêtres,
Des élèves nombreux, dirigés par des maîtres,
Animés de la voix, du geste et du regard,
De la philosophie arboraient l'étendard.
Les talents imploraient son appui nécessaire :
Elle aida Marmontel à peindre *Bélisaire;*
Elle ouvrit ses trésors au jeune Helvétius,
Qui lui sacrifia les trésors de Plutus;
Elle aima de Raynal la fière indépendance;
Saint-Lambert la charma par sa noble élégance;
La Harpe... Je m'arrête : il osa la trahir;
Chamfort la défendit jusqu'au dernier soupir;
Thomas fut son organe en louant Marc-Aurèle;
Et Condorcet périt en écrivant pour elle.
Puissance reconnue, elle obtint à la fois
L'amour des nations et le respect des rois.
Le fils et non l'égal des généreux Gustaves [1]
L'invoquait sans pudeur en faisant des esclaves;

[1] Charles XI, roi de Suède.

Aux bords de la Néva deux reines tour à tour [1]
La révéraient de loin sans l'admettre à la cour;
Joseph [2] lui confiait les droits du diadème;
Lambertini l'aimait; Clément-le-quatorzième
La laissait quelquefois toucher à l'encensoir;
En plein conseil d'État Turgot la fit asseoir.
Au sein des parlements, qu'étonnait sa présence,
De Servan, de Monclar, elle arma l'éloquence;
Et, chez les fiers Bretons, elle dicta l'écrit
Que traça dans les fers La Chalotais proscrit.
Elle unit le savoir à des mœurs élégantes;
Inspira, dans Paris, à cent femmes charmantes
Le goût de la lecture et des doux entretiens;
De la société resserra les liens;
Des rangs moins aperçus rapprocha la distance.
Des pédants à rabat trompant la vigilance,
Sur les bancs du collége elle osa se placer;
Et dans le couvent même on apprit à penser.

Méprisant des rhéteurs le stérile étalage,
Tu connus l'art de vivre, et tu vécus en sage.
Les siècles rediront aux siècles attendris
Cent traits plus beaux encor que tes plus beaux écrits.
Lorsque Beccaria blâmait l'excès des peines,
Et pour le genre humain voulait des lois humaines,
Exerçant à regret une sévérité
Lente, équitable, utile à la société,
Ta voix fit retentir au sein de ta patrie
Des vœux dont la sagesse honorait l'Italie;
Ta voix rendit l'honneur à l'ombre de Calas;
Et Sirven, au supplice échappé dans tes bras,
Vit par un juste arrêt la hache menaçante
S'écarter à ta voix de sa tête innocente.

Les riches, nous dit-on, sont rarement humains;
Mais jamais l'opulence, oisive dans tes mains,

[1] Christine de Suède et Catherine II, impératrice de Russie. — [2] Joseph I, empereur d'Autriche.

Aux plaintes du malheur n'endurcit ton oreille.
C'était peu qu'adoptant la nièce de Corneille
Ton génie acquittât la dette des Français,
Et recueillît la gloire en semant des bienfaits;
Chez toi les arts brillants guidaient les arts utiles;
Le travail, qui peut tout, couvrait d'épis fertiles
Des champs que de Calvin les enfants consternés
A la ronce indigente avaient abandonnés.
Sous le joug monastique asservi dès l'enfance,
L'habitant du Jura, traînant son existence,
N'osait se délivrer, ni même se bannir;
Ses bras, chargés de fers, tendus vers l'avenir,
Invoquaient sans espoir la liberté lointaine;
Tu vis son esclavage : il vit tomber sa chaîne;
Il avait, en pleurant, nommé ses oppresseurs;
Mais c'est toi qu'il nommait en essuyant ses pleurs.

Faut-il donc s'étonner si la France unanime,
Au déclin de tes ans, brigua l'honneur sublime
De léguer sur le marbre à la postérité
Les traits d'un écrivain cher à l'humanité?
O généreux concours des amis de l'étude!
Non, ce n'est pas ainsi que l'humble servitude,
Offrant comme un tribut son hommage imposteur,
Consacre à la puissance un marbre adulateur!
Tairons-nous ce beau jour où Paris, dans l'ivresse,
D'un triomphe paisible honorait ta vieillesse?
Qu'on étale avec pompe aux yeux des conquérants
Des gardes, des vaincus, des étendards sanglants,
Le glaive humide encore et fumant de carnage,
Et le profane encens vendu par l'esclavage!
Ta garde était un peuple accouru sur tes pas;
Il bénissait ton nom, te portait dans ses bras,
Des pleurs de sa tendresse il ranimait ta vie;
A vanter un grand homme il condamnait l'envie;
Admirait les éclairs qui brillaient dans tes yeux;
Contemplait de ton front les sillons radieux,

Creusés par soixante ans de travaux et de gloire,
Et qui d'un siècle entier semblaient tracer l'histoire.

Ces temps-là ne sont plus ; les nôtres sont moins beaux :
Les Français sont tombés sous des Welches nouveaux.
Malheur aux partisans d'un âge téméraire
Trop longtemps égaré sur les pas de Voltaire !
Nous conservons le droit de penser en secret ;
Mais la sottise prêche, et la raison se tait.
Aux accents prolongés de l'airain monotone,
S'éveillant en sursaut, la pesante Sorbonne
Redemande ses bancs, à l'ennui consacrés,
Et les arguments faux de ses docteurs fourrés.
Ainsi qu'un écolier honteux devant son maître,
La Harpe aux sombres bords t'aura conté peut-être
Des préjugés bannis le burlesque retour,
Et comment il advint que lui-même un beau jour
De convertir le monde eut la sainte manie ;
Tu lui pardonneras : il a fait *Mélanie*.
Mais qu'a fait ce pédant qui broche au nom du ciel
Son feuilleton, noirci d'imposture et de fiel ?
Qu'ont fait ces nains lettrés qui, sans littérature,
Au-dessous du néant soutiennent *le Mercure* ?
Oh ! si, dans le fracas des sottises du temps,
Tu pouvais reparaître au milieu des vivants,
Les mains de traits vengeurs et de lauriers armées,
Comme on verrait bientôt ce peuple de pygmées
Dans son bourbier natal replongé tout entier,
Avec Martin Fréron, Nonote et Sabatier !

Tu livras les méchants au fouet de la satire.
Et qu'importe en effet qu'un rimeur en délire
Publie incognito quelque innocent écrit ?
Qu'Armande et Philaminte, en leurs bureaux d'esprit,
Vantent nos Trissotins, parés de fleurs postiches ?
A quoi bon faire encor la guerre aux hémistiches ?
Il faut la déclarer au vil adulateur
Qui répand dans les cours son venin délateur ;

Au Zoïle impudent que blesse un vrai mérite;
A l'esclave oppresseur, à l'infâme hypocrite;
Sans cesse il faut armer contre leur souvenir
Un inflexible vers, que lira l'avenir.

Voilà donc le parti qui veut par des outrages
A la publique estime arracher tes ouvrages!
Qui prétend sans appel condamner à l'oubli
Un siècle où la raison vit son règne établi!
Vain espoir! tout s'éteint: les conquérants périssent;
Sur le front des héros les lauriers se flétrissent;
Des antiques cités les débris sont épars;
Sur des remparts détruits s'élèvent des remparts;
L'un par l'autre abattus, les empires s'écroulent;
Les peuples entraînés, tels que des flots qui roulent,
Disparaissent du monde; et les peuples nouveaux
Iront presser les rangs dans l'ombre des tombeaux;
Mais la pensée humaine est l'âme tout entière:
La mort ne détruit pas ce qui n'est point matière;
Le pouvoir absolu s'efforcerait en vain
D'anéantir l'écrit né d'un souffle divin:
Du front de Jupiter c'est Minerve élancée.
Survivant au pouvoir, l'immortelle pensée,
Reine de tous les lieux et de tous les instants,
Traverse l'avenir sur les ailes du temps.
Brisant des potentats la couronne éphémère,
Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère;
Et, depuis trois mille ans, Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité;
Nos Verrès, que du peuple enrichit l'indigence,
Entendent Cicéron provoquer leur sentence;
Tacite, en traits de flamme, accuse nos Séjans;
Et son nom prononcé fait pâlir les tyrans;
Le tien des imposteurs restera l'épouvante.
Tu servis la raison; la raison triomphante
D'une ligue envieuse étouffera les cris,
Et dans les cœurs bien nés gravera tes écrits.

Lus, admirés sans cesse, et toujours plus célèbres,
Du sombre fanatisme écartant les ténèbres,
Ils luiront d'âge en âge à la postérité;
Comme on voit ces fanaux dont l'heureuse clarté,
Dominant sur les mers durant les nuits d'orage,
Aux yeux des voyageurs fait briller le rivage,
Et, signalant de loin les bancs et les rochers,
Dirige au sein du port les habiles nochers.

(1806.)

A EUGÉNIE.

Belle et séduisante Eugénie,
L'essaim des amours suit tes pas;
Des jeux la troupe réunie
Sourit à tes jeunes appas;
Mais décrier ce qu'on envie,
Ménager ce qu'on ne craint pas :
Telle est l'histoire de la vie.
Les sots craignent les gens d'esprit;
Les laides redoutent les belles;
Des bégueules sempiternelles
Contre toi le courroux s'aigrit.
Aimer est le soin de ton âge;
Haïr est leur triste partage;
Tu nous plais : c'est les outrager;
Plais-nous, s'il se peut, davantage,
Pour les punir et te venger.

La prude Arsinoë tempête
En voyant briller sur ta tête
La rose et les jasmins nouveaux :
Ce sont les fleurs de la jeunesse;
Celles de la triste vieillesse
Sont les soucis et les pavots.
Vainement la grave matrone
Que scandalise la gaîté,

D'un ton lourdement apprêté,
Se vante elle-même, et nous prône
Le bon ton, qu'elle connaît peu;
N'en déplaise à la pruderie,
L'ennui qui la suit en tout lieu
Est de mauvaise compagnie.

Entends-tu fronder les amours,
Loin de la sphère des dévotes,
Par des médisantes moins sottes,
Non moins aigres dans leurs discours :
Par nos Armandes, nos Bélises,
Ces phénomènes, ces esprits,
Composant de petits écrits,
Qui sont pleins de grandes sottises?
L'une suit Newton dans les cieux;
Politique par excellence,
L'autre pèse dans sa balance
Les Rousseaux et les Montesquieux;
Celle-ci, malgré tout le monde,
Se proclame Sapho seconde
Au Parnasse de Thélusson;
Cette autre, folle lamentable,
Veut que l'on quitte pour le diable
Fielding, Le Sage et Richardson.
Or sus, que leur front sec et jaune
Soit ceint d'une épaisse couronne,
Non de laurier, mais de chardon;
Et que ce rimailleur gascon
Qui diffame tout ce qu'il vante
De son gosier rauque les chante
Au fond des marais d'Hélicon.

Crois-moi, leur éclat pédantesque
N'a rien qui te doive éblouir;
Ris de cette gloire grotesque,
Qu'un jour voit naître et voit mourir.
A la nature plus docile,

Cultive en paix l'art difficile
D'aimer, de plaire et de jouir.
Loin du triste charlatanisme,
Loin du fastueux jansénisme
De la bégueule Maintenon,
En suivant les lois d'Épicure,
Ainsi, dans sa retraite obscure,
Vécut cette aimable Ninon,
En amour connaissant l'ivresse,
Mais très-peu la fidélité;
Pleine d'honneur, de probité,
Si ce n'est en fait de tendresse;
Bel esprit sans fatuité,
Et philosophe sans rudesse.
Paris tour à tour enviait
Villarceaux, Sévigné, Gourville,
Et La Châtre, dormant tranquille
Sur la foi de son bon billet.
Affrontant la troupe hargneuse
Des médisantes par métier,
Elle osait être plus heureuse
Que les prudes de son quartier.
Tous les arts venaient lui sourire;
Douce amitié, tendres amours,
Égayaient ses nuits et ses jours,
Le trait jaloux de la satire
Ne l'atteignit point dans leurs bras;
Tartufe pouvait en médire;
Mais Molière en faisait grand cas.
Afin de varier la vie,
Chemin faisant elle avait eu
Mainte faiblesse fort jolie;
On parlait peu de sa vertu;
Mais on l'aimait à la folie.

Toi donc, de qui la volupté
A constamment suivi les traces;

Toi, qui joins l'enjoûment aux grâces,
La gentillesse à la beauté,
Que les plaisirs, que la tendresse,
Divinités de la jeunesse,
Embellissent tes doux loisirs;
Rends-leur des hommages durables,
Sans négliger les arts aimables;
Les arts sont aussi des plaisirs.
Qu'agitant les cordes dociles
Sur la harpe tes doigts agiles
Voltigent, guidés par l'amour;
Et que ta voix tendre et plaintive,
Chante la romance naïve
De quelque nouveau troubadour.
Moissonne le champ de la vie,
Tandis que les sombres hivers
N'ont pas encor glacé les airs,
Ni desséché l'herbe flétrie;
Tandis qu'Aurore de ses pleurs
Anime et féconde la plaine,
Où Flore étale ses couleurs;
Et que Zéphyr, de son haleine,
Caresse tes cheveux d'ébène,
Couronnés de myrte et de fleurs.

SATIRES.

LE PUBLIC ET L'ANONYME [1].

ENVOI AU MARQUIS DE XIMÉNÈS.

En ce temps de miséricorde,
Salut ! que le ciel vous accorde
Plaisirs, paix et contrition !
Lisez avec attention
Ce livret, doux et charitable,
Composé pour l'instruction
D'un citoyen très-respectable.
Descendu des mêmes aïeux,
Hélas ! très-sots enfants des hommes,
Faut-il donc, frères que nous sommes,
Allumer la guerre en tous lieux ?
Non : la guerre est une folie ;
Procès, combats, bons mots, sifflets,
Tout se répare, et tout s'oublie ;
On finit par chercher la paix.
Je veux qu'on me réconcilie
Avec mon frère Faribol.
Tout l'univers sait qu'à Bagnol
Il a passé pour un prodige ;
Il devient (c'est ce qui m'afflige)
Un peu malin, faute d'argent ;
Il est né pour être indulgent ;
Et voici que je le corrige.
Il s'est souvenu de mon nom
Dans sa savante et docte prose ;
Il savait que j'ai le cœur bon,
Et que je prendrais bien la chose :
J'ai dû ; sans courroux, sans noirceur,
Mais aussi sans trop de douceur,
Lui laver sa tête légère.
Peut-être mon zèle sincère
Touchera l'âme du vaurien ;
S'il est ingrat, c'est son affaire ;
Son cœur ne peut changer le mien,

[1] Ce dialogue fut publié à propos du *Petit Almanach de nos grands Hommes* de Rivarol, où Chénier était très-légèrement piqué en passant.

Car je sais dompter ma colère :
C'est la vertu d'un vrai chrétien ;
Et de notre loi débonnaire
Le grand point, le point capital,
Selon saint Luc, est, mon cher frère,
De faire le bien pour le mal.

Bagnols, 10 mars 1788.

LE PUBLIC.

Où vas-tu donc? Pourquoi ce teint livide?
Ces yeux baissés, ce front pâle et timide?
Porterais-tu le deuil de tes écrits?

L'ANONYME.

Ah !

LE PUBLIC.

Tu te plains?

L'ANONYME

J'en veux à tout Paris.
Je suis outré; le malheur m'environne.
Né, sans fortune, aux rivages du Rhône,
Innocemment je rêve un beau matin
Que je suis fait pour un brillant destin.
Je vois, j'entends les nymphes de mémoire
Me reprocher d'ensevelir ma gloire,
De m'oublier, quand le peuple et le roi,
Quand tout Paris ne compte que sur moi.
Gagné bientôt par un si doux reproche,
A mon réveil je prends ma place au coche.
J'arrive enfin, brûlant d'être aperçu,
Et de la gloire épris à son insu.
Moitié satire, et moitié flatterie,
Me voilà donc payant d'effronterie,
Ne passant plus déjà pour étranger;
Là, bon valet, me faisant protéger;
De mes ayeux ici parlant en maître
(Je suis bon fils; je voudrais les connaître).
Souvent sublime et souvent très-piquant,
Plus d'un café me trouvait éloquent.
En mon cerveau j'esquissais maint beau livre,
Et je devins un grand homme... pour vivre.

Mauvais métier! J'avais trop de rivaux.
J'imaginais que de tous mes travaux
Argent, honneur, seraient la récompense :
L'événement détruit mon espérance;
Et je m'en vais par où je suis venu,
Tout aussi sec, mais un peu plus connu;
Par conséquent méprisé davantage,
Ayant la honte et la faim pour partage.

LE PUBLIC.

Jusqu'à présent tu dis la vérité;
Et je fais cas de ta sincérité.
Mais il fallait, suivant de Melpomène,
D'un beau chef-d'œuvre ensanglanter la scène :
C'est là qu'on trouve et l'argent et l'éclat.
Que si ton style est tant soit peu trop plat,
S'il fait pitié, mais sans être tragique,
Pouvais-tu pas, rieur mélancolique,
Et d'un seul pied chaussant le brodequin,
En vers moraux ennuyer ton prochain?
Sûrs d'attendrir un facile auditoire,
Ces froids sermons ont un succès sans gloire.
Tout en bâillant chacun aurait vanté
Ton esprit, non, mais bien ta probité :
Un pareil sort doit inspirer l'envie.

L'ANONYME.

A d'autres soins j'ai consacré ma vie.
S'il faut d'ailleurs vous parler franchement,
Cent ans plus tôt j'aurais fait aisément
Le Misanthrope, Horace, Iphigénie;
Les temps sont durs, même pour un génie.
Cent ans plus tard, prenant un autre vol,
Votre Racine eût été Faribol :
On peut encor glaner dans la satire;
Mais pour la scène il n'est plus temps d'écrire;
C'est de tout point un projet insensé :
On a tout dit.

LE PUBLIC.

C'est fortement pensé.

Il fait beau voir avec cette assurance
Un impuissant prêcher la continence.
As-tu créé du moins quelque chanson,
Bouquet, charade, énigme du bon ton;
Discours français, qui, dans la Germanie,
Vont obtenir un prix d'académie [1];
De gens obscurs éloges inconnus,
Qu'on priserait s'ils pouvaient être lus;
Romans par lettre, ou vers sur la nature,
De la province innocente pâture?

L'ANONYME.

J'ai fait de tout.

LE PUBLIC.

Je n'en ai rien appris.

L'ANONYME.

Je figurais parmi les grands esprits,
J'arrondissais déjà plus d'un volume;
Sautreau [2] lui-même encourageait ma plume :
Mes vers naissants expiraient sans fracas
Dans son journal et dans ses almanachs.
Un certain soir, devers les Tuileries,
M'abandonnant aux douces rêveries,
Ayant dîné d'ambroisie et de miel,
Pieds sur la terre, esprit au haut du ciel,
Je rencontrai l'Arétin de la France,
Cliton [3], célèbre à force d'impudence,
Peintre abhorré, qui d'infâmes couleurs
Voulut noircir jusqu'à ses bienfaiteurs [4].
On vit alors, par un cas fort étrange,
Ses durs pinceaux, pleins de fiel et de fange,
Entre ses mains, contre lui retournés,
Souiller son front de traits empoisonnés.
Fixant sur moi son œil de fanatique,
Il m'accueillit d'un souris frénétique;

[1] Allusion au discours de Rivarol sur l'*Universalité de la langue française* qui fut couronné par l'Académie de Berlin. — [2] Journaliste en crédit alors. — [3] Le comte de Mirabeau. Ce passage est cité par Grimm (*Corresp.*, mars 1788, édit. de 1830, in-8, t. XIII, p. 58); qui ajoute à ce propos : « On y trouve des portraits d'une touche assez forte. » — [4] Le baron d'Épagnac.

Puis il me dit : « Mon enfant, tu te perds :
« J'ai lu ta prose et tes prétendus vers;
« Tes vers bénins et ta prose sans rime
« M'ont ennuyé. Ce n'est pas un grand crime :
« A maint lecteur j'ai vendu de l'ennui;
« Le mal qu'on fait, on le reçoit d'autrui.
« Or, maintenant, souffre que je t'éclaire :
« Si l'esprit seul est la fortune entière,
« Tu n'es pas riche; il en faut convenir;
« Console-toi : tu peux le devenir;
« D'effet, s'entend; d'esprit, c'est peu de chose.
« De bons écrits, soit en vers, soit en prose,
« Tu n'en fais pas, tant mieux : on n'en veut plus.
« Les vieux chemins sont un peu trop battus.
« Viens, fais-toi jour en des routes nouvelles;
« Prends cette plume, écris-moi des libelles;
« Tu signeras, si tu n'es pas poltron;
« Mais si tu l'es, tu peux cacher ton nom;
« Cette méthode est même la plus sûre;
« Et c'est toujours éviter une injure.
« Fais des pamphlets, et sois bien effronté;
« Point de remords; il faut être acheté.
« — Mais le mépris! — Fi! la crainte m'assomme.
« Un jour, ô ciel, puissé-je, en galant homme,
« Maudit, mais craint pour mes nobles écrits,
« Être accablé d'argent et de mépris!
« — Mais le public! mais la gloire! l'estime!
« — Eh! laisse-là tout ce jargon sublime.
« La gloire est sotte, et ne fait point dîner.
« Travaille et mords sans plus examiner;
« Mets à profit mon avis salutaire;
« Déchire, mens, calomnie, exagère;
« Suis mon exemple, et sois bien convaincu
« Que tout l'honneur ne vaut pas un écu. »

Je l'écoutais, et j'étais dans l'ivresse.
Mon cher Élie, en s'esquivant, me laisse

Le fruit heureux d'un discours aussi beau,
Son double esprit, mais non pas son manteau.
Avant ce temps j'aimais fort la satire :
Tout pauvre diable est enclin à médire.
J'avais parfois joliment dénigré;
Mais, ce jour-là, j'étais un inspiré.
Pour vingt écus écrivant de génie,
Par élégance usant de calomnie,
J'avais déjà griffonné, ramassé
Tout un volume, avant d'avoir pensé.
Enfant perdu de la littérature,
Vrai don Quichotte, et chercheur d'aventure,
Je crus aussi devoir m'associer
Certain Sancho, mon fidèle écuyer [1].
Les calembours ornent ses opuscules;
Sans s'appauvrir donnant des ridicules,
Il s'applaudit du rire épais des sots
A ces rébus, qu'il prend pour des bons mots.
Berné cent fois, il est encor novice.
En consultant sa pesante malice,
Je barbouillai plus d'un livret bouffon
Contre Garat, Condorcet et Buffon [2],
Me souvenant des leçons de mon maître,
Aussi fécond, plus effronté peut-être;
Mais (pardonnez aux faiblesses du cœur),
Mais moins que lui dégoûté de l'honneur,
Je me flattais que ma douce éloquence
Allait en cour, à Paris, dans la France,
Faire une émeute; et qu'un siége de plus
Serait créé chez les quarante élus.
Des pensions : j'en attendais plus d'une;
O durs lecteurs! ô mon siècle! ô fortune!
Funeste abîme où je portais mes pas,
Je travaillais, grand Dieu! pour des ingrats.

[1] Le marquis de Champcenetz qui avait pris part à la rédaction du *Petit Almanach de nos grands Hommes*. — [2] Chénier exagère beaucoup la portée des spirituelles saillies de Rivarol qui, dans son *Almanach*, sait rendre justice aux maîtres.

Rien n'est venu : beau fruit de ma science !
Or, jugez-moi, jugez en conscience,
Mon cher lecteur : décidez si je doi
Mourir de faim, parlez, répondez-moi?

LE PUBLIC.

De ironte, au moins. Dans le fond tu m'affliges;
Pauvre garçon, d'où viennent tes vertiges?
Quel noir délire a brouillé ton cerveau?
De temps en temps j'aime à voir un Boileau
Qui, des beaux-arts né censeur légitime,
Sait dispenser le mépris et l'estime :
A ce modèle il fallait ressembler;
On le chérit... mais l'on doit accabler
Un malheureux qui, bouffi d'arrogance,
Fier d'étaler sa plate extravagance,
Rieur maussade et zélé pour le mal,
Sur son fumier s'érige un tribunal.
Avec les lois, quand le sage Brienne
Sait allier la grandeur souveraine;
Amis du peuple et dignes de leurs noms,
Quand Montmorin, quand les deux Lamoignons
Semblent lutter de zèle et de prudence,
Pour relever les destins de la France,
Et, s'animant à la voix de Louis,
D'un noble accord font refleurir les lys,
Quitteront-ils leurs sphères immortelles?
As-tu bien pu, triste auteur de libelles,
Un seul instant penser de bonne foi
Que leurs regards descendraient jusqu'à toi?
Et que sur toi les grands, l'Académie,
Le roi lui-même, et la France ébahie,
Feraient pleuvoir avec profusion
Crédit, faveur, éloge, pension?
Va recevoir d'un maraud de libraire
Pour tant d'opprobre un modique honoraire;
Cours éviter les brocards, les sifflets,
Dans l'antichambre, au milieu des valets;

Tu dois leur plaire; et de pareils ouvrages
Peuvent compter sur de pareils suffrages.
Écoute encore un important avis :
Tu reviendras à tes profonds écrits;
Rien ne te sied que ce genre d'escrime;
Pour être lu garde bien l'anonyme;
Point de détours, point de nom supposé :
A dire vrai, tu t'es mal déguisé;
Grimaud d'accord, mais non de La Reynière [1].
D'un tel abus je sais trop que Voltaire
Donna l'exemple; et je l'en blâme fort;
Mais il acquit le droit d'avoir ce tort.
Observe bien qu'il avait fait *Zaïre*,
Sémiramis, *Brutus*, *OEdipe*, *Alzire*;
Il a dû craindre un nom tel que le sien;
Toi, tu pourrais te cacher sous le tien.
Quand le grand homme écrivait un peu vite,
Petits rimeurs, tes égaux en mérite,
Servaient d'enseigne à ces contes bouffons,
Faibles pour lui, pour eux beaucoup trop bons;
Il honorait les noms qu'il daignait prendre;
Il descendait; tu ne pourrais descendre.

L'ANONYME.

Ah! je vois trop d'où naît votre courroux;
De mes talents le public est jaloux.
Me siffler! moi! quelle injustice extrême!
Droit à Bagnol je cours à l'instant même;
J'y trouverai nombre d'admirateurs,
Et des amis, et même des lecteurs.
Adieu, je pars : d'un style inexorable
Je vais écrire un libelle admirable,
En plus d'un tome; et, là, je veux punir,
Vous, qui sifflez...

LE PUBLIC.

Punis donc l'avenir,

[1] L'auteur du *Petit Almanach* a jugé à propos de l'attribuer à M. Grimod de La Reynière, connu par quelques ouvrages d'un genre différent. Cette ruse n'a trompé personne. (*Note de Chénier.*)

Qui, par écho, te sifflera peut-être,
S'il a pourtant l'honneur de te connaître;
Si Faribol, sur les pas de Cotin,
Peut voyager en pays si lointain,
Sois prêt : courage! attends pour honoraires
Brocards, affronts, voire un peu d'étrivières;
C'est pour ton bien. Tu diras, mais trop tard :
« Quand on veut nuire, il faut beaucoup plus d'art
« Il faut choisir ses gens avec prudence;
« Longtemps on pleure un moment d'imprudence;
« Me voilà donc un sot déshonoré :
« J'aurais mieux fait d'être un sot ignoré. »
(1788.)

LE DOCTEUR PANCRACE.

ADRIEN [1].

Pancrace, mon cher maître! ô vous, à qui je doi
Ce ton lourd et guindé que vous vantez en moi;
Vous, devenu modèle en cet art, que j'admire,
D'écrire sans penser, de parler sans rien dire;
Régent dans vos discours, régent dans vos écrits,
Vous nous enseignez tout sans avoir rien appris!
Mascarille eut ce don; mais ô divin Pancrace,
De Trissotin premier si recherchant la trace
Sur les pas du second ma généreuse ardeur
Des sources du Bathos sonda la profondeur,
Prêtez à votre élève une oreille facile,
Et n'intimidez point ma jeunesse docile.
On me siffle partout quand vous me protégez.
Sur les sifflets, mon cher, j'ai de grands préjugés.
L'esprit fort a parfois ses moments de scrupule;
Et, malgré l'habitude, on craint le ridicule.

PANCRACE [2].

Ah! mon pauvre Adrien, l'ai-je bien entendu?
Tu parles de sifflets : ton courage est perdu.

[1] Adrien Lézai. — [2] Rœderer.

N'as-tu pas sous les yeux plus d'un vaillant modèle?
Je ne te parle pas du petit L..... [1].
Des Michauds, des Beaulieux, des Perlets, des Crétots [2],
Des absurdes Fantins [3], populace des sots;
Je ne te cite point Langlois, ni Baralère,
Ni Léger [4] le niais, ni l'obscur Souriguère [5] :
Subalternes faquins, qu'honore le sifflet;
Mais regarde Suard, contemple Morellet;
Morellet, dont l'esprit trop souvent se repose,
Enfant de soixante ans qui promet quelque chose;
Suard, jadis censeur, et censeur très-royal,
Affrontant les mépris d'un public déloyal,
Du lecteur incivil bravant les apostrophes.
Valets inquisiteurs, et garçons philosophes,
Ne les a-t-on pas vus, dans ce double métier,
Hués, sifflés tout vifs, durant un siècle entier?
Au tombeau de Cotin sitôt qu'ils vont descendre,
Par souvenir encore on sifflera leur cendre.
A ce bruit importun prompts à s'effaroucher,
Un moment dans la lice ont-ils daigné broncher?
Imite leur courage, et fournis ta carrière.
Le coursier de l'Élide, accusant la barrière,
Ne sait pas s'informer, dans ses nobles travaux,
Si la route est pénible et s'il a des rivaux;
Les crins épars, il vole, et respirant la gloire,
Il dévore le champ, le but et la victoire.

ADRIEN.

En style poétique on peut avoir raison;
Mais achevons, docteur, votre comparaison.

[1] « Petit personnage (ajoute Chénier en note), suffisant et bavard qui régente longuement l'univers dans quelques journaux. » L'honorable M. Ch. de Lacretelle, qui défendait alors avec courage la cause de l'ordre et de la société, doit sourire maintenant de ces injures de parti qui ne sont plus qu'un détail piquant d'histoire littéraire et un trait caractéristique de l'humeur de Chénier. — [2] Tous folliculaires obscurs dont les journaux fourmillent chaque jour de calomnies et de sottises. (*Chénier.*) — [3] Pauvre d'esprit, autrefois chanoine. Il s'est avisé de compiler une misérable *Histoire de la Révolution*.... il pille tout ce qu'il lit et déshonore tout ce qu'il pille. (*Id.*) — [4] Très mauvais comédien qui joue les rôles de Pierrot au Vaudeville. (*Id.*) — [5] Auteur du *Réveil du Peuple*, d'une mauvaise tragédie de *Mirrha*, et collaborateur de Beaulieu au *Miroir*.

Entre ces beaux coursiers le vaincu fait retraite,
Sifflé par la canaille et pleurant sa défaite,
Tandis que le vainqueur par Pindare est chanté.

PANCRACE.

Et par Paulin Crassous [1] n'es-tu donc pas vanté?
Paulin dit qu'en nous deux Montesquieu ressuscite.

ADRIEN.

Près de ce nom célèbre il est vrai qu'on nous cite;
Je l'entends tous les jours proclamer en bon lieu.
Notre prose ressemble aux vers de Montesquieu.

PANCRACE.

Eh bien! connais-toi donc : pour savoir te connaître,
Analyse Pancrace, et vois quel est ton maître!
Devenu dans un greffe émule des Césars,
Et par deux procureurs formé dans les beaux-arts,
J'argumente, j'instruis, je professe, j'indique;
Je suis du grand Bacon l'arbre encyclopédique;
De Moitte et de Julien je conduis le ciseau;
De Renaud, de Vincent, j'anime le pinceau;
Méhul auprès de moi fait un cours de musique;
Et j'apprends à Garat quelque métaphysique.
Un drame intéressant fait-il pleurer Paris?
Je dis : BAILLEZ, PUBLIC [2]; et sur le champ j'écris.
Bonaparte, suivant des routes immortelles,
A l'aigle des Germains vient d'arracher les ailes.
L'ingrat! il m'avait plu; je le formais... de loin;
A le morigéner j'ai mis un tendre soin;
Je voulais lui montrer l'art savant des retraites,
Comme quoi l'on est grand, surtout, par des défaites;

[1] Auteur de quelques méchants vers contre Chénier et contre Le Brun qui furent insérés au *Journal de Paris*. — [2] Rœderer, Ferlus, et autres, vont encore me reprocher mes *bâillements* éternels. Est-ce ma faute si, à leur nom seul, la même sensation rappelle toujours la même idée?

Jean Rœderer, et vous, Martin Ferlus,
Glossant, prosant, rimant de compagnie,
Grands écrivains, très-sifflés, mais peu lus,
Qui tous les jours compiles de génie,
Mes bâillements vous semblent criminels :
Soit : à vos vœux je suis prêt à souscrire;
Ces bâillements ne sont pas éternels :
Ils cesseront... si vous cessez d'écrire. (*Note de Chénier.*)

Au fond, de ma doctrine il était convaincu;
Mais il est si jaloux qu'il a toujours vaincu.

ADRIEN.

Il a tort : nous voulions opérer des merveilles.
Nous avons confondu nos travaux et nos veilles,
Châtié le sénat rebelle à nos décrets,
Des tribunaux futurs prononcé les arrêts,
Et, la verge à la main, menant le Directoire,
Calomnié l'armée, et jusqu'à la victoire.
Je vois tous nos efforts; je cherche nos succès :
En France, par malheur, on est un peu Français.
J'entends souffler sur nous le vent de la satire.
Nous admirons Suard, et Suard nous admire;
Charlemagne pour nous est prêt à s'enrouer;
Fonvielle [1], en son patois, osera nous louer;
Souriguère pourra nous chanter dans la rue;
Michaud, Villiers [2], Ferlus [3], imbécile cohue,
Auprès de notre gloire inhumant la raison,
Feront de nos écrits la funèbre oraison;
Enfin l'ogre Dumont [4] de sa louange impure
Lancera contre nous l'insupportable injure;
Mais par nos prôneurs même un bon mot répété
Compromet tout à coup notre immortalité.
De l'Hébreu Josué vous savez l'aventure,
Et la trompette sainte, et la cité parjure
Qui vit, aux sons guerriers du céleste instrument,
S'écrouler ses remparts, étonnés justement :

[1] Charlemagne et Fonvielle, poëtes de la force de Paulin Crassous..... (*Chénier.*) — [2] Faiseur de pamphlets, qui promet des *rapsodies* au public et lui tient toujours parole.... (*Id.*) — [3] Rimeur subalterne, critique inepte et insolent. Il a travesti en prose mal rimée quelques vers de Lucrèce et d'Horace..... (*Id.*) — [4] Cette expression est toujours employée dans les ouvrages manuscrits du respectable et malheureux André Chénier, quand il veut désigner le misérable qui, un mois après le 31 mai, vint, au nom du Comité de sûreté générale, demander l'arrestation de tous les députés du département de l'Aisne, et spécialement celle de Condorcet. Cette proposition détermina la fuite et causa la mort de ce grand homme, le dernier successeur de Voltaire, de d'Alembert et d'Helvétius. C'est pourtant ce Dumont, le plus ardent persécuteur des nobles, et surtout des prêtres, sous le gouvernement révolutionnaire, comme il a été depuis le plus implacable ennemi des républicains; c'est ce même Dumont, couvert du mépris de tous les partis, que l'impudent et lâche Rœderer n'a pas rougi de louer dans son *Journal d'Économie politique*. (*Note de Chénier.*)

Telles sont, cher docteur, les armes d'un poëte;
Nous sommes Jéricho, les vers sont la trompette.
Jacques [1], le grand cousin, dans la lune immortel,
Ici-bas d'un tréteau s'était fait un autel;
Le voilà, par malheur, déterré dans sa niche;
La satire en riant lui lance un hémistiche;
L'autel est renversé; les traits accusateurs
Percent le dieu burlesque et ses adorateurs.
Le parti de l'ennui n'aura jamais d'empire,
Les lecteurs sont toujours du parti qui fait rire,
Et surtout dans Paris, où le public léger
De mode et de héros est si prompt à changer.
Le bel esprit du jour n'était qu'un sot la veille;
Tel s'endort applaudi, que le sifflet réveille.
Craignons pour nous, docteur, un pareil guet-apens;
Si la mode arrivait de rire à nos dépens!
On nous trouve ennuyeux.

PANCRACE.

C'est pure calomnie.

ADRIEN.

On bâille en nous lisant.

PANCRACE.

On bâille par envie.

ADRIEN.

Vous connaissez l'envie?

PANCRACE.

Oh! beaucoup.

ADRIEN,

On le dit:
Mais en la connaissant que de monde en médit!
Jusqu'au moine Gallais [2] tout fuit ce monstre étique,
A la dent venimeuse, au regard frénétique,
Au ton dur et tranchant, au cuir jaune et tanné,
Au visage hideux, long, sec et décharné,

[1] Beffroi de Reigny, surnommé le Cousin-Jacques, et auteur d'une espèce de vaudeville, intitulé *Nicodème dans la Lune*. — [2] Ce *ci-devant frère ignorantin*, comme l'appelle Chénier, rédigeait le *Censeur des Journaux*, recueil virulent dirigé contre les partisans du XVIIIe siècle. Il a aussi écrit dans le *Journal de Paris*.

Au front chauve, aux yeux creux, rougis de pleurs de rage.

PANCRACE, *à part.*

S'il n'était pas si sot, je croirais qu'il m'outrage.
Halte-là !

ADRIEN.

Qu'avez-vous ?

PANCRACE.

Tu fais tout mon portrait.

ADRIEN.

Si, quand on peint l'envie, on vous peint trait pour trait,
Il n'en faut accuser ni peintre ni modèle :
La faute en est aux dieux qui vous *firent* comme elle
De ses coups toutefois vous n'êtes pas exempt :
On vous accorde en tout l'art frivole et pesant
D'enter de nouveaux mots sur de vieilles idées,
D'agiter longuement des choses décidées,
D'affecter un jargon qui commence à s'user,
Et de disséquer tout sans rien *analyser.*
On dit qu'en un journal, nommé d'*économie*,
Journal fort estimé... pour les cas d'insomnie,
Vous êtes seulement économe d'esprit ;
Enfin, si j'en croyais maint discours, maint écrit,
On trouverait chez vous, en dernière *analyse*,
L'insolence et l'ennui, l'orgueil et la sottise.
Passe pour l'insolence, on l'excuse aujourd'hui ;
Mais on n'absout jamais du grand péché d'ennui.
Dirai-je tout, mon maître? Un noir chagrin me ronge :
Je ressemble à Macbeth poursuivi par un songe.
Si conter le passé c'est conter l'avenir,
Et si prophétiser c'est se ressouvenir,
J'annonce aux nations la prochaine disgrâce
Et d'Adrien l'élève, et du maître Pancrace.
Je vais, sans divaguer... et c'est beaucoup pour moi,
Vous réciter un fait qui me glace d'effroi ;
Il est vrai : je le tiens d'un professeur d'histoire.
Un jour Gille et Pierrot, revenant de la foire,
Aux deux bouts du Pont-Neuf placèrent deux tréteaux.
Les passants ébahis lisent leurs écriteaux :

On s'ameute. Pierrot disait : « Courez la ville,
« Vous n'y pourrez trouver qu'un bel esprit : c'est Gille.
« Chacun reçut du ciel un talent différent;
« Mais tout devient petit devant Gille le grand. »
Gille, sur l'autre bord, criait d'un ton capable :
« Rien n'est grand que Pierrot, Pierrot seul est aimable. »
On les croit sur parole; et tout le peuple sot
Va du grand homme Gille au grand homme Pierrot;
Chez tous deux à la fois voilà l'argent qui roule.
Advint qu'un vieux routier, moins nigaud que la foule,
Lui dit : « Braves badauds, sifflez-moi si j'ai tort;
« Mais pour vous escroquer ces coquins sont d'accord;
« Je vous les garantis de grands hommes de foire. »
Tout fut dit : l'on brisa leurs boutiques de gloire.
Je vois, cher co-penseur, vos sourcils se froncer :
Sur ce fait à loisir il faudra co-penser.

PANCRACE, *d'un ton très-auguste.*

Jeune homme! et c'est ainsi que l'honneur vous anime!
Après un long espoir quel ton pusillanime!
Du nom de Montesquieu n'êtes-vous plus jaloux?
Gille, qui n'est pas moi, Pierrot, qui n'est pas vous,
Peuvent-ils inspirer ces frayeurs enfantines?
Votre esprit s'endort-il au milieu des *ruines* [1]?
J'osai vous accorder sur vos premiers écrits
Des lettres de grand homme au *Journal de Paris;*
Je m'écriai, charmé de votre noble audace,
« Je serais Adrien si je n'étais Pancrace : »
Et quand, par mon appui, vous marchez mon égal;
Quand Lémerer en vous reconnaît son rival,
Lémerer, éditeur et seul propriétaire
Des célèbres journaux imprimés sous Tibère [2];
Assiégé tout à coup de soupçons ennemis,
Vous fuyez les honneurs qui vous furent promis!

[1] Titre d'une brochure de Lézai « *publiée*, dit Chénier, mais non devenue *publique.* » — [2] Allusion à un discours du député Lémerer dont on avait beaucoup ri, parce qu'il y était question de la liberté de la presse sous Tibère. Depuis la publication du piquant et savant mémoire de M. Victor Le Clerc sur *les Journaux chez les Romains*, la confusion ne paraîtrait plus aussi choquante.

Ah ! ne résistez plus à votre destinée.
Imprudent ! chaque aurore avance la journée
Qui du jeune Adrien doit faire un sénateur;
Le lendemain verra Pancrace directeur;
Lacretelle l'a dit : s'il paraît un peu bête,
C'est qu'il parle avec poids et du ton d'un prophète.
O mon fils ! mon élève... ou mon maître en jargon,
Profond comme un jeune homme, et chaud comme un barbon
Caressant tous les jours ta morgue didactique,
Si j'ai fait à plaisir un Cotin politique,
Deviens plus grand que moi pour me récompenser !
Vainement les sifflets osent nous menacer;
Affirmons et crions : les badauds sont crédules;
Sous un large manteau cachons nos ridicules;
Gardons-nous de jaser de Gille et de Pierrot :
Ces noms nous resteraient; on nous prendrait au mot.
Si chacun rit de nous, jurons de n'en pas rire,
De nous vanter l'un l'autre, et même de nous lire :
Pour l'amour de la gloire il faut faire un effort.

ADRIEN, *touché jusqu'aux larmes.*

J'y consens, cher docteur;... mais lire est un peu fort.

(1797.)

LES NOUVEAUX SAINTS.

Gloria in excelsis Deo !

Gloire à dieu dans les hauts ! Disons nos patenôtres.
C'est peu qu'un successeur du prince des apôtres
Dans ses filets vieillis, et rompus quelquefois,
Prétende repêcher les peuples et les rois;
Un culte dominant va réjouir la France :
Telle est des nouveaux saints la dévote espérance.
Ils sont nombreux, zélés; ils prêchent des sermons,
Des journaux, des romans, des drames, des chansons.
Nous entendrons encor disputer sur la grâce,
Non celle de Parny, de Tibulle, et d'Horace,

Mais celle d'Augustin, la grâce des élus,
Qui vaut bien mieux que l'autre, et qui rapportait plus.
Courage, marguilliers! N'entendez-vous pas braire
Les fils, les compagnons de l'âne littéraire?
« Oui, par Martin Fréron, le triomphe est certain!
« Dit Geoffroy : venez tous, héritiers de Martin,
« Et vous surtout, Clément, son émule intrépide,
« Philoctète nouveau de ce nouvel Alcide!
« Soyons gais, buvons frais; honneur à tout chrétien!
« Dieu prend soin de sa vigne; et les *Débats* vont bien.
« La dîme reviendra; nous en aurons la gloire;
« Vivent les orémus et la messe après boire!
« Pour la philosophie, oh! c'est le temps passé :
« Grâce à Clément et moi, Voltaire est renversé.
« Nous avons longuement disserté sur *Alzire*,
« Sur *Tancrède* et *Gengis*, sur *Mérope* et *Zaïre*;
« On est désabusé de ces méchants écrits,
« Si bien que nos extraits font bâiller tout Paris.
« Rousseau, Buffon, Raynal, vrais fous, prétendus sages,
« Qui du siècle dernier captivaient les hommages;
« Aujourd'hui sans égards vous les voyez traités,
« Réimprimés, vendus, lus, relus, tourmentés;
« Dans la bibliothèque, aux camps, sur la toilette,
« Partout vous les trouvez; tout passant les achète.
« On ne tourmente pas Guyon, frère Berthier,
« Chaumeix et Patouillet, Nonotte et Sabathier;
« Ils sont, loin des lecteurs, à l'abri des critiques,
« Gardés avec respect dans le fond des boutiques,
« Ainsi que des trésors, des joyaux précieux,
« Qu'un possesseur jaloux dérobe à tous les yeux. »

De ces grands écrivains imitateurs fidèles,
Veus serez conservés auprès de vos modèles.
Croyez, c'est fort bien fait, et propagez la foi;
Dieu vous gard'! Mais, de grâce, ingénieux Geoffroy,
Et vous, léger Clément, pour l'honneur de l'Église,
En matière de foi craignez quelque méprise :

Tenez, vous croyez vivre; on s'y trompe souvent:
Vous êtes morts, très-morts; et Voltaire est vivant.

Non loin de ces frélons, nourris dans l'art de nuire,
Et corrompant le miel qu'ils n'ont pas su produire,
J'aperçois le phénix des femmes beaux esprits.
Son libraire lui seul connaît tous les écrits
Dont madame *Honesta* [1] daigne enrichir la France.
Vous n'y trouverez point cette heureuse élégance,
Cet esprit délicat, dont les traits ingénus
Brillaient dans Sévigné, La Fayette, et Caylus;
C'est un lourd pédantisme, un ton sévère et triste;
C'est Philaminte encor, mais un peu janséniste.
« De la France avec moi le bon goût avait fui,
« Dit-elle; après dix ans j'y reviens avec lui.
« Plaignant du fond du cœur ma patrie en délire,
« J'arrive d'Altona pour vous apprendre à lire.
« J'ose même espérer de plus nobles succès:
« Je voudrais, entre nous, convertir les Français.
« Plus d'un, sans réussir, a tenté l'entreprise;
« Vous n'aviez point encore des mères de l'Église.
« Si la philosophie a pu vous abuser,
« Si des noms trop fameux qu'on voudrait m'opposer
« Forment dans la balance un poids considérable,
« Mes trente in-octavo sont d'un poids admirable:
« Pour faire pénitence il faut les méditer.
« J'aurais bien plus écrit; mais je dois regretter
« Quelques beaux jours perdus loin de mon oratoire:
« C'était un vrai roman; le reste est de l'histoire,
« Et de la sainte encor: vingt ans j'ai combattu
« Pour la religion, les mœurs, et la vertu. »

Peste! ce ne sont là des matières frivoles:
Vous n'êtes point, madame, au rang des vierges folles;
Vous n'avez point caché sous le boisseau jaloux
La flamme dont le ciel fut prodigue envers vous;

[1] Madame de Genlis.

Mais, faisant au public partager cette flamme,
Croyez qu'un ton plus doux lui plairait mieux, madame.
Vous êtes sainte : eh bien ! chaque chose a son tour ;
Soyez sainte, aimez Dieu : c'est encor de l'amour.
Aux jours de son printemps Magdeleine imprudente.
Se repentit bientôt, mais ne fut point pédante :
Quand elle crut, l'amour fit sa crédulité :
Et toujours ce qu'on aime est la Divinité.
Voyez Thérèse encor : quelle sainte adorable !
Elle aime, elle aime tant, qu'elle a pitié du diable,
Et, pour l'époux divin se laissant enflammer,
Plaint jusqu'au malheureux qui ne peut plus aimer.

« Ah ! vous parlez du diable ? il est bien poétique,
« Dit le dévot Chactas [1], ce sauvage érotique.
« Neptune approche-t-il du grand saint Nicolas ?
« Les trois sœurs de l'Amour avaient quelques appas ;
« Ces beautés cependant sont fort loin d'être égales
« Aux trois hautes vertus qu'on dit théologales.
« Trois, c'est peu, j'en conviens ; mais nous avons aussi
« Sept péchés capitaux bien comptés, dieu merci !
« De la loi des chrétiens ô bonté souveraine !
« Les païens adoraient aux bords de l'Hippocrène
« Neuf vierges seulement ; nous espérons aux cieux
« En trouver onze mille ; et cela vaut bien mieux.
« Rendez le paradis, l'enfer, le purgatoire :
« Voilà le principal ; et, quant à l'accessoire,
« Rendez... à dire vrai c'est le point délicat,
« Quelques brimborions, cure, canonicat,
« Évêché bien renté, bonne et grasse abbaye,
« Dîme... il faut, comme on sait, de tout en poésie.
« Tel est le saint traité qu'on peut faire entre nous :
« Sans cela je vous quitte ; et c'est tant pis pour vous.

[1] Le succès d'*Atala* porte ombrage à Chénier. Selon lui, c'est là une *esquisse d'écolier*, et le poëte se moque beaucoup des *capucinades de M. Aubry* et de ce *sauvage qui a fait sa rhétorique*. Chénier, depuis, n'a guère atténué ces jugements aigris dans son *Tableau de la Littérature*, où il s'est pourtant efforcé de mettre du calme et de l'impartialité. Reproduire aujourd'hui tous ces sarcasmes, n'est-ce pas venger M. de Châteaubriand et faire pièce à l'amer critique ? C'est là un résultat que, dans sa violence, Chénier n'avait certes pas prévu.

« J'irai, je reverrai tes paisibles rivages,
« Riant Meschacébé, Permesse des sauvages;
« J'entendrai les sermons prolixement diserts
« Du bon monsieur Aubry, Massillon des déserts!
« O sensible Atala! tous deux avec ivresse
« Courons goûter encor les plaisirs de la messe!
« Chantons de Pompignan les cantiques sacrés!
« Les poëtes chrétiens sont les seuls inspirés.
« Près du *Pange lingua* comme on méprise Horace!
« Près du *Dies iræ* comme Ovide est sans grâce!
« Esménard[1], par exemple, est un rimeur chrétien.
« Homère seul m'étonne : il fut, dit-on, païen.
« Que n'a-t-il sur ses pas trouvé quelque bon prêtre!
« Hélas! monsieur Aubry l'eût converti peut-être.
« Pour vous, Pope, Lucrèce, écrivains peu dévots,
« Et vous, mauvais plaisants, poëtes à bons mots,
« Ennuyeux La Fontaine, impertinent Molière,
« Sec et froid Arioste, insipide Voltaire,
« Les Hurons, gens de goût, ne vous ont jamais lus;
« Ils m'ont beaucoup formé : je ne vous lirai plus.
« Mais fille de l'exil, Atala, fille honnête,
« Après messe entendue, en nos saints tête-à-tête,
« Je prétends chaque jour relire auprès de toi
« Trois modèles divins; la Bible, Homère, et moi! »

C'est bien assez de vous; la Bible est inutile.
Homère davantage; il n'a pas votre style.
Surtout de Bernardin copiez mieux les traits;
Vous ennuyez parfois, et n'instruisez jamais :
Il plaît en instruisant; son secret est plus rare;
Il est original; et vous êtes bizarre.

[1] Esménard, versificateur fraîchement débarqué à Paris. Il travaille au *Mercure;* ce qui a fait tomber les souscriptions. Il n'est pas, comme le marquis du *Joueur*, le maître architriclin des repas, mais il en est le Pindare. C'est dans les soupers qu'il brille. On le sert aux convives avec les glaces et le sorbet. Il improvise à merveille; il faut seulement avoir la bonté de l'avertir quinze jours d'avance.... L'harmonie, la chaleur, l'élévation, le délire, distinguent les vrais poëtes lyriques. On ne peut pas tout avoir : les trois premières qualités lui manquent sans doute; mais l'envie elle-même n'oserait lui contester le délire. Au reste son goût est si pur, qu'il ne se permet jamais un trait d'esprit. Cependant, il faut bien en convenir, il n'a jusqu'à présent déployé tout son génie que dans *le Chant du coq*, journal qu'on lisait au coin des rues..... (*Note de Chénier*)

« Soit, répond un quidam [1] ; pour moi je suis abbé :
« Il s'agit bien de vers et de Meschacébé ;
« Laissons tous ces lambeaux d'élégie ou d'églogue ;
« Je ne connais de vers que ceux du Décalogue :
« Au fait, en quatre mots ; payez, si vous croyez ;
« Si vous ne croyez pas, en revanche, payez.
« Vous êtes philosophe : à vous permis de l'être ;
« Mais c'est bien votre faute et non celle du prêtre ;
« Et vous l'en puniriez? le tour est trop méchant.
« Il est dans saint Ambroise un endroit fort touchant.
« Vous ne refusez rien au défenseur impie
« Qui pour vous aux combats n'expose que sa vie ;
« Et le ministre saint, qui, tranquille à l'autel,
« Loin du champ de bataille, invoque en paix le ciel,
« Que lui donnerez-vous? pas une obole ! ah ! traîtres !
« Vous aurez des héros, vous n'aurez plus de prêtres !
« Vous n'avez donc jamais senti la volupté
« Qu'inspire un *Te Deum*, quand il est bien chanté? »

Le *Te Deum* pourtant ne vaut pas la victoire ;
Mais il faut, selon vous, payer pour ne rien croire?
Non, tant cru, tant payé : nul au nom de la loi
Ne peut lever sur tous un impôt pour sa foi.
Ainsi par Jefferson l'heureuse Virginie
Des cultes différents vit régner l'harmonie.
J'entends : vous maigrissez ; les profits ne vont point ;
Lambertini pour moi répondra sur ce point.
On ne vit pas souvent pape de son étoffe,
Pape lettré, malin, voire un peu philosophe :
Fléau de Mahomet, ce prophète imposteur,
D'un chef-d'œuvre naissant il fut le protecteur
Par respect pour Jésus, dont il était vicaire.
Des moines un beau jour vont le trouver : « Saint-Père !
« En notre jeune temps le couvent allait mieux ;
« Dévotes à foison ; mais nous devenons vieux :
« On gèle à la cuisine, on jeûne au réfectoire ;
« Pour les rosaires, rien ; rien pour le purgatoire ;

[1] L'auteur anonyme d'un *Manuel des Missionnaires* qui parut alors.

« La messe est au rabais; nous vendons peu d'*agnus;*
« Quant aux enterrements, hélas ! on ne meurt plus. »
Ce disant, ils pleuraient, et montraient leur besace.
Par quelques pièces d'or consolant leur disgrâce,
Le pontife narquois rit sous cape, et leur dit :
« Pour des moines toscans vous avez peu d'esprit;
« Vous vous abandonnez, et dieu vous abandonne :
« Courage ! intriguez-vous; faites quelque madone. »

— « Paix là, ne raillez point » (s'écrie un court vieillard[1]
A la voix glapissante, au ton sec et braillard :)
« Ne pas croire avec moi des vérités sensibles !
« Moi, le saint-père et dieu, nous sommes infaillibles.
« De penser comme moi l'on doit être charmé;
« D'ailleurs, j'ai prouvé tout, c'est-à-dire affirmé
« Dans quinze ou vingt leçons, dans cinq ou six brochures,
« En profond raisonneur, avec beaucoup d'injures.
« Vous doutez, malheureux ! voilà comme on se perd. »
— Mais Voltaire, Rousseau, Montesquieu, d'Alembert ! —
« Quoi ! l'on en parle encore? indociles cervelles !
« Méchants, qui n'aimaient pas les peines éternelles !
« Si j'ai pensé comme eux dans ma jeune saison,
« J'étais comme aujourd'hui certain d'avoir raison :
« Pour eux ils avaient tort, et jusqu'à l'évidence
« J'ai de ces novateurs démontré l'impudence.....
« Mais leur philosophie a corrompu les cœurs :
« Un moment; patience; ils viendront les vengeurs;
« Dieu ne laissera plus régner l'esprit immonde :
« Tout est damné : la France, et l'Europe, et le monde.
« Excellente moisson pour les anges maudits !
« Que je sois seulement portier du paradis,
« Je prétends dire à tous, comme un suisse inflexible :
« Vous venez pour entrer? mais Dieu n'est pas visible;
« Bonsoir; allez rôtir; c'est pour l'éternité :
« Le bail est un peu long : j'en suis bien enchanté.
« J'emporterai de plus ma férule, et pour causes.
« Je prétends avec dieu causer sur bien des choses.

[1] La Harpe.

« Et régenter là-haut les habitants du ciel ;
« Car je fus ici-bas régent universel,
« Au *Mercure*, au Lycée, en pleine Académie ;
« Modèle en prose, en vers, tout comme en modestie.
« Aimez-vous l'enjoûment, les grâces, le bon ton ?
« Lisez mes deux *Quatrains sur Voltaire et Tonton*.
« Les vers de Colardeau sont doux, mais un peu vides :
« Voulez-vous des vers pleins? prenez mes héroïdes.
« Le Brun franchit la lice à bonds précipités;
« Dans mon lyrique essor je marche à pas comptés.
« Ducis a fait pleurer sur les malheurs d'Œdipe ;
« Barmécide [1] paraît : le chagrin se dissipe.
« Du parterre dix fois j'ai calmé les douleurs;
« Nul auditeur ne peut me reprocher ses pleurs.
« Thomas, Garat, Chamfort, prosateurs misérables !
« Mes éloges, voilà des écrits admirables;
« Car j'ai loué parfois : on peut vanter les gens,
« Quand ils sont enterrés au moins depuis cent ans.
« Pour mes contemporains, sans user d'artifice,
« J'ai dit du mal de tous [2] ; car j'aime la justice.
« L'indulgence est un crime ; et je suis sans remords.
« Avant Dieu j'ai jugé les vivants et les morts. »

Il vous en adviendra quelque mésaventure.
O grand Perrin Dandin de la littérature,
De votre tribunal président éternel;
Le public, président du tribunal d'appel,
Par de nouveaux arrêts pourra casser les vôtres;
Et l'on vous jugera, vous qui jugez les autres.
Longtemps, jaloux poëte, aux enfants d'Apollon
Vous avez cru fermer les sentiers d'Hélicon ;
Aujourd'hui, nouveau saint, il faut que l'on vous donne
Les clefs du paradis, pour n'ouvrir à personne!
Pierre les gardera, si vous le trouvez bon.
D'un bel ange autrefois l'orgueil fit un démon.

[1] *Les Barmécides*, tragédie de La Harpe, jouée en 1779. — [2] Tout en protestant contre le rôle de *grand prévôt de la littérature* que voulait s'adjuger La Harpe, Chénier a su rendre justice ailleurs à un critique qui l'avait pourtant bien maltraité. (V. le *Tableau de la Littérature*.)

Quel exemple pour vous! Jusque dans la vieillesse
On tient par habitude aux péchés de jeunesse :
Vous fûtes grand pécheur; souvenez-vous-en bien;
Et devenez plus humble afin d'être chrétien.

(1802.)

ÉLÉGIES ET CONTES.

LA RETRAITE.

Un roi, je dirai plus, un sage,
Écrit que tout est vanité,
Tout, y compris la majesté,
Même l'amour, et c'est dommage.
Nombre de gens ont souhaité
D'éterniser dans la mémoire
Un nom d'âge en âge escorté
Par les fanfares de la gloire.
Ce rêve est sans doute fort beau;
Mais, lorsque de nos jours plus sombres
Pâlit et s'éteint le flambeau,
Le bruit qu'on fait sur un tombeau
Ne va point réjouir les ombres.
Heureux qui, du monde oublié,
Cultive sans inquiétude
Et les beaux-arts et l'amitié!
Heureux qui dans la solitude,
De la vérité seule épris,
Cherche en des livres favoris
Le plaisir, et non plus l'étude!
Dans la jeunesse, où l'avenir
Nous découvre une mer immense,
L'homme entend la voix du zéphir,
Et s'embarque avec l'espérance;
Mais bientôt l'imprudent nocher
Est froissé par un long orage;
Contre les pointes d'un rocher
Son vaisseau heurte et fait naufrage,
Lui-même il se sauve à la nage;
Il vient sécher ses vêtements;

Les dieux reçoivent ses serments
De ne plus quitter le rivage.
Vainement le zéphir trompeur
Lui renouvelle ses caresses :
Il fuit la mer et ses promesses;
Les fleuves mêmes lui font peur.
Il n'ira pas au sein des villes,
Portant des yeux désenchantés,
Abjurer ses plaisirs tranquilles
Pour de bruyantes voluptés;
Moins passionné, plus sensible,
Il ne veut que l'ombre et le frais,
Que le silence des forêts,
Que le bruit d'un ruisseau paisible.
Là, quand de ses derniers rayons.
Le soleil a rougi les monts,
Sous les saules de la prairie
Il voit les danses du hameau;
Les sons lointains du chalumeau
Bercent sa douce rêverie;
Et, comme l'onde du ruisseau,
Il regarde couler sa vie.
(1809.)

LE MAITRE ITALIEN.

Aux environs des mers de Germanie,
Tout près de l'Elbe, et non loin de Hambourg,
Se trouve un lieu qu'on nomme Lunebourg,
Cité fameuse, et berceau du génie.
C'était le temps où nos preux chevaliers
Couraient cherchant des murs hospitaliers
Loin de la France et loin de leur famille,
Depuis le jour, à jamais détesté,
Qui détruisit la saine liberté,
En renversant les murs de la Bastille.

Comme il faut vivre, aucuns étaient lecteurs,
Instituteurs, auteurs, prédicateurs;
Aucuns montraient le chant à quelque belle,
Aucuns la danse, aucuns Polichinelle.

M'est-il permis, entre tant de héros,
D'en choisir un, dont je dirai deux mots?
Nérac était le lieu de sa naissance;
Il avait nom le vicomte de Crac,
Homme à son gré de très-haute importance,
Cousin germain des barons d'Albicrac;
Sot, paresseux, ignorant comme un moine,
Ne sachant rien que le patois gascon,
Ne possédant de trésor que son nom;
Mais l'impudence était son patrimoine.
Dans l'Allemagne il apprit en chemin,
Grâce au besoin, ce grand maître de langue,
Quelques lambeaux du langage germain.
Lui-même un jour se fit telle harangue
En son patois: « Eh donc! que deviens-tu?
« Sujet loyal, banni par ta vertu,
« Mourant de faim, tu vis dans l'espérance!
« Ne dois-tu pas un Dunois à la France?
« Il faut songer à conserver Dunois.
« Si tu voulais enseigner ton patois?
« L'enseigner, bon; la grande peine à prendre
« Est de trouver gens qui veuillent l'apprendre.
« Pour en sentir les charmantes douceurs,
« Ces Allemands sont trop peu connaisseurs;
« Mais l'Italie en ces lieux intéresse;
« Car les Français, enragés roturiers,
« Dans ce pays font la guerre en courriers,
« Et des Germains vont battant la noblesse.
« De l'Italie on parle tout le jour:
« C'est Mondovi, c'est Dégo, c'est Plaisance,
« Lodi, Turin, Gênes, Milan, Florence,
« Rome!... et Nérac n'a jamais eu son tour.

« Tous ces barons, dans la ville ébahie,
« Voudraient savoir la langue d'Italie.
« De ce jargon tu n'entends pas un mot;
« Mais eux non plus; et tu n'es pas un sot.
« On va cherchant la langue originelle,
« La langue mère, unique, universelle;
« Plusieurs savants sont pour le bas breton;
« Non, cadédis, c'est le patois gascon.
« Puisqu'il le faut, qu'il déroge, et devienne
« Pour un moment la langue italienne.
« En te berçant, ta nourrice t'apprit
« Le gascon pur; eh donc! l'affaire est bonne:
« Tu fonderas une cité gasconne.
« Que c'est pourtant d'avoir un grand esprit! »

Dès le soir même, affiches dans la ville.
A LA NOBLESSE. *Un seigneur milanais,*
Forcé de fuir les jacobins français,
Et dans ces murs fixant son domicile,
Veut enseigner langage qu'il sait bien:
Il a pour ce méthodes singulières;
En quatre mois, écoliers, écolières
Autant que lui sauront l'italien.

Notre héros tourne toutes les têtes:
On se l'arrache aux soupers, dans les fêtes;
C'est une vogue, un bruit, un engoûment,
Une folie, une fureur si grande
Qu'au bout d'un an cette ville allemande
Plus ne savait un seul mot d'allemand.
Chacun de rire aux folles incartades
Que prodiguait le comique héros;
Lui-même aussi publiait ses boutades,
Lettres, billets, chansons, menus propos,
Discours pieux, virulents, emphatiques,
Assaisonnés d'injures scolastiques;
Partout l'injure est style de dévots.
Plus, écrivit certain cours de lycée:

Douze in-quarto resserraient sa pensée;
Grands écrivains sont avares de mots.
Il régentait la bonne compagnie
En toute chose; il enseignait surtout
L'art d'acquérir esprit, talent et goût,
Et des secrets pour avoir du génie.
Voire on prétend qu'aimant fort les secrets
Mainte beauté, qui n'en fit rien connaître,
Prenait encor d'autres leçons du maître;
Tant le mérite a de puissans attraits!

Quand de la sorte on fêtait le grand homme,
Près de ces lieux certain banquier de Rome
Vint à descendre; il quittait ses foyers,
Craignant de Paul la royale folie.
Couvert du sang des Sarmates altiers,
Le Moscovite aux vallons d'Italie
Portait le fer, la flamme, le trépas.
Son général, monsieur saint Nicolas,
S'était adjoint Suwarow, grand apôtre,
Tueur de gens, et saint tout comme un autre;
Lequel, suivi de ses nombreux guerriers,
Vainquit d'abord nos débris héroïques;
Mais qui, depuis, dans les champs helvétiques,
Par Masséna vit flétrir ses lauriers.
Or, noterez que dans ces temps critiques,
Où le pouvoir luttait contre les droits,
Si des sujets fuyaient les républiques,
Des citoyens émigraient loin des rois.
Le voyageur détestait ces pontifes,
Tyrans cagots, plus rois que les Césars;
Il méprisait leurs dogmes apocryphes;
Lettré d'ailleurs, et grand ami des arts,
Fier ennemi du pouvoir arbitraire,
Toujours fidèle et cher à son parti,
Estimé, craint dans le parti contraire,
On l'appelait signor Aliberti.

Pour lui, bon Dieu, quelle route importune!
Hambourg l'appelle, à son regret cuisant;
Triste climat, séjour peu séduisant,
Mais le dépôt de toute sa fortune.
Il cheminait, le cœur sombre et dolent,
L'esprit rêveur, et souvent l'œil humide;
Lisant, chantant, ou les plaintes d'Armide,
Ou les fureurs du paladin Roland.
De son pays regrettant les merveilles,
Les lourds châteaux des lourds barons germains
Ne brillaient pas devant ses yeux romains;
Et l'allemand charmait peu ses oreilles.
Dans un village en passant arrêté,
Le voyageur allait dîner; son hôte,
Joignant babil à curiosité,
Par le valet avait appris, sans faute,
D'Aliberti le nom, l'état, le bien
Et le pays. « Monsieur, soyez tranquille,
« Dit le Germain: nous avons une ville
« Qui ne sait plus parler qu'italien.
« — De ces côtés? — Sur la route, à sept mille.
« C'est Lunebourg. — Partons vite; un courrier.
« Dînez d'abord. — Non, mais je vais payer.
« — Soit. — Un courrier! des chevaux! ma voiture!
« Je n'ai plus faim: j'attendrai jusqu'au soir. »
Pendant la route, il semblait que l'espoir
Eût à ses yeux embelli la nature,
Au point qu'il fit l'éloge d'un coteau;
Fermant les yeux, lorsque par aventure
Il se trouvait près de quelque château.

« Rome, Florence, et Venise, et Ferrare, »
S'écriait-il, « la gloire en est à vous!
« Les astres purs qui brillèrent pour nous
« Ont enfin lui sur ce climat barbare.
« Gloire immortelle à nos chantres heureux!
« Alighieri, leur père et leur modèle;

« Amant de Laure, et chantre digne d'elle,
« Vraiment poëte et vraiment amoureux;
« Grand Torquato, l'émule de Virgile;
« Ludovico, plus riche, plus habile,
« Plus grand peut-être, et dont l'art enchanteur
« Sait réunir la grâce et la vigueur,
« La raison saine et l'aimable délire;
« Rivaux d'Horace, et maîtres de la lyre,
« Chiabrera, Filicaia, Testi;
« Noble Guidi, dont les strophes divines
« Depuis cent ans charment nos sept collines;
« Fier Varano, brillant Algarotti;
« Et toi! l'honneur de nos tendres musettes,
« Charmant Rolli, qui de tes chansonnettes
« Fis retentir les échos de Windsor;
« Et vous! qu'aima la muse au sceptre d'or,
« Touchant Maffei, élégant Métastase;
« Sur les hauteurs des deux sommets sacrés,
« Buvez l'encens, partagez mon extase,
« Unis aux dieux qui vous ont inspirés!
« Au bout du monde on peut encore entendre
« Votre langage harmonieux et tendre!
« J'avais besoin d'un plaisir aussi grand:
« Je suis à jeun, bien las et bien souffrant.
« Ne plus vous voir, ô chef-d'œuvres antiques!
« Ne rencontrer que des cités gothiques!
« Que Botzenbourg! Lunebourg! Rotenbourg!
« Et tout cela pour aller à Hambourg!
« Mais Lunebourg mérite au moins sa grâce:
« C'est un nom sec; il n'est point dans le Tasse;
« Le conserver serait un grand défaut:
« Lunopoli, c'est le nom qu'il lui faut. »

Il arrivait, comme à la promenade
Tous les oisifs couraient se réunir;
Gens du beau monde ont vu de loin venir.
Le postillon, chargé d'une ambassade.

On cherche, on trouve assez malaisément
Vieux érudit qui savait l'allemand.
Plein du renom d'une cité polie,
Dit l'interprète, et brûlant de la voir,
Un habitant de la belle Italie
Arrive exprès pour remplir un devoir.
Chacun s'écrie : Italien! qu'il vienne.
Vive, sandis, la langue italienne!
Le cher vicomte, en un si mauvais pas,
Écoute, approuve, et ne se trouble pas :
Il est sans peur, s'il n'est pas sans reproche.
Aliberti modestement s'approche,
Fait compliment au bon peuple Germain.
C'était partout des voyelles sonnantes,
Des mots choisis, des phrases élégantes,
Du pur toscan que parlait un Romain.
Des auditeurs l'étonnement extrême,
Quand il eut dit, l'étonnait fort lui-même :
Sans lui répondre, ils examinaient tous
Ses grands yeux noirs, sa noire chevelure,
Son nez romain, sa taille, son allure;
Puis se disaient : Qu'est-ce? l'entendez-vous?
Quel monotone et singulier langage!
Italien? Comment! cet homme-ci?
On s'est trompé. Que vient-il faire ici?
Son idiome est celui d'un sauvage.
Bientôt le bruit, d'abord faible et confus,
Gagne, s'étend, s'accroît de plus en plus.
Le maître parle, et soudain grand silence :
« Cet étranger n'a pas le regard bon;
« Vous le prenez pour un sauvage? Non,
« Non; c'est plutôt un jacobin, je pense:
« Il est venu par la route de France;
« Et je crois bien qu'il a parlé gascon. »
Gascon! La foudre, en perçant les nuées,
La foudre même eût fait moins de fracas:
Figurez-vous les cris, les brouhahas,
Les quolibets, les ris à grands éclats;

Sifflets aigus, effrayantes huées :
On se croyait aux pièces de Nisas[1].
Gascon, sandis ! Gascon ! le misérable !
Fuis, jacobin, carmagnole exécrable ;
Eh ! cadédis ; nous crois-tu des Gascons ?
Vieillards, enfants, baronnets et barons,
Tout s'en mêlait, voire aussi les baronnes.
Au long assaut des injures gasconnes
Avec pitié le Romain répliqua :
Oh ! che bruti ! che razza tedesca !

Vite arrivé, parti plus vite encore,
Aliberti plaignait ces pauvres gens ;
Il s'écriait : quels pays indigents !
Ils ont des fous et n'ont pas d'ellébore.
A Lunebourg le vicomte enchanté
Reste vainqueur et toujours plus fêté ;
Mais en Gascogne il avait lu l'histoire :
Que de héros, flattés par la victoire,
Furent vaincus dans un dernier combat !
« Quand ma planète est dans tout son éclat,
Craignons, dit-il, une éclipse importune ;
Il ne faut point fatiguer sa fortune.
D'un sort plus beau mes yeux sont éblouis :
D'être Dunois j'ai la noble espérance ;
On a rouvert les portes de la France ;
Dunois peut donc rentrer dans son pays. »

Il va partir, et la ville est troublée.
Nombreux concours. Le héros, en grand deuil,
Se présentant à l'auguste assemblée,
L'œil attristé, mais plein d'un noble orgueil,
Dit, sur le ton d'une oraison funèbre :
« Écoutez-moi, mes hôtes, mes patrons,

[1] Le citoyen Carion de Nisas est jusqu'ici le seul grand poëte que Pézenas ait donné à la France. Il a fait représenter, il y a deux ans, une pièce intitulée *Montmorency*.... Le public a sifflé outrageusement cette facétieuse tragédie ; mais il a eu la patience méritoire de la siffler jusqu'à la fin. (*Chénier.*)

« Mes bienfaiteurs, baronnes et barons,
« Dignes soutiens d'une cité célèbre.
« J'aurais dû vivre et mourir parmi vous;
« Je le voulais; mais le destin jaloux
« Veut le contraire; et ce destin l'emporte.
« Longtemps banni, nouveau Coriolan,
« Je dois me rendre aux désirs de Milan:
« On a besoin d'une tête un peu forte,
« D'un homme grave, et point aventurier,
« Monsieur Melzi me dépêche un courrier.
« C'est en pleurant que je vous abandonne;
« De mon pays vous connaissez les torts:
« Il fut ingrat; mais il a des remords;
« Coriolan pardonna, je pardonne. »

Un cri s'élève: « Éternelles douleurs!
Voyez les yeux des baronnes en pleurs;
Pour vous, cruel, ces yeux n'ont plus de charmes!
Vous nous quittez! » — « Ah! cachez-moi vos larmes;
« Il faut remplir un austère devoir.
« Vous n'avez plus besoin de mon savoir;
« Même à Florence il n'est point d'homme habile
« Qui se flattât de montrer dans la ville
« L'italien tel qu'on le parle ici.
« Vous l'enseigner serait vous faire injure:
« Vous savez tous ma langue, Dieu merci!
« Comme moi-même; et du moins, je le jure,
« L'italien jamais vous n'oublierez. »
A son serment tous les serments s'unissent.
On en fait trop; ceux-là seront sacrés.
A son grand cœur tous les cœurs applaudissent;
Avec respect la foule suit ses pas;
On l'accompagne aux portes, sur la route;
Il rit, on pleure; il se tait, l'on écoute;
Un dernier mot s'échappe... « Adiousias. »
Il dit, s'éloigne, et regarde, et soupire;
Et ce héros, rêvant d'autres succès,

En attendant qu'il redonne un empire,
Vient à Paris enseigner le français.

Mais, loin de lui, sa gloire n'est absente
A Lunebourg, ville reconnaissante:
Des beaux esprits il y fait l'entretien;
D'une statue il y reçoit l'hommage;
Et dans la place, aux pieds de cette image,
On lit trois mots: AU MAÎTRE ITALIEN.
Là, chaque soir une cité ravie
Vient admirer le vicomte de Crac,
Et parle encore, en dépit de l'envie,
L'italien... que l'on parle à Nérac.
(1802.)

LES MIRACLES.

Les temps sont durs, et la foi périclite.
Saints, à vos rangs! un généreux effort.
Si quelqu'un rit, criez à l'esprit fort;
Jadis Molière, en sa verve maudite,
Calomnia méchamment l'hypocrite;
Geoffroy convient que Molière eut grand tort.
Du feuilleton respectant les oracles,
J'ai résolu, pour affermir la foi,
De vous conter d'assez brillants miracles.
Ne sont inscrits aux livres de la loi,
Mais consacrés dans nos vieilles chroniques;
Prônez un peu mes rimes catholiques.
Puisse un récit, doux, simple, édifiant,
Dans ses loisirs charmer Châteaubriand!
Daigne surtout protéger cet ouvrage,
Sainte Genlis! Philaminte des cieux,
Ma récompense est ton dévot suffrage.
Mais il suffit que mes vers soient pieux;
N'y verse pas cet ennui solitaire
Qui, trop souvent, remplace en tes écrits

Plaisir mondain que prodiguait Voltaire;
J'y tiens encor : le plaisir a son prix.
Vous le savez, jeune élite des belles,
Vous, dont les cœurs à l'amour attachés
Du paradis sont faiblement touchés;
Qui croyez peu, de peur d'être cruelles.
Mal à propos ne vous effarouchez :
Cruelles, vous! dévotes le sont-elles?
Sans renoncer à vos jolis péchés,
A notre cause au moins restez fidèles.
Que vos amants soient, comme les Hébreux,
Dignes d'entrer dans la terre promise;
Montez au ciel en péchant pour l'Église;
Faites des saints en faisant des heureux.

Or, écoutez. Quand le preux Charlemagne,
Sous l'ascendant de ses fiers étendards
Eut fait ployer les Sarrasins d'Espagne,
Et les Saxons, et le roi des Lombards,
Il fut suivi des douze pairs de France,
Qui sur ses pas voyageaient en maint lieu,
Pour exercer leur commune vaillance,
Et pour gagner des serviteurs à Dieu.
Ils arrivaient en Mésopotamie,
Dans les états gouvernés par Hugon,
Roi musulman, mais plein de prud'hommie,
Tel qu'il n'en fut depuis feu Salomon,
Ce fameux Juif, ce dévot personnage,
De mille objets amant très-peu volage,
Qui, de plaisirs entourant la raison,
Dans un sérail fit les écrits d'un sage.

Errant à jeun depuis un jour entier,
Portant le poids des Gémeaux en furie,
Les paladins regrettaient leur patrie,
Et quelque peu maudissaient leur métier;
Mais, tout à coup, d'une superbe ville
On voit les tours; et, dans un champ fertile,

Quand le soleil, aux approches du soir,
Va de Thétis regagner le boudoir,
Hugon paraît. Ami de la nature,
Il cultivait de ses augustes mains
L'art fortuné qui nourrit les humains,
Ce premier art qu'on nomme agriculture.
Si je voulais divaguer un moment,
Je pourrais là débiter gravement
Quelques lambeaux de morale admirable,
Texte sublime et glose incomparable;
Mais vous aurez moins de mal que de peur,
Mes chers amis : je laisse de bon cœur
L'ennuyeux texte et l'insipide glose
Aux grands faiseurs des poëmes en prose.
Tout du plus loin que les preux chevaliers
Du bon monarque eurent frappé la vue,
Hugon quitta sa royale charrue :
Les musulmans sont gens hospitaliers.
Il s'avança, répondit aux harangues
Sans interprète : il savait bien les langues.
Rois et guerriers furent très-satisfaits.
En devisant d'une façon civile,
On se trouva dans les murs de la ville;
Et de la ville on parvint au palais.

En arrivant, Hugon présente aux dames
Les douze pairs et le grand empereur :
Nouveaux venus, s'ils ont de la valeur,
En tout pays sont accueillis des femmes.
On célébrait du potentat chrétien
Les traits, le port, et le royal maintien
Qu'embellissaient la puissance et la gloire,
Sans oublier, comme vous pouvez croire,
Du bon Turpin le ventre de prélat,
Son teint fleuri, son regard de béat.
Trente beautés vantaient avec ivresse
L'œil de Renaud, la stature d'Ogier,

Du fier Roland la force et la noblesse ;
Toutes vantaient les grâces d'Olivier.
Ses yeux pourtant, fixés sur une belle,
Dans le palais, déjà ne voyaient qu'elle :
Trésor d'amour, fille unique d'Hugon,
L'aimable objet Jacqueline avait nom.
Fleur de quinze ans brillait sur son visage;
Figurez-vous gorge faite à plaisir,
Deux grands yeux noirs mouillés par le désir,
Un pied furtif, un élégant corsage,
Maintien timide et gracieux souris.
De ses attaits la Syrie était fière;
Et Jacqueline eût été la première
Dans le troupeau des célestes houris.
De mille amants qui lui rendaient hommage
Aucun n'avait rendu son cœur épris;
Olivier seul la trouva moins sauvage.
Sans se parler ils s'étaient entendus :
Muets serments, regards doux et perdus,
Tendres soupirs partis du fond de l'âme,
Du beau guerrier déclarèrent la flamme;
De Jacqueline il reçut à son tour
Les doux regards, les soupirs et l'amour.

On a conduit le cortége héroïque
Dans une salle immense et magnifique,
Où le porphyre, et l'or, et le tabis,
Festin, musique, et mille odeurs divines,
Parlaient en foule à tous les sens ravis.
Dans cette salle étaient rangés des lits,
Qu'enrichissaient d'élégantes courtines.
Qui n'eût compté sur un sommeil divin?
Ces lits brillants et de pourpre et d'ivoire
Le promettaient; mais, quand on a grand faim,
Avant dormir il faut manger et boire.
Tous les pays conquis par le turban
Ont du festin combiné l'industrie :

Poisson des mers, des fleuves de Syrie,
Oiseaux du Phase et gibier du Liban.
De l'Yemen la fève parfumée
Répand dans l'or sa vapeur embaumée,
Et sa liqueur, si chère aux musulmans.
Dans le cristal tombe à flots écumants
Autre liqueur, des sens plus souveraine,
Fruit des raisins que, sous les lois d'Irène,
Ont vu mûrir et Chypre et Ténédos,
Tous ces coteaux de la Grèce féconde,
Tous ces vallons renommés dans le monde
Pour les bons vins, les chantres, les héros.

Lorsqu'à la ronde on eut bu dix rasades,
Vinrent chansons, devis, contes joyeux,
Récits galants, bouffons, guerriers, pieux,
Peu de bons mots, mais force gasconnades.
— « Par saint Michel, » dit le terrible Ogier,
« J'ai le poignet d'une vigueur extrême :
« En saisissant cet énorme pilier,
« J'ébranlerais ce palais tout entier;
« Je veux demain le dire au roi lui-même. »
— « Moi, » dit Roland, « par les sons de mon cor
« Je suis certain de renverser la ville. »
— « Sur ce pari moi j'enchéris encor :
« Le roi, notre hôte, est d'humeur fort civile, »
« Dit l'empereur; » mais, quant à ses héros,
Dès qu'ils voudront, je prétends, en champ clos,
D'un coup de lance en terrasser dix mille. »
— « Pour moi, » Messieurs, je fus sauteur habile,
Dit le vieux Nayme, « au moins en mon printemps;
« J'espère encor, qu'il ne vous en déplaise,
« De haut en bas sauter tout à mon aise
« Cinquante pieds, malgré mes soixante ans. »
— « Moi, par Bacchus et la vierge Marie, »
Dit en buvant l'archevêque Turpin,
« Si le roi veut, de bon cœur je parie
« Que d'un seul coup je boirai tout son vin. »

— « Moi, par l'Amour, » dit Olivier, « je gage,
« Si du bon roi la fille au gent corsage
« Tout une nuit s'offrait à mon désir,
« Que seize fois, sur le sein de ma belle,
« Amant heureux, je mourrais de plaisir;
« Que seize fois je renaîtrais pour elle. »

Les chevaliers, ivres de vin grégeois,
Contaient aux murs cent sottises pareilles;
Mais quelquefois les murs ont des oreilles :
C'est vrai, surtout dans le palais des rois.
Faute d'avis, on peut s'y laisser prendre.
Hugon jadis avait fait tout exprès
Creuser les flancs d'un pilier du palais;
Et là s'était caché, pour bien entendre,
Un certain Grec, qui savait le français,
Grand écouteur des entretiens secrets.
Au roi son maître il alla tout redire.
A ce récit, le bon monarque eut peur;
Il se fâcha : la peur ne fait pas rire;
Ses courtisans partagent sa frayeur.
On se rassemble, on s'arme en diligence :
C'en était fait des paladins de France,
Sans un transfuge, assez homme de bien,
Encor Français, s'il n'était plus chrétien.
Ce renégat, dans ses jeunes années,
Avait suivi Roland, comte d'Angers,
Faisant la guerre au sein des Pyrénées :
Il va soudain lui conter les dangers
Qui menaçaient cette élite aguerrie,
Fleur d'héroïsme et de chevalerie.

Oyant cela, les preux aventuriers
Ont déjà pris leurs écus, leurs cimiers,
Leurs beaux cuissards, ces lances, ces épées,
Que le sang maure a si souvent trempées.
Le bon Turpin, très-belliqueux prélat,
Prend son rosaire et sa masse bénite :

Touché par elle au milieu d'un combat,
Tout mécréant périt de mort subite.
Chacun des pairs, montant son palefroi,
Suit l'empereur; et du palais du roi,
D'un seul fendant, Roland brise les portes.
Avec Hugon de nombreuses cohortes,
Précipitant le galop des coursiers,
Déjà fondaient sur les treize guerriers.
Tels que des rocs, au milieu des tempêtes,
Unis, serrés, sans reculer d'un pas,
Les paladins faisaient voler des têtes,
Chassaient loin d'eux et donnaient le trépas.
Oh! c'est alors que Roland l'invincible
Gorgea de sang sa Durandal terrible.
Charles, son oncle, et Renaud, son cousin,
Mettaient à mal maint soldat sarrasin;
Et, déployant sa gigantesque taille,
Ogier partout échauffait la bataille.
Né pour l'amour, mais nourri dans les camps,
Aimant la gloire autant que sa maîtresse,
Notre Olivier, par son heureuse adresse,
Déconcertait les Sarrasins tremblants.
Turpin, levant son effrayante masse,
Les assommait avec dévotion;
Puis à Jésus il demandait leur grâce :
Nul n'expira sans absolution.

De tous les coins de la ville alarmée,
Malgré sa peur, le peuple curieux
Vient admirer, en ouvrant de grands yeux,
Treize guerriers combattant une armée.
Au haut des tours on voit aussi briller
Maint doux objet, mainte beauté divine;
Car toute belle aime à voir ferrailler.
D'un œil en pleurs, la douce Jacqueline
Lorgnait, suivait, défendait Olivier
Bravant les coups de l'homicide acier.

Elle tremblait pour lui, pour elle-même;
Elle éprouvait ce langoureux émoi
Mal à propos nommé je ne sais quoi :
Fille d'esprit sait très-bien quand elle aime.

Hugon, lassé d'avoir tant combattu
Sans rien gagner, voulut avec prudence
Parler de paix : on peut sans conséquence
Bien raisonner quand on s'est bien battu.
« Français, » dit-il, « venez-vous à Solyme
« Pour insulter un roi qui vous estime ? »
Lors il conta les paris singuliers
Que le plaisir et les vins de la Grèce
Avaient dictés aux vaillants chevaliers,
Durant le cours d'une héroïque ivresse.
Charles le Grand, Roland le très-sensé,
A ce discours ne savaient que répondre;
Mais, du propos se croyant offensé,
Olivier dit : « Pensez-vous nous confondre?
« Vous auriez tort. Les chevaliers chrétiens
« N'ont jamais su retirer leur parole :
« Dans notre bouche aucun mot n'est frivole ;
« Et, quant à moi, ce que j'ai dit, j'y tiens :
« J'accomplirai ma promesse sacrée,
« Puisque ma bouche et mon cœur l'ont jurée. »
Disant cela, Jacqueline il voyait,
Et lui lançait un regard vif et tendre :
Du haut des tours Jacqueline l'oyait :
Amants, de loin, se font très-bien entendre.

Hugon reprit : « Voilà parler au mieux.
« Chevaliers francs, restez en ma demeure;
« Vous, Olivier, dès que la dixième heure
« D'un noir manteau rembrunira les cieux,
« Avec Turpin chez moi venez sans faute;
« Auprès de moi ma fille trouverez.
« Je vous la donne, et son époux serez;
« Mais, avant tout, il vous faut, à voix haute,

« Jurer tous deux sur vos livres sacrés
« Que vérité tous deux dévoilerez;
« Et cette nuit fera, quoi qu'il advienne,
« Vous musulman, qu ma fille chrétienne.
« C'est à ce prix que je veux vous unir.
« Vous tous Français, dont j'admire l'audace,
« A midi juste, ayez soin de venir :
« Le rendez-vous est ici, dans la place.
« De Mahomet vous subirez la loi,
« S'il vous advient quelques mésaventures;
« De Jésus-Christ nous adoptons la foi,
« Si vous gagnez vos modestes gageures. »

— « Bon! » s'écria Turpin le chroniqueur,
« C'est marché fait : j'accepte de grand cœur;
« Je crois, j'espère, et Dieu fera le reste.
« Mais permettez que j'embrasse Olivier;
« Car son discours vient de m'édifier;
« Dieu l'a rempli de sa grâce céleste.
« La Jacqueline est en très-bonnes mains;
« Moi, je saurai faire honneur à vos vins;
« Je boirai tout, j'en jure, j'en atteste,
« Et mon ampoule et mes vignes de Reims. »

Les beaux diseurs donnent la confiance :
Charles céda; chacun des pairs de France
Au saint traité souscrivit à l'instant;
Et tout chacun se retira content.
Hugon riait dans sa barbe touffue,
Et répétait tout bas : « Ces braves gens
« Seront demain de fort bons musulmans. »
Turpin disait : « Cette affaire conclue,
« Dieu rognera les griffes du démon;
« Le roi demain recevra le baptême,
« Il entendra ma messe et mon sermon;
« Et je prétends le confesser moi-même. »

Avec Turpin, avant l'heure chérie,
Notre Olivier se rend à son devoir.
Cette beauté, qu'adore la Syrie,
Tremble et rougit du plaisir de le voir.
Avec candeur Jacqueline, à son père,
Sur l'Alcoran jura d'être sincère.
Turpin s'avance avec solennité,
Ouvre un cahier lu, relu, médité,
Qui contenait, au lieu des litanies,
De beaux détails sur les vins généreux,
Sur les raisins, les muscats savoureux,
Que produisaient ses quatorze abbayes.
« Or çà, dit-il, baise les livres saints;
Baise, mon fils, jure sur l'Évangile
Que tu seras sincère autant qu'habile.
Sire, bonsoir : demain gare à vos vins;
La sainte Église abhorre le parjure. »
Avec respect Olivier baise et jure;
Et Turpin sort, n'ayant que faire là.
Turpin sorti, le père aussi s'en va;
Olivier reste, et quelque temps soupire.
Il est chargé du salut d'un empire.

Pour l'empêcher d'arriver à son but
En beau chat blanc, le malin Belzébuth
S'était blotti sur la couche douillette,
Et riait fort aux dépens d'Olivier,
Car il comptait lui nouer l'aiguillette;
Mais rira bien qui rira le dernier.
Par un usage et saint et méritoire,
Pour pénitence, alors qu'il se couchait,
Entre ses dents Olivier dépêchait
Une oraison courte et jaculatoire.
De foi, d'espoir, et d'amour transporté,
En caressant la gentille beauté,
D'un ton pieux, il dit : *Ave Marie.*
A ce saint nom, des diables redouté,

Le Belzébuth miaule avec furie,
Et dans l'enfer s'enfuit épouvanté.

Or, maintenant, vous croyez bien, mesdames,
Que mes tableaux vont échauffer vos âmes;
Que je peindrai ce mutuel transport,
Ces plaisirs vifs, cette ivresse touchante,
D'un couple heureux que son amour enchante;
Vous le croyez? Eh bien, vous avez tort:
Nos deux amants ont besoin de mystère;
Allons-nous-en; faisons comme le père.
Vous insistez! vous désirez savoir
Si vous devez conserver quelque espoir!
Je vous entends: la beauté s'intéresse
Aux grands exploits, à la pure tendresse
D'un chevalier plein d'amour et d'honneur;
Un accident peut trahir sa valeur.
De son pari je connais l'imprudence;
Mais comptez-vous pour rien la Providence?

Dieu, qui créa les mondes et les cieux,
Et dont la nuit ne ferme point les yeux,
Veille au sommet de la sphère divine;
Veille Olivier comme aussi Jacqueline;
Veillent encor les chevaliers français.
Au milieu d'eux le seul Turpin sommeille,
Plein d'espérance et du vin de la veille,
Et plus qu'eux tous convaincu du succès.
Ouvrant les yeux quand l'aube va paraître,
Il voit soudain entrer par la fenêtre
Feu saint Remi, bien crossé, bien mitré,
Ayant le chef de rayons décoré.

— « Enfants, » dit-il, « n'ayez frayeur aucune;
« Vous connaissez mon nom et ma fortune;
« De mon vivant, j'étais comme Turpin,
« Grand archevêque, et grand ami du vin.

« Si j'abhorrais la Champagne Pouilleuse,
« Par moi de Reims les coteaux sont bénis;
« Fort à propos, pour huiler saint Clovis,
« Dieu m'envoya l'ampoule merveilleuse.
« Je viens d'en-haut, au nom de monseigneur :
« De votre affaire il a ri de bon cœur;
« Il est bonhomme, et, de plus, il vous aime;
« Mais, n'osant pas s'en fier à lui-même,
« Craignant l'abus sur un sujet pareil,
« Il a voulu rassembler son conseil.
« Comme ici-bas, chez nous on vous estime;
« On a trouvé maint pari peu discret;
« Malgré cela, l'avis est unanime.
« On a senti quel scandale adviendrait
« Si des démons Hugon restait l'esclave,
« Et si son vin demeurait dans sa cave.
« Miracle il faut, miracle se fera :
« D'un saint mitré croyez-en les oracles;
« Selon vos vœux tout se terminera.
« Notre Olivier fait déjà des miracles :
« Il a chez nous un très-puissant appui;
« Car Notre-Dame intercède pour lui.
« Voilà que c'est, quand on fait œuvre pie,
« D'être dévot à la vierge Marie!
« Il est marqué du cachet des élus :
« De Belzébuth bravant les tours magiques,
« Olivier pousse en faveur de Jésus
« Seize arguments forts et théologiques,
« Vous direz tous un *pater* au bon Dieu;
« A tous les saints vous offrirez des cierges;
« N'oubliez pas les onze mille vierges :
« Tout vrai croyant doit les fêter. Adieu. »
Il dit, s'envole, et les laisse en prière.
L'astre éclatant qui mesure les jours
Avait atteint le milieu de son cours,
En dispensant et chaleur et lumière;
On vit soudain descendre du palais
Hugon, sa cour, les chevaliers français.

Un peuple immense, avide de spectacles,
Se trouvait là dans l'espoir insolent
De bien berner les faiseurs de miracles :
Berner les saints est toujours consolant.

Hugon s'avance. « Approchez-vous, bonhomme; »
(C'est sur ce ton qu'à Nayme il s'adressa)
« Pour grand sauteur partout on vous renomme;
« Qu'en dites-vous? Hier on m'annonça
« Que par serment, que par gageure expresse,
« Cinquante pieds, malgré votre vieillesse,
« De haut en bas, vous prétendiez sauter.
« A cette tour vous plaît-il de monter?
« On aime ici les voltigeurs ingambes.
« Cinquante pieds font juste sa hauteur :
« En descendant prenez garde à vos jambes. »
A ce discours, le confiant sauteur
Monte à la tour, et, franchissant l'espace,
Sans accident se retrouve en la place
Auprès d'Hugon; lequel dit : « C'est beaucoup :
« J'étais fort loin de vous croire aussi leste;
« Vous sautez bien : passons à ce qui reste.
« Turpin boira tout mon vin d'un seul coup :
« Voyons. » Il dit : dans une immense tonne
Les sommeliers versent cent muids de vin;
Chacun murmure et longuement s'étonne;
D'un air béat et son rosaire en main,
Le chroniqueur, certain de la victoire,
Boit d'un seul trait, et dit : « Versez à boire. »
Quand tout le peuple applaudissait encor,
Roland saisit le redoutable cor;
Hugon s'élance; il crie : « Eh! laissez vite,
« Laissez ce cor; de tout je vous tiens quitte,
« Brave Roland; mais ce jeune vaurien,
« Ce beau Français qui ne doutait de rien,
« A-t-il chanté seize fois son antienne?
« Où donc est-il? » Alors doublant le pas,

Olivier prend sa femme entre ses bras,
L'élève en l'air, et dit : « Elle est chrétienne. »
— « Quoi ! tout à fait ? » lui repartit Hugon ;
« Mon cher monsieur, n'êtes-vous pas gascon ?
« Ce pari-là peut se perdre sans honte.
« Répondez-moi, ma fille : voulez-vous
« Que l'on s'en fie à monsieur votre époux ?
« Ne s'est-il pas glissé quelque mécompte ? »
La Jacqueline avec simplicité,
Les yeux baissés, répondit : « Je vous jure
« Qu'à tous les deux vous nous faites injure ;
« Je suis garant qu'il a très-bien compté. »
Hugon la crut. Fille honnête et sincère
En cas pareil ne peut tromper son père.
Dans l'aventure il vit le doigt de Dieu :
Tant ce monarque était un grand génie !
« Oh ! oh ! » dit-il, « Jacqueline, ma mie,
« Je suis chrétien ; ceci n'est pas un jeu ;
« Ce ne sont là visions, ni prestiges ;
« Croyons au Dieu qui fait de tels prodiges. »
Le jour d'après, l'archevêque Turpin,
Encore à jeun, c'était de grand matin,
Dévotement célébra la grand'messe
Dans un vieux temple en église érigé,
Et d'eau bénite amplement aspergé.
Le roi, sa cour, le peuple, la noblesse,
Tout s'y trouva ; tout y fut baptisé.
Le bon Turpin débita dans la chaire
Un beau sermon en trois points divisé,
Payé par lui, fait par son grand vicaire.
Il commençait, et chacun sommeilla ;
Quand il finit, chacun se réveilla.
Lors Olivier, sa douce Jacqueline,
Furent unis avec dévotion.
Turpin leur fit une exhortation
Sur les effets de la grâce divine,
Qui, des chrétiens fidèles et fervents,
Quand on l'appelle est toujours entendue,

Mais qui toujours est sourde aux mécréants.
Si bien parla que Jacqueline émue
Dit à voix basse : « Olivier, mon seul bien,
« Fais ton salut; sois toujours bon chrétien. »
Les chevaliers convertirent les belles;
La foi toucha ces cœurs longtemps rebelles;
Et, pour finir dignement ce beau jour,
D'un grand festin l'élégante abondance
Couronna tout. On but, on fit l'amour :
C'est à peu près comme on finit en France.

(1802.)

ODES.

LA SOLITUDE DE SAINT-MAUR.

Salut! nymphes de la prairie;
Et vous, de ces forêts aimables déités;
Toi, naïade aux flots argentés,
Salut! Je viens encore, ô naïade chérie,
Plein d'une douce rêverie,
Demander le repos à tes bords enchantés.

Soumis à des alarmes vaines,
Tu m'entendais jadis soupirer mon ennui:
Tu me revois libre aujourd'hui.
L'amour est un tyran: j'ai dû briser ses chaînes;
Et je viens oublier mes peines
Au sein de l'amitié, moins trompeuse que lui.

Le chasseur dort, l'aube naissante
N'a point encor semé ses roses dans les cieux;
Mais le signal harmonieux,
Le fleuve et la colline au loin retentissante,
Et le cerf, et la meute absente,
Poursuivent dans la nuit son oreille et ses yeux.

Tel, quand la saison des tempêtes
Du matin plus tardif eut rapproché le soir,
Mon cœur brûlait de te revoir.
Loin des enfants du nord qui grondaient sur nos têtes,
Je volais aux rustiques fêtes;
Et zéphyre et les fleurs égayaient mon espoir.

Je veux vivre au delà des âges:
Inspirez-moi des chants qui ne meurent jamais,

Onde paisible, noirs cyprès !
Et que puissent toujours le glaive et les orages
Respecter ce bois, ces rivages,
Et tous les dieux pasteurs y verser leurs bienfaits !
(1787.)

ERMENONVILLE.

Loin des murs bruyants de la ville,
Je vais, sous l'ombrage des bois,
Révérer dans Ermenonville
Les mânes du grand Génevois.

Celui qui fit parler Julie,
De la vérité seule épris,
D'une douce mélancolie
Échauffa ses divins écrits.

Jeune encor, de son éloquence
J'ai su goûter l'austérité;
Presqu'au sortir de mon enfance
J'ai contemplé la vérité.

J'ai vu l'homme ennemi perfide,
Habile et prompt à se venger,
Ami léger, faux ou timide,
Amant volage ou mensonger.

Son sort est de porter envie
A ceux dont il est envié;
Persécuté pendant sa vie,
De mourir, et d'être oublié.

Le présent fuit avec vitesse;
Le présent échappe à son cœur;
Et, né pour désirer sans cesse,
Il n'est point né pour le bonheur.

Il en goûte au moins l'apparence
Dans le passé, dans l'avenir :
Si la jeunesse a l'espérance,
La vieillesse a le souvenir.
(1788.)

L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Aux généreux accords ma lyre accoutumée
Frémit de son repos, et volant sous mes doigts,
D'un zèle héroïque animée
Brûle de s'unir à ma voix.
Vous tous, ô mes rivaux, amants de l'harmonie,
La liberté si sainte et si chère au génie
Aurait-elle pour vous des charmes impuissants?
Dans ces fêtes patriotiques,
Pourquoi suspendre vos cantiques?
A qui réservez-vous vos immortels accents?

Si l'on doit caresser l'audace et l'insolence,
Des idoles de cour chanter les vils succès,
O muses, gardez le silence;
Taisez-vous, lyres des Français!
Éloignons tous ces grands de nos divins mystères;
Assez d'autres sans nous seront leurs tributaires;
Qu'ils méritent l'éloge avant de l'obtenir :
Et n'allons point, flatteurs sinistres,
Valets des rois et des ministres,
Déshonorer nos chants devant tout l'avenir.

O vous! qui détestez l'orgueilleuse bassesse,
Du nom de liberté remplissez vos écrits;
Instruisez, éclairez sans cesse
Un peuple de la gloire épris.
Anéanti longtemps, sans droits, sans équilibre,
Qu'il comprenne à la fin ce que c'est qu'être libre.

De l'erreur, des abus, soyez, soyez vainqueurs;
Qu'aux jeux sacrés de Melpomène.
Les traits de la grandeur humaine
Courent en vers brûlants s'imprimer dans les cœurs.

Ah! faut-il voir encor, dans les temps où nous sommes,
Sous des chefs orgueilleux des peuples sans fierté?
L'esclavage détruit les hommes;
Ils sont grands par la liberté.
Mais si quelque Français, âme impure et flétrie,
Méprise ton saint nom, vierge de la patrie,
Qu'il vive dans l'opprobre et meure abandonné;
Et que la cendre du perfide,
Comme une cendre parricide,
Répande, au gré des vents, un air empoisonné.

Ton aspect réjouit le mont le plus sauvage,
Au milieu des rochers enfante les moissons;
Par toi le plus affreux rivage
Rit environné de glaçons;
Par toi, l'astre du jour, dont la lumière avare
De rayons pâlissants couvre la Delaware,
Éclaire un peuple heureux, actif, intelligent.
Sans toi, divinité chérie,
Le beau climat de l'Hespérie
Sous d'opulents rayons offre un sol indigent.

Charles, fils d'un grand homme, et plus grand que son père,
De tes droits abolis fut le libérateur;
Sous le gouvernement prospère
D'un conquérant législateur,
On vit au champ de Mars s'assembler nos ancêtres;
On vit le peuple franc, ses nobles et ses prêtres,
Tous enfants de l'État et son commun soutien;
Et le roi de l'Europe entière,
Plein de leur âme libre et fière,
N'était au milieu d'eux qu'un premier citoyen [1].

[1] Chénier se fait ici l'écho de ces *profondes* doctrines historiques de Mably

Mais bientôt, à la force unissant l'artifice,
De ce roi fortuné les enfants malheureux
Laissèrent tomber l'édifice
Construit par ses soins généreux.
Le glaive et l'encensoir, rivaux du diadème,
Partageaient avec lui la puissance suprême;
Le peuple fut contraint d'humilier son front :
Ramper devint sa seule étude;
Et de sa triple servitude
La nation perdue osa chérir l'affront.

Tombe le souvenir de ces temps sacriléges!
Tombe de nos tyrans la vile ambition!
Fuyez, injustes priviléges,
Droits fondés sur l'oppression!
Fuyez, disparaissez des cités de la France,
Antiques préjugés des siècles d'ignorance,
Qui loin de la vertu supposiez la grandeur!
Périsse l'orgueil tyrannique,
Qui de la majesté publique
A si longtemps noirci l'immortelle splendeur!

Peuples, rendez hommage aux enfants du génie!
Contemplez ce flambeau qui brille entre leurs mains,
Et dont la lumière infinie
Éclaire et guide les humains!
L'existence ordinaire est de quelques journées;
Ces favoris du ciel ont d'autres destinées :
Ils vivent consacrés à l'immortalité;
Et leur éloquence enflammée,
Soutien de la terre opprimée,
Réclame au nom de tous la sainte égalité.

Mais d'autres, étalant les trésors, la naissance,
D'autres, se nourrissant d'un imbécile orgueil,

qu'il admirait et sur lesquelles on peut consulter l'éloquente introduction d'Augustin Thierry à ses *Récits Mérovingiens* (1840, in-8°, t. 1er. p. 92). Il est piquant de voir les vieilles théories d'Hotman se perpétuer ainsi du *Franco-Gallia* à une ode révolutionnaire, et cela sans que le dernier héritier se doute assurément de la généalogie érudite de ces paradoxes.

A leurs fils léguant la puissance,
Vont trouver la honte au cercueil.
Des superstitions ministres fanatiques,
Du trône usurpateur complices despotiques,
Brigands toujours vendus aux brigands couronnés,
Ils voudraient retenir la terre
Dans l'esclavage héréditaire
Où dormirent longtemps les siècles enchaînés!

Courage! éveillez-vous, citoyens de la France;
Ne vous flétrissez pas aux yeux de l'univers;
Mettez en vous votre espérance,
Connaissez et brisez vos fers.
N'imitez point, Français, ni vos faibles ancêtres,
Qui, trahissant le peuple et lui croyant des maîtres,
De l'auguste nature ont méconnu la voix;
Ni le délire frénétique
De ce peuple de la Baltique [1]
Par un choix solennel esclave de ses rois.

Opprimés comme vous, comme vous, d'âge en âge,
Presque tous les humains, sous le joug abrutis,
Dans la poudre de l'esclavage
Baissent leurs fronts anéantis.
Tout sera libre un jour; un jour la tyrannie,
Sans appui, sans état, de l'univers bannie,
Ne verra plus le sang cimenter ses autels;
Et, des vertus mère féconde,
La liberté, reine du monde,
Va sous d'égales lois rassembler les mortels.

« Il n'est plus ce pouvoir grossi par tant de crimes;
« Il n'est plus, » diront-ils, « ce monstre audacieux;
« Ses pieds touchaient les noirs abîmes;
« Son front se perdait dans les cieux.
« Il osait commander : les peuples en silence
« De ses décrets impurs adoraient l'insolence;

[1] Allusion à ce qui se passa en Danemark en 1660.

« Le monde était aux fers; le monde est délivré;
« Et l'auteur de son esclavage,
« Vomi par l'infernal rivage,
« Dans le fond des enfers est à jamais rentré. »
(1789.)

LA MORT DE MIRABEAU.

Beaux-arts qu'inventa le génie,
Unissez vos divins efforts;
Lugubre et touchante harmonie,
Fais-nous entendre tes accords.
Marbre, obéis à Praxitèle;
Toile, peins cette âme immortelle
Que les dieux semblaient inspirer;
Et toi, muse patriotique,
Chante le funèbre cantique :
Un grand homme vient d'expirer.

Cité que chérit Amphitrite [1],
Il attend de toi des autels!
Sur tes bords sa gloire est écrite
En caractères immortels.
Par son éloquence puissante,
De notre liberté naissante
Je vois les ennemis vaincus.
Le despotisme en vain conspire;
Le peuple ressaisit l'empire
Aux accents d'un nouveau Gracchus.

Sur une scène encor plus belle,
Au nom du peuple et de la loi,
Je l'entends, plein du même zèle,
Répondre à l'esclave d'un roi;

[1] Mirabeau naquit à Marseille en 1749

Je vois son courage intrépide
Dénoncer à ce roi perfide
Les crimes de ses favoris;
Lorsque des héros mercenaires,
Dans leurs exploits imaginaires,
Menaçaient les murs de Paris.

Silence! organes de l'envie;
N'outragez plus notre soutien :
Songez que la France asservie
A vu Mirabeau citoyen.
De ses vertus républicaines,
Les fers, les cachots de Vincennes,
N'ont point abattu la fierté :
C'est là que son mâle génie,
Sous la main de la tyrannie,
Fondait de loin la liberté.

Couvre-toi d'un voile funèbre,
Témoin de ses brillants succès,
Tribune, que rendit célèbre
Le Démosthène des Français!
La France, mère inconsolable,
Perdant un fils irréparable,
A pris les vêtements du deuil;
Et puissent des honneurs si justes
Consoler ses mânes augustes
Dans le silence du cercueil!

Adoptez ces lugubres marques,
Français qui chérissez les lois!
On porte le deuil des monarques;
Un seul grand homme vaut cent rois.
Ce Franklin, qui dans l'Amérique
Fit régner la raison publique,
Au monde était plus précieux
Que tous ces princes dont la gloire
Expire et s'éteint dans l'histoire,
Dès qu'on leur a fermé les yeux.

En vulgaires humains féconde,
La nature, à tous les instants,
Sème en foule au milieu du monde
Des esclaves et des tyrans;
Mais, quand l'argile qu'elle anime
Enveloppe un esprit sublime,
Et le cœur altier d'un héros,
Son sein, qu'un tel effort accable
N'enfante un prodige semblable
Qu'après un siècle de repos.

Jour d'épouvante! heure suprême!
Du peuple l'immortel appui
Expire au sein du peuple même,
En s'occupant encor de lui.
La douleur le trouve impassible :
D'un front serein, d'un œil paisible,
Il envisage son trépas;
Et son âme ferme et sublime
S'agrandit en voyant l'abîme
Qui vient de s'ouvrir sous ses pas.

. . . . . .

Au fond de la nuit éternelle,
Parmi les ombres descendu,
Il voit la douleur solennelle
Des citoyens qui l'ont perdu.
Paris et la patrie entière
Vont, dans sa demeure dernière,
Déposer le grand Mirabeau.
Ses restes, que le peuple adore,
Il les voit triompher encore
Et des tyrans et du tombeau.

La France a-t-elle, avant notre âge,
Honoré ces mortels divins
Dont l'esprit est un héritage
Recueilli par tous les humains?

Ils mouraient : leur cendre sacrée,
Par l'amitié seule entourée,
Marchait vers le funèbre lieu;
Tandis qu'une pompe insolente
Accompagnait l'ombre sanglante
D'un Louvois ou d'un Richelieu.

Du fanatisme étrange exemple!
Opprobre d'un siècle si beau!
A Sulpice on élève un temple;
Voltaire est presque sans tombeau!
Mort, il cherche encore un asile;
Un ordre des tyrans exile
Ses vains et précieux débris;
Et, dans leur stupide colère,
De sa dépouille tutélaire
Ils ont déshérité Paris.

Des grands hommes de la patrie
Nous verrons les mânes un jour,
Famille imposante et chérie,
Habiter un commun séjour.
Tel, au milieu des sept collines,
S'élevait sous des mains divines
Ce temple superbe et vanté
Où, par la piété romaine,
Dans les murs de la cité reine,
On vit l'Olympe transporté.

Ennemis de la tyrannie,
Visitez ces augustes lieux;
Vertu, raison, talents, génie,
Voilà vos patrons et vos dieux.
Souvent la nation nouvelle,
Offrant un hommage fidèle
A ces mânes idolâtrés,
Viendra sur la chose publique
Consulter la patrie antique,
Au fond des monuments sacrés.

Toi, que la France désolée
Appelle en vain dans ses regrets,
Mirabeau, de ton mausolée
J'ornerai du moins les cyprès..
Lorsque ta fatale journée,
Par chaque printemps ramenée,
Renouvellera nos douleurs,
Je chanterai tes nobles veilles;
Et sur le marbre où tu sommeilles
Tu sentiras couler nos pleurs.

(1791.)

LA RÉPUBLIQUE SOUS ROBESPIERRE.

O vaisseau de l'État, fais un dernier effort :
Vaisseau, battu par les orages,
Tes mâts sont renversés; viens regagner le port :
Ces rochers, qu'habite la mort,
Sont témoins d'assez de naufrages.

Vois-tu, le fer en main, le meurtre dans les yeux,
Grandir l'anarchie aux cent têtes?
Ainsi du sein des mers, s'élevant jusqu'aux cieux,
Jaillit le géant furieux
Que vomit le Cap des Tempêtes,

Lorsque, précipités par la fureur de l'or,
Les Jasons de Lusitanie,
Souillant de leur empire une onde vierge encor,
Sur l'océan d'Adamastor
Faisaient voguer la tyrannie.

O de nos jours de sang quel opprobre éternel!
C'est Catilina qui dénonce;
Vergonte et Lentulus dictent l'arrêt mortel;
Tullius est le criminel,
Céthégus est juge, et prononce!

Des forfaits autrefois les vils machinateurs
Conjuraient avec la nuit sombre;
Ils siégent maintenant au rang des sénateurs;
Et les poignards conspirateurs
Ne sont plus aiguisés dans l'ombre.

Le génie indigné baisse un front abattu
Sous l'ignorance qui l'opprime;
Du nom de liberté le meurtre est revêtu;
Et l'audace de la vertu
Se tait devant celle du crime.

Le délateur vendu, pour prix de ses poisons,
Baigne dans l'or ses mains avides;
Et des pères conscrits les respectables noms
Des Marius et des Carbons
Couvrent les tables homicides.

Le peuple est aveuglé par ses vils ennemis;
Des Gracchus la mort est jurée :
Viens, Septimuléius, viens, meurtrier soumis,
Contre l'or qui te fut promis
Échanger leur tête sacrée.

Liberté des Français, que d'infâmes complots
Ont ralenti ta noble course!
Un monstre a dévoré nos fruits à peine éclos;
Le sang s'est mêlé dans tes flots
Si purs, si brillants à leur source.

Sur ton front, jeune encor, dieux! quel souffle infernal
Flétrirait tes palmes altières!
Vas-tu donc ressembler à ce fleuve inégal
Qui, de son opulent cristal,
Baigne le nord de nos frontières!

Né sur le Saint-Gothard, au milieu des torrents,
Fils impétueux des montagnes,

Le Rhin, dans sa naissance, ennemi des tyrans,
Des Suisses, des Germains, des Francs,
Fertilise au loin les campagnes.

Dans ce vaste jardin, par ses flots embelli,
Il épanche une urne féconde:
Bientôt, ruisseau stérile, et sans cesse affaibli,
Il court, dans la fange et l'oubli,
Cacher l'opprobre de son onde.

Ah! le peuple français repousse avec horreur
Ces flétrissantes destinées.
Liberté, chez les rois va porter la *terreur;*
Parmi nous répands le bonheur,
Comme en tes premières journées!

De la plaine de Mars où sont les jeux charmants?
Où sont les fêtes solennelles
Qui, dans la France entière, au milieu des serments,
Voyaient, par mille embrassements,
S'unir nos cités fraternelles!

Le soleil, souriant à notre liberté,
Hâtait le lever de l'aurore,
Et, sur l'autel sacré planant avec fierté,
De son immortelle clarté
Dorait l'étendard tricolore.

La nuit succède au jour, et le crêpe du deuil
Couvre nos villes désolées;
La licence aujourd'hui triomphe avec orgueil;
La liberté marche au cercueil;
Les lois l'accompagnent voilées.

Vulcain, vainqueur du Xante, au fond de ses roseaux
Portait la flamme dévorante;
Ainsi le fanatisme, agitant ses flambeaux,
Embrase et soulève les eaux
De la Loire et de la Charente.

Philippes, c'est ainsi qu'en tes champs inhumains
De Jule on vit l'image errante,
Le diadème au front, le glaive entre les mains,
Combattre les derniers Romains
Et la république expirante,

Quand Brutus, ne voulant ni régner ni servir,
Voyant Rome à jamais flétrie,
Accusant la vertu qui le faisait périr,
Confondit son dernier soupir
Avec celui de la patrie!

De la France éperdue infortunés enfants,
Contemplez sa douleur amère;
Déposez votre rage et vos glaives sanglants;
Ne vous battez plus dans les flancs
De votre déplorable mère.

O terre des Gaulois, redoutables remparts,
Champs fortunés, douce contrée,
Bords chéris d'Apollon, de Cérès et de Mars,
Terre hospitalière des arts,
Sois libre, opulente, adorée!

Tous les rois sont armés pour déchirer ton sein;
A leurs yeux rien ne peut t'absoudre;
Mais bientôt, si tu veux mériter ton destin,
Le colosse républicain
Réduira tous les rois en poudre.

Imprimant sur ton sol un pied profanateur,
Ils osent te porter la guerre;
Ils trouveront la mort : peuple triomphateur,
Qu'à ton souffle exterminateur
Ils disparaissent de la terre!

Mais plus de sang français; laisse frapper les lois.
Leurs vengeances sont légitimes;

Peuple républicain, n'imite point les rois
Dont la fureur a tant de fois
Puni les crimes par des crimes!

Renais chez les mortels, aimable égalité;
Viens briser le glaive anarchique :
Revenez, douces lois, justice, humanité;
Sans les mœurs point de liberté,
Sans vertu, point de république.

(Juin 1794.)

L'ANGLETERRE.

(FRAGMENT D'UNE ÉLÉGIE SUR LA MORT DE HOCHE.)

. . . . . .

. . . . . .

Quand l'aigle a ralenti son vol audacieux;
Quand la paix triomphante, et descendant des cieux,
A la voix des Français vient sourire à la terre,
Debout sur des débris, l'orgueilleuse Angleterre,
La menace à la bouche, et le glaive à la main,
Réclame encor la guerre, et veut du sang humain!
Elle dont le trident, asservissant les ondes,
Usurpa les trésors et les droits des deux mondes!
Rendons aux nations l'héritage des mers;
Entendez, mes enfants, la voix de l'univers
Déléguer aux Français la vengeance publique;
Voyez Londres pâlir au nom de l'*Italique* [1];
De ce chef renommé vous savez les exploits :
Lorsque le vent du Nord, rugissant dans les bois,
Avait interrompu les jeux sous la feuillée,
Le récit des combats prolongeait la veillée.
Le céleste chasseur glaçait l'onde et les airs;
Nos familles, trompant la rigueur des hivers,

[1] Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie.

Près de l'ardent foyer s'assemblaient en silence;
Les guerriers du héros racontaient la vaillance;
Muets, nous écoutions; les vieillards attendris
S'écriaient en pleurant : Que n'est-il notre fils!
Vous aussi, vous pleuriez, le courage a ses larmes :
Au bruit de ses hauts faits vos mains cherchaient des armes;
Vous vouliez près de lui la gloire et le danger :
Eh bien! sous ses drapeaux courez donc vous ranger!
Et vous, des guerriers francs élite magnanime,
Les Alpes sous vos pas ont abaissé leur cime;
Vous franchîtes les monts; vous franchirez les flots.
Des tyrans de la mer punissez les complots :
Ils combattront pour l'or; vous, pour une patrie.
Si jadis un Français, dès rives de Neustrie [1],
Descendit dans leurs ports, précédé par l'effroi,
Vint, combattit, vainquit, fut conquérant et roi,
Quels rochers, quels remparts deviendront leur asile,
Quand Neptune irrité lancera dans leur île
D'Arcole et de Lodi les terribles soldats,
Tous ces jeunes héros vieux dans l'art des combats,
La grande nation à vaincre accoutumée,
Et le grand général guidant la grande armée?

(1798.)

[1] Guillaume le Conquérant.

HYMNES PATRIOTIQUES.

CHANT DU 14 JUILLET.

Dieu du peuple et des rois, des cités, des campagnes,
De Luther, de Calvin, des enfants d'Israël,
Dieu que le Guèbre adore au pied de ses montagnes,
En invoquant l'astre du ciel!

Ici sont rassemblés sous ton regard immense
De l'empire français les fils et les soutiens,
Célébrant devant toi leur bonheur qui commence,
Égaux à leurs yeux comme aux tiens.

Rappelons-nous les temps où des tyrans sinistres
Des Français asservis foulaient aux pieds les droits;
Le temps, si près de nous, où d'infâmes ministres
Trompaient les peuples et les rois.

Des brigands féodaux les rejetons gothiques
Alors à nos vertus opposaient leurs aïeux;
Et, le glaive à la main, des prêtres fanatiques
Versaient le sang au nom des cieux.

Princes, nobles, prélats, nageaient dans l'opulence;
Le peuple gémissait de leurs prospérités;
Du sang des opprimés, des pleurs de l'indigence,
Leurs palais étaient cimentés.

En de pieux cachots l'oisiveté stupide,
Afin de plaire à Dieu, détestait les mortels;
Des martyrs, périssant par un long homicide,
Blasphémaient au pied des autels.

Ils n'existeront plus, ces abus innombrables :
La sainte liberté les a tous effacés;
Ils n'existeront plus, ces monuments coupables :
Son bras les a tous renversés.

Dix ans sont écoulés; nos vaisseaux, rois de l'onde,
A sa voix souveraine ont traversé les mers :
Elle vient aujourd'hui des bords d'un nouveau monde
Régner sur l'antique univers.

Soleil, qui, parcourant ta route accoutumée,
Donnes, ravis le jour, et règles les saisons;
Qui, versant des torrents de lumière enflammée,
Mûris nos fertiles moissons;

Feu pur, œil éternel, âme et ressort du monde,
Puisses-tu des Français admirer la splendeur!
Puisses-tu ne rien voir dans ta course féconde
Qui soit égal à leur grandeur!

Que les fers soient brisés! Que la terre respire!
Que la raison des lois, parlant aux nations,
Dans l'univers charmé fonde un nouvel empire,
Qui dure autant que tes rayons!

Que des siècles trompés le long crime s'expie!
Le ciel pour être libre a fait l'humanité :
Ainsi que le tyran, l'esclave est un impie,
Rebelle à la Divinité.

(1790.)

A L'ÉGALITÉ.

Égalité douce et touchante,
Sur qui reposent nos destins,
C'est aujourd'hui que l'on te chante
Parmi les jeux et les festins.

Ce jour est saint pour la patrie;
Il est fameux par tes bienfaits :
C'est le jour où ta voix chérie
Vint rapprocher tous les Français.

Tu vis tomber l'amas servile
Des titres fastueux et vains,
Hochets d'un orgueil imbécile,
Qui foulait aux pieds les humains.

Tu brisas des fers sacriléges;
Des peuples tu conquis les droits;
Tu détrônas les priviléges;
Tu fis naître et régner les lois.

Seule idole d'un peuple libre,
Trésor moins connu qu'adoré,
Les bords du Céphise et du Tibre
N'ont chéri que ton nom sacré!

Des guerriers, des sages rustiques,
Conquérant leurs droits immortels,
Sur les montagnes helvétiques
Ont posé tes premiers autels;

Et Franklin, qui, par son génie,
Vainquit la foudre et les tyrans,
Aux champs de la Pensylvanie
T'assure des honneurs plus grands!

Le Rhône, la Loire et la Seine,
T'offrent des rivages pompeux :
Le front ceint d'olive et de chêne,
Viens y présider à nos jeux!

Répands ta lumière infinie,
Astre brillant et bienfaiteur;
Des rayons de la tyrannie
Tu détruis l'éclat imposteur.

Ils rentrent dans la nuit profonde
Devant tes rayons souverains;
Par toi la terre est plus féconde;
Et tu rends les cieux plus sereins.
(1792.)

A LA VICTOIRE.

HYMNE CHANTÉ AU CHAMP DE LA RÉUNION.

LES HOMMES.

Dieu puissant! d'un peuple intrépide
C'est toi qui défends les remparts :
La victoire a, d'un vol rapide,
Accompagné nos étendards.
Les Alpes et les Pyrénées
Des rois ont vu tomber l'orgueil;
Au nord, nos champs sont le cercueil
De leurs phalanges consternées.

CHŒUR.

Avant de déposer nos glaives triomphants,
Jurons d'anéantir le crime et les tyrans.

LES FEMMES.

Entends les vierges et les mères,
Auteur de la fécondité :
Nos époux, nos enfants, nos frères,
Combattent pour la liberté;
Et, si quelque main criminelle
Terminait des destins si beaux,
Leurs fils viendront sur leurs tombeaux
Venger la cendre paternelle.

CHŒUR.

Avant de déposer vos glaives triomphants,
Jurez d'anéantir le crime et les tyrans.

LES HOMMES ET LES FEMMES.

Guerriers, offrez votre courage;
Jeunes filles, offrez des fleurs;
Mères, offrez, pour votre hommage,
Vos fils vertueux et vainqueurs.
Vieillards, dont la mâle sagesse
N'instruit plus par des actions,
Versez vos bénédictions
Sur les armes de la jeunesse.

CHŒUR.

Avant de déposer nos glaives triomphants,
Jurons d'anéantir le crime et les tyrans.

(8 juin 1793.)

A LA LIBERTÉ.

Descends, ô liberté! fille de la nature :
Le peuple a reconquis son pouvoir immortel;
Sur les pompeux débris de l'antique imposture
Ses mains relèvent ton autel.

Venez, vainqueurs des rois : l'Europe vous contemple;
Venez; sur les faux dieux étendez vos succès;
Toi, sainte liberté, viens habiter ce temple;
Sois la déesse des Français.

Ton aspect réjouit le mont le plus sauvage,
Au milieu des rochers enfante les moissons;
Embelli par tes mains, le plus affreux rivage
Rit, environné de glaçons.

Tu doubles les plaisirs, les vertus, le génie;
L'homme est toujours vainqueur sous tes saints étendards;
Avant de te connaître, il ignorait la vie :
Il est créé par tes regards.

Au peuple souverain tous les rois font la guerre;
Qu'à tes pieds, ô déesse, ils tombent désormais!
Bientôt sur les cercueils des tyrans de la terre
Les peuples vont jurer la paix.
(10 novembre 1793.)

A LA RAISON.

Auguste compagne du sage,
Détruis des rêves imposteurs;
D'un peuple libre obtiens l'hommage;
Viens le gouverner par les mœurs.

O Raison, puissante immortelle!
Pour les humains tu fis la Loi!
Avant d'être égaux devant elle,
Ils étaient égaux devant toi.

Inspire à l'active jeunesse
Des exploits l'illustre désir;
Accorde à la sage vieillesse
Un doux et glorieux loisir.

Victimes d'intérêts contraires,
Les humains s'opprimaient entr'eux,
Réunis tous ces peuples frères,
Dont les rois ont brisé les nœuds.

Ton éclat, exempt d'imposture,
Ressemble à l'éclat d'un beau jour,
Ta flamme bienfaisante et pure
Rallume les feux de l'amour.

Sur tes pas, austère sagesse,
Amenant l'aimable gaîté,
Des arts la troupe enchanteresse
Vient couronner la liberté.
(30 nov. 1793.)

HYMNE A L'ÈTRE SUPRÊME.

Source de vérité, qu'outrage l'imposture,
De tout ce qui respire éternel protecteur,
Dieu de la liberté, père de la nature,
Créateur et conservateur;

O toi, seul incréé, seul grand, seul nécessaire,
Auteur de la vertu, principe de la loi,
Du pouvoir despotique immuable adversaire!
La France est debout devant toi.

Tu posas sur les mers les fondements du monde;
Ta main lance la foudre, et déchaîne les vents;
Tu luis dans ce soleil dont la flamme féconde
Nourrit tous les êtres vivants!

La courrière des nuits, perçant de sombres voiles,
Traîne à pas inégaux son cours silencieux;
Tu lui marques sa route, et d'un peuple d'étoiles
Tu semas la plaine des cieux.

Tes autels sont épars dans le sein des campagnes,
Dans les riches cités, dans les antres déserts,
Aux angles des vallons, aux sommets des montagnes,
Au haut du ciel, au fond des mers.

Mais il est pour ta gloire un sanctuaire auguste,
Plus grand que l'Empyrée et ses palais d'azur!
Dieu lui-même, habitant le cœur de l'homme juste,
Y goûte un encens libre et pur!

Dans l'œil étincelant du guerrier intrépide
En traits majestueux tu gravas ta splendeur;
Dans les regards baissés de la vierge timide
Tu plaças l'aimable pudeur.

Sur le front du vieillard la sagesse immobile
Semble rendre avec toi les décrets éternels;
Sans parents, sans appui, l'enfant trouve un asile
Devant tes regards paternels.

C'est toi qui fais germer dans la terre embrasée
Ces fruits délicieux qu'avaient promis les fleurs;
Tu verses dans son sein la fertile rosée
Et les frimas réparateurs;

Et, lorsque du printemps la voix enchanteresse
Dans l'âme épanouie éveille le désir,
Tout ce que tu créas, respirant la tendresse,
Se reproduit par le plaisir.

Des rives de la Seine à l'onde hyperborée,
Tes enfants dispersés t'adressent leurs concerts;
Par tes prodigues mains la nature parée
Bénit le Dieu de l'univers.

Les sphères parcourant leur carrière infinie,
Les mondes, les soleils, devant toi prosternés,
Publiant tes bienfaits, d'une immense harmonie
Remplissent les cieux étonnés.

Grand Dieu! qui sous le dais fais pâlir la puissance,
Qui sous le chaume obscur visites la douleur,
Tourment du crime heureux, besoin de l'innocence,
Et dernier ami du malheur!

L'esclave et le tyran ne t'offrent point d'hommage :
Ton culte est la vertu, ta loi l'égalité;
Sur l'homme libre et bon, ton œuvre et ton image,
Tu souffles l'immortalité.

(1794.)

CHANT DU DÉPART.

UN REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas;
Et, du nord au midi, la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.

Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil !
Le peuple souverain s'avance :
Tyrans, descendez au cercueil.

La république nous appelle;
Sachons vaincre, ou sachons périr :
Un Français doit vivre pour elle;
Pour elle un Français doit mourir [1].

UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes :
Loin de nous de lâches douleurs!
Nous devons triompher quand vous prenez les armes;
C'est aux rois à verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie;
Guerriers, elle n'est plus à vous :
Tous vos jours sont à la patrie;
Elle est votre mère avant nous.

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves;
Songez à nous aux champs de Mars :
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards;
Et, rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière,
Quand les tyrans ne seront plus.

UN ENFANT.

De Barra, de Viala, le sort nous fait envie;
Ils sont morts, mais ils ont vaincu :
Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie;
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillants, nous le sommes;
Guidez-nous contre les tyrans :

[1] Après chaque strophe le chœur des guerriers, des mères, des vieillards, des épouses et des jeunes filles répète successivement ce refrain.

Les républicains sont des hommes;
Les esclaves sont des enfants.

UNE ÉPOUSE.

Partez, vaillants époux, les combats sont vos fêtes;
Partez, modèles des guerriers;
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes;
Nos mains tresseront vos lauriers;
Et, si le Temple de Mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire;
Et nos flancs portent vos vengeurs.

UNE JEUNE FILLE.

Et nous, sœurs des héros, nous, qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds,
Si pour s'unir un jour à notre destinée
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles,
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang dans les batailles
Ait coulé pour l'égalité!

TROIS GUERRIERS.

Sur le fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentants, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs.
En tous lieux, dans la nuit profonde
Plongeant la féodalité,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté.

CHŒUR GÉNÉRAL.

La république nous appelle;
Sachons vaincre, ou sachons périr:
Un Français doit vivre pour elle;
Pour elle un Français doit mourir.

(1794.)

HYMNE DU 9 THERMIDOR.

Salut! neuf thermidor, jour de la délivrance,
Tu viens purifier un sol ensanglanté!
Pour la seconde fois, tu fais luire à la France
Les rayons de la liberté.

Chantres républicains, célébrez la victoire;
Vierges du peuple franc, couronnez-vous de fleurs;
Pères, enfants, époux, bénissez la mémoire
Du beau jour qui sécha vos pleurs!

Le sommet de l'Olympe a vu réduire en poudre
Les superbes géants par la terre enfantés;
Au sénat de la France, ainsi tombait la foudre
Sur les tyrans épouvantés.

En vain, pour conserver un sanguinaire empire,
A tes yeux, ô soleil! ils cachaient leur fureur;
Ivre du sang humain, leur troupe en vain conspire
Avec la nuit et la terreur.

Ne crains plus d'éclairer le triomphe des crimes;
Remplace de ta sœur l'astre silencieux;
Les oppresseurs vaincus vont suivre leurs victimes;
Tu peux remonter dans les cieux.

Le peuple et le sénat ont repris leur puissance;
Leur voix des noirs cachots rompt les portes d'airain;
Échafauds, où le crime égorgeait l'innocence,
Tombez à ce cri souverain!

Renverse, ô liberté! cet autel homicide
Où l'horrible anarchie, un poignard à la main,
Comme autrefois Diane aux monts de la Tauride,
S'apaisait par du sang humain.

Vous, que chante en pleurant l'amitié solitaire,
Femmes, guerriers, vieillards, beauté, talents, vertus,
Vous ne reviendrez plus consoler sur la terre
Vos parents, qui vous ont perdus.

Ah! de vos noms sacrés la mémoire chérie
Peut du moins quelquefois soulager nos douleurs;
Du moins sur vos tombeaux la plaintive patrie
A nos pleurs mêlera ses pleurs.

Vous accusez, du fond de vos augustes tombes,
Les coupables vengeurs qui vous ont outragés;
C'est par de sages lois, non par des hécatombes,
Que vos amis seront vengés.

Oui, pour la république un nouveau jour commence:
Nous verrons, à la voix de vos mânes proscrits,
L'humanité dressant l'autel de la clémence
Sur vos respectables débris.

Première déité, des lois source immortelle,
Toi, qu'on adorait même avant la liberté,
Toi, mère des vertus, véritable Cybèle,
Touchante et sainte Humanité!

Unis des intérêts qui paraissaient contraires;
Un cœur qui sait haïr est toujours criminel:
Au festin de l'oubli viens rassembler des frères,
Pressés sur ton sein maternel.

La palme et le laurier, cueillis par le courage,
De leur tige robuste ont orné nos remparts;
L'olivier de la paix verra sous son ombrage
Fleurir la couronne des arts.

Une longue tourmente a grondé sur nos têtes;
Des rochers menaçants nous présentent la mort;
La terre est près de nous: qu'importent les tempêtes,
Si la liberté vient au port?

(27 juillet 1795.)

HYMNE FUNÈBRE EN L'HONNEUR DE HOCHE.

LES FEMMES.

Du haut de la voûte éternelle,
Jeune héros, reçois nos pleurs;
Que notre douleur solennelle
T'offre des hymnes et des fleurs.
Ah! sur ton urne sépulcrale
Gravons ta gloire et nos regrets;
Et que la palme triomphale
S'élève au sein de tes cyprès.

LES VIEILLARDS.

Aspirez à ses destinées,
Guerriers, défenseurs de nos lois!
Tous ses jours furent des années;
Tous ses faits furent des exploits.
La mort qui frappa sa jeunesse
Respectera son souvenir:
S'il n'atteignit point la vieillesse,
Il sera vieux dans l'avenir.

LES GUERRIERS.

Sur les rochers de l'Armorique,
Il terrassa la trahison;
Il vainquit l'hydre fanatique,
Semant la flamme et le poison.
La guerre civile étouffée
Cède à son bras libérateur;
Et c'est là le plus beau trophée
D'un héros pacificateur.

Oui, tu seras notre modèle:
Tu n'as point terni tes lauriers.
Ta voix libre, ta voix fidèle
Est toujours présente aux guerriers.

Aux champs d'honneur on vit ta gloire;
Ton ombre, au milieu de nos rangs,
Saura captiver la victoire,
Et punir encor les tyrans.

(6 oct. 1798.)

A L'ARMÉE D'ANGLETERRE.

Ne posez point le glaive, enfants de la victoire :
Des Alpes et du Rhin les rapides héros,
Tant qu'il reste à cueillir quelque moisson de gloire,
N'ont jamais besoin de repos.

La liberté vous luit; les deux mondes adorent
De ce soleil nouveau les rayons bienfaiteurs;
Contre un peuple tyran tous les peuples implorent
Vos étendards libérateurs.

Aux champs américains, dans l'Inde, son esclave,
En traits ensanglantés ses forfaits sont écrits;
Outragés comme vous, l'Ibère et le Batave
Vers vous ont élevé leurs cris.

Vainqueurs de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,
La voix de l'univers a chanté vos succès :
Dans Londre épouvanté, dites : La mer est libre :
Ainsi l'ordonnent les Français.

C'est là qu'il faut enfin pacifier la terre.
Neptune impatient vous attend sur ses bords;
Docile à vos destins, de l'avare Angleterre
Son trident vous ouvre les ports.

D'un monarque insensé le châtiment s'apprête;
Qu'il expie en tombant l'esclavage des mers :
Tous les rois ont cédé; tyran, courbe la tête
Sous les vengeurs de l'univers.

(1804.)

HOMMAGE A UNE BELLE ACTION [1].

Quel est ce Remi généreux
Qui, s'armant d'un courage heureux,
Arrache au Danube en furie
Quarante-deux vaillants soldats,
Blessés au milieu des combats
Qu'ont vus les plaines de Hongrie?
Il fut un Remi qui jadis
Dans la Champagne, non Pouilleuse,
Reçut l'ampoule merveilleuse,
Dont il oignit, dit-on, Clovis;
Mais j'ai dévotion plus grande
Au Remi du pays Messin,
N'en déplaise au dévot essaim
Des amateurs de la légende.
Au paradis des vrais croyants,
Sous les clefs de Pierre l'apôtre,
Il est juste de laisser l'autre;
Par des écrits reconnaissants
Il convient de placer le nôtre
Au paradis des bienfaisants :
Doux et paisible sanctuaire,
Qu'ouvrit dans le siècle dernier
L'excellent abbé de Saint-Pierre,
Digne d'en être le portier.

[1] On lit dans *la Gazette de France* du 5 décembre 1808 : « M. François Remi « aîné, âgé de 43 ans, né à Metz, employé à l'hôpital militaire français de « Neubourg, vit arriver, le 27 avril dernier, à huit heures du soir, sur le Da- « nube, un bâtiment à bord duquel se trouvaient 42 soldats grièvement bles- « sés, et dont plusieurs avaient des membres amputés. Mais le Danube avait « grossi considérablement; la nuit était obscure; et aucun infirmier n'osait se « hasarder d'aller à bord du bâtiment, qui se tenait éloigné du rivage. Cepen- « dant on entendait les cris et les lamentations des malades, exposés à l'injure « du temps. Le cœur de Remi en fut ému : sans considérer la profondeur de la « rivière, et sans égard au danger qu'il courait, il se déshabille, se jette dans « l'eau, nage vers la barque, se charge d'un de ces malheureux, et le dépose « sur le rivage; retourne et en rapporte un second, et ne cesse d'aller et venir « jusqu'à ce que les quarante-deux fussent à terre : il était alors onze heures « du soir. »

Aux sons de la trompette épique
Si je pouvais unir ma voix,
Je célébrerais les exploits
De ce conquérant héroïque
Qui, du Bétis à la Baltique,
Fait, protége ou punit les rois :
J'oserais crayonner l'histoire
Du chef éminent des Français,
Tous ces prodigieux succès
Qu'on voit, et qu'on a peine à croire;
Et je peindrais son char de gloire,
Que, par élans précipités,
Au sein des royales cités
Font voler Mars et la Victoire;
Des peuples dont il est l'appui
J'annoncerais les destinées;
Des généraux vainqueurs sous lui
Je dirais les nobles journées;
Et quelquefois je gémirais,
En voyant du Danube à l'Ebre
Le laurier voisin du cyprès;
Mais c'est par une mort célèbre
Que s'immortalise un guerrier :
Au milieu du champ meurtrier,
Autour de la pierre funèbre,
S'élève et grandit le laurier.

Cessons des efforts inutiles;
Trêve à d'ambitieux discours :
Il faut un Homère aux Achilles;
Et l'Alexandre de nos jours
N'a trouvé que trop de Chériles.
Dans notre médiocrité,
Un assez bel emploi nous reste :
Par un hommage mérité,
De son injuste obscurité
Consolons la vertu modeste.

Voulons-nous louer à propos?
Louons des mortels estimables :
Celui qui sauve ses semblables
Est au premier rang des héros.
Vous, dont l'orgueilleuse faiblesse
Hors des titres ne voit plus rien,
Si le nom de Remi vous blesse,
Un beau trait lui sert de soutien;
C'est le nom d'un homme de bien :
Il a ses titres de noblesse.
Les fiers enfants de Romulus
Auraient dans leur place publique
Posé la couronne civique
Sur le front de Remigius;
Et, pour des nations sensées,
Quelques vertus récompensées
Valent bien les romans nouveaux,
Les opéras à grands chevaux,
Les lamentables comédies,
Les pitoyables tragédies,
Intarissables rapsodies,
Qu'attendent les prix décennaux.

(1809.)

ÉPIGRAMMES

SUR LE *GUILLAUME TELL* DE LEMIÈRE

Lemière, ah! que ton *Tell* avant-hier me charma!
J'aime ton ton pompeux et ta rare harmonie;
Oui, des foudres de son génie
Corneille lui-même t'arma.
(1788.)

LE DÉPUTÉ GASCON [1].

Que des humains la faiblesse est étrange!
Dit, l'autre jour, un député gascon.
Depuis neuf ans, émule de Solon,
Avec pitié je vois comme tout change:
Chaque parti devient minorité;
Mais, narguant seul la publique inconstance,
Depuis neuf ans, grâce à ma conscience,
Je suis toujours dans la majorité.

LES DEUX MISSIONNAIRES.

Or, connaissez-vous en France
Certain couple sauvageon,
Prisant peu la tolérance:
Messieurs La Harpe et Naigeon?

Entre eux il s'élève un schisme:
L'un, étant grave docteur,
Ferré sur le catéchisme;
L'autre, athée inquisiteur.

Tous deux braillaient comme pies;
Déistes ne sont leurs saints:
La Harpe les nomme impies;
Naigeon les dit capucins.

[1] Crassous, membre du sénat (an IX.)

A ces oracles suprêmes,
Bonnes gens, soyez soumis,
Nul n'aura d'esprit qu'eux-mêmes;
Ils n'ont pas d'autres amis.

Leur éloquence modeste
Amollit les cœurs de fer;
La Harpe a le feu céleste;
Et Naigeon le feu d'enfer.

Partout ces deux Prométhées
Vont créant mortels nouveaux :
La Harpe fait les athées;
Et Naigeon fait les dévots.
(1804.)

SUR Mlle RAUCOURT DANS LE RÔLE DE PHÈDRE.

O Phèdre! dans ton jeu que de vérité brille!
Oui, de Pasiphaé je reconnais la fille,
Les fureurs de sa mère, et son tempérament,
Et l'organe de son amant.

SUR LA HARPE [1].

Si par une muse électrique
L'auditeur est électrisé,
Votre muse paralytique
L'a bien souvent paralysé;
Mais, quand il est tyrannisé,
Parfois il devient tyrannique :
Il siffle un auteur symétrique,
Il rit d'un vers symétrisé,
D'un éloge pindarisé,
Et d'une ode anti-pindarique.
Vous avez trop dogmatisé :
Renoncez au ton dogmatique;

[1] La Harpe, dans un écrit sur la langue révolutionnaire, avait proscrit le verbe *fanatiser*, et avait posé, comme règle générale, qu'aucun adjectif en *ique* ne peut produire un verbe en *iser*.

Mais restez toujours canonique,
Et vous serez canonisé.

SUR L'ENTRÉE D'UN VIEIL ABBÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Ce timballier philosophique,
Admis parmi les vétérans,
Dans le fauteuil académique
Prend la palme des mécréants.
Mais qu'on plaisante ou qu'on raisonne
Sur ce choix tant que l'on voudra :
Il est certain qu'il est mieux là
Qu'il ne fut jamais en Sorbonne.

SUR CARION DE NISAS [1].

Prince Carion ! s'il vous plaît :
Quittez le cothurne tragique;
Vous serez mieux dans le comique :
Vous êtes un si bon valet !
(1804.)

SUR RŒDERER.

Jean Rœderer, ennuyeux journaliste,
De son squelette a fait peindre les traits.
Vingt connaisseurs, rassemblés tout exprès,
Sont à loisir consultés par l'artiste.
« Çà, mes amis, est-il bien ressemblant ?
« A ce visage avec soin je travaille. »
Nul ne répond; chacun regarde et bâille;
« Bon, dit le peintre : on bâille; il est parlant. »

SUR LA RÉÉLECTION DU CARDINAL MAURY A L'ACADÉMIE.

Dubois aux en rs a bien ri,
Quand il a vu l'Académie,

[1] Qui venait de faire jouer sa tragédie de *Pierre le Grand*, à l'époque où Bonaparte fut nommé empereur.

Puisant dans son histoire une loi d'infamie,
Donner du *monseigneur* au cardinal Maury.

O parbleu ! s'écria le cuistre :
J'étais, j'en conviens aujourd'hui,
Vil, insolent et vénal comme lui ;
Mais le drôle n'est pas ministre.
(1807.)

FIN DES ŒUVRES ANCIENNES.

POÉSIES

DE

MARIE-JOSEPH CHÉNIER

DEUXIÈME PARTIE.

ŒUVRES POSTHUMES.

PERSONNAGES.

TIBÈRE, empereur.
AGRIPPINE, veuve de Germanicus.
PISON, sénateur.
CNÉIUS, fils de Pison.
SÉJAN, chevalier romain.
LES TROIS JEUNES FILS D'AGRIPPINE, LES DEUX CONSULS, SÉNATEURS, PONTIFES, MAGISTRATS, GUERRIERS, LICTEURS.

La scène est à Rome, dans le palais de Tibère.

TIBÈRE.

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE I.

PISON, CNÉIUS.

PISON.

On ne t'a point donné d'infidèles avis;
Et Pison de retour embrasse encor son fils.
Au palais de César, quand le jour luit à peine,
Tu conçois aisément l'intérêt qui m'amène,
Et pourquoi, sans témoins, je veux t'entretenir
Sur la mort de son fils et sur mon avenir.
J'ai vu Germanicus expirer en Syrie;
Un sort prématuré l'enlève à la patrie :
Il ne me traitait plus qu'en soldat révolté,
Et nos dissensions n'ont que trop éclaté.
J'ai fui tous les chemins où sa veuve Agrippine
A vingt cités en pleurs demandait ma ruine :
Sur les mers de Toscane, hier avant la nuit,
Jusqu'aux bouches du Tibre un vaisseau m'a conduit.
Je suis enfin dans Rome, et je viens me défendre.
Agrippine au sénat s'est-elle fait entendre?
Et déjà les Romains, par la haine animés,
Sèment-ils contre moi des bruits envenimés?
Que disent l'empereur et sa mère Livie?
Séjan même avec eux menace-t-il ma vie?
Et de Germanicus tous les persécuteurs
De son ombre aujourd'hui sont-ils les protecteurs?
Parle, ô mon cher Cnéius.

CNÉIUS.

Agrippine attendue
Aux désirs des Romains n'est pas encor rendue.

PISON.

Ciel!

CNÉIUS.

Mais, aujourd'hui même, elle doit en ces lieux
Apporter d'un époux les restes glorieux.

PISON.

Que m'apprends-tu?

CNÉIUS.

Séjan, ce ministre fidèle,
Pour l'observer, sans doute, est employé près d'elle.

PISON.

Et Tibère, Livie?

CNÉIUS.

Hélas! avant ce jour,
Cnéius, vous le savez, ignorait leur séjour.
Le besoin de revoir et d'embrasser mon père
Pouvait seul me conduire au palais de Tibère.
Il y renferme un deuil dont la sincérité
Trouve chez les Romains peu de crédulité :
Pour lui Germanicus fut un objet d'envie;
Et l'on se dit tout haut que Tibère et Livie,
Heureux secrètement dans le commun malheur,
Cachent leur allégresse et non pas leur douleur.

PISON.

Le peuple?

CNÉIUS.

Il adorait un prince magnanime:
Les regrets sont profonds; l'éloge est unanime;
Et tous les vrais Romains ont accusé le sort.

PISON.

C'est moi, Germanicus, qui dois pleurer ta mort.

CNÉIUS.

Oui, vous le regrettez; je me plais à l'entendre :
Je vous retrouve juste, et j'osais y prétendre.
Quel sujet toutefois a pu vous diviser :

Quels méchants l'un à l'autre ont su vous opposer?
Quand nos jeux célébraient sa première victoire,
Germanicus parut l'emporter sur sa gloire;
On crut voir un Camille, et l'on s'était flatté
Qu'il devait aux Romains rendre la liberté.
Souvent je me suis dit, plein de cette espérance:
Mon père à ces beaux jours prépara mon enfance.
C'est vous seul en effet, vous qui m'avez appris
Des austères vertus la douceur et le prix:
Vous conduisiez mes pas dans ces places publiques
Où sont de nos aïeux les marbres héroïques.
Sur leur postérité nos premiers sénateurs
Abaissaient tristement des yeux accusateurs.
Je respirais leur âme, et dans Rome flétrie
Cnéius, au milieu d'eux, retrouvait la patrie.
Avide, j'écoutais quand vos mâles discours
Du siècle où nous vivons me retraçaient le cours:
Ici, du dictateur la victoire fatale;
Là, Rome survivant aux débris de Pharsale,
A la tribune encore inspirant Cicéron;
Nos dieux réfugiés dans l'âme de Caton;
Leurs temples, le sénat, et notre gloire antique
Avec lui s'exilant au sein des murs d'Utique;
Et ces derniers Romains qui vengèrent l'État,
Quand César tout-puissant, frappé dans le sénat,
Perdant sous le poignard ce qu'il dut à l'épée,
Tombait victorieux aux pieds du grand Pompée.

PISON.

O mon fils! ton aïeul, dont tu me rends les traits,
Vit notre liberté, si chère à tes regrets,
Sous les coups de Lépide, et d'Octave, et d'Antoine,
Mourir avec Brutus aux champs de Macédoine.
L'un de ces triumvirs, dont les coupables mains
Se partageaient le monde et le sang des Romains,
Octave, héritant seul d'une fureur utile,
Enchaîna l'univers par sa clémence habile.
A l'intérêt d'un homme il ralliait l'État;
Il caressait le peuple, il flattait le sénat;

Agrippa dans le camp dirigeait ses cohortes;
Du temple de Janus la paix fermait les portes;
Et Mécène étouffait, sous les palmes des arts,
Les cyprès teints de sang qui couvraient nos remparts.
Auguste vieillissant fit oublier Octave.
Parlant de république au sein de Rome esclave,
Il nous berçait encor de ces mots révérés;
Vains hochets du vulgaire et fantômes sacrés,
Et, des Romains séduits trompant l'obéissance,
Du nom de liberté cimentait sa puissance.
Il étendit sur moi son charme suborneur:
Des faisceaux avec lui je partageai l'honneur;
Et, lorsque le destin, secouru par Livie,
Eut fait un dieu de plus en terminant sa vie,
Son successeur Tibère, en ce même palais,
Me retint, m'opprima sous d'horribles bienfaits.
Là, du nouveau tyran j'ai connu l'âme altière:
J'ai vu les chevaliers, le sénat, Rome entière,
Tout l'empire, à l'envi, se faisant acheter,
Briguer la servitude et s'y précipiter.

CNÉIUS.

Ah! parmi ces flatteurs, émules d'infamie,
Une tête innocente est bientôt ennemie.
Quand sous le crime heureux tout languit abattu,
Malheur aux citoyens coupables de vertu,
Et dont la gloire offense, à Rome ou dans l'armée,
Tibère impatient de toute renommée!
Les délateurs, vendant leur voix et leurs écrits,
Viennent dans son palais marchander les proscrits;
Lui seul des tribunaux fait pencher la balance;
Le sénat le contemple, et décrète en silence;
Les regards sont muets; les lois n'osent parler;
Tibère à ses genoux voit l'univers trembler,
Et, subissant lui-même un tyrannique empire,
Éprouve, en l'ordonnant, la frayeur qu'il inspire.
En ses yeux, qui toujours commandent les forfaits,
Son ministre devine et prévient les arrêts;
Et le ciel à la fois fit naître en sa colère

Tibère pour Séjan, et Séjan pour Tibère.
S'ils n'eussent divisé Germanicus et vous,
Peut-être un jour plus pur luirait encor sur nous.
Le peuple est fatigué du pouvoir despotique :
Naguère, il m'en souvient, le nom de république
A, jusque dans sa cour, effrayé l'oppresseur,
Quand, des derniers Romains et la veuve et la sœur,
La nièce de Caton, cette illustre Junie,
A leurs mânes sanglants fut enfin réunie.
Devant l'urne funèbre on portait ses aïeux :
Entre tous les héros, qui, présents à nos yeux,
Provoquaient la douleur et la reconnaissance,
Brutus et Cassius brillaient par leur absence.
Que dis-je ? le tyran ne peut dormir en paix :
Quand la nuit sur nos murs étend son voile épais,
Des regrets importuns fatiguent son oreille ;
Des Romains opprimés la douleur se réveille ;
Et leurs cris menaçants, par Tibère entendus,
Vont lui porter ces mots : « Rends-nous Germanicus ! »

PISON.

Moi-même à ses regrets que ne puis-je le rendre !
Tes vœux n'ont rien, Cnéius, qui doive me surprendre ;
Si, même en t'admirant, j'éprouve un peu d'effroi,
C'est de me voir contraint de rougir devant toi.

CNÉIUS.

Qui ? vous !

PISON.

Moi. Dût un jour la liberté renaître,
Je n'en jouirai plus ; j'ai fléchi sous un maître ;
A vivre en le servant je me suis condamné,
Soumis au bras d'airain qui me tient enchaîné.
Mais tu dois ranimer la splendeur de ta race :
O toi, dont les vertus consolent ma disgrâce,
Exemple des Romains, modèle des bons fils,
Seul appui, seul honneur de mes cheveux blanchis,
Fuis toujours le tyran ! tu vivras sans reproche.
On ouvre, et les licteurs annoncent son approche :
Va trouver mes amis, autrefois si nombreux ;

Va, recommande un père à leurs soins généreux :
Ils ont de mon crédit éprouvé l'influence;
A leur tour maintenant qu'ils prennent ma défense,
Si, bravant toutefois les destins irrités,
Leur amitié survit à mes prospérités.

CNÉIUS.

J'y vole, et j'ose encore espérer quelque zèle;
Mais votre fils au moins vous restera fidèle. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

TIBÈRE, PISON, SÉNATEURS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Sénateurs, je rends grâce aux bontés du sénat :
Ce chagrin solennel des patrons de l'État
A mes calamités vient mêler quelques charmes;
En pleurant avec moi, vous tarissez mes larmes.
Que vois-je? est-ce Pison qui paraît à mes yeux?

PISON.

Oui, César, et c'est vous que je cherche en ces lieux;
C'est vous que j'ai servi. Je demande et j'espère
Un entretien secret que je crois nécessaire.

TIBÈRE.

Ayez quelques égards pour un père accablé :
Il s'agira de vous au sénat rassemblé.
Loin de moi le désir d'une injuste vengeance!
Mais songez-vous, Pison, qu'Agrippine s'avance?
Et même elle a de Rome abordé les remparts,
Puisque je vois Séjan s'offrir à nos regards.

SCÈNE III.

TIBÈRE, PISON, SÉJAN, SÉNATEURS, LICTEURS.

SÉJAN.

Agrippine dans Rome arrive à l'instant même.
J'ai rempli de César la volonté suprême :
Deux cents prétoriens, sur mes pas réunis,

Dans Brindes attendaient Agrippine et ses fils.
La lumière trois fois avait dissipé l'ombre,
Lorsqu'aux premiers rayons d'un jour livide et sombre
Le vaisseau, traversant les flots silencieux,
De ses voiles en deuil vient affliger nos yeux.
On voit avec ses fils Agrippine descendre :
L'urne où Germanicus n'est plus qu'un peu de cendre
Paraît ; le peuple accourt sur la rive des mers;
Les chemins, les maisons, les toits en sont couverts.
Il est muet longtemps, et longtemps immobile;
Mais, quand le char funèbre a roulé dans la ville,
Cent mille bras vers lui sont tendus à la fois;
Cent mille cris plaintifs ne forment qu'une voix.
Partout à la douleur la pompe est réunie :
Aux champs apuliens et dans la Campanie,
Les organes des lois, les ministres du ciel,
Laissant le tribunal, abandonnant l'autel;
Vieux guerriers, villageois, d'une course empressée,
Affrontant les rigueurs de la saison glacée,
Au héros, à la veuve, aux trois jeunes enfants,
Viennent offrir des pleurs, des vœux et de l'encens.
Non loin de Tusculum, aux murs de Palestrine,
L'un et l'autre consul accueillent Agrippine;
Et, durant la nuit même, elle marche avec nous,
Toujours tenant ses fils dormant sur ses genoux,
Toujours à nos regrets offrant l'urne adorée.
Le jour découvre enfin cette route sacrée,
Où l'on vit son époux, au sein de nos remparts,
Rapporter de Varus les sanglants étendards.
Elle entre : son cortége est bientôt Rome entière;
Et l'ombre du héros, près d'une épouse altière,
Semble, se réveillant sous l'airain sépulcral,
S'enorgueillir encor de ce deuil triomphal.
J'ai vu des légions les aigles renversées,
Des vétérans en pleurs les piques abaissées;
J'entendais à la fois dans ce grand citoyen
Tous les infortunés regretter un soutien,
Tous les vieillards un fils, tous les enfants un père,

L'armée un dieu vengeur, Rome un dieu tutélaire.
Si j'en crois les discours, la vestale a tremblé
Aux mourantes lueurs d'un feu pâle et voilé;
D'un son lugubre et lent les temples retentissent;
Sous leurs tombeaux ouverts nos ancêtres gémissent;
Et, jusque sur l'autel, partageant nos douleurs,
Les marbres sont émus, l'airain verse des pleurs.

TIBÈRE.

Rendez-vous, sénateurs, où Rome vous appelle:
Honorez Agrippine; allez au-devant d'elle :
Je vous attends. Pison, dans ces moments d'éclat,
Vous n'êtes pas contraint de vous rendre au sénat;
Et, si quelques dangers pour vous se manifestent,
Vous pouvez recourir aux amis qui vous restent.
Aujourd'hui, sans témoins, je consens à vous voir;
Mais entendre Agrippine est mon premier devoir.

PISON.

Moi-même, en plein sénat, je reviendrai l'entendre.
Vous connaîtrez, César, ce que j'ose prétendre :
A soutenir mes droits je suis déterminé,
Sans espérer, sans craindre, et sans être étonné.

(*Il sort avec le sénat et les licteurs.*)

SCÈNE IV.

TIBÈRE, SÉJAN.

TIBÈRE.

Séjan, quelle contrainte! et quel excès d'outrage!
Agrippine jouit de ce bruyant hommage;
Même au sein du néant, traînant Rome à son char,
Germanicus éteint triomphe de César.
Il me faut redouter sa veuve enorgueillie,
Et jusqu'à ce Pison, que je leur sacrifie;
Car, enfin, ne crois pas que son génie altier
Sous le poids du malheur ait fléchi tout entier.
Il fut ambitieux; je l'ai soumis au crime :
Mais, docile instrument, indocile victime,

Il garde, tu le vois, en son adversité,
Des Pisons ses aïeux l'audace et la fierté;
Et dans son fils Cnéius conserve à la patrie
Une austère vertu que lui-même a trahie.
La perte de Pison marquera ton retour.
Un jour encore! Ami, qu'il sera long ce jour!
Germanicus est mort, mais non sa renommée :
Satisfaisons ce dieu de Rome et de l'armée,
Que dans sa gloire même il reste enseveli;
Qu'il obtienne un cercueil, la vengeance et l'oubli.

SÉJAN.

Tout remplira vos vœux; et d'un agent fidèle,
Avant de vous quitter, j'avais sondé le zèle :
C'était Fulcinius, ce nouveau sénateur;
Il devait de Pison se rendre accusateur.
Ordonnez : rien ne coûte à son obéissance;
Et du soin de vous plaire il fait sa conscience.

TIBÈRE.

Fulcinius est prêt; je suis content de lui.
Du sénat, par mon ordre, il s'absente aujourd'hui :
Son intérêt sur lui garantit mon empire;
Et j'ai dicté, Séjan, tous les mots qu'il doit dire.
Rome va murmurer, Rome qui tous les jours
Se permet sourdement d'injurieux discours :
Elle brigue sa honte, et sa honte l'irrite.
De mon prédécesseur la clémence hypocrite
Des partis fatigués a fait taire les cris :
Il me léguait à moi les enfants des proscrits.
Plus habile que grand, plus fortuné qu'habile,
En triomphant d'un peuple il a vécu tranquille;
Et l'heureux empereur m'a laissé recueillir
La haine que longtemps sema le triumvir.
Il régnait; je gouverne à force de puissance :
Rome par ses clameurs, même par son silence,
De mes secrets périls m'avertit chaque jour,
Et, loin de tous les yeux, me bannit dans ma cour.

SÉJAN.

Pourquoi vous condamner à tant d'inquiétude?

Quoi ! le maître du monde est dans la servitude !
Aux rives de Caprée, en de pompeux jardins,
Auguste de l'empire oubliait les chagrins.
Là, vous pourriez trouver sous de riants asiles
Des cieux toujours sereins, des nuits toujours tranquilles;
Là, César tout-puissant, même au sein des plaisirs,
Sans cesser de régner, goûtant d'heureux loisirs,
Plus grand par son absence, et laissant ses images
Des Romains prosternés recueillir les hommages,
Semblable aux immortels du vulgaire adorés,
Pourrait dicter de loin ses oracles sacrés,
Dispenser des bienfaits ou lancer le tonnerre,
Et rester invisible en gouvernant la terre.

TIBÈRE.

Je vois dans l'avenir ce moment souhaité :
Il faut à Rome encor, haï, mais redouté,
Traîner de piége en piége une inquiète vie,
Empereur absolu sous les lois de Livie :
C'est ma mère; et, d'ailleurs, puis-je oublier jamais
Que cet empire même est un de ses bienfaits ?
Je vais la prévenir du retour d'Agrippine;
Mais, quand tout de Pison garantit la ruine,
Toi, ministre zélé, digne de ma faveur,
Et le seul des Romains à qui j'ouvre mon cœur,
Intimide et corromps : c'est ainsi que l'on règne.
Rome peut me haïr, pourvu qu'elle me craigne.
Sur Agrippine enfin tente les orateurs;
Ébranle son crédit auprès des sénateurs.
Si la haine jalouse, à tes pieds abaissée,
Voit dans les jeux publics ta statue encensée,
Mérite que bientôt, rehaussant ton éclat,
L'empereur avec lui t'admette au consulat.

ACTE II.

SCÈNE I.

TIBÈRE, PISON, CONSULS, SÉNATEURS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Asseyez-vous, consuls; sénateurs, prenez place;
Sans l'approuver, Pison, j'estime votre audace;
Licteurs, faites entrer la veuve de mon fils.

SCÈNE II.

TIBÈRE, PISON, AGRIPPINE *tenant dans ses bras l'urne funéraire de Germanicus*, LES TROIS FILS D'AGRIPPINE, CONSULS, SÉNATEURS, PONTIFES, MAGISTRATS, GUERRIERS, LICTEURS.

AGRIPPINE.

César, et vous, consuls, et vous, pères conscrits,
Qui, plaignant d'un héros la destinée injuste,
Frémissez à l'aspect de sa dépouille auguste,
Avec Germanicus j'ai quitté mes foyers;
J'y rentre avec sa gloire, au milieu des guerriers
Témoins de ses exploits et de son jour suprême :
En quel état, grands dieux, il y rentre lui-même!
Ah! combien différent de ce Germanicus
Qui monte au Capitole, et, vengeur de Varus,
Y revient déposer, de ses mains triomphantes,
D'Arminius vaincu les dépouilles sanglantes!
Voici votre soutien, le voici, mon époux :
Un triomphe n'est plus ce qu'il attend de vous;
Contre ses ennemis la tombe est son asile.
Approchez, d'une mère espérance fragile,
Approchez, mes enfants : Romains, c'est encor lui.
Vous voyez le seul bien qui me reste aujourd'hui.

TIBÈRE.

Non : je puis vous nommer du tendre nom de fille;

Nous vous restons encor; Rome est votre famille.
Adoptez, sénateurs, les enfants des Césars :
Encouragés par vous, formés sous vos regards,
Tandis qu'au rang des dieux leur père les contemple,
Ils sauront quelque jour, imitant son exemple,
Comme lui, des héros se frayant le chemin,
Être dignes de vous et du peuple romain.

AGRIPPINE.

Ah! puisse du sénat l'honorable tutelle
Étendre sur mes fils une égide immortelle!
Mais nous n'acceptons pas l'appui d'un sénateur
Qui de Germanicus fut le persécuteur.
Il est devant mes yeux : j'étais loin de m'attendre
Qu'ici, dans ce jour même, il oserait m'entendre.
Un lieutenant du prince avec impunité
Au fils de l'empereur aura-t-il insulté?
Quand le premier soldat n'est qu'un chef de rebelles,
Quel chef conserverait des légions fidèles?
Si des fils, une veuve, et les Romains en deuil,
Vont de Germanicus entourer le cercueil;
Jeune, et toujours vainqueur, s'il vit ses destinées
Dans ses triomphes même en naissant moissonnées;
Compagnons d'un héros, vous, dont les étendards
Ont constamment suivi l'héritier des Césars,
Je vous prends à témoin que des complots perfides
Abreuvaient mon époux de chagrins homicides.
Il luttait, mais en vain, contre la trahison :
Un homme a tout conduit; et cet homme est Pison.

PISON.

Sans me déshonorer par une lâche absence,
Je m'étais à moi-même ordonné le silence :
J'espérais que César, assuré de ma foi,
Daignerait se charger de répondre pour moi.
Il m'en laisse le soin. Rome, mieux informée,
Pourra savoir un jour qui souleva l'armée.
D'Agrippine, aujourd'hui, la sévère douleur
Appelle un attentat ce qui fut un malheur.
Mais dans un autre temps, dans une autre province,

Je n'étais point alors le lieutenant du prince :
Germanicus a vu ses légions sans frein.
Déjà l'aigle, infidèle au pouvoir souverain,
Des marais du Batave aux champs de l'Illyrie,
De son vol orageux menaçait la patrie.
Le drapeau fut souillé; le sang fut répandu :
Et quand? lorsque d'Auguste au tombeau descendu
Tibère honorait l'ombre, et recueillait l'empire,
Dans un règne naissant, époque où l'on conspire;
Quand des soldats pouvaient, par la rébellion,
De quelque autre César aider l'ambition.

AGRIPPINE.

D'un héros qui n'est plus, intrépide adversaire,
Je vous rends grâce, à vous qui, dans sa vie entière,
Choisissez l'instant même où sa fidélité
Aux yeux des légions a le plus éclaté.
Je n'ai point oublié que dans la Germanie,
Quand il était absent, la révolte impunie
Immola des tribuns près de leurs étendards,
Et menaçait déjà, devant l'autel de Mars,
Un vieillard, du sénat député consulaire,
Plancus, réfugié sous l'aigle tutélaire.
Germanicus parut; nous eûmes un appui :
Il courait des périls, j'étais auprès de lui.
« Où sont, dit le héros, les légions de Rome?
« Et comment aujourd'hui faut-il que je vous nomme?
« Soldats? de votre chef vous repoussez la voix.
« Citoyens? du sénat vous méprisez les lois.
« Ennemis? non, jamais leur haine sacrilége
« N'a des ambassadeurs blessé le privilége.
« Jules chez les Gaulois vit son camp mutiné :
« Il s'écria : Romains! et tout fut terminé.
« Les voilà ces drapeaux que vous donna Tibère :
« Quel sang les a flétris? Manderais-je à mon père
« Que ses soldats, chargés de vaincre les Germains,
« Ne savent désormais qu'égorger des Romains!
« Frappez : qu'un autre chef vous mène à la victoire;
« Frappez, ou suivez-moi, si vous aimez la gloire;

« Et que demain j'apprenne au nouvel empereur
« Vos combats, vos succès, et non pas votre erreur. »
Il dit; les légions, égalant sa vaillance,
Dans le sang des Germains ont lavé leur offense.
Est-il vrai, Chéréa? parlez, Vitellius;
Et vous, préfet du camp, courageux Memnius;
Vous tous.... Voyez, César, les larmes qu'ils répandent;
Ces bras cicatrisés qu'à la fois ils étendent :
Croyez vos vétérans; ils ont vu mon époux
Parler, agir, combattre et triompher pour vous.
La victoire sous lui, par de brillants auspices,
De votre empire heureux consacra les prémices;
Et c'est après sa mort, c'est devant ses débris,
Qu'on ose en plein sénat insulter votre fils!

PISON.

Ah! je ne prétends pas calomnier sa gloire.

AGRIPPINE.

Et que fais-tu? Comment te permets-tu de croire
Qu'il ait voulu tenter la valeur des soldats?
Non, non, Germanicus ne te ressemblait pas.
Son cœur fut toujours pur, sa foi toujours sincère.
Tu l'outrages pourtant : s'il respirait!

PISON.

Tibère!

AGRIPPINE

Si, triomphant encore, il brillait parmi nous....
Mais approche; il est là.

PISON.

Tibère, entendez-vous?

AGRIPPINE.

Il est là, là, te dis-je; il saura te répondre;
Son ombre magnanime est prête à te confondre.
Tu pâlis!

PISON.

Et pourquoi serais-je confondu?
Je n'ai point accusé; je me suis défendu.
Faut-il d'une ombre illustre évoquer la puissance?
Vos larmes contre moi font pencher la balance.

Il n'est plus ce Pison qui vit des jours d'éclat,
Et fut avec Auguste admis au consulat.

TIBÈRE.

Ne voyez, sénateurs, que la seule justice,
Que la loi vengeresse, ou la loi protectrice,
Non le rang de Pison, ses ayeux, sa valeur,
Ou les pleurs d'Agrippine et ma propre douleur.
Vous ne pouvez, sans doute, écouter la clémence;
Mais l'équité finit où le courroux commence.

PISON.

Il faut que je m'explique; on le veut, j'y souscris :
Les Romains sauront tout. Adieu, pères conscrits.
Mon destin, quel qu'il soit, n'a rien que je redoute.
Vous, César, aujourd'hui, vous m'entendrez, sans doute;
Nous pourrons sans témoins parler en liberté.
Pour ce héros, par vous justement regretté,
Dont nous voyons tous deux la veuve gémissante,
Les enfants, les débris et l'ombre menaçante,
Ah! j'ai pu le haïr, mais j'ai su l'admirer;
Et nous avons tous deux le droit de le pleurer.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

TIBÈRE, AGRIPPINE, SES TROIS FILS, CONSULS, SÉNATEURS, PONTIFES, MAGISTRATS, GUERRIERS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Il sort; et sa douleur n'est que trop véritable.
Est-ce un remords tardif? ou n'est-il point coupable?
Aurait-il seulement haï Germanicus?
Près de moi, sénateurs, je ne l'admettrai plus :
Mais d'un plus grand délit la preuve est nécessaire,
Quand il faut condamner un vieillard consulaire.
Pison, quoi qu'il en soit, trouve un accusateur :
Demain Fulcinius, comme vous sénateur,
Devant le tribunal se dispose à paraître.

AGRIPPINE.

Fulcinius! Séjan s'apprête aussi peut-être?

Eh quoi ! Fulcinius ose être mon appui !
Tes exploits, cher époux, seront vantés par lui !
Eh ! sait-il seulement quelle est ta renommée ?
Nos guerriers l'ont-ils vu ? Connaît-il une armée ?
A la cour de Séjan que pouvait-il savoir ?
D'où lui vient ce grand zèle ? et quel est son espoir ?
Sa fortune a besoin de nouvelles bassesses :
C'est Pison que j'accuse, et non pas ses richesses.
Écoutez les récits de tous ces vieux soldats :
Eux seuls de mon époux vous diront les combats ;
Combien de fois son sang coula pour la patrie
Sur les bords du Danube, aux vallons de Syrie ;
Ses vertus, ses dangers, les complots des pervers :
Ses pleurs qu'ils ont taris, ses maux qu'ils ont soufferts.
Ou que devant le peuple on garde le silence :
L'aspect seul de cette urne aura plus d'éloquence ;
Les débris et le nom du vainqueur des Germains
Parleront assez haut dans l'âme des Romains.

TIBÈRE.

Fulcinius a-t-il mérité cette injure ?
C'est lui qui se présente ; aucun ne peut l'exclure :
Tout citoyen romain doit librement user
Et du droit de défendre et du droit d'accuser.
La loi le veut ainsi ; maintenons les lois sages.
Surtout de la tribune évitons les orages.
Les sénateurs, fuyant ce scandaleux éclat,
Doivent juger eux-même un membre du sénat.
Mais qui sera chargé du soin de le défendre ?
Eh bien, pères conscrits, vous venez de m'entendre :
Quel silence ! Pison n'avait donc point d'amis ?
Déjà tout l'abandonne !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CNÉIUS.

CNÉIUS.

Il lui reste son fils.
J'ai porté, sénateurs, ma prière importune

Aux amis qu'autrefois lui donnait la fortune.
Hélas! j'ai recueilli leur stérile douleur :
Ils bornent leur courage à plaindre son malheur.
Jusqu'ici la tribune ignore ma jeunesse;
Mais l'amour filial soutiendra ma faiblesse.
Vous savez que toujours les héros, vos aïeux,
Dans l'image d'un père ont adoré les dieux.
Sur la base des mœurs un empire suprême
Affermissait nos lois et la liberté même.
Qu'un autre par la gloire ose leur ressembler;
En piété du moins je puis les égaler.
Vous, de Germanicus épouse auguste et tendre,
Que je crains, que j'implore, et qui saurez m'entendre,
Je vous prends pour modèle en repoussant vos coups :
Vous adorez encor les cendres d'un époux;
Voilà vos fils, les siens, et ceux de la patrie;
Ils sont chéris de vous, vous en êtes chérie;
Mon père aussi mérite un fils reconnaissant.
Je le voix malheureux; je le crois innocent:
Moi-même à son destin tout entier je me livre;
S'il gémit dans l'exil, trop heureux de le suivre,
Comme il fut mon soutien, je serai son appui :
S'il ne vit plus pour moi, je périrai pour lui.

TIBÈRE.

On reconnaît Cnéius aux désirs qui l'animent.
Il était loin d'un père, et les Romains l'estiment.
Mais on peut l'accuser pour étouffer sa voix;
Et vous savez alors ce qu'exigent les lois.
Faut-il que sans témoins le sénat délibère?

AGRIPPINE.

Si le fils de Pison peut défendre son père!
La nature et les lois, tout a délibéré;
C'est un droit : c'est bien plus, c'est un devoir sacré.
Quand j'attaque Pison, Cnéius doit le défendre;
Quel tribunal humain pourrait ne pas l'entendre?
Il n'est point accusé. Souvent Germanicus
De ce jeune Romain m'annonça les vertus.
Un fils dénaturé, de biens, de honte avide,

Séranus, élevant une voix parricide,
Naguère obtint l'exil d'un père infortuné :
Les juges l'ont absous; les dieux l'ont condamné.
Les mères, les vieillards à son aspect frémissent,
Mais aux enfants pieux les mères applaudissent;
Et, quel que soit enfin l'opprobre paternel,
Un père aux yeux d'un fils n'est jamais criminel.

TIBÈRE.

A de tels sentiments le sénat rend hommage.
Vous, qui de Rome antique offrez encor l'image,
Qui, des Calpurniens jeune et digne héritier,
Conservez de leurs mœurs le dépôt tout entier,
C'est à vous que d'un père appartient la défense;
Et puissiez-vous, Cnéius, prouver son innocence!
Vous, consuls, sénateurs, pontifes, magistrats,
Honneur des légions, vieux Romains, vieux soldats,
Qui de Germanicus chérissez la mémoire,
Amis, admirateurs, compagnons de sa gloire,
Sur les pas d'Agrippine, allez au champ de Mars
Réunir ce héros aux débris des Césars.
Épargnez à mes yeux la pompe funéraire;
Son aïeule Livie, Antonia sa mère,
Recueillant en secret leurs pudiques douleurs,
Loin de tous les regards partageront mes pleurs.
Soyons dignes de lui : qu'un hommage unanime
Accompagne au tombeau sa cendre magnanime!
Il blâmerait lui-même un long abattement.
Les princes, les héros, ces astres d'un moment,
Vont s'éteindre à jamais dans la nuit éternelle;
Mais Rome leur survit, Rome est seule immortelle.

AGRIPPINE, *l'urne dans les mains.*

Jusqu'à mon dernier jour, toi que je veux pleurer,
Même de tes débris il faut me séparer.
Nouveau dieu des Romains, tourne les yeux sur Rome,
Sur la patrie en deuil, veuve aussi d'un grand homme :
Soutiens, protége encor tes soldats triomphants,
Tes foyers, tes amis, ta veuve et tes enfants.

ACTE III.

SCÈNE I.

TIBÈRE, AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

J'ai suivi mon époux jusqu'aux tombes sacrées
Où dorment des Césars les ombres révérées.
Je ne viens plus, Tibère, au nom de tout l'État,
Contre un lâche ennemi provoquer le sénat.
J'aspire à des bienfaits; c'est vous seul que j'implore.
Hélas! je fus épouse, et je suis mère encore.
Gardant quelque espérance en mes calamités,
J'ose pour mes enfants implorer vos bontés.
Des hauteurs de Livie ils souffriront peut-être;
Mais, nés du sang d'Auguste, ils ont assez d'un maître.
Les Romains, de César reconnaissent la loi;
C'est à lui qu'est l'empire.

TIBÈRE.

Elle règne avec moi.
Ce discours vous surprend. J'ai, durant huit années,
Parmi les Rhodiens caché mes destinées,
Loin du palais d'Auguste et plus loin de son cœur.
Seule, d'un sort jaloux fléchissant la rigueur,
Quand je n'espérais plus les faisceaux consulaires,
Elle étendait sur moi ses bontés tutélaires;
Et, par elle, un empire attendu quarante ans
De ses lauriers tardifs couvrit mes cheveux blancs.
Sous le règne d'Auguste on adorait Livie:
Celle à qui je dois tout, mon empire et ma vie,
Peut bien, ainsi que moi, sans blesser les Romains,
Gouverner l'univers que m'ont donné ses mains;
Et puisse encor longtemps ma pieuse tendresse
Des rayons du pouvoir couronner sa vieillesse!
Vous-même, à vos destins plus soumise aujourd'hui,

Pour vous, pour vos enfants, ménagez son appui,
Loin de vouloir aigrir par un orgueil injuste
La mère de Tibère et la veuve d'Auguste.

AGRIPPINE.

Dans l'état où je suis vous m'accusez d'orgueil!

TIBÈRE.

Oui, jusque dans vos pleurs, jusque dans votre deuil,
Jusqu'en cet appareil de douleur fastueuse.
D'un héros, je le sais, épouse vertueuse,
Vous partagiez l'éclat de ses jours fortunés,
Qu'un sort inexorable a trop tôt moissonnés.
Mais enfin ce héros dans la Syrie expire;
Et, son urne à la main, vous traversez l'empire;
Vous traînez sur vos pas des peuples, des cités!
On voit les tribunaux, les temples désertés!
Pourquoi? Ces dieux dont Rome adore les images,
Jule, Auguste, en mourant, ont reçu moins d'hommages;
Moins de deuil éclatait même aux jours malheureux
Où Rome a vu pâlir ses destins généreux,
Où Canne et Trasimène excitaient tant d'alarmes,
Où les mères, les fils, les veuves dans les larmes,
A l'ombre de Varus redemandaient en vain
Les légions d'Auguste et du peuple romain.

AGRIPPINE.

Et ne comptez-vous pas comme un jour déplorable
Celui qui vit tomber ce chef irréparable,
Par qui de vains regrets ne redemandaient plus
Les légions d'Auguste à l'ombre de Varus?

TIBÈRE.

Vous, ne m'accablez pas sous tant de renommée.
Avant Germanicus j'ai commandé l'armée.
On se souvient du temps où les Parthes vaincus
Rendaient à mes exploits les drapeaux de Crassus;
Quand, privés de tombeaux aux forêts d'Hercinie,
Les ossements romains couvraient la Germanie,
Quand Varus expiait d'imprudentes terreurs,
Aux champs illyriens j'arrêtais ses vainqueurs:
Mon front ceignit deux fois la palme triomphale.

Je n'ai cependant pas d'une gloire rivale
Jusque dans son palais insulté l'empereur,
Ni d'un peuple avili courtisé la faveur.

AGRIPPINE.

S'il était avili, quelle en serait la cause?
De la faveur du peuple est-ce moi qui dispose;
Lorsque Germanicus y conquérait des droits,
Etait-ce par le crime, ou bien par des exploits?
Voulait-il de si loin briguer le rang suprême?
Il courtisait le peuple en vous servant vous-même.
Il avait un grand nom; brillant, mais faible appui;
Vingt cités l'adoraient! ah! ce n'était plus lui.
Ces regrets si touchants, il n'a pu les entendre:
On ne le voyait plus, mais on voyait sa cendre;
De pleurs reconnaissants on venait la couvrir,
Hélas! et c'était moi qui devais les tarir!
Complice de Pison, la veuve d'un grand homme
Aurait dit à l'empire, et répété dans Rome:
« César est indigné de ce deuil solennel;
« En pleurant un héros on devient criminel! »

TIBÈRE.

Oui: voilà les discours que vos amis répandent,
Que vous favorisez, que ces voûtes entendent;
Et voilà seulement ce qui peut m'indigner.
Vous n'avez qu'un chagrin; c'est de ne pas régner.

AGRIPPINE.

Moi!

TIBÈRE.

Vous. En d'autres temps vous l'avez fait connaître,
Quand sur les bords du Rhin tout le camp vit paraître
Votre jeune Caïus, promené sur un char,
Revêtu des habits et du nom de César.

AGRIPPINE.

Pour calmer, pour vous rendre une armée en furie,
Est-on coupable encor quand on sert la patrie?
De Caïus, de mes fils, les droits sont-ils perdus?
Quoi! le nom de César ne leur appartient plus!
Et qui donc maintenant soutiendra leur enfance?

Quel était, cher époux, ta dernière espérance?
Ah! mes tremblantes mains, en de cruels instants,
Sur son lit de douleurs rassemblaient ses enfants :
Il les pressait tous trois dans ses bras héroïques :
Tous trois il les baignait de larmes prophétiques :
« Si le sort, me dit-il, se déclarait contre eux,
« Et si, comme leur père, ils étaient malheureux,
« Dieux, veillez sur mes fils! dieux, protégez leur mère!
« Germanicus expire, et les lègue à Tibère.
« Ah! je l'ai bien servi. Pour me récompenser
« Qu'un regard paternel daigne les caresser.
« Tendre et fidèle épouse, arme-toi de courage :
« Nos enfants, que tes soins vont sauver du naufrage,
« Recueillis par César retrouveront en lui
« Un père aussi sensible, un plus puissant appui;
« Et ton cœur, pénétrant sous le froid mausolée,
« Sentira tressaillir mon ombre consolée. »

TIBÈRE.

Pourquoi rappelez-vous ces douloureux discours?
C'est de votre infortune éterniser le cours.
Le malheur n'est vaincu que par la résistance :
Il dompte la faiblesse, il cède à la constance.
Obéissez du moins aux conseils d'un époux.
Pour ses fils toutefois que me demandez-vous?
Parlez : qu'espèrent-ils?

AGRIPPINE.

Qu'élevés par vous-même,
Partageant tout l'éclat qui suit le rang suprême,
A côté de Drusus, près de vous réunis...

TIBÈRE.

Avez-vous oublié que Drusus est mon fils?

AGRIPPINE.

Non, mais Rome a connu deux enfants de Tibère;
Et souvent mon époux vous appelait son père.

TIBÈRE.

Lui! ce rival de gloire à Tibère opposé!
Lui mon fils!... Par Auguste il me fut imposé.

AGRIPPINE.

Pa. Auguste! Et vous-même, au déclin de sa vie,
Ne lui fûtes-vous pas imposé par Livie?

TIBÈRE.

Il est vrai; mais comment osez-vous le savoir,
Me braver dans ma cour, et tenter mon pouvoir?

AGRIPPINE.

Dût ce pouvoir un jour accabler Agrippine,
Des fils de votre fils voudrait-il la ruine?
Quel mal vous ont-ils fait? Des enfants délaissés,
Par le sort infidèle un moment caressés,
Vous alarmeraient-ils dans un âge si tendre?
Et que m'annonce encor ce que je viens d'entendre?
Est-ce aujourd'hui Pison que vous venez venger?
Est-ce Germanicus qu'on s'apprête à juger?

TIBÈRE.

J'ai souffert la demande; écoutez la réponse.
Ce n'est point l'empereur, c'est la loi qui prononce:
Mais la loi ne punit que des crimes prouvés;
Et ce sont des décrets au sénat réservés.
Il n'est pas un vengeur, mais un juge équitable.
Moi-même, partageant son emploi redoutable,
Je serai sans colère, au-dessus du soupçon,
Et sévère, mais juste, à l'égard de Pison.

AGRIPPINE.

A l'égard de mes fils serez-vous donc moins juste?
Et les punirez-vous du choix fait par Auguste?

TIBÈRE.

Je connais mon devoir, et respecte ce choix.
Des Césars, vos enfants, j'affermirai les droits.
Donnez-leur vos vertus: mais dans ces jeunes âmes
D'un orgueil dangereux n'attisez point les flammes.
Un jour, peut-être, un jour, ils pourront seconder
Et Tibère, et Drusus né pour lui succéder.
Dites-leur de briller aux champs de la victoire,
D'espérer les honneurs, de mériter la gloire,
D'obtenir le triomphe au sein de nos remparts,
De grossir les lauriers cueillis par les Césars,

De prétendre au respect qu'un nom fameux inspire,
D'aspirer aux grandeurs, mais jamais à l'empire

AGRIPPINE.

Je vois que ma prière aigrit votre courroux :
Cet entretien vous pèse; et Séjan vient à nous.
Je vais trouver mes fils. Déjà privés d'un père,
Ah! doivent-ils longtemps conserver une mère?
Si régner était l'art qu'il faut leur enseigner,
L'exemple est devant eux : Tibère sait régner.
Je leur conseillerais d'imiter sa prudence,
La sagesse d'Auguste et surtout sa clémence,
D'écouter les amis, d'éloigner les flatteurs,
De ne point accueillir les cris des délateurs,
Et de faciliter l'accès du rang suprême
Au malheur, à la plainte, à la liberté même.
Pour un sort moins brillant j'élèverai mes fils :
Ils ne seront pas craints, mais ils seront chéris.
La faveur, les trésors ne sont point mon partage :
Je pourrai leur laisser, du moins, pour héritage,
Une fierté tranquille en leur adversité,
Un cœur paisible et pur, un courage indompté.
Leur nom sera béni par la reconnaissance :
Ils sauront de César révérer la puissance;
Ils pourront quelque jour obéir à Drusus;
Mais ils seront encor fils de Germanicus. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

TIBÈRE, SÉJAN.

SÉJAN.

Quoi! lorsque, d'Agrippine adoptant la vengeance,
En secret de Pison vous dictez la sentence,
Agrippine, étalant ses pleurs ambitieux,
Ose vous outrager par d'insolents adieux!

TIBÈRE.

Pour ses fils désormais Agrippine respire.
Quand ils sont nés à peine, ils rêvent un empire.

SÉJAN.

Sans cesse elle nourrit leurs désirs criminels.

TIBÈRE.

Ombragés en naissant des lauriers paternels,
Bercés des longs honneurs prodigués à leur race,
D'une orgueilleuse mère ils ont déjà l'audace;
Et j'entrevois, surtout dans les yeux de Caïus,
Les vices de Sylla, mais non pas ses vertus.
Il naquit oppresseur : sa tyrannique enfance
Bégaye insolemment la menace et l'offense.
Puisse Rome, en effet, tomber entre ses mains!
Ma haine avec plaisir le conserve aux Romains.
Timides artisans des discordes civiles,
Rebelles en secret, publiquement serviles,
Du sein de leur bassesse ils osent m'outrager :
C'est en me succédant qu'il pourra me venger.
Écrasés par le fils, ils maudiront le père,
Et, sous Caligula, regretteront Tibère.

SÉJAN.

Ah! sans daigner savoir si le peuple est ingrat,
Régnez, régnez longtemps pour l'honneur de l'État.
Quelques noms trop chéris vous sont-ils redoutables?
Occupez le sénat : faites-lui des coupables.
Vous avez deux soutiens : les dignités et l'or.
En condamnant Pison, ses juges vont encor,
Tout prêts à secourir la puissance suprême,
Condamner, s'il le faut, Agrippine elle-même.
Je viens vous l'annoncer. De zélés orateurs,
De tous vos ennemis futurs accusateurs,
Natta, Balbus, Afer, se vouant avec joie,
Attendent que César ait désigné leur proie.

TIBÈRE.

Agrippine me craint : moi, sans la redouter,
Je prépare les coups que je veux lui porter.
Que de Germanicus la veuve criminelle
Dans sa chute bientôt précipite avec elle
Silius, Sabinus, à me nuire attachés,
Ses partisans publics, mes ennemis cachés.

Crémutius, de Rome écrit, dit-on, l'histoire :
Il veut à l'avenir dénoncer ma mémoire.
Scaurus peint des tyrans les tragiques destins :
C'est moi que sur la scène il désigne aux Romains.
Ils méprisent tous deux cette foule empressée
Dont je puis chaque jour acheter la pensée :
Mais tout prince absolu, s'il ne veut s'affaiblir,
Doit punir les talents qu'il ne peut avilir.
Consommons toutefois un premier sacrifice.
L'intérêt de l'État veut qu'un homme périsse :
C'est Pison. Le voici : tiens-toi près de ces lieux ;
Et, dès qu'il sortira, reparais à mes yeux. (*Séjan sort.*)

SCÈNE III.

TIBÈRE, PISON.

PISON.

Nous voilà seuls, Tibère, et vous pouvez m'entendre.
Ce moment, il est vrai, s'est fait longtemps attendre.
Rome ne m'offre plus que des yeux ennemis.
Mes jours sont-ils donnés? mes biens sont-ils promis?
Ah! Tibère est prudent; mais Tibère est-il juste?
On va juger l'ami, le collègue d'Auguste!
On parle de punir; le glaive est suspendu
Sur un patricien de Numa descendu!
Quelle étrange union conspire à ma ruine!
Le parti de Séjan combat pour Agrippine!
Quoi! ce Fulcinius, apprenti sénateur,
Descend par habitude au rang de délateur!
Et vous le permettez!

TIBÈRE.

Votre courroux s'abuse.
On n'est point délateur alors qu'on vous accuse.
Ce droit de dénoncer, qui vous semble odieux,
Fut, dans nos plus beaux temps, utile à nos aïeux.
Je ne veux point choisir un exemple vulgaire :
Cet orateur fameux, plébéien consulaire,
Cicéron, qui toujours soutint avec éclat

Le sénat près du peuple et le peuple au sénat,
N'a-t-il pas accablé de foudres équitables
Verrès, que protégeaient ses richesses coupables?
N'a-t-il point accusé l'orgueilleux Lentulus,
L'ardent Catilina, l'effréné Céthégus;
Et, des rois abolis craignant peu l'influence,
Armé contre un Pison sa sévère éloquence?

PISON.

Que font ces traits amers avec choix rassemblés?
Notre âge est-il pareil aux temps dont vous parlez?
La liberté régnait sur les rives du Tibre :
César y règne seul, et seul y reste libre.
Chaque mot du sénat par César est dicté.
Oui, vous approuvez tout; mon arrêt est porté :
Avec l'art de Séjan ces trames sont conduites.
César en a, je pense, examiné les suites;
Il a vu quels seraient les droits de l'accusé.

TIBÈRE.

Il n'a vu qu'un devoir à César imposé,
Et dont il faut subir les lois inexorables.

PISON.

César, faut-il aussi punir tous les coupables?

TIBÈRE.

Sur des preuves, sans doute. Ainsi le veut la loi.

PISON.

César sera puni.

TIBÈRE.

Qui l'accuserait?

PISON.

Moi,
Ses ordres à la main. Je les ai.

TIBÈRE.

Téméraire!
Vous les avez gardés?

PISON.

Je connaissais Tibère.

TIBÈRE.

Et des audacieux connaissez-vous le sort?

PISON.

Vous ne pouvez, César, commander que ma mort.
On verra si Pison brave les destinées,
Ou s'il a dans les camps perdu quarante années.

TIBÈRE.

J'estime sa fierté; je crains peu son courroux.
Pison, votre péril m'attache encore à vous.
Le sénat frémirait de voir un consulaire
Divulguant sans pudeur, aux yeux de Rome entière,
Un ordre faux peut-être, ou mal interprété;
Et, du chef de l'État bravant la majesté,
Par vos respects, du moins, méritez la clémence;
Songez que l'empereur est sûr de sa défense.
Au sénat qui vous juge on comptera ma voix;
Et tout aveu d'un crime anéantit vos droits.

PISON.

Mes droits! je n'en ai plus aux yeux de la justice :
J'en ai sur vous encor; je suis votre complice.

TIBÈRE.

Pison!

PISON.

Vous le savez. Auriez-vous prétendu
Que, par mon trépas même, à vous plaire assidu,
En bénissant vos coups, victime complaisante,
J'irais tendre aux bourreaux ma tête obéissante?
Tibère, osant pleurer les malheurs qu'il a faits,
Sur ses propres agents punirait ses forfaits!
Non; vous ne l'aurez pas, ce sanglant privilége.
Il faut que de Pison le juge sacrilége,
Plus fidèle aux devoirs qui lui sont imposés,
Descende en criminel au rang des accusés.

TIBÈRE.

Je n'y descendrai point, je saurai vous confondre;
Et déjà d'un coup d'œil je pourrais vous répondre.
Si l'on hait ma puissance, elle inspire l'effroi.

PISON.

J'abandonne mes jours; elle a fini pour moi.

TIBÈRE.

Non; vous avez un fils : vous la craindrez encore.

PISON.

Oseriez-vous, cruel!...

TIBÈRE.

Un fils qui vous honore;
Un fils qui vous chérit, que vous devez chérir.

PISON.

S'il m'est cher!

TIBÈRE.

Qui pour vous serait prêt à mourir.

PISON.

Ah! je sais de quels traits sa grande âme est capable :
Il ne méritait pas un père aussi coupable;
Et le seul châtiment que je craigne aujourd'hui,
C'est l'affreux désespoir d'être indigne de lui,
De lui léguer la honte.

TIBÈRE.

Avez-vous pu le croire?
La honte! à lui! jamais. Il est né pour la gloire :
Déjà même il l'obtient en protégeant vos jours.
Eh! quand vous n'auriez pas ses généreux secours,
Quand d'un puissant parti vous péririez victime,
Faudrait-il, en tombant, vous accuser d'un crime?
Est-ce là ce courage au-dessus du trépas?
Les Pisons vos ayeux mouraient dans les combats.
A Rome, ils triomphaient d'une ligue ennemie.
On peut braver la mort, mais non pas l'infamie.
Que dis-je? votre arrêt est-il donc prononcé?
Voyez-vous seulement le débat commencé?
Est-ce moi qui menace? Ai-je ameuté l'empire?
Agrippine dénonce, et peut-être conspire;
Elle a sur tout ce peuple un dangereux pouvoir.

PISON.

Agrippine! elle est juste; elle a fait son devoir :
Bien plus qu'elle ne croit, sa haine est légitime.
Elle sait ma révolte; elle ignore un grand crime.
Vous, pour qui j'ai tout fait, vous qui m'abandonnez,

Vous, à qui j'appartiens, mais qui m'appartenez,
César, écoutez moins l'orgueil qui vous enivre :
Ah! croyez que pour moi c'est un tourment de vivre
Sans gloire, sans vertu, chaque jour poursuivi
Par l'impuissant remords de vous avoir servi :
Cette peine est horrible, et pourtant je l'affronte;
Pour l'honneur de mon fils, j'en dois subir la honte.
Rome, l'empire entier, tout se tait devant vous;
On ne murmure point, on pleure à vos genoux.
Vous seul êtes chargé du soin de ma défense :
Consultez-vous. Demain, si le débat commence,
Si ce Fulcinius, dont vous avez fait choix,
Si quelque accusateur veut élever la voix,
Moi-même du forfait j'établirai la preuve;
Du héros qui n'est plus j'irai chercher la veuve;
Pison, par vous coupable et par vous accablé,
Paraîtra devant elle au sénat rassemblé :
Devant elle, au sénat, Tibère entendra lire
Les ordres qu'en secret il osait me prescrire;
Et, dussent les Romains n'en pas être surpris,
Ils sauront que Tibère a fait périr son fils.
Adieu, César. (*Il sort.*)

TIBÈRE. (*Seul.*)

Adieu. Demain! la nuit me reste.
Séjan!

SCÈNE IV.

TIBÈRE, SÉJAN.

SÉJAN.

Que veut César?

TIBÈRE.

Rompre un dessein funeste.

SÉJAN.

De Pison?

TIBÈRE.

De lui-même. Il menace, et demain
Veut paraître au sénat mes ordres à la main.

SÉJAN.

La nuit n'a pas encore éclipsé la lumière....

TIBÈRE.

Cette nuit pour Pison doit être la dernière.
Mais, avant de servir un trop juste courroux,
Amène-moi Cnéius.

SÉJAN.

Ah ! que prétendez-vous?
Le punir?

TIBÈRE.

Le tromper. Il faut avec adresse
D'un favorable accueil caresser sa jeunesse :
Cet entretien peut même écarter le soupçon.
La nuit, fais investir le palais de Pison.
En proscrivant ses jours, que tout un peuple nomme
Et la veuve et l'époux, ces idoles de Rome :
Que le nom de César ne soit pas prononcé :
Des menaces, du bruit, mais point de sang versé.
Que des agents discrets, des orateurs habiles,
A tous ces mouvements président immobiles.
Dès qu'auront éclaté les cris séditieux,
Convoque le sénat; qu'il accoure en ces lieux :
Reviens pour m'annoncer que le trouble commence;
Et sur les derniers coups j'instruirai ta prudence.

SÉJAN.

Je cours exécuter vos ordres absolus.

TIBÈRE.

Sitôt qu'en mon palais tu conduiras Cnéius,
Que j'en sois informé : je serai chez Livie.

SÉJAN.

Les amis de Séjan vous consacrent leur vie.
César se souviendra de leur fidélité ?

TIBÈRE.

Ils obtiendront le prix qu'ils auront mérité.

SÉJAN.

Un regard? des faveurs?

TIBÈRE.

Dis ma reconnaissance,

Séjan, tous mes trésors et toute ma puissance.

SÉJAN.

Natta, Balbus, Afer, nos zélés orateurs?

TIBÈRE.

Du crédit, des emplois d'édiles, de questeurs.

SÉJAN.

Les agents plus obscurs d'une émeute docile?

TIBÈRE.

De l'or.

SÉJAN.

Fulcinius?

TIBÈRE.

La préture en Sicile.

SÉJAN.

Et les cris importuns de ce peuple odieux?

TIBÈRE.

Du pain, les jeux du cirque, un sacrifice aux dieux.

ACTE IV.

SCÈNE I.

CNÉIUS, SÉJAN.

CNÉIUS.

Moi, dites-vous, Séjan, moi, César veut m'entendre?

SÉJAN.

Vous-même. A cet honneur n'osiez-vous donc prétendre?

CNÉIUS.

Jeune encore, à Tibère, à sa cour inconnu....

SÉJAN.

Par des marques d'estime il vous a prévenu.

CNÉIUS.

Et que suis-je? Veut-il me parler de mon père?

SÉJAN.

Je ne suis point admis aux secrets de Tibère.

CNÉIUS.

Séjan, pour un ministre, est bien mal informé.

SÉJAN.

Je crois que sans motif vous seriez alarmé.

CNÉIUS.

Je le suis toutefois.

SÉJAN.

Sur quelle conjecture?
Pourquoi ?

CNÉIUS.

Fulcinius est votre créature.
Sa voix contre mon père est prête à s'élever.

SÉJAN.

Et si c'était, Cnéius, pour vous le conserver?

CNÉIUS.

Pour conserver Pison faut-il tant d'artifice?
N'a-t-il donc plus les lois, le sénat, la justice?

SÉJAN.

De puissants ennemis l'accablent sous leurs coups.

CNÉIUS.

Nul n'est puissant à Rome, hormis César et vous.

SÉJAN.

Moi?

CNÉIUS.

Cependant mon père est traîné dans le piége.

SÉJAN.

Ne repoussez donc pas la main qui le protége.

CNÉIUS.

Vous, protéger Pison! vous, Séjan!

SÉJAN.

Cet orgueil,
De vos ayeux, Cnéius, fut l'ordinaire écueil.
Songez-y : la hauteur ne saurait que vous nuire.
Adieu; dans l'art des cours César peut vous instruire;
De ce qu'il veut bientôt vous serez éclairci :
Je l'ai fait prévenir, et déjà le voici. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

TIBÈRE, CNÉIUS.

TIBÈRE.

De vos froideurs, Cnéius, j'aurais lieu de me plaindre.
A venir dans ma cour faut-il donc vous contraindre?
Si d'un masque imposteur le vice est revêtu,
Mon œil à des traits purs reconnaît la vertu.
Quoi! d'un patricien, digne de sa naissance,
Deviez-vous si longtemps m'envier la présence?
Un Romain tel que vous à l'empire appartient.

CNÉIUS.

Moi, seigneur!

TIBÈRE.

C'est aux rois que ce titre convient.
Ah! laissez prononcer aux esclaves d'Asie
Les noms avilissants qu'obtient la tyrannie.
Je ne commande point; j'obéis à la loi;
Et je suis à l'État; l'État n'est point à moi.
C'est le sang des Pisons qui coule dans vos veines.
On connaît leur fierté : plein des vertus romaines,
De ces grands souvenirs votre cœur enchanté
Sait palpiter encore au nom de liberté.
Ne vous défendez pas de mériter l'estime :
Vous servirez, Cnéius, un pouvoir légitime
Mieux que des courtisans par intérêt soumis,
Amis de la grandeur, mais des lois ennemis,
Et qui, toujours du prince étudiant les vices,
Lui vendent des forfaits qu'ils nomment leurs services.

CNÉIUS.

J'étais loin de prévoir en mon obscurité
Un accueil si flatteur et si peu mérité.
D'un courtisan novice excusez l'ignorance.
Permettez-moi, César, d'écouter l'espérance;
Et laissez-moi penser que je dois cet honneur
Aux exploits de mon père, et même à son malheur.

TIBÈRE.

Ses exploits laisseront un souvenir durable;

Je crois que son malheur n'est point irréparable.
Cet amour filial qui vous attache à lui
Tous les deux vous honore, et lui donne un appui.
Mais faut-il à ces soins borner vos destinées?
Qu'à l'aspect des vertus qu'ils ont abandonnées,
Apprenant à rougir, les Romains sous vos yeux
Rentrent dans les sentiers que frayaient leurs aïeux.
Le sénat, les faisceaux, les honneurs militaires,
Attendent l'héritier de tant de consulaires.
A ce bel avenir voulez-vous renoncer?

CNÉIUS.

Moi, des honneurs, César! est-il temps d'y penser?
C'est l'avenir d'un père, hélas! qui m'intéresse.
Si le pieux effort que tente ma jeunesse
Mérite un peu d'égards, et même quelque prix,
Sauvez, sauvez mon père, et laissez là son fils.

TIBÈRE.

Je veille sur Pison; je sais l'aimer, le plaindre;
Je fais plus. Toutefois Agrippine est à craindre:
On connaît les soupçons qu'elle ose fomenter.
Où s'arrêtera-t-elle? On me fait redouter
Des brigues, des excès, peut-être même un crime.

CNÉIUS.

César, on vous abuse; elle est trop magnanime;
C'est l'âme d'un héros, l'âme de son époux:
Pison même se fie à son noble courroux.

TIBÈRE.

Puisse-t-elle répondre à tant de confiance!
C'est elle cependant qui demande vengeance;
Si Pison dans l'armée a des accusateurs....

CNÉIUS.

Et Séjan les choisit parmi les sénateurs!

TIBÈRE.

Séjan peut vous servir. Doutez-vous de son zèle?
Il sait ce que je pense, et Séjan m'est fidèle.

CNÉIUS.

A ce nom de Séjan quelque doute est permis.

TIBÈRE.

Vous fiez-vous, Cnéius, à vos seuls ennemis?

CNÉIUS.

Un fils craint aisément pour un père qu'il aime.
Souffrez que j'ose à vous me plaindre de vous-même.

TIBÈRE.

De moi !

CNÉIUS.

De vous, César. La cause est en vos mains:
C'est le sénat qui juge, et non pas les Romains.
Que ne conservait-on ces formes respectées,
Par les seuls criminels si longtemps redoutées?
L'État n'est point à vous : il s'agit de l'État :
C'est au peuple à juger d'un pareil attentat.
Il répand les discours que la haine publie,
Les croit bientôt lui-même, et bientôt les oublie.
Non, le cœur des Romains ne se fermerait pas
Devant un sénateur blanchi dans les combats;
D'un soldat vénérable, usé par les services,
On aurait pu compter les nobles cicatrices.
Loin d'élever ma voix contre Germanicus,
J'aurais brigué l'honneur de vanter ses vertus;
On eût vu de mon père éclater l'innocence,
Avec moi ses aïeux auraient pris sa défense;
Et nous aurions trouvé des pères et des fils
Que la crainte et l'orgueil n'ont jamais endurcis.

TIBÈRE.

Y pensez-vous, Cnéius? cette imprudente audace
Aurait de votre père assuré la disgrâce.
Agrippine, étalant de fastueux débris,
Devant le peuple entier voulait porter ses cris.
Près du peuple souvent, quand la haine dénonce,
La haine écoute encor, la haine encor prononce;
Tandis que le sénat est, pour un sénateur,
Un tribunal paisible et même protecteur.
Je promets l'équité : j'espère l'indulgence.
Adieu, rassurez-vous : Agrippine s'avance.
Votre aspect dans ces lieux peut aigrir ses douleurs;
Moi-même, en ce moment, j'éviterai ses pleurs :

Vos soutiens sont nos lois, votre cause, vous-même,
Le sénat qui la juge, et César qui vous aime. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

CNÉIUS, AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

Tibère en me voyant s'éloigne avec effroi,
Et le fils de Pison demeure auprès de moi !

CNÉIUS.

Ne vous offensez point, vertueuse Agrippine,
Si, d'un père chéri redoutant la ruine,
En ces lieux un moment j'ose vous arrêter :
Sans haine et sans courroux pouvez-vous m'écouter?

AGRIPPINE.

Je ne hais que le crime; et qu'importe ma haine?
Vous avez vu celui dont la voix souveraine
Peut condamner Pison, peut le justifier.

CNÉIUS.

Oui, j'ai vu, malgré moi, Tibère tout entier.

AGRIPPINE.

Qui vous y forçait?

CNÉIUS.

Lui, puisqu'il est notre maître;
Lui, l'ennemi de Rome, et le vôtre peut-être;
Lui, dont la tyrannie irrite nos débats.

AGRIPPINE.

Si vous étiez Séjan, je ne répondrais pas.
Mais Cnéius, indocile au frein de l'esclavage,
N'a point cultivé l'art de farder son langage;
Vrai dans tous ses discours, par tant de liberté
Il ne tend pas un piége à ma sincérité.
Toutefois que craint-il en sa faveur nouvelle,
Quand Tibère me fuit, quand Tibère l'appelle?

CNÉIUS.

Tout, j'ose l'avouer, jusqu'à cette faveur
Dont je n'accepte pas le brillant déshonneur.
Le tyran m'a flatté; mais je suis libre encore :

Il m'invite à vous craindre, et c'est vous que j'implore.

AGRIPPINE.

Moi-même, en implorant la justice et les lois,
Vous le savez, Cnéius, j'ai respecté vos droits.
J'accuse un criminel que vous devez défendre :
Vous étiez au sénat; vous avez pu m'entendre :
Là, j'ai plaint les vertus d'un Romain généreux,
Digne d'un autre père et de temps plus heureux.
Mais, quand je sollicite un arrêt légitime,
Qu'oseriez-vous prétendre, excepté mon estime?

CNÉIUS.

Rien pour le défenseur, mais tout pour l'accusé.
Songez au tribunal qui nous est imposé.
Un ami de Séjan va dénoncer mon père :
Et qui nous jugera? le sénat de Tibère.
A la cour du tyran vous parlez de nos droits!
Vous invoquez sous lui la justice et les lois!
Les lois! mais en est-il? est-il une justice,
Inflexible au coupable, à l'innocent propice,
Qui sache, en la blâmant, pardonner à l'erreur,
Qui sache lire un crime au front de l'empereur?
Tibère corrompt tout par son fatal génie :
Ce qu'on nomme équité n'est que sa tyrannie.
En vain, dans ses discours de pompe revêtus,
De ses vices masqués il se fait des vertus;
Nous pouvons aisément, malgré tant d'artifices,
Dans ses fausses vertus démasquer tous ses vices.
Il récuse le peuple, et commande au sénat :
Vous l'avouez enfin, lui seul est tout l'État.
Sa vengeance proscrit, sa faveur déshonore;
Plus il est odieux, plus il faut qu'on l'adore;
Et, tremblant devant lui, le pâle genre humain
Le maudit à ses pieds, l'encensoir à la main.

AGRIPPINE.

Vous dites vrai, Cnéius; mais de la servitude,
Même en la détestant, Rome a pris l'habitude.
De peur que le sénat ne décide entre nous,
Faut-il vous immoler l'honneur de mon époux?

Dans cet humble sénat César tient la balance :
Je le sais ; toutefois dois-je attendre en silence
Que d'un vain tribunal les Romains détrompés
Revendiquent leurs droits si longtemps usurpés?
Je tente avec douleur une sévère épreuve ;
Mais de Germanicus ne suis-je point la veuve?
Ainsi que mes enfants n'ai-je pas tout perdu?
Germanicus enfin nous sera-t-il rendu?
Ne prétendait-on pas, en divisant l'armée,
Du chef qui la guidait flétrir la renommée?
Il n'est plus ; et Pison fut son persécuteur.
Un ami de Séjan se rend accusateur ;
J'en ai rougi : n'importe : une main ennemie
D'un pareil défenseur me gardait l'infamie.
Je ne puis que gémir des abus du pouvoir,
Vous séparer d'un père, et remplir mon devoir.

CNÉIUS.

D'un père ! ah ! quel que soit le sort qu'on lui prépare,
Que l'exil, que la mort, que rien ne m'en sépare.
Pour vous, qui, sous l'empire, exigez des Romains
L'antique austérité des camps républicains,
Savez-vous quels ressorts divisaient en Syrie
Les soldats de Tibère et non de la patrie?
Pison dirigeait-il ses propres étendards?
Un héros, cher au peuple, et du sang des Césars,
Germanicus aimait la liberté romaine :
Jugez si de Tibère il méritait la haine.
Ah ! des dissensions que l'on vit éclater
Le vrai motif un jour peut se manifester.
Je forme des soupçons qui vont trop loin peut-être ;
Mais, quand tout se dira, craignez de reconnaître
Que mon père, en luttant contre Germanicus,
A rempli de César les ordres absolus.

AGRIPPINE.

Je le crois. Aujourd'hui l'insensible Tibère
Aux yeux des sénateurs cachait mal ce mystère.
D'une bouche hypocrite il regrettait son fils ;
Mais son cœur s'indignait de les voir attendris.

Du héros avec peine il célébrait la vie;
Jusqu'en l'urne funèbre il lui portait envie;
Et, d'un front abattu démentant les douleurs,
Sa parricide joie éclatait dans ses pleurs.

CNÉIUS.

Et vous balanceriez! il peut tout pour le crime;
Vous pouvez plus que lui : qu'un pardon magnanime
Termine par vous seule un scandaleux débat;
N'occupez point de vous Tibère et son sénat.
Que Séjan se repose; et que sa créature
D'un homicide appui vous épargne l'injure :
Ne brisez point vous-même, à la voix du courroux,
La barrière qui reste entre Tibère et vous.
N'exposez point vos fils à des haines durables;
Ah! de l'amour du peuple ils sont déjà coupables;
Plus coupables bientôt, ils auront des vertus;
Ils sont fils d'Agrippine et de Germanicus.
Seront-ils sans danger si près d'un rang suprême?

AGRIPPINE.

Non; mais répondez-moi, j'en appelle à vous-même:
Tous vos traits ont porté dans ce cœur maternel;
Que lui demandez-vous? un pardon criminel.
Si j'étais l'offensée, écoutant l'indulgence,
J'abdiquerais pour vous le droit de la vengeance;
Mais, quand j'aurai trahi mon époux au cercueil,
De quel front le nommer? comment porter son deuil?
Dans sa tombe après lui comment oser descendre?
A Rome, où je n'ai pu rapporter que sa cendre,
Si les dieux protecteurs nous l'avaient ramené,
Qu'eût fait Germanicus?

CNÉIUS.

Il eût tout pardonné.
Vous sauriez, dites-vous, oublier votre injure!
Vos âmes s'entendaient : lui-même il vous conjure,
Il vous presse avec moi, du fond de son tombeau,
De ne point lui ravir ce triomphe nouveau,
D'accueillir la douleur, d'exaucer la prière
D'un fils désespéré qui vous demande un père,
Qui tremble, qui gémit, qui, les larmes aux yeux,

Vous implore à genoux, et comme on parle aux dieux.
Que Séjan soit vaincu : Rome entière attendrie
Pourra croire un moment qu'il est une patrie ;
Et, de tant de vertus admirant les effets,
Bénira son héros vengé par des bienfaits.

AGRIPPINE.

Tu l'emportes, Cnéius; cette ombre que j'adore,
Cet époux, ce héros, j'ai cru l'entendre encore.
Ah ! je ne crains plus rien : ses mânes offensés
Ne démentiront pas les pleurs que j'ai versés.
Lève-toi; de Pison que la faute s'oublie :
Avec Germanicus je le réconcilie.
Il osa le combattre; il pourra le bénir :
Nos guerriers se tairont, je cours les prévenir.
Peut-être malgré lui Pison devint coupable.
L'audace le soutient, le repentir l'accable;
Et dans sa fierté même il paraît abattu :
Non, puisqu'il est ton père, il n'est pas sans vertu.
Qu'il vive : sois longtemps l'honneur de sa vieillesse :
Qu'il vive : et, pour son fils redoublant de tendresse,
Qu'il redevienne encor digne d'un tel appui,
De Rome, et du pardon qu'il obtient aujourd'hui.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

CNÉIUS.

Ah ! je respire enfin. Quelle âme noble et pure
Repousse avec orgueil les droits de la nature?
Un Tibère, un Séjan, peuvent s'en affranchir;
Mais Agrippine est mère, et j'ai dû la fléchir.
Dans le sein paternel courons porter la joie :
Que Pison.... c'est lui-même, et le ciel me l'envoie.

SCÈNE V.

CNÉIUS, PISON.

PISON.

Mon fils, qu'ai-je entendu? puis-je croire un tel bruit?

On dit que, par Séjan dans ces lieux introduit,
Tu dois entretenir son redoutable maître.

CNÉIUS.

J'ai vu Séjan; Tibère a voulu me connaître;
J'ai déjà, sans témoins, paru devant ses yeux :
Il m'a longtemps parlé du rang de mes aïeux;
Il m'offre des honneurs peu faits pour ma jeunesse.

PISON.

Je tremble, ô mon cher fils! le tyran te caresse.

CNÉIUS.

Des bontés du tyran vainement menacé,
Du nom de citoyen je ne suis point lassé :
Mais, lorsqu'en vous donnant des louanges contraintes,
Tibère, un peu confus, répondait à mes plaintes,
Quand sa bouche avec art consolait ma douleur,
Son cœur était muet.

PISON.

Tibère a-t-il un cœur?

CNÉIUS.

Agrippine a bientôt dissipé mes alarmes :
D'un Romain suppliant elle exauce les larmes.

PISON.

Agrippine, dis-tu, m'oserait pardonner!

CNÉIUS.

De ce trait généreux pourquoi vous étonner?

PISON.

Agrippine!

CNÉIUS.

A son nom quel trouble inconcevable....

PISON.

Ne vois-tu pas, mon fils, que ton père est coupable?

CNÉIUS.

Contre Germanicus vous formiez un parti;
Je le sais : votre cœur au moins s'est repenti.
N'est-il pas vrai, mon père?

PISON.

Il est trop vrai. N'importe :
Contre un vain repentir Germanicus l'emporte.

CNÉIUS.

Sa veuve a pardonné.

PISON.

Non, jamais, non : dis-lui
Que je n'accepte point son imprudent appui ;
Non : dis-lui qu'au pardon le coupable s'oppose ;
Dis-lui que de mon sort un seul homme dispose ;
Que je suis à Tibère.

CNÉIUS.

Y pensez-vous? ô ciel !

PISON.

Malheur à qui rampa sous un maître cruel !
Misérable, il ne peut sortir de l'infamie ;
Avec sa conscience il a livré sa vie.
Un tyran ne sait pas rougir impunément :
Il rompt de ses forfaits le docile instrument;
Et, faisant aux faveurs succéder les supplices,
Avilit, récompense et punit ses complices.

CNÉIUS.

Vous parlez de forfaits ! ce mot me fait trembler.

PISON.

Je te remplis d'effroi; je vais t'en accabler.
Apprends.... puis-je le dire? oui; j'ai pu davantage;
J'aurai, pour mon tourment, cet horrible courage.

CNÉIUS.

Mon père, à votre fils qu'allez-vous découvrir?

PISON.

Ton père ! ah ! tu l'aimais, et tu vas le haïr.

CNÉIUS.

Moi !

PISON.

Tu vas pénétrer dans ce mystère sombre;
Et la nuit qui descend vient me prêter son ombre.
Écoute-moi. Ce fils par Tibère adopté....
Tu frémis !

CNÉIUS.

Ce héros dans sa course arrêté....

PISON.

Oui, digne ainsi que toi de l'antique patrie,
Et que si jeune encor vit tomber la Syrie,
Germanicus....

CNÉIUS.

Eh bien?

PISON.

Périt empoisonné.
J'ai tout su.

CNÉIUS.

Dieux!

PISON.

Tibère avait tout ordonné.

CNÉIUS.

C'est un crime de plus, c'est un jour de Tibère:
Qui peut s'en étonner? mais vous! mais vous, mon père!

PISON.

Oui, j'ai su qu'un esclave à Tibère vendu,
Et du jeune héros surveillant assidu....

CNÉIUS.

Un esclave!

PISON.

C'est lui de qui la main perfide
Prépara, présenta le breuvage homicide.

CNÉIUS.

Mon père, eh! c'est alors que vous deviez parler;
C'est lui qu'avant son crime il fallait immoler.

PISON.

Il fallait conserver l'espérance de Rome,
Lutter contre Tibère en faveur d'un grand homme,
A l'appui des soldats hautement recourir,
Avertir le héros, le sauver et mourir.
Et je pourrais, chargé d'une honte éternelle,
Rendre de mon forfait sa veuve criminelle!
D'Agrippine abusée évitant le courroux,
Je pourrais la couvrir du sang de son époux!
Ah! je dois bien plutôt provoquer ma sentence,
Maudissant l'empereur, abhorrant l'existence,

Abandonné de Rome et des dieux ennemis,
De la nature entière, et même de mon fils.

CNÉIUS.

Non; le crime entre nous n'a point mis de barrière;
Non; je vous tiendrai lieu de la nature entière.
Hélas! plus de pardon, plus d'avenir pour nous;
Mais vous aviez un fils; il est toujours à vous.
J'ai juré de vous suivre, et je le jure encore
Par ces dieux outragés que ma douleur implore.
Ah! si de la vertu, premier de leurs bienfaits,
Un précipice affreux sépare les forfaits,
Le remords, franchissant cet intervalle immense,
Devant ces dieux peut-être est encor l'innocence.

PISON.

Laisse là mes remords; parle de mes complots:
Trop souvent un coupable est le fils d'un héros:
Mais un espoir me luit dans l'horreur qui m'accable;
Un héros quelquefois est le fils d'un coupable.
Si ton père est flétri, rappelle tes aïeux.
Moi, faisant éclater ma honte à tous les yeux,
Rejetant le pardon, n'aspirant qu'au supplice,
Demain, je veux dans Rome accuser mon complice,
Déclarer en public et son crime et le mien,
Entendre mon arrêt et prononcer le sien.

CNÉIUS.

Vous pourriez....

PISON.

Je lirai les ordres de Tibère.
Il connaît mon dessein. Va, ton malheureux père,
Ayant perdu sa gloire, ose encor la chérir,
Et du moins en mourant veut la reconquérir.

CNÉIUS.

Ah! c'est elle qui parle, elle qui vous anime,
Qui peut seule inspirer cet abandon sublime.
Du crime tout-puissant quittant l'affreux séjour,
Demain, quand le sommeil ramènera le jour,
Dévoilez tout, mon père; et que Rome s'explique.
Et vous, dieux, citoyens, qui, sous la république,

Des Catons, des Brutus entendiez les serments;
Puisque les lois, les mœurs, les nobles sentiments
Ne peuvent respirer l'air souillé par un maître,
Puisse, puisse à jamais la liberté renaître
Sur les sanglants débris des tyrans abattus,
Pour que le genre humain conserve des vertus!

ACTE V.

SCÈNE I.

TIBÈRE, SÉJAN.

SÉJAN.

Les ordres sont donnés; tout marche, tout s'agite;
Mes soins ont eu recours à des amis d'élite:
Bientôt les sénateurs vont se rendre en ces lieux;
Et, docile au ressort qui se cache à ses yeux,
Déjà, dans la nuit sombre, une foule amassée
Est par un art tranquille au tumulte poussée.
Mais il faut tout prévoir: forcé dans son palais,
Pison peut à Cnéius dévoiler ses secrets;
Quelques gens éprouvés, dont le zèle est habile,
Du moment que l'émeute aura troublé la ville,
Loin du toit paternel entraîneront Cnéius.
C'est au nom d'Agrippine et de Germanicus
Qu'aux publiques fureurs la victime est livrée.
La perte d'Agrippine est de loin préparée.
Par les mêmes moyens nous pourrons voir un jour
Les amis de Pison la frapper à son tour.

TIBÈRE.

Séjan, ne donnons point d'exemple redoutable:
Que le peuple en fureur intimide un coupable;
Qu'il n'exerce jamais le droit de l'immoler.

SÉJAN.

Vous avez le sénat; mais Pison veut parler.
Ordonnez.

TIBÈRE.

Que Pison près de l'heure suprême,
Sans même se défendre ou s'accuser lui-même,
Pour un fils innocent implore mes faveurs,
Et de Germanicus désigne les vengeurs.
Qu'attend-il? son arrêt? Oh! quelle nuit propice,
Si Pison de sa main prévenait son supplice!
Si je ne craignais plus ses insolents discours!

SÉJAN.

Je vous entends, César.

TIBÈRE.

Porte-lui des secours;
Que tes prétoriens s'enflamment de ton zèle;
Prodigue mes trésors: va, ministre fidèle,
Rends la paix à César, à Rome, à tout l'État,
Et reviens sans délai rassurer le sénat.

SÉJAN.

Vos vœux seront remplis. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

TIBÈRE.

Encor cette victime.
Je renonce au pouvoir si je renonce au crime:
A la haine, au remords je dois me résigner,
Tout oser, mais tout craindre. Et c'est donc là régner!
Quel prestige maintient cet empire suprême,
Pesant pour les sujets, pour le tyran lui-même?
Un seul, maître de tous, ordonnant de leur sort,
Et promettant la vie, ou prescrivant la mort!
Un seul! et les Romains tremblent devant un homme!
Les Romains! Où sont-ils? Dans les tombeaux de Rome.
Les Romains! deux encor sont dignes de ce nom:
Cette fière Agrippine et le fils de Pison.
Cnéius est vertueux; c'est un héros peut-être:
Au temps de ses pareils Cnéius aurait dû naître.
Mais que sont désormais les pères de l'État?

TIBÈRE.

Venez, Cnéius; joignez-vous à Tibère :
Défendez avec moi l'honneur de votre père ·
Celle qui l'accusait ose lui pardonner,
Tandis qu'ailleurs peut-être on veut l'assassiner.

AGRIPPINE.

Moi ! grands dieux ! moi, Tibère ! Ah ! faut-il me défendre ?

CNÉIUS.

A vous justifier pourquoi daigner descendre ?
Le nom seul d'Agrippine interdit le soupçon,
Et vous ne craignez pas les secrets de Pison.
Mais vous, pères conscrits, vous devez tout connaître :
On vient de m'arracher du toit qui m'a vu naître ;
J'entends partout les cris de ce peuple égaré;
Partout le nom d'un père aux insultes livré;
Partout Germanicus! Agrippine! vengeance!
Pison!... Sur l'empereur on garde le silence.
J'apprends que le sénat vient d'être convoqué;
J'accours ; je n'aurai pas vainement invoqué
Votre appui, la justice et nos lois tutélaires;
Envoyez vos licteurs, vos tribuns militaires :
Que l'accusé, couvert de votre autorité,
Sorte de son palais, et parle en liberté;
Sans délai devant vous ordonnez qu'il se rende :
Devant vous, sénateurs, que Tibère l'entende.

AGRIPPINE.

Oui; vous reconnaîtrez, j'en atteste les dieux,
Contre Germanicus un complot odieux.
C'est son ombre, c'est lui, c'est moi que l'on outrage.

TIBÈRE.

Et César encor plus; mais il brave l'orage.
Rassurez vos esprits justement effrayés;
Par moi-même à l'instant des secours envoyés....

CNÉIUS.

Des secours!

AGRIPPINE.

Qui?

TIBÈRE.

Séjan, la garde du prétoire.

AGRIPPINE.

Séjan!

CNÉIUS.

Séjan!

AGRIPPINE.

Guerriers, c'est un jour de victoire.
Vous n'étiez point venus demander au sénat
De venger un héros par un assassinat.
Eh! qui peut le venger, quand sa veuve pardonne?
Ne pensez pas, Cnéius, que je vous abandonne.
A de vils meurtriers opposons mes amis,
Et l'aspect d'Agrippine, et les larmes d'un fils.
Le dieu se cache encor, mais je vois la victime :
Pison pouvait subir un arrêt légitime;
Aux lois, à la clémence on voudrait l'enlever;
Des secours de Séjan courons le préserver.

CNÉIUS.

Agrippine, à ces traits on doit vous reconnaître.
Courons; et que Séjan... Dieux! je le vois paraître!

AGRIPPINE.

Quel est ce fer sanglant qu'ose agiter sa main?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SÉJAN.

SÉJAN.

Le poignard que Pison s'est plongé dans le sein.

AGRIPPINE.

Pison! par quel motif?

SÉJAN.

Vous le savez sans doute.

TIBÈRE.

Parle au sénat qui juge, à César qui t'écoute.

SÉJAN.

Je vois ici Cnéius; et vous aurez appris
Qu'une foule homicide exaltait dans ses cris
Le vainqueur des Germains, sa veuve magnanime;

Qu'au nom de leurs vertus on réclamait un crime.
Mais les prétoriens me prêtaient leur appui,
Ils appelaient Pison; j'arrivais jusqu'à lui,
Quand déjà, croyant voir la troupe forcenée,
Pison, d'un coup trop sûr, tranchait sa destinée.
Dès qu'il entend parler de César et des lois,
D'une âme ferme encor, mais d'une faible voix :
« C'en est fait, me dit-il; la trahison m'assiége;
« Tu sais quels ennemis m'ont préparé le piége :
« On les nomme, on les vante; et, certain de périr,
« Je leur prouve du moins qu'un Romain sait mourir.
« Il faut, sans leur parler de crime ou d'innocence,
« Annoncer que Pison succombe à leur puissance,
« Leur présenter ce fer, ainsi qu'à mes amis,
« Le porter au sénat, le donner à mon fils. »

CNÉIUS.

Donne.

SÉJAN.

« Et si l'on croyait mon trépas légitime;
« Que Pison condamné soit la seule victime.
« Fier, orgueilleux peut-être en ma calamité,
« Je n'ai point de Tibère imploré la bonté;
« Mais qu'à mon dernier vœu Tibère soit propice :
« Pour un fils innocent j'implore sa justice. »
Il expire à ces mots. Soit pitié, soit remord,
Tout frémit dans la place en apprenant sa mort;
Des plus séditieux j'ai vu tomber la rage,
Pareille aux flots mourants à la fin d'un orage.
Tout ce bruyant amas, par la haine assemblé,
Morne et silencieux s'est en foule écoulé;
Et les mêmes Romains qui demandaient vengeance,
Qui de Pison vivant prononçaient la sentence,
De leur succès honteux semblent déjà confus,
Et vont donner des pleurs à Pison qui n'est plus.

AGRIPPINE.

César, et vous, sénat, vous venez de l'entendre :
On attaque Pison; Séjan court le défendre;
Mais Séjan n'a porté que d'impuissants secours;
Pison n'est plus, lui-même il a tranché ses jours;

Séjan seul est témoin de cette mort si prompte;
Des discours de Pison Séjan vient rendre compte;
Pison, nous dit Séjan, parle de trahison;
Et Séjan tient le fer qui poignarda Pison!

TIBÈRE.

Aux leçons du malheur Agrippine indocile
Commence à fatiguer ma bonté trop facile;
Et détourne avec art des soupçons odieux,
Quand le sénat sur elle ouvre déjà les yeux.
Séjan m'est nécessaire; et, qu'aucun ne l'ignore,
J'honore un tel ministre et prétends qu'on l'honore.
Quant au vœu de Pison, sans peine j'y souscris;
Cnéius a des vertus dont je connais le prix;
Que d'un malheureux père il garde la fortune;
Plus d'orageux débats, de recherche importune.
Pison longtemps encore aurait servi l'État,
S'il avait mieux connu l'équité du sénat.
D'un crime, je le sais, Pison fut incapable.

CNÉIUS.

Vous vous trompez, César; mon père était coupable.

AGRIPPINE.

Cnéius, après sa mort osez-vous l'outrager?

CNÉIUS.

Écoutez, Agrippine, avant de me juger.

SÉJAN.

Ah! s'il eut des secrets, pouviez-vous les connaître?

CNÉIUS.

Aussi bien que Séjan connaît ceux de son maître.

TIBÈRE.

Seriez-vous un ingrat? M'insultez-vous, Cnéius?

CNÉIUS.

Mon père était coupable, et Tibère encor plus.

AGRIPPINE.

Ciel!

TIBÈRE.

Moi!

SÉJAN.

César!

CNÉIUS.

César. Oui, Tibère, vous-même.

Hélas! j'accuse un père : on verra si je l'aime.
Agrippine à mes pleurs l'avait enfin rendu;
Mon père, en l'apprenant, égaré, confondu,
De la mort d'un héros s'est déclaré complice:
Tibère commanda l'horrible sacrifice.
Demain Pison lui-même aurait tout révélé :
Tibère le savait, Pison s'est immolé !

AGRIPPINE.

Quel abîme !

SÉJAN.

Imposteur...

CNÉIUS.

Ministre nécessaire,
Avez-vous supprimé les ordres de Tibère?

SÉJAN.

Que prétends-tu? la mort?

CNÉIUS.

Je ne sens point d'effroi.
César est immobile et calme ainsi que moi.
Vous tremblez, sénateurs : attendez en silence
Que César d'un coup d'œil vous dicte ma sentence.
Et toi, qui dans un cœur de crimes déchiré
Savoures le tourment que tu m'as préparé,
Tyran profond, mais vil, honte et fléau de Rome,
Éclipsé dans ta cour par l'ombre d'un grand homme,
Quand, de tes attentats ministre infortuné,
Pison par son complice expire assassiné,
Tu m'offres des trésors teints du sang de mon père!
Garde pour un Séjan les faveurs d'un Tibère.
C'est le prix des forfaits; je ne l'accepte pas:
Rien de toi, rien, César, pas même le trépas.
Un sort plus glorieux doit être mon partage.
Le poignard de Pison, voilà mon héritage.
Ce fer me suffira. Tu pâlis, malheureux!
Va, je te le rendrai teint d'un sang généreux;
Un autre aura l'honneur de venger tes victimes;
Séjan respire encor; tu puniras ses crimes :
J'ai vécu, je meurs libre, et voilà mes adieux.
Il est temps de placer Tibère au rang des dieux. (*Il se tue.*)

LES PRINCIPES DES ARTS.

POÊME.

I.

J'expose dans mes vers les principes des arts.
Toi, dont la France obtint les propices regards,
Par qui la Grèce et Rome ont produit des miracles,
Apollon! dieu du jour, dieu qui rends les oracles,
Qui, de rayons couvert, et tenant l'arc vengeur
Sous qui du noir Python succomba la fureur,
Guide le vol hardi de ce coursier rapide
Dont le pied fit jaillir la source Aganippide;
Daigne inspirer ma voix! Et vous, pudiques sœurs,
Muses! de vos accords prêtez-moi les douceurs;
Laissez-moi d'Hélicon parcourir les ombrages,
Où, ceintes de lauriers, sous l'abri des bocages,
Vous formez en dansant ces chants mélodieux
Qui montent vers l'Olympe, et vont charmer les dieux.
Je vous implore aussi, Grâces enchanteresses!
Vous égayez le chœur des neuf chastes déesses;
De vos jeux élégants vous ornez leurs concerts.
Eh! que seraient sans vous et le chant et les vers?
Donnez-moi ce talent dont l'heureuse souplesse
S'élève avec vigueur, descend avec noblesse,
Sait badiner, instruire, émouvoir, raisonner;
Et prendre tous les tons sans jamais détonner.

Les arts n'ont qu'un objet: d'imiter la nature;
Poésie, éloquence, et musique, et peinture,
Marchent au même but par des sentiers divers.
Mais, comme ils sont voisins, un esprit de travers
De les confondre ensemble a souvent la manie,
Et voit dans ses écarts les élans du génie.
En vain le mauvais goût s'empresse d'applaudir:
Dénaturer les arts n'est pas les agrandir.

Ainsi qu'aux vers bien faits, il faut à l'éloquence
Les sons harmonieux, le nombre, la cadence,
Les termes enrichis d'un sens plus étendu,
Des termes rapprochés l'hymen inattendu,
Ces tours, ces mouvements, ces figures pressées,
Qui font agir les mots et peignent les pensées.
Bossuet, Fénelon, leur devancier Pascal,
Buffon leur successeur, et Rousseau leur égal,
Des lecteurs délicats méritant les suffrages,
De ces trésors du style ont paré leurs ouvrages;
Mais vous n'y trouvez pas tout ce pompeux jargon,
Tous ces lambeaux de vers sans rime et sans raison,
Tous ces ornements faux, nés quand le goût s'éclipse,
Sublime d'alcoran, beautés d'apocalypse,
Que vont semant partout ces charlatans nouveaux
Dont Bélise et Tartufe encensent les tréteaux.

Quelques gens semblent croire aux poëmes en prose:
Ils ont tort; et le mot ne change point la chose.
A quoi bon, mes amis, défigurer vos pas?
Vous marchez mal, d'accord; mais vous ne dansez pas.
Si l'auteur que tourmente une verve indiscrète,
Faisant des vers sans grâce, est un méchant poëte,
Sous le nom de poëte il se déguise en vain,
Lorsqu'il ne peut des vers atteindre l'art divin.
Réduisons chaque terme à sa valeur réelle:
On dit, Homère est peintre; est-il rival d'Apelle?
Sophocle est éloquent; devient-il orateur?
Des mots harmonieux un usage enchanteur
Fait-il que Cicéron ait la lyre d'Horace?
Des tableaux pleins de feu, de couleur et d'audace,
Du sévère Tacite animent les écrits;
Est-ce un poëte épique? Ou veut-on qu'aux récits
Avec son merveilleux la fable soit mêlée;
Et faut-il de ce titre honorer Apulée?
— Non; mais au merveilleux notre style répond;
Nous avons du poëme et la forme et le fond:
Héros, fable, récit, épisodes, prodiges.
— Soit; l'intérêt vous manque; entassez les prestiges;

Aux dieux du Panthéon joignez la *Fleur des Saints*.
Osez même, appauvris par de nombreux larcins,
Habiller de centons votre prose guindée,
Où tout veut être image, où rien n'offre une idée;
Au Parnasse français on n'assure ses droits
Qu'avec cet art qui chante et qui peint à la fois,
Qui sait dans les esprits graver ce qu'il exprime,
Qui fait servir au sens la mesure et la rime,
Voit de brillants appuis où vous voyez des fers,
Et pare la raison du charme des beaux vers.

Du prélat de Cambrai quand la douce sagesse
De son royal élève instruisait la jeunesse,
Par Homère et Sophocle il était inspiré;
Il avait leur pinceau, mais non leur chant sacré.
Télémaque, où partout brille un talent suprême,
Est un chef-d'œuvre en prose et n'est pas un poëme;
L'auteur n'avait point dit: « Je chante ce héros... »
La Mothe un peu plus tard vint abuser des mots.
La Mothe, en vers très-durs estropiant Homère,
Écourta l'*Iliade* en un trop long sommaire;
Dans le lit de Procuste il osa mutiler
Celui qu'aucun rival ne pouvait égaler;
Et son aridité, du sublime ennemie,
Fit du géant du Pinde un nain d'académie.
Honni par le public, il cessa de rimer;
Et dans une ode en prose il lui plut d'affirmer
Que, sans écrire en vers, on peut être un poëte,
Essayer le cothurne, emboucher la trompette.
Bientôt, pour se couvrir du manteau d'un beau nom,
Comme un chantre héroïque il cita Fénelon.
Des poëmes rimés l'éclatante disgrâce
Avait, durant un siècle, effrayé le Parnasse:
On avait vu tomber le conquérant *Clovis*,
L'empereur *Charlemagne*, et le *saint roi Louis;*
L'ostrogoth *Alaric*, dans la nuit éternelle,
Descendre côte à côte auprès de *la Pucelle;*
David suivre *Moïse*, et précéder *Jonas*.
De même on vit *Séthos*, *Télèphe*, et *les Incas*,

Et *Joseph*, et *Numa*, sans rime, sans mesure,
Mais de la poésie affectant la parure,
Trébucher l'un sur l'autre, et, prônés quelques jours,
Dans le fleuve d'oubli s'enfoncer pour toujours.
Eh quoi! Châteaubriand, vos *Martyrs* se défendent!
Vain espoir : ils s'en vont; leurs aînés les attendent;
Et le roman chrétien touche aux flots du Léthé,
Rendez-vous des journaux qui vous ont exalté.

Modèle et maître encor des chantres de l'Europe,
O vieillard d'Ionie! et toi, dont Parthénope
Voit la tombe enfanter des lauriers toujours verts,
Sous les rayons d'un ciel aussi purs que tes vers!
Ingénieux Toscan, dont la muse divine
Posséda la baguette et les charmes d'Alcine!
Et toi, son successeur, dont la brillante voix
Célébra de Renaud l'amour et les exploits!
Aveugle d'Albion, qui, dans ta noble ivresse,
Atteignis quelquefois l'aveugle de la Grèce!
Toi, qui vengeas l'honneur du Parnasse français;
Qui, par tous les talents, obtins tous les succès;
Qui sus joindre à l'éclat de vingt lauriers tragiques
L'éclat plus grand encor de deux palmes épiques!
Vous tous, qui, la trompette et la lyre à la main,
Par des vers inspirés charmez le genre humain,
Et, debout au sommet des collines sacrées,
Levez sur tous les fronts vos têtes révérées!
Si plus d'un prosateur, Icare audacieux,
Sur des ailes de cire a cru monter aux cieux,
Pardonnez, ou des vers assurez la vengeance :
Naisse, naisse à vos chants un poëte à la France;
Et, des beaux temps du Pinde amenant le retour,
Qu'à vos concerts divins il se mêle à son tour!

On a tout confondu : l'orgueil et l'impuissance,
Aux poëmes en prose ayant donné naissance,
Produisirent encor ce genre singulier
Où Nivelle, à la fois tragique et familier,

A de pénibles ris joignant de tièdes larmes,
Des Muses de la scène a travesti les charmes.
Toutes deux on les cherche, et toutes deux en vain.
Sans effort quelquefois haussant le brodequin,
Thalie approche un peu du ton de Melpomène.
Quand le sévère Alceste, épris de Célimène,
De son amour jaloux lui laisse voir l'excès;
Ou lorsque, de Tartufe abhorrant les succès,
Cléante au faible Orgon peint les dévots de place
Armant d'un fer sacré leur hypocrite audace,
La diction s'élève au niveau de l'auteur.
Du cothurne à son tour abaissant la hauteur,
Quelquefois Melpomène avoisine Thalie.
Écoutez l'enfant-roi qu'interroge Athalie :
En ses discours naïfs chaque terme est sans fard;
Tout l'art a disparu : c'est le comble de l'art.
Mais Racine, en ses vers aussi doux qu'énergiques,
A toujours les accents et les larmes tragiques;
Et Molière, des siens bannissant les douleurs,
Jamais aux ris joyeux n'osa mêler des pleurs.

Celui de qui la muse inégale et hardie
Créa du peuple anglais la sombre tragédie,
Sublime par élan, fut bouffon par accès.
On peut à son ardeur pardonner des excès :
Dépourvu de modèle, il dut à la nature
Les germes vigoureux d'un talent sans culture.
D'ignorants spectateurs, bien loin de l'éclairer,
Sur ses pas vagabonds aimaient à s'égarer;
Mais, lorsque de nos jours la lourde Germanie
Rappelle ses écarts et non pas son génie,
Nous, disciples des Grecs, et par eux adoptés,
Sans le prendre pour guide, admirons ses beautés;
Et, respectant du goût la sévère limite,
Avec génie encor que Ducis les imite.
De Schiller, de Lessing, si l'orgueil un peu plat
Du théâtre français voulut ternir l'éclat,
Loin du trône où, tenant et le sceptre et la lyre,
Sont assis trois rivaux maîtres du même empire,

Que Lessing et Schiller de leurs drames bâtards
Surchargent à l'envi les tréteaux des remparts.

Chez ces mêmes Germains, faibles dans l'art d'écrire,
Naquit l'étrange abus de vouloir tout décrire.
Il a gagné la France, et nos faiseurs de vers
N'ont que trop imité cet ennuyeux travers.
Peter Neefs, en peignant, sait promener ma vue
Sous les arcs prolongés d'une église étendue;
Trompé par Gérard Dow, je touche avec les yeux
Les marbres, les cristaux, les tapis précieux;
Auprès de Van-Huysum, je crois cueillir encore
Les présents de Bacchus, de Pomone et de Flore;
Humant l'air enflammé, l'impétueux taureau,
Ici, grâce à Berghem, mugit sous le pinceau;
Là, du soleil couchant, dans un beau soir d'automne,
Sous les doigts du Lorrain la lumière rayonne,
Décroît, baisse, et, perçant des voiles entr'ouverts,
Dore les prés, les bois, les palais et les mers.
Un Scudéry moderne, en sa verve indiscrète,
Décrit tout sans pinceaux, sans couleurs, sans palette:
De l'éléphant au rat, de l'aigle au moucheron.
Traduisant en plats vers la prose de Buffon,
Compilant le fatras compilé par Bomare,
Et toujours trivial, quoique toujours bizarre,
Il va décrire encor pour la centième fois
Ou le combat du coq, ou le cerf aux abois;
Tantôt le chantre ailé que baigne une eau limpide;
Tantôt le bœuf pesant ou le coursier rapide.
Un âne, sous les yeux de ce rimeur proscrit,
Ne peut passer tranquille, et sans être décrit.
Un coche est embourbé: notre homme est là tout proche,
Et, pour décrire un peu, s'embourbe avec le coche.
Il décrit le meunier qui dort en son moulin;
Et le fils du meunier, le langoureux Colin,
Sans prier Apollon, sans invoquer de muse,
Pour chanter Timarette enflant sa cornemuse;

Et la sœur de Colin, Cécile, au bord de l'eau
Entre ses doigts légers agitant son fuseau;
Le curé qui la lorgne en disant son bréviaire;
Le léger pont de bois sur l'étroite rivière;
Le pêcheur et la ligne, et le petit poisson
Qui se débat dans l'onde et pend à l'hameçon.
De ses vers descriptifs la pituite incurable
L'étouffe; et les journaux, que sans cesse il accable,
Par lui seul inondés, s'écroulent sous le faix
De sa fécondité qui ne tarit jamais.
Chaque fragment chez lui menace d'un volume;
Dans les torrents glacés qui tombent de sa plume
Il nage, en prédisant son immortalité,
Que le lecteur transi prend pour l'éternité.

Si je blâme avec vous des abus insipides,
Je reconnais vos droits, ô doctes Piérides!
Votre art est tout-puissant : son vol audacieux
Franchit en un clin d'œil et les temps et les lieux.
Quel que soit le travail d'un statuaire habile,
En paraissant ému le marbre est immobile;
Sans rompre l'unité, le plus savant pinceau
Ne peint pas deux moments dans un même tableau;
Mais, pareille aux coursiers du dieu de la lumière,
L'agile poésie, en sa libre carrière,
Va, vient, descend, remonte, et, sans cesse courant,
Présente à chaque vers un tableau différent.
L'habitant le plus beau de la cour immortelle,
Le dieu de tous les arts, et leur brillant modèle,
Voilà ce que j'admire en ce noble Apollon
Qui doit du Belvédère éterniser le nom.
Raphaël, près du dieu, s'élançant au Parnasse,
Unissant comme lui la noblesse à la grâce,
Au milieu des neuf Sœurs sait le peindre inspiré,
Ceint du laurier chéri, tenant l'archet sacré,
Dictant les vers divins d'Homère et de Virgile.
Voyez-le maintenant dans le chantre d'Achille :

Un pontife a des rois essuyé le dédain;
Il invoque Apollon : le dieu, son arc en main,
S'élance ; et sur son dos ses flèches qui frémissent
Au sein du carquois d'or sourdement retentissent.
Prolongeant sur ses pas cet homicide bruit,
D'un nuage entouré, tel que la sombre nuit,
Il marche ; et, tout à coup entr'ouvrant le nuage,
A l'aspect des vaisseaux s'assied près du rivage ;
Là, sur le champ des Grecs son arc est dirigé;
Un trait vole en sifflant : le pontife est vengé.

Ne faisons point des arts un burlesque mélange.
Armés de leur ciseau, Puget et Michel-Ange
N'ont pas, à la peinture enviant sa couleur,
Du marbre de Paros fait mentir la blancheur.
Le stucateur, charmé d'une ignoble imposture,
Pense, en outrageant l'art, imiter la nature;
Mais quand, un livre en main, son abbé, bien poudré,
En calotte luisante, en habit mordoré;
Son faune en escarpin, sa nymphe court vêtue;
Sa chinoise aux yeux bleus, à la tête pointue,
D'un cabaret obscur font le digne ornement,
Ou, dans quelque faubourg, vont parer tristement
Les coins symétrisés d'un parterre gothique;
Vous, Puget! Michel-Ange! à côté de l'antique,
Vous décorez des rois les palais enchantés:
Vos monuments pompeux illustrent les cités;
Des sages, des héros, les sublimes images
Par vous de l'avenir obtiendront les hommages;
Et l'on court invoquer dans les temples divins
Des habitants du ciel qui sortent de vos mains.
Mais, où l'on peut surtout distinguer les limites
Qu'à des arts différents la nature a prescrites,
C'est quand le même objet par eux est imité.
Nos yeux contemplent-ils cette divinité
Que du marbre amolli fit naître Prax tèle;
C'est peu de reconnaître une jeune immortelle;
Nous disons : C'est Vénus. Tout mérite le prix
Que sur les monts de Crète elle obtint de Pâris :

Sa nudité pudique, et sa beauté touchante,
De ses bras arrondis la souplesse élégante,
De ses traits doux et fins l'ensemble séducteur,
Et les contours moelleux de ce corps enchanteur.
En voyant la déesse, on sent que sur ses traces
L'enfant ailé voltige, accompagné des Grâces.
Titien, sur la toile, ose-t-il à son tour
Offrir à nos regards la mère de l'Amour;
Aux formes de l'antique il sera loin d'atteindre;
Mais il a des pinceaux; c'est Vénus qu'il va peindre.
Il rendra de son teint la fraîcheur et l'éclat;
On verra de sa peau le tissu délicat;
Sa blonde chevelure, en longs anneaux flottante;
Du plaisir partagé la promesse et l'attente
Sur sa bouche de rose, en l'azur de ses yeux,
Doux comme les rayons d'un jour délicieux;
Ce regard plein de flamme, et tendrement humide,
Qui rendait auprès d'elle Adonis moins timide,
Quand, des mêmes désirs se laissant enivrer,
Dans les forêts de Gnide ils allaient s'égarer.

Ici, dans un tableau qu'Homère nous présente,
Combien nous admirons sa touche séduisante!
De quels traits il sait peindre à l'esprit enchanté
Le pouvoir absolu qu'exerce la beauté!
C'est Junon; de Vénus c'est la rivale altière,
Qui près d'elle aujourd'hui descend à la prière:
Pour séduire un époux, elle emprunte à Vénus
Des attraits que jadis elle avait méconnus.
A vanter leur puissance elle-même s'empresse;
« O Vénus! prête-moi, dit la fière déesse,
« Ce charme dont l'empire, assurant tes autels,
« Te soumet à la fois les dieux et les mortels. »
Vénus, ainsi flattée, en souriant s'incline,
Détache mollement sa ceinture divine,
S'en dépouille, et la prête à la reine des cieux.
Dans les plis ondoyants du tissu précieux,
Sont cachés les désirs, la grâce inexprimable,
Tout ce qui fait aimer, tout ce qui rend aimable,

Les refus caressants dont l'attrait est vainqueur,
Et les doux entretiens qui sont maîtres du cœur.
O premier des beaux-arts, céleste poésie !
Vrai langage des dieux, tes chants sont l'ambroisie !
Rendras-tu, Praxitèle, un si charmant objet?
Non : ton art s'épouvante, et ton ciseau se tait.
Viens, saisis, Titien, ta palette magique;
Prends ton pinceau moelleux, éloquent, énergique;
Aux tissus les plus fins, aux plus beaux ornements,
Unis l'éclat de l'or, le feu des diamants :
Tes efforts seront vains; et jamais la peinture
Ne pourra de Vénus égaler la ceinture.

Le poëte à son tour doit savoir éviter
Des effets que le peintre a le don d'imiter.
Ah ! pour mêler deux arts, une ignorante audace
Invoquerait en vain l'autorité d'Horace :
Horace les compare, et ne les confond pas.
Je dirai leurs rapports; mais allons pas à pas,
Et que des lois du goût le goût soit l'interprète.
Oui, le poëte est peintre, et le peintre est poëte.
Corneille dans ses vers, nous peint de grands tableaux;
Et Poussin, pense, écrit, parle avec ses pinceaux.
Pour traiter cependant les sujets qu'ils choisissent,
Aux moyens de leur art tous deux s'assujettissent;
Le chemin seul diffère, et tous deux vont au but.
Poussin, qui parle aux yeux, ne peint pas *Qu'il mourût !*
Du théâtre français le fondateur sublime,
Créant la tragédie et non la pantomime,
Laisse obtenir en foule au peuple des auteurs
Des succès réclamés par les décorateurs.
Ainsi que Melpomène, on voit la Muse épique
Employer du discours la forme dramatique,
Voulant frapper les yeux bien moins que les esprits,
Melpomène à sa sœur emprunte les récits :
Pharnace, Xipharès, les Romains, Mithridate,
Combattent devant moi lorsque j'écoute Arbate;
Par des vers enchanteurs, Théramène, en pleurant,
Me fait voir, suivre, entendre, Hippolyte expirant;

Isménie à l'autel me montre Poliphonte
Immolé par Égiste aux mânes de Cresphonte;
Ulysse en traits de feu me peint les longs débats
Excités et calmés à la voix de Calchas.
Quand la satiété des chefs-d'œuvre sans nombre
A l'éclat de nos arts mêlait déjà quelque ombre,
On n'a pas craint d'offrir au public assemblé
Aux yeux d'Iphigénie Agamemnon voilé;
Et tous les Grecs luttant contre le seul Achille;
Et le sanglant couteau dans les mains d'Ériphyle;
Mais, juste cette fois, le public a vengé
La raison méconnue et Racine outragé.

Quels objets montre aux yeux l'art savant du théâtre?
Teinte du sang d'un fils, l'horrible Cléopâtre
Épuise en sa fureur le vase empoisonné
Qu'au second de ses fils elle avait destiné;
Des trésors de David exigeant ce qui reste,
Athalie est conduite en un piége funeste,
Et, dans les murs du temple admise sans soldats,
Voit avec la vengeance apparaître Joas;
D'un vieillard éploré la voix inattendue
Arrache le poignard à Mérope éperdue,
Qui va tuer son fils en voulant le venger;
Par un injuste arrêt se laissant égorger,
Pour Tancrède banni, la tendre Aménaïde,
A la honte, au trépas porte une âme intrépide;
Tancrède, qui paraît quand elle est sans secours,
Se croit trahi par elle, et combat pour ses jours.
Le génie, en traçant ces peintures habiles,
Atteint, sans les franchir, des bornes difficiles,
Qu'égaré loin du but, de faux pas en faux pas,
Un vulgaire talent franchit et n'atteint pas.

Mais, lorsqu'Iphigénie a reconnu son frère,
N'a-t-on pas de Diane apaisé la colère?
Et son temple est-il fait pour de sanglants combats?
Se glissant sain et sauf à travers les soldats,

Se peut-il que Lyncée ait eu l'adresse extrême
D'escamoter le fer levé sur ce qu'il aime?
Que Tell avec les siens soit libre et triomphant;
Mais à quoi bon la flèche, et la pomme, et l'enfant?
Pour secourir Bayard faut-il tant de cohortes?
Accourant, s'agitant, forçant toutes les portes,
Sur les rives du Gange un général français[1]
Devrait-il d'un bûcher tolérer les apprêts,
Pour venir un peu tard, lentement magnanime,
Du milieu de la flamme enlever la victime?
Auteurs, qui recherchez, pour séduire nos yeux,
D'un stérile appareil l'éclat fastidieux,
Melpomène a besoin d'effets plus énergiques;
Étalez à grands frais vos parades tragiques
Sur ce brillant théâtre, aujourd'hui profané,
Où Franconi succède à Quinault détrôné[2].

Un défaut puéril, en dépit du poëte,
Vient gâter quelquefois la pièce la mieux faite,
Quand un peintre moderne, un antique sculpteur,
Mal à propos inspire ou l'actrice ou l'acteur.
O vous qui nous offrez une toile vivante
Des héros que la scène à nos regards présente,
Pourquoi disputez-vous aux acteurs des tréteaux
Le soin de copier d'immobiles tableaux?
On ne vit pas Clairon, par une oisive étude,
De la Diane antique affecter l'attitude;
Et Lekain retraçait aux spectateurs émus
Vendôme, Achille, OEdipe, et non l'Antinoüs.
D'autres ont cru mieux faire; et le théâtre en France
A des arts du dessin trop senti l'influence;
Mais par eux à son tour le théâtre imité
Énerve leur vigueur, corrompt leur pureté.
Tantôt la toile indique et rend mal une scène;
Tantôt le peintre assiste aux jeux de Melpomène,
Et, des acteurs en vogue étudiant les traits,
Dans ses tableaux d'histoire esquisse leurs portraits.

[1] Allusion à *la Veuve du Malabar*, trag. de Lemière. — [2] Allusion à l'opéra de *Trajan*, où les chevaux de Franconi jouaient un rôle.

Je reconnais le port, l'œil, le maintien, le geste :
Oreste n'est point là; c'est Talma dans Oreste.
Peintre heureux de Sextus [1], retrempez vos pinceaux
Aux sources d'Hippocrène, en ces fertiles eaux
Où les arts inventeurs vont puiser le génie;
Et remontez encor sur les monts d'Aonie !

Sans un débit heureux, dans la chaire, au sénat,
Un orateur habile obtiendrait peu d'éclat.
Tel que l'acteur tragique, il s'émeut, il déclame;
Dans sa voix, dans son geste, il fait passer son âme;
Mais il a d'autres tons, comme un autre pouvoir;
Et Polus, illustré par le don d'émouvoir,
N'allumait pourtant pas au théâtre d'Athènes
Les foudres éclatants que lançait Démosthènes.
Dans Rome, Cicéron, qui vanta Roscius
Déclamant les vers lourds de l'antique Ennius,
D'accents plus solennels armait son éloquence
Pour confondre le crime et sauver l'innocence.
Il avait devant lui les dieux de Scipion,
Caton vivant encore, ou l'ombre de Caton;
Rome animait sa voix, enflammait son visage.
Il n'était point acteur, il était personnage,
Quand, d'un prêteur coupable accusant les forfaits,
Il vengeait la Sicile et flétrissait Verrès;
Quand des fiers conjurés il domptait la furie;
Quand on le proclamait *Père de la patrie;*
Quand il faisait tomber des mains du dictateur
L'arrêt qui dans l'exil traînait un sénateur;
Et quand, d'honneurs chargé, le vieillard consulaire
Bravait d'un triumvir l'homicide colère.
Aussi pompeux, plus haut, moins pur que Cicéron,
Bossuet parmi nous n'imitait point Baron,
Lorsque, du grand Henri célébrant la famille,
Il pleurait de Stuart et l'épouse et la fille;
Ou lorsqu'au grand Condé, qui ne l'entendait plus,
De ses derniers accents il offrait les tributs.

[1] Guérin.

Il plaçait dans les cieux la chaire évangélique;
De là, faisant tonner sa voix apostolique,
Agitant du cercueil le lugubre flambeau,
A côté de vingt rois descendus au tombeau
Voyant les fils des rois qui devaient y descendre,
Et le pouvoir debout près du pouvoir en cendre :
Par ces graves objets à la fois inspiré,
De princes, de héros et de deuil entouré,
Sans cesse il accablait son royal auditoire
Du vide des grandeurs, du néant de la gloire.

On ne voit pas non plus un acteur excellent
Aux tons de l'orateur asservir son talent.
Humble, fier, emporté, doux, gracieux, austère,
Du rôle qu'il déclame il prend le caractère.
Que le jeune homme en tout diffère du vieillard,
Ce n'est pas là sans doute un grand effort de l'art;
La nature est plus riche; et, dans les mêmes âges,
Diverses passions parlent divers langages.
On doit par le débit exprimer tour à tour
La joie ou la douleur, la vengeance ou l'amour.
C'est peu : sur le théâtre, ainsi que dans la vie,
Des mêmes sentiments l'expression varie :
Il faut que de Cinna je distingue Brutus,
L'amoureux Xipharès de l'amoureux Titus,
Ladislas de Vendôme, et tous d'eux d'Orosmane;
Hermione est jalouse autrement que Roxane;
Nous voyons Alvarès, Zopire, et Fénelon,
Tolérants, tous les trois, différer par le ton.
Voilà ce que Baptiste aura peine à comprendre;
Voilà ce que Monvel savait saisir et rendre,
De geste et de maintien changeant à volonté,
Dans chaque inflexion trouvant la vérité.
Un auditeur sensible au charme du génie,
S'il veut des vers bien faits entendre l'harmonie,
Y veut en même temps reconnaître toujours
L'accent de la nature et le ton du discours.
Dire en prose les vers est un métier barbare;
Les parler avec grâce est un talent très-rare.

Sur la scène française on ignora longtemps
De l'art de déclamer les principes constants.
Travestissant des vers que dicta Melpomène,
On chantait Rodogune, on fredonnait Chimène;
Et le lourd Montfleury, glaçant les spectateurs,
D'Oreste au désespoir cadençait les fureurs.
Peintre, ami, confident, vengeur de la nature,
Molière, qui s'arma contre toute imposture,
Signalant au public les acteurs ampoulés,
Enseigna que les vers doivent être parlés.
Baron porta bientôt dans le débit tragique
Un accent toujours vrai, mais toujours héroïque;
Baron même, à l'exemple unissant les leçons,
De la voix d'Adrienne[1] anima les doux sons.
Ils rendirent tous deux à l'élégant Racine
Et sa dignité simple et sa grâce divine;
A Corneille embelli son nerf et sa hauteur;
Et l'art de déclamer fut un art enchanteur.

Un autre abus survint : c'est l'habitude en France
Où des faux connaisseurs la superbe ignorance
De son domaine étroit s'évertue à sortir,
Et brouille tous les arts, faute de les sentir.
Chanter la tragédie était passé de mode;
Déclamer l'opéra parut neuf et commode.
D'une muse étrangère en vain les doux accents
Pour émouvoir le cœur savaient charmer les sens:
On allait parmi nous, du moins l'osait-on croire,
Sur l'opéra toscan remporter la victoire.
Mais dans l'Europe entière il est encor chanté,
Tandis que chez nous seuls le vulgaire entêté
Préfère à l'élégante et douce mélodie
D'un plain-chant mesuré la triste psalmodie,
Où nos jurés-crieurs prolongent des éclats
Qu'un orchestre éternel soutient avec fracas.
Ce système naquit au milieu des injures,
Quand, pour être aperçus, les faiseurs de brochures,

[1] Adrienne Lecouvreur.

Subalternes appuis de l'opéra français,
Des foyers, des cafés, rédigeaient les décrets,
Étudiaient la gamme, et, d'un ton didactique,
Aux maîtres d'Italie enseignaient la musique.

Dût-on scandaliser nos demi-beaux esprits,
L'Italie eut toujours et conserve le prix.
Chez l'épais Phrygien si Midas en délire
Osa le décerner à l'impudent satyre,
Raphaël, mieux instruit, peignant le saint vallon,
Mit l'archet immortel dans la main d'Apollon.
Le savant Durante, Jomelli, Pergolèse;
L'auteur italien de la *Didon* française [1],
Cet élégant Sarti, qu'illustra *Sabinus;*
Le cygne à qui l'on doit *Œdipe* et *Dardanus* [2];
De *Nina*, d'*Elfrida*, le chantre plein de grâce [3],
Celui non moins parfait d'*Artémise* et d'*Horace* [4],
Par un même génie à la fois inspirés,
Du Tage à la Newa sont encore admirés.
Gluck, aspirant chez nous à des succès faciles,
Grand maître environné d'écoliers indociles,
Trouvant des gosiers lourds, formés au chant gaulois,
A des sentiers du goût dévié quelquefois;
Mais Naples, mais Florence, accueillant sa jeunesse,
Avaient jadis vanté sa lyre enchanteresse,
D'Alceste qui se meurt modulant les adieux,
Et d'Orphée aux enfers les pleurs mélodieux.
Là, sans charlatanisme, au goût toscan fidèle,
Près des cygnes toscans Gluck est resté modèle.
Le chant donne la vie à ces brillants accords
Dont Mozart avec choix dispensa les trésors;
Les effets que Méhul habilement combine
Ressortent par le chant qui plaît dans *Euphrosine;*
Et le chant soutiendra ce Grétry si fécond,
Qui n'est pas, j'y consens, harmoniste profond,

[1] Piccini. — [2] Sacchini. — [3] Paësiello. — [4] Cimarosa.

Mais dont la mélodie ingénieuse et vive
Est de nos sentiments l'expression naïve.
A l'opéra français que tout mauvais chanteur
Devienne en déclamant un plus mauvais acteur;
Ailleurs, que les deux arts conservent leur puissance :
L'un, ses beautés sans nombre et sa riche élégance,
Ses chants toujours heureux dans leur diversité;
L'autre, son débit noble avec simplicité;
Que Crescentini chante, et que Talma déclame;
Plus ils sont différents, plus tous deux vont à l'âme;
Dans leur sphère tous deux s'étendent sans écart :
L'art suffit au talent qui suffit à son art.

En un drame muet, notre scène lyrique,
Unissant quelquefois la danse et la musique,
Les gestes figurés, les tableaux gracieux,
Sans occuper l'esprit, sait amuser les yeux.
La pantomime est due à l'antique Italie,
Où même elle éclipsa Melpomène et Thalie.
Élégant traducteur, Térence avait en vain
De Ménandre avec goût chaussé le brodequin;
Varius par *Thyeste*, Ovide par *Médée*,
Du cothurne des Grecs en vain donnaient l'idée;
Rome entière, et, comme elle, Auguste et Mécénas,
D'émules plus chéris épousaient les débats :
Pylade balançait Varius et Virgile;
Et l'oppresseur d'Ovide a protégé Bathylle.
D'abord le nouvel art, au théâtre exercé,
Par ses maîtres nombreux fut bientôt professé;
Au sénateur oisif et lourdement frivole
Il fallut qu'un décret interdît leur école.
La scène en factions divisa les Romains;
Arma des bleus, des verts, les imprudentes mains.
Deux fois la Macédoine, en désastres féconde,
Avait vu leurs aïeux risquer le sort du monde;
Les enfants des consuls et des triomphateurs
Sans honte combattaient pour le choix des acteurs.

Au ridicule aspect de ces partis aux prises,
Soit que Néron craignît de nobles entreprises,
Et le soudain réveil des peuples enhardis,
Soit qu'il voulût punir ses rivaux applaudis,
On vit les histrions chers à Rome en délire
Bannis par l'histrion qui gouvernait l'empire.
Mais sous d'autres tyrans ils furent rappelés,
Enivrés de faveur, de richesse accablés;
Et Rome, au sein des jeux, se consolant des crimes,
Veuve de ses héros, chanta ses pantomimes.

Sans être aussi fameux, mais sans troubler l'État,
Les nôtres à leur art ont donné quelque éclat.
Varié, séduisant, cet art est fait pour plaire,
Lorsqu'il n'affecte point un essor téméraire;
Jusque dans les ballets il faut de la raison.
Je n'aime point à voir les enfants de Jason,
Égorgés en dansant par leur mère qui danse,
Sous des coups mesurés expirer en cadence.
Si le sort a choisi les trois frères romains
Pour combattre en champ clos les trois frères albains,
Sied-il qu'en terminant cette lutte homicide
Du sort d'Albe et de Rome un entrechat décide?
Non; respectez le goût : c'est ce que fait Gardel.
Noverre, sur un art, qu'il crut universel,
Du ton le plus auguste endoctrinant l'Europe,
Eût fait danser Joad, Phèdre et le Misanthrope.
Oh! combien il vaut mieux, loin de ces grands objets,
Borner la pantomime à d'aimables sujets;
Tracer à nos regards quelque fable charmante :
Psyché qu'Amour chérit, et que Vénus tourmente;
Zéphire épris de Flore, ou Pâris enchanté
Décernant à Vénus le prix de la beauté!
Là rien d'ambitieux : c'est là que Terpsichore,
Sans parole, sans voix, sait nous parler encore.
D'autres avec les mots sauront tout exprimer;
D'autres nous instruiront; elle doit nous charmer.

Le tableau des travers de l'humaine nature,
Ou de nos passions l'énergique peinture,
Des Muses qu'on révère au Théâtre-Français
Exigent la puissance, et fondent les succès.

La musique embellit l'ouvrage du poëte;
Mais, compagne orgueilleuse, et souvent indiscrète,
On l'a vue, écoutant un bizarre travers,
Au joug de sa cadence assujettir les vers.
Auteurs, n'enfreignez plus des règles légitimes.
Vous rimez en français : il faut que dans vos rimes
Les sexes différents se montrent tour à tour;
L'oreille impatiente appelle leur retour.
Dans la forme des vers neuf syllabes rangées
Font des lignes en prose, et de rimes chargées.
Si Quinault pour Lulli, Voltaire pour Rameau,
Usèrent quelquefois de ce mètre nouveau,
Racine, plus fidèle au rhythme poétique,
Renouvelant ces chœurs qu'aimait la scène antique,
Sut offrir en des vers faits pour être chantés
Et la rigueur de l'art, et toutes ses beautés.
Les dieux, soumis au frein de leur langue choisie,
N'oseraient altérer l'auguste poésie.
A cet art souverain sachez donc obéir :
Il doit donner des lois, et non pas en subir.

La nature a partout placé des intervalles.
Vous n'allez pas sans doute aux tulipes rivales,
Dont l'amateur batave assortit les couleurs,
Demander les parfums de la reine des fleurs;
A la vigne où mûrit la grappe transparente,
Le fruit qui ralentit la course d'Atalante;
L'ombrage des forêts au saule ami des eaux;
Ni la vigueur du chêne aux flexibles roseaux.
Le bœuf laborieux qui féconde la terre
Abandonne aux coursiers les travaux de la guerre;
Le cerf, au pied rapide, au front majestueux,
Franchissant les taillis par bonds impétueux,

A la valeur des chiens rend un paisible hommage;
Le paon, qu'enorgueillit l'éclat de son plumage,
Laisse le rossignol de sa touchante voix
Charmer durant les nuits le silence des bois;
Et le cygne, unissant la grâce et la noblesse,
Roi du lac argenté, s'y baigne avec mollesse,
Sans vouloir conquérir sur l'aigle audacieux,
Ou la cime des monts, ou la plaine des cieux.
La beauté s'enlaidit de beautés étrangères.
Dans les regards malins des dryades légères
Ne cherchez point d'Hébé les attraits ingénus;
Minerve imite mal le souris de Vénus.
Les dons sont partagés : la nature infinie
Sépare les objets qu'elle étale au génie;
Séparez donc les arts. Ces brillants créateurs
Ne peuvent-ils régner sans être usurpateurs?
Talents formés pour eux, la gloire vous contemple!
Quel que soit le chemin qui vous mène à son Temple,
Vous tous, qui prétendez, honorables rivaux,
Léguer à l'avenir vos noms et vos travaux,
Songez-y : la nature est votre seul modèle!
L'art, s'il imite un art, est déjà trop loin d'elle.

II.

FRAGMENTS.

Ce style me charmait, mais ce n'est point le vôtre;
Il me deplaît chez vous : c'est la grâce d'un autre.
Même air, même maintien, ne convient pas à tous.
C'est Racine, dit-on : ce n'est ni lui, ni vous;
C'est d'un brûlant modèle une froide copie;
C'est le corps d'un géant; mais on me l'estropie.
A-t-on vu Le Poussin, nivelant ses tableaux,
Aux pinceaux du Corrége asservir ses pinceaux?
Dans les discours d'Énée entendez-vous Achille?
Sophocle a-t-il suivi les vestiges d'Eschyle?

A n'être jamais soi qui peut s'humilier
Ne deviendra jamais qu'un fort bon écolier.
Imiter à propos veut beaucoup de science...
. . . . . .

Tels sont de l'Hélicon les secrets importants.
Ainsi les grands esprits, flambeaux des premiers temps,
Ont prêté leur lumière à ceux des derniers âges :
Latins, Français, Anglais, tous ont dans leurs ouvrages
De leurs prédécesseurs introduit les beautés,
Fruits conçus une fois et deux fois enfantés.
Ainsi, parmi les fleurs d'Homère et de Lucrèce,
S'enrichissait Virgile, abeille enchanteresse;
Ainsi Rousseau, Malherbe, et Pope, et Despréaux,
Sur les accords d'Horace ont fait des chants nouveaux;
Et Racine, éveillant les tragiques alarmes,
Fut vainqueur d'Euripide, en lui volant ses armes.
Ne vous tourmentez point du scrupule insensé
De ne penser jamais ce qu'un autre a pensé :
Ils ont tous imité; je veux qu'on les imite.
Mais craignez toutefois de passer la limite :
Ne devenez point eux. Pour être leur égal,
Même en les imitant, soyez original....

Loin de moi cet auteur à l'oubli condamné,
D'un stupide engouement héros momentané!
La faveur de son siècle est tout ce qu'il adore.
Il faut plaire à son siècle; et ce n'est rien encore.
Pour vivre célébré dans un long souvenir,
Redoutez le présent, le passé, l'avenir.
Redoutez, non ces cris, non ces langues ingrates,
De tous les Apollons ces impurs Érostrates;
D'autres mortels sont faits pour juger vos travaux :
Voyez toujours Homère et ses nobles rivaux;
Les chantres de Didon, d'Herminie et d'Alcine,
Et Corneille, et Sophocle, et ce divin Racine;

Ceux qui de votre temps ont pu leur ressembler;
Et ceux qui, quelque jour, les doivent égaler.
Entendez de leurs yeux le langage sévère;
Corrigez, effacez ce qui peut leur déplaire,
Tous les vers, tous les mots, dont ils seraient honteux;
Et, plein de leur génie, écrivez devant eux.....

Un succès suffira, s'il est fondé surtout;
Et vous verrez bientôt pleuvoir au nom du goût
Quelque libelle heureux, quelque honnête satire,
Chefs-d'œuvre que l'on croit, et même sans les lire;
Journaux, et petits vers dans les journaux loués,
Oracles du public, et du public hués;
D'une ignorante haine enfantements stériles.
Lisez pourtant, lisez nos modernes Zoïles :
Les Fréron, les Aubert, et jusques aux Charnois.
A leur fatras stupide on les a vus parfois
Mêler, sans y songer, une docte parole.
Certain troupeau d'oisons sauva le Capitole;
Ne l'oubliez jamais, et, pour bien des raisons,
Prêtez toujours l'oreille aux clameurs des oisons.
De Valère et d'Hector supportez l'ignorance,
Ou bien de quelque Agnès la naïve impudence.
Est-il bien vrai? Lisette, après avoir quitté
Les bras d'un sot amant qui paya sa beauté,
Juge en dernier ressort Idamé, Pénélope !
A peine hors du sac où Scapin l'enveloppe,
Géronte, encor tremblant, flétri sous le bâton,
Cite à son tribunal Mithridate ou Caton !
Si quelque bon esprit, sans fard, sans complaisance,
De l'étrange sénat prêchait l'insuffisance,
Mon Dieu ! lui dirait-on, c'est prendre un vain souci !
Du temps de Pellegrin cela s'est fait ainsi;
C'est la loi, c'est l'usage : il y faut satisfaire;
Et Poisson décidait des talents de Voltaire.....

Dans le calme des nuits, toi, que la gloire éveille,
Qui, brûlant d'égaler et Racine et Corneille,

Médites à loisir de durables succès!
A peine tu verras, au gré de tes souhaits,
Tes efforts couronnés et ta muse applaudie;
Bientôt, n'en doute pas, l'ignoble parodie
Va lancer contre toi ses traits mal aiguisés;
Railler tes plus beaux vers platement déguisés;
Odieux instrument des fureurs de l'envie,
Peut-être déchirer ta personne et ta vie;
Te noircir des venins de sa malignité,
Ou t'insulter encore avec aménité.
Dans son flegme important, qu'un autre aille te dire
Que de ces jeux malins, le premier, tu dois rire;
Crois-moi : ne ris jamais d'insipides bons mots;
Mais ne t'en fâche point, et méprise les sots. . . . .
. . . . . .

DE L'HOMME ET DES CHOSES.

(DÉBUT D'UN POÈME SUR LA NATURE.)

Quand de la liberté le bienfaisant génie
Ranime par degrés la France rajeunie,
Et, couronnant de fleurs nos sacrés étendards,
Sur l'aile de la paix ramène les beaux-arts,
J'abandonne un moment la Melpomène antique,
Et je chante aujourd'hui, sur le ton didactique,
L'homme inculte et sauvage, isolé dans les bois;
L'homme civilisé, cherchant l'appui des lois.

Ignorant, mais sensible en commençant la vie,
L'homme enfin s'est connu par la philosophie.
Elle a décrédité les pieuses erreurs;
Sur les besoins de tous elle a fondé les mœurs;
Elle a créé des lois le joug utile et sage;
Des sciences, des arts, elle a réglé l'usage;
Et son heureux empire, affermi sans retour,
Malgré les imposteurs s'étendra chaque jour.

Fille de la nature, ô vierge tutélaire,
Raison ! que ton flambeau me dirige et m'éclaire ;
Et si, dès mon enfance amoureux de tes lois,
Je me laissai conduire aux accents de ta voix,
Fais passer dans mes mains la lyre enchanteresse
Que ton disciple Pope hérita de Lucrèce,
Et qui, du grand Voltaire animant les travaux,
Lui dut des sons plus doux et des accords nouveaux.
Viens, chante, inspire-moi ; seconde mon courage ;
Sois libre : des tyrans je ne crains point la rage.
Trop de chantres fameux, abusant l'univers,
De leur but véritable ont détourné les vers :
L'aveugle des Anglais qui, dans sa docte ivresse,
A souvent égalé l'aveugle de la Grèce,
Milton, sut rajeunir, en ses chants admirés,
De l'antique Israël les mystères sacrés ;
Milton d'un pur éclat en orna la peinture ;
Il puisa ses couleurs au sein de la nature ;
Son nom, perçant la nuit de l'immense avenir,
Vivra chez les humains dans un long souvenir ;
Mais je veux, dédaignant tout fabuleux langage,
Par un autre océan tendre au même rivage.

Principe des vertus, mère des grands exploits,
Puissante liberté ! viens animer ma voix.
Tes autels sont détruits dans la Grèce et dans Rome.
Premier bienfait des cieux, premier besoin de l'homme,
Guide du citoyen, du chantre et du guerrier,
Viens, le front couronné de chêne et de laurier,
Comme on te vit jadis dans les beaux jours d'Athène,
Viens enfin, sur les bords arrosés par la Seine,
De ta main triomphante ouvrir en nos remparts
Le temple de la paix et le temple des arts !

Il existe sans doute une cause éternelle :
Tout fut créé, tout vit, tout se soutient par elle ;
Tout change, et rien ne meurt au sein de l'univers.
Mais de voiles sacrés nos yeux longtemps couverts

Idolâtrent encor de frivoles mystères,
D'une trop longue enfance hochets héréditaires.
Ces milliers de soleils aux fécondes clartés,
Dans l'abîme des cieux pompeusement jetés;
Des mondes infinis l'opulente structure :
Tout proclame un seul Dieu, l'âme de la nature;
Mais des dieux qu'il a faits l'homme a peuplé le ciel.
On nous oppose en vain l'instinct universel,
Les peuples policés, les peuplades sauvages,
Créant, multipliant, adorant des images;
De victimes, d'encens, les dieux environnés,
Et devant leurs autels les siècles prosternés;
Ce long assentiment pourra-t-il nous confondre?
Épicure et Lucrèce osèrent y répondre :
Le monde entier parlait; mais leur génie altier
Prétendit réfuter la voix du monde entier.
Leur flambeau me conduit; leur audace m'anime.
Et que prouve en effet ce concours unanime?
Par les premiers humains le mensonge inventé
S'accrut en vieillissant, tous les jours répété.
La crainte fit les dieux; l'intérêt fit les prêtres;
Nos pères effrayés en ont cru leurs ancêtres,
Qui, des mêmes frayeurs se laissant dominer,
S'étaient pressés de croire, au lieu d'examiner.
Vous craignez; vous croyez; et vos enfants timides,
Suçant, avec le lait, des préjugés stupides,
Vont peut-être inspirer cette antique terreur
A des enfants, comme eux héritiers de l'erreur.
Avec notre univers le mensonge commence.
Jusqu'au premier chaînon de cette chaîne immense,
Je saurai, du vulgaire affrontant le courroux,
D'un vol précipité remonter avec vous,
Jusqu'au dernier chaînon pas à pas redescendre;
Des siècles, des cités, interroger la cendre;
Et, d'un ton simple et vrai chantant la vérité,
Verser dans tous mes vers sa sainte austérité.

De l'univers Dieu seul est la cause première :

Son souffle créateur fit jaillir la lumière,
Alluma ce soleil qui semble roi des cieux,
Et peupla de la nuit les champs silencieux.
Aux éléments rivaux il assigna leur place.
Immobile et planant au centre de l'espace,
Le feu générateur circule dans les airs,
Rend la terre fertile, et vit au sein des mers.
C'était encor trop peu : la nature féconde
Créa le mouvement, seul organe du monde;
Divisa les saisons, et les mois, et les jours;
Des globes lumineux détermina le cours;
Et d'un tropique à l'autre, en sa route ordonnée,
Fit monter tour à tour et descendre l'année.
Le doux printemps, paré de ses jeunes couleurs,
En promettant des fruits, se couronna de fleurs;
L'été de ses moissons prodigua les richesses;
L'automne du printemps acquitta les promesses;
Et l'hiver conserva sous d'utiles glaçons
Le germe heureux des fleurs, des fruits et des moissons.

C'était pendant les jours où tout se renouvelle,
Quand le ciel est plus pur, quand la terre est plus belle,
Quand tous les animaux paissaient au fond des bois,
Sous l'œil de la nature, et soumis à ses lois,
Que l'homme, son chef-d'œuvre, objet de leur envie,
Vint s'asseoir auprès d'eux au banquet de la vie.
Sa mère, de bienfaits ardente à le combler,
S'enorgueillit des dons qu'elle a su rassembler.
L'homme uni dans son port la grâce et la noblesse,
Dans ses membres nerveux la force et la souplesse,
La flamme du génie étincelle en ses traits,
Il s'avance; et, tandis qu'au sein de leurs forêts,
Ses sujets vagabonds sont courbés vers la terre,
L'homme seul, déployant un plus grand caractère,
Lève vers le soleil son front audacieux,
Et d'un regard sublime interroge les cieux.
De lui-même étonné, lentement il admire
Le monde, son séjour, et son futur empire;

Promenant avec joie un regard incertain,
Il sourit à la terre, aux rayons du matin;
Tout surprend, tout ravit, tout captive sa vue :
Et les bois et les monts élancés dans la nue,
Et l'horizon des cieux, et l'horizon des mers,
Et le mobile émail dont les prés sont couverts.
Des nations de l'air il entend le ramage,
Le fracas des torrents, le doux bruit du feuillage,
Le murmure plus doux des ruisseaux argentés
Par le vent des forêts mollement agités.
L'instinct des voluptés conduit sa marche errante;
Il respire à longs traits, dans la plaine odorante,
Les esprits parfumés de ces naissantes fleurs
Dont son œil attentif admirait les couleurs.
Ses sens épanouis fécondent sa pensée;
Et déjà vers les fleurs sa main s'est élancée.
Déjà la faim, la soif, éveillent ses désirs;
Tous ses besoins nouveaux sont de nouveaux plaisirs :
Sa bouche, au sein des fleurs, savoure les délices
D'un miel pur, déposé sur leurs brillants calices;
Goûte ces végétaux, les premiers aliments,
D'une terre encor vierge utiles ornements;
Boit l'humide cristal qu'épanche une fontaine
Qui, tombant des rochers, désaltère la plaine.
Cependant il soupire; et, déjà tourmenté,
Parcourt avec dégoût ce rivage enchanté.
Tout est beau devant lui; mais tout est solitude;
L'univers, pour calmer sa vague inquiétude,
Étale vainement cent prodiges divers :
Un être manque à l'homme, et manque à l'univers.

. . . . . .

. . . . . .

DISCOURS

SUR LA QUESTION :

SI L'ERREUR EST UTILE AUX HOMMES.

Un rhéteur sans cervelle, et gravement futile,
Demande si l'erreur aux hommes est utile;
Un écolier naïf y rêve avec candeur,
Et dans la question voit quelque profondeur;
Un charlatan se rit du maître et de l'élève,
Ment au lieu de rêver, mais profite du rêve.
Laissons le charlatan, l'écolier, le rhéteur,
Sermoner, haranguer, gourmander un lecteur.
La vérité craint peu les lourdes apostrophes
Des tartufes complets, des demi-philosophes;
Et moi j'aime à lui rendre un hommage nouveau,
Tandis qu'au bas du Pinde un servile troupeau,
Courbant sous deux licous sa tête appesantie,
Rime pour l'antichambre et pour la sacristie.

Si, conduit par mes sens à de faux résultats,
Je vois dans un objet ce qu'il ne contient pas,
Ou si je ne vois pas tout ce qui le compose,
J'erre; et de mon esprit la borne en est la cause.
Le seul être infini ne se trompe jamais,
Car en tous leurs rapports il voit tous les objets.
L'homme n'est pas un dieu : l'erreur est son partage.
Mais en quoi sa faiblesse est-elle un avantage?
Le plus vaste génie, étant fort limité,
Par des jugements faux tient à l'humanité.
Si les plus grands esprits, d'Aristote à Voltaire,
Ont porté plus ou moins ce joug héréditaire,
Loin de le croire utile, ils le trouvaient honteux;
Alléguant les tributs qu'on payait avant eux,
Par de constants efforts tous ont limé la chaîne
Que l'erreur imposait à l'ignorance humaine;

Et c'est par eux encor que leur postérité
Mieux qu'eux, en certains points, connaît la vérité.
Il est des songe-creux dont les erreurs paisibles
N'ont pas d'utilité, mais sont très-peu nuisibles.
Chez les physiciens, chacun se faisant dieu,
Suivant son bon plaisir met l'univers en jeu :
Descartes, pour les siens, chassant les vieux fantômes,
Veut par les tourbillons remplacer les atomes;
Aux monades Leibniz dicte ses volontés;
Buffon prescrit des lois aux soleils encroûtés;
Chacun dans son roman prolixement radote;
Et de ces romans-là nul ne vaut *Don-Quichotte.*
Mais enfin tous ces dieux, dans leurs discussions,
N'ont jamais altéré le sort des nations.
De même, en fait de goût, une erreur ridicule
N'ira pas tourmenter tout un peuple crédule.
Le talent des beaux vers et le sel des bons mots
S'uniront, j'y consens, pour châtier les sots :
Honneur aux traits lancés par Boileau, par Horace!
Mais quand Charles Perrault prétend qu'au mont Parnasse
Chapelain sur Homère a les honneurs du pas;
Lorsqu'Antoine Suard, parodiant Midas,
Préfère aux chants heureux des cygnes d'Italie
De l'opéra français la triste psalmodie,
Que s'ensuit-il? on siffle. Un esprit de travers
Peut juger sottement de musique ou de vers,
Sans qu'il faille imputer à sa lourde faconde
Les troubles d'un empire ou les larmes du monde.

On a lieu de gémir quand, par de longs abus
Et des mœurs et des lois le vrai se trouve exclus;
Quand, au lieu de ce vrai que sema la nature,
L'erreur cueille des fruits entés par l'imposture;
Quand l'aspect général de la société
N'offre au contemplateur qu'un tripot détesté,
Où des sots, se livrant à des filous avides,
Vont les mains pleines d'or, reviennent les mains vides;

Grimauds, toujours valets, souvent même espions,
Et de l'erreur qui paye effrontés champions.
Il faut, j'en suis d'accord, des dévotes aux prêtres,
Des dupes aux fripons, des esclaves aux maîtres;
Mais des maîtres enfin, des moines, des fripons,
En faut-il? Si les loups ont besoin de moutons,
Sans phébus de collége et sans phrases subtiles,
Demandez aux moutons si les loups sont utiles?
Au Castillan vaincu, s'il veut des conquérants?
A tout peuple opprimé, s'il lui faut des tyrans?
Or, entre les tyrans, connaissez-vous le pire?
C'est l'erreur : elle seule a fondé tout empire;
Tout, depuis les tréteaux où l'humble charlatan
Aux badauds, pour deux sous, vend son orviétan,
Jusqu'au trône où Philippe, en soumettant les ondes,
Sans sortir de Madrid, régnait sur les deux mondes;
Et depuis la banquette où Lise, le matin,
Dit son *confiteor* aux pieds d'un bernardin,
Jusqu'au siége où, couvert de la triple tiare,
Hildebrand gouvernait l'Europe encor barbare,
Aux peuples en révolte accordait son appui,
Ou permettait aux rois d'être tyrans sous lui.

Fut-il un siècle d'or? oui : l'austère sagesse
Aime et sait expliquer ces fables de la Grèce :
Mensonges instructifs, symboles enchanteurs,
Qui sont des fictions et non pas des erreurs.
Le blé n'attendit pas Cérès et Triptolème,
Mais au travail de l'homme il s'offrit de lui-même;
Et le prix du travail fut la propriété
Qui fonda, qui maintint toute société.
La lyre d'Amphion, du sein d'une carrière,
Sur les remparts thébains ne guida point la pierre;
Mais des cités partout la puissance des arts
Dessina, construisit, décora les remparts.
La vertu, seule Astrée, embellit leur enceinte;
Jours heureux, temps paisible, où l'égalité sainte

A des frères unis garantissait leurs droits;
Où les mœurs gouvernaient plus encor que les lois;
Où les humains pieux, sans temples et sans prêtres,
Justes sans tribunaux, surbordonnés sans maîtres,
Reposaient sous l'abri du pouvoir paternel,
Inventaient l'art des vers pour bénir l'Éternel,
Sur la cime des monts lui rendaient leur hommage,
Et chantaient le soleil, sa plus brillante image!

Après l'âge trop court des premiers bienfaiteurs,
Vint le siècle hideux des premiers imposteurs.
On s'arma : la discorde aiguisa pour la guerre
Le fer laborieux qui fécondait la terre;
Le plus fort eut raison; sa raison fit la loi;
Le soldat devint chef, et ce chef devint roi;
Ce roi fut conquérant. Au gré de son caprice,
Deux ministres zélés : l'orgueil et l'avarice,
A l'espoir attentif confiant ses projets,
De ses égaux d'hier lui firent des sujets.
Une cour, avec art par lui-même flétrie,
Pour l'or et les honneurs lui vendit la patrie.
Le peuple osa crier : tout, d'un commun effort,
Vint contre le plus faible au secours du plus fort.
Le guerrier, pour un mot, vexant une province,
Parla, le sabre en main, de la bonté du prince;
Le financier, pillant jusqu'au moindre hameau,
Au nom du bien public taxa la terre et l'eau;
Et des Pussort du temps l'infernale cohorte
Mit, à force de lois, la justice à la porte.

On vit par les vainqueurs l'esclavage établi,
Et l'antique union bientôt mise en oubli;
Chacun de sa famille élevant la fortune;
Chacun désavouant la famille commune;
Des mortels primitifs les enfants divisés,
Et dans un même État des peuples opposés;
L'orgueil insocial des castes sans mélange,
Souillant les bords heureux de l'Indus et du Gange;

Des satrapes persans, des mandarins chinois,
Les nombreux échelons remontant jusqu'aux rois;
Et les patriciens sur les rives du Tibre;
Malgré l'exil des rois bravant un peuple libre.
Sous les brigands du nord, altérés de tributs,
L'avide parchemin scella tous les abus.
Trouvant dans son berceau ses titres de noblesse,
L'enfant porta les noms de *grandeur* et d'*altesse*.
C'est peu : de la vertu l'honneur fut séparé;
De cordons fastueux le vice fut paré;
On forgea du blason la gothique imposture;
On flétrit le travail; tous les arts en roture
Servirent à genoux la noble oisiveté.
Tandis qu'un monstre impur, la féodalité,
A la glèbe servile attachait ses victimes,
Le genre humain, déchu de ses droits légitimes,
Au joug usurpateur semblait partout s'offrir,
Et méritait sa honte en daignant la souffrir.

Des esclaves sans peine on fait des fanatiques :
Il fallut qu'à l'amas des erreurs politiques
Vînt s'unir, et peser sur l'univers tremblant,
Des mensonges sacrés l'amas plus accablant;
Que, du sommet des monts, au milieu des tempêtes,
Moïse et Zoroastre, ambitieux prophètes,
Descendant, la *Genèse* et le *Sadder* en main,
Vinssent au nom de Dieu tromper le genre humain;
Qu'à son *Vieux Testament* Dieu lui-même indocile
Fît, en devenant homme, un nouveau codicile;
Qu'après le doux Jésus, qui fut roi sans pouvoir,
Législateur sans code, et Dieu sans le savoir,
Mahomet, au *Coran* joignant le cimeterre,
Combattît l'*Évangile* et subjuguât la terre;
Que, de Rome à la Chine élevant leurs autels,
Mille et mille jongleurs, des crédules mortels
Berçant jusqu'au tombeau l'interminable enfance,
Régnant là par la crainte, ici par l'espérance,

Du pouvoir absolu tantôt valets soumis,
Tantôt guides adroits, tantôt fiers ennemis,
Sur le malheur constant de tout ce qui respire
Parvinssent à fonder leur sacrilége empire.
Dans ce mélange impur de fables et d'horreurs,
Quelles sont à vos yeux les utiles erreurs?
Toutes, répondrez-vous, si, du peuple adorées,
Elles restent pour lui des vérités sacrées;
Si le moindre examen lui semble criminel;
Si dans ce noir chaos il voit l'ordre éternel,
Des immuables loi l'enchaînement suprême,
Ce qui fait l'univers, ce qu'a voulu Dieu même.
Les heureux doivent donc, esclaves complaisants,
En calomniant Dieu disculper leurs tyrans;
Éteindre ce rayon de lumière éternelle
Que fait luire à leurs yeux sa bonté paternelle;
Lui rejeter au ciel son bienfait le plus beau;
De la raison, leur guide, éteindre le flambeau;
Et lâchement ingrats, aveugles volontaires,
Sous un triple fardeau d'abus héréditaires,
Se traîner à tâtons, de faux pas en faux pas,
De la nuit de la vie à la nuit du trépas!

Ils le voudraient en vain. Souvent, pour s'entre-nuire,
Leurs communs oppresseurs ont osé les instruire.
Hélas! la raison seule aurait toujours eu tort,
Si toujours les erreurs avaient marché d'accord;
Mais sans cesse on les voit, pointilleuses rivales,
De leurs jaloux débats afficher les scandales:
On voit partout s'armer, au nom des mêmes droits,
Les rois contre les grands, les grands contre les rois,
Les prêtres contre tous; les pontifes suprêmes
Asservir, usurper, vendre les diadèmes;
Et les clefs de Saint-Pierre orner les étendards
Qui ferment l'Italie à l'aigle des Césars.
Guelfe, de Barberousse éprouvant la furie,
Sur les débris fumants des murs d'Alexandrie
Tu crus pouvoir maudire un tyran destructeur,
Lorsque dans Parthénope un sombre usurpateur,

Du sang de Conradin cimentant sa puissance,
A la voix d'un pontife égorgeait l'innocence.
Gibelin, consterné d'un spectacle cruel,
Tu dévouas sans doute aux vengeances du ciel,
Et ce roi qui frappait sa royale victime,
Et ce prêtre inhumain qui trafiquait du crime.

Mais allons plus avant : si, pour un grand pouvoir,
La guerre a divisé le sceptre et l'encensoir,
Que trouvons-nous du moins dans l'asile des temples?
Des leçons de concorde, et non pas des exemples :
Le musulman, le juif, abhorrent le chrétien;
Sous une même loi, le dur pharisien,
Isolé par l'orgueil, aveuglé par le zèle,
Dans le samaritain ne voit qu'un infidèle;
Deux prophètes rivaux guident le musulman :
Ali commande en Perse, Omar à l'Ottoman.
L'*Évangile* est ouvert : Nicée en vain décide;
Et du prêtre Arius la diphthongue homicide
Fait chanceler cent ans sur un dogme incertain
L'édifice nouveau qu'a fondé Constantin.
Ici, Donat triomphe aux lieux où fut Carthage;
Là, Manès avec Dieu met le diable en partage;
Le glaive inexorable égorge les Vaudois;
Un tribunal de sang détruit les Albigeois;
Du bûcher de Jean Hus naît un vaste incendie;
Bientôt je vois Zuingle, apôtre d'Helvétie,
L'impérieux Luther et le doux Mélanchton,
Puissants chez les Germains à l'aide du Saxon;
Calvin, sous qui Genève a trop imité Rome;
Socin, du dieu Jésus faisant un honnête homme;
Au sage Barnevelt Arminius fatal;
Et ce prélat flamand, le saint de Port-Royal;
Et... Mais on compterait les braves de la France,
Les oliviers croissant aux bords de la Durance,
Les pachas étranglés par ordre des sultans,
Le nombre des écus volés par les traitants,
Et des Phrynés de cour les douces fantaisies,
Avant de compléter les noms des hérésies.

Pluquet en compila deux volumes entiers;
Les noms de leurs martyrs en tiendraient des milliers.

Sans tracer le tableau de ces terribles crises,
Où, le glaive à la main, les erreurs sont aux prises,
Observons que pour soi chacune a radoté,
Mais contre sa rivale a bien argumenté.
S'agit-il de blâmer un pouvoir sans limites,
Guerre, impôts, brigandage, oubli des lois écrites,
Certains pairs du royaume, et même des prélats,
Ont, par de bons discours, signalé nos États.
Les rois, de leur côté, contre leurs adversaires
Faisaient de beaux écrits, du moins par secrétaires;
Et savaient quelquefois, finement ingénus,
Au nom du pauvre peuple enfler leurs revenus;
Des tyrans féodaux rogner les priviléges,
Ou d'un pape insolent les profits sacriléges.
Dans l'Église surtout les différents partis
De leurs torts mutuels nous ont trop avertis:
Si Bossuet prouva que les sectes nouvelles,
A Luther, à Calvin, comme à Rome infidèles,
Vingt fois se réformant variaient chaque jour;
Basnage à Bossuet sut prouver à son tour
Que, sans se réformer, dans l'Église latine,
De concile en concile on changeait de doctrine.
Bien plus, lorsque Viret, Estienne et Dumoulin,
Tiraient contre le pape en faveur de Calvin,
On eut souvent le droit d'accuser leur visière;
Et Jean reçut des coups qu'ils adressaient à Pierre.
Le haineux janséniste, en dirigeant Pascal,
S'il nuisit au jésuite, eut bien sa part du mal:
Il se blessa lui-même avec le ridicule,
Et laissa sur son pied tomber les traits d'Hercule.

Ainsi le genre humain, lentement éclairé,
Reconnut par quel art on l'avait égaré.
Il s'écria: « Silence, ambitieux sectaires!
« Cessez vos arguments, laissez là vos mystères;

« Dieu ne révéla rien; vous mentez en son nom;
« Mais Dieu me fait penser. Abjurer la raison
« Est d'un sot, n'en déplaise aux tyrans qu'elle irrite;
« Feindre de l'abjurer est d'un lâche hypocrite.
« Prêtres, de qui l'empire est au pied des autels;
« Grands, qui vous séparez du reste des mortels;
« Rois, qui voulez des grands dont vous soyez les maîtres,
« Et des peuples dévots quand vous payez les prêtres,
« Impudents, c'est par vous, par vos débats honteux,
« Que ce qui semblait sûr est devenu douteux.
« Émules de mensonge et rivaux de puissance,
« Si vous avez trompé ma longue adolescence,
« Si d'un triple bandeau mes yeux furent couverts,
« Vos mains l'ont déchiré; mes yeux se sont ouverts;
« J'ai vu s'évanouir une splendeur factice.
« En vous accusant tous, vous vous rendez justice;
« Tous, vous avez les torts que vous vous imputez;
« Nul de vous n'a les droits que vous vous disputez. »

Alors on distingua les voix de quelques sages,
Dont la persévérance, au sein des derniers âges,
Accusa, poursuivit, détrôna par degrés
Des abus que le temps avait rendus sacrés.
D'autres sages viendront; et la même constance
Des abus survivants vaincra la résistance.
Si le mal du trompé fait le bien du trompeur,
Si l'erreur est utile à qui vit de l'erreur,
Hélas! en traits de sang l'histoire nous l'atteste :
Du genre humain séduit toute erreur est funeste.

Malheur donc au héros qui sert les imposteurs,
Et des vieux préjugés se fait des protecteurs!
Il soumet tout par eux; mais avec eux il tombe;
Il fit couler des pleurs, et l'on rit sur sa tombe.
Heureux qui, remplissant un austère devoir,
Combat les préjugés, favoris du pouvoir,
Et sur les vieux débris d'une erreur étouffée
S'élève de ses mains un paisible trophée!

Modeste, il ne voit point des peuples gémissants
A ses pieds, dans ses fers, lui prodiguer l'encens;
Héros de la raison, victorieux sans armes,
Avec elle il triomphe en tarissant des larmes;
Et, chez les Portalis dût-on me *censurer:*
C'est le seul conquérant que je veuille honorer.

DISCOURS SUR LA RAISON.

Amis du vrai, faisons notre devoir;
De la raison briguons les purs suffrages;
Ni les journaux, ni les gens à pouvoir
Ne classeront les faits et les ouvrages:
Journaux d'hier aujourd'hui sont passés;
Arrêts du jour demain seront cassés.
Le juge intègre est la raison publique;
C'est le bon sens, la raison qui fait tout :
Vertu, génie, esprit, talent et goût.
Qu'est-ce vertu? raison mise en pratique;
Talent? raison produite avec éclat;
Esprit? raison qui finement s'exprime;
Le goût n'est rien qu'un bon sens délicat;
Et le génie est la raison sublime.

Aux murs d'Athène, à Rome, et parmi nous,
Qui fut l'appui de ces grands personnages,
Justes héros, et véritables sages,
Persécutés par un destin jaloux?
Contre l'exil, qui soutint Aristide?
Contre la mort, Socrate et Phocion?
Qui pénétra d'une ardeur intrépide
Et Régulus et le divin Caton?
Aux chants d'Homère, aux écrits de Platon,
Qui prodigua la grâce et la lumière;
Rendit parfaits Virgile et Cicéron;
Ouvrit le ciel aux regards de Newton;

Le cœur humain à Racine, à Molière?
Je le répète : une exquise raison.

Aussi je crois au paradoxe antique
Qu'ont enseigné les sages du Portique :
Fous et pervers sont nés proches parents.
Ils sont nombreux : partout le mauvais sens
Guide à la fois et le folliculaire,
Du vrai talent censeur atrabilaire;
Et le tartufe, et l'indigent fripon
Qui va ramer sur les mers de Toulon;
Et le traitant qui, sous le nom de prince,
En un repas affame une province;
Et le soldat qui trahit son devoir,
Ose insulter à la loi souveraine,
Et, s'emparant d'un injuste pouvoir,
N'obtient des droits qu'à la publique haine.

Boileau dit vrai : ce fameux conquérant
Qui de la Grèce et des forêts d'Épire
Aux bords du Gange étendit son empire,
C'est comme fou qu'on peut l'appeler grand.
Eh quoi! du lit d'Olympia sa mère,
Le roi des dieux avait eu la moitié!
Il était né d'un céleste adultère!
Crime divin l'avait déifié!
On l'imita : chaque empereur de Rome
Devint un dieu, ne pouvant être un homme.
A ces voleurs de la terre et du ciel
La servitude érigea maint autel;
On les chôma, car ils étaient les maîtres :
Un dieu payant peut compter sur des prêtres;
Et les fléaux du pâle genre humain
Furent maudits, l'encensoir à la main.
Pesez les faits, lecteur qui savez lire,
Et vous direz : Voilà du vrai délire.
Tous étaient fous; même ce grand César
Qui réunit l'encensoir et l'épée,

Du nom d'heureux dépossédа Pompée,
Et le premier traîna Rome à son char.
Je vois sa gloire en désastres féconde;
Indiquez-moi le bien qu'il fit au monde!
Caton mourant lui légua des vertus;
Brutus un fer, Cicéron du génie;
Mais le tyran qui tomba sous Brutus,
Qu'a-t-il laissé? rien que la tyrannie.
Craint de l'Europe, et par elle encensé,
Ce Dieu-donné qui régna quinze lustres,
Ce grand Louis, doyen des rois illustres,
En fut-il moins un illustre insensé?
Sans vouloir même interroger l'histoire
Sur un bonheur paré du nom de gloire;
Sans demander s'il fut vraiment l'appui
De vingt talents, délices de la France,
Nés avant lui, grands en dépit de lui;
Si Bossuet lui dut son éloquence;
De Fénelon s'il polit l'élégance,
Sans rappeler La Fontaine en oubli,
Arnauld fuyant, et Corneille vieilli,
Sur des lauriers mourant dans l'indigence;
Il mit les arts au rang de ses flatteurs,
Il fit des arts de brillants serviteurs,
Il fut chanté; mais le nouvel Auguste
Fut-il humain, fut-il bon? fut-il juste?

Autour de lui la lyre, les pinceaux,
Rendaient hommage à ce roi de théâtre,
Idolâtré, de lui-même idolâtre;
Il a dansé, sous de riants berceaux,
Pour Montespan, La Vallière, Fontange;
Tout était bien, si le sultan français
N'eût aspiré qu'à de galants succès;
Mais au Texel, mais au château Saint-Ange,
De son sérail il imposait des lois;
Il attaquait la liberté batave;
Du peuple anglais il menaçait les droits;

Il eût voulu rendre la terre esclave.
Lorsque affaissé sous le poids d'un grand nom,
Entre un jésuite et sa vieille maîtresse,
Amant blasé de la veuve Scarron,
Il se traînait du boudoir à confesse,
Feux, allumés par son ordre inhumain,
Étincelaient dans les cités germaines;
Dragons dévots prêchaient dans les Cévennes
De par le roi, le cimeterre en main;
Les carrousels, les monuments, les fêtes,
Et les revers, et même les conquêtes,
Appauvrissaient un peuple désolé,
D'enfants de France et d'impôts accablé!
En gémissant ce peuple était docile;
Mais, quand il vit son monarque enterré,
Pourquoi rit-il? La réponse est facile :
Sous le grand homme il avait trop pleuré.

L'Anglais Cromwel, tartufe heureux et brave,
Et l'Anglais Monk, ambitieux esclave,
Fous déguisés sous des masques divers,
A d'autres fous ont su donner des fers.
Bref, usurper ou vendre la puissance,
Courber le front sous d'insolentes lois,
C'est, n'en déplaise aux Anglais d'autrefois,
Ou despotique ou servile démence.
Qui que tu sois, ami de la raison,
Aperçois-tu sottise qui s'élève,
Marchands d'erreurs débitant leur poison,
Lois sans égide, or allié du glaive,
Noirs espions de richesses gorgés,
Chargés d'honneurs, de honte surchargés;
Art de ramper, devenant habitude;
Gens à placet, briguant la servitude;
Gens à pouvoir, commandant à genoux;
Tyrans valets sous le tyran suprême;
Dis hardiment : Tous ces gens-là sont fous;
Et le plus fou, c'est le tyran lui-même.

Tartufe arrive, et, d'un ton nasillard,
Me dit : « Mon fils, craignez les anathèmes :
« Concile aucun n'approuva ces systèmes;
« Chiens de saint Roch et chiens de saint Médard
« Vont aboyer : c'est peut-être un peu tard;
« Mais du vieux temps nous aimons les usages;
« Et notre siècle est dégoûté des sages.
« Gille-Esménard fait contre ces pervers
« Un long poëme, et dit qu'il est en vers;
« D'esprits divins une épaisse couvée :
« Geoffroy, Nisas, et le docte Fiévée,
« Châteaubriand, sauvage par accès,
« Toujours chrétien, mais pas toujours Français,
« Dans les élans de leur pieux délire,
« Fouettent Rousseau, Voltaire, Montesquieu :
« Méchants auteurs que l'on s'obstine à lire,
« Que Dieu punit d'avoir adoré Dieu. »

Et, selon vous, notre cause est perdue!
Des vils Geoffroy qu'importe la cohue?
Que parlez-vous de cinq ou si grimauds,
Plats barbouilleurs de cinq ou six journaux?
Dans le néant, où leurs feuilles descendent,
Fréron, Zoïle et Colin les attendent;
Châteaubriand, pour avoir un peu nui,
S'est trop souvent réfuté par l'ennui;
Gille-Esménard, corsaire du Parnasse,
A disparu, submergé dans la glace;
Et le sifflet, courant après Nisas,
Trouve un écho jusque dans Pézenas.
Ils ont vieilli les contes de grand'mères!
Si le présent paraît les rajeunir,
Faibles succès! triomphes éphémères!
Loin du présent, savourons l'avenir,
Car c'est demain que l'avenir commence;
Et le présent n'est jamais qu'aujourd'hui.
Sur le présent ne fondez point d'appui :
Il est étroit; l'avenir est immense.

Homère a peint les coursiers d'Apollon :
En quatre pas ils traversaient la terre;
Dans le grand siècle, élève de Voltaire,
Ainsi marcha la publique raison.
Les esprits lourds sont restés sur la route;
Des vrais talents elle a guidé les pas;
Par son courage, après de longs combats,
Les préjugés furent mis en déroute.
Ils ont péri; mais elle a survécu.
Elle est aux bords où serpente la Seine,
Où la Newa roule sous des glaçons,
Où dans l'Euxin mugit le Borysthène,
Où le Tésin rit dans l'or des moissons.
Elle est aux bords où l'altière Tamise
S'enorgueillit de Locke et de Newton;
A ses décrets l'Amérique soumise
A vu les lois régner sur Washington.
C'est son regard qui fait rougir l'esclave;
C'est à sa voix que le tyran pâlit;
Elle est partout où l'homme pense et lit.
Pour l'Esprit-Saint prise un jour au conclave,
Elle y créa certaine sainteté :
Lambertini lui dut la papauté.

Taisez-vous donc, friponneaux moralistes,
Petits valets forgeant petits écrits,
Calomniant, prêchant à juste prix;
Petits rimeurs et petits journalistes,
Fermant les yeux, et criant : Il fait nuit.
Vous vous trompez : le jour encor nous luit;
Oui, la lumière est au centre du monde.
Ce pur soleil, des Guèbres adoré,
Tournant sur lui, de globes entouré,
Les remplit tous de sa chaleur féconde.
Quelque planète, en parcourant les cieux,
Peut un moment l'obscurcir à nos yeux;
Mais, à des lois constamment asservie,

D'un pas égal elle poursuit son cours;
Et, plus serein, l'astre qui fait les jours
Répand à flots la lumière et la vie.

DISCOURS SUR L'INTÉRÊT PERSONNEL.

L'homme sent, l'homme agit, et sa raison le guide,
Mais de cette raison, chancelante et timide,
Nous voulons découvrir le mobile éternel.
Quel est-il? c'est, dit-on, l'intérêt personnel.
Nous agissons par lui : son empire est suprême.
Des vices, des vertus, l'origine est la même :
Le sage ou l'insensé, le juste ou le pervers,
Soit qu'il traîne ses jours sous le poids des revers,
Soit qu'en ses moindres vœux le destin le seconde,
De lui seul occupé, se fait centre du monde.
Tout cherche son bien-être, et chacun vit pour soi :
Des êtres animés c'est l'immuable loi.
Dans les airs, sous les eaux, ainsi que sur la terre,
L'intérêt fait l'amour, l'intérêt fait la guerre.
Quand, pour huit sous par jour, deux cent mille héros
Vont sur les bords du Rhin ferrailler en champ clos,
Les vautours du pays, les loups du voisinage,
Certains de leur pâture, attendent le carnage;
Un vieux soldat manchot, devenu caporal,
Rend grâce à sa blessure, et court à l'hôpital;
Aux dépens du vaincu, qu'il assomme et qu'il vole,
Le vainqueur croit fixer la gloire qui s'envole;
Et du prochain hameau le curé, bon chrétien,
Gémit sur tant de morts qui ne rapportent rien.

— Soit, mais votre système admet quelque réserve.
Régnier a-t-il raison quand il dit avec verve :
« L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus? »
— Il a tort : c'est juger d'après les seuls abus.

On chôme l'intérêt; tous les jours c'est sa fête;
De son autel chéri la pompe est toujours prête;
Chaque heure y voit sans cesse accourir à grands flots
Et des prêtres fervents, et de zélés dévots;
Sous le saint aux pieds d'or l'espèce humaine entière
Ne courbe pourtant pas son front dans la poussière.
Si la foule est pour lui; s'il est fêté, chanté;
Si l'autel du vieux saint n'est pas si fréquenté,
Le vieux saint, toutefois, a plus d'un prosélyte :
Sans chanter l'intérêt, quelques mortels d'élite
Vont offrir à l'honneur de pudiques accents,
Et brûler devant lui leur solitaire encens.

Cet honneur, direz-vous, c'est pour soi qu'on l'implore,
Et, sous un plus beau nom, c'est l'intérêt encore.
J'en doute : expliquons-nous. Que d'ordres chamarré,
Par les honneurs du temps Giton déshonoré,
Pour prix des lâchetés qu'il nomme ses services,
Montre autant de cordons qu'il veut cacher de vices,
On lui rend à son gré l'hommage qu'on lui doit :
On a les yeux sur lui, car on le montre au doigt.
Il jouit; c'est un sot que l'intérêt inspire.
Mais parmi les mortels soumis au même empire
Comptez-vous Callisthène, entouré d'imposteurs,
Du conquérant de l'Inde ardents adulateurs?
Comme eux à des bienfaits il aurait pu prétendre,
S'il eût voulu comme eux faire un dieu d'Alexandre.
Est-ce par intérêt qu'on lui voit à leur sort
Préférer la disgrâce, et les fers et la mort?

— « Oui, car il les choisit, » me répond un sophiste;
Et de vingt choix pareils que prouverait la liste?
« Qu'il est des glorieux comme des courtisans.
« On chérit les malheurs quand ils sont éclatants;
« On se dit : nous souffrons, mais le peuple nous loue.
« Pour sauver les Romains Décius se dévoue;
« Régulus, en quittant leur sénat éploré,
« Va chercher à Carthage un supplice assuré;

« Plus faible que César au grand jeu des batailles,
« Caton veut rester libre, et s'ouvre les entrailles.
« Que sont-ils ces gens-là? d'illustres fanfarons,
« Certains que l'avenir consacrera leurs noms,
« Et que la déité qui tient les cent trompettes
« Du récit de leur mort enflera les gazettes.
« Tous ces faits merveilleux dont vous vous entichez,
« Les chrétiens les nommaient de splendides péchés.
« Des chrétiens à leur tour n'avons-nous rien à dire?
« L'intérêt personnel les poussait au martyre.
« Avides du trépas, ces sectaires pieux
« Terminaient leur exil, et conquéraient les cieux.
« Au temps de saint Bernard, quand nos benêts d'ancêtres
« Vendaient, en se croisant, leur héritage aux prêtres,
« De ces champs qu'ils cédaient par des contrats écrits
« Ils exigeaient le double aux champs du paradis;
« Ils gagnaient cent pour cent; et, par-devant notaire,
« On faisait, des deux parts, une excellente affaire.
« Selon les temps, les lieux, chaque homme a ses désirs,
« D'après son caractère il se fait des plaisirs.
« L'avare enfouit l'or; le prodigue le jette;
« La prude fuit l'éclat que cherche la coquette;
« Lucrèce et Virginie aiment la chasteté;
« Maintenon le pouvoir, Ninon la volupté;
« Richelieu, promenant ses banales tendresses,
« A cinquante ans passés trompe encor vingt maîtresses;
« Et Rancé, dès trente ans, infidèle aux amours,
« Au désert de la Trappe ensevelit ses jours.
« Par Comus et Pomone une table fournie,
« Délicate, abondante, et cinq fois regarnie,
« N'épuise point les vœux du lourd Apicius;
« Un plat mal apprêté satisfait Curius.
« Des athlétiques jeux Sparte fait ses délices;
« Sybaris, effrayée, y verrait des supplices.
« Marc-Aurèle est modeste au palais des Césars;
« L'orgueilleux Diogène, appelant les regards,
« Étale en un tonneau, dans la place publique,
« L'appareil dégoûtant de son faste cynique.

« Néron, las de chanter, s'applique à des forfaits;
« Vindex à des exploits, Titus à des bienfaits;
« Frédéric fait des vers, et gagne des batailles;
« Louis quinze avili ne fait rien à Versailles.
« Les goûts sont variés, et chacun suit son goût;
« Mais je vois toujours l'homme et l'intérêt partout. »

— Non : l'homme n'est point là; l'intérêt fait nos vices :
Il les cache avec art sous des vertus factices;
Mais la vertu réelle est dans les cœurs bien nés.
Sous vos crayons malins ses traits sont profanés;
Des sentiments moraux vous effacez l'image.
Si l'homme est isolé, c'est dans l'état sauvage.
Cet état n'est qu'un rêve; et la Divinité
Forma le genre humain pour la société.
Or, du nœud social quelle est la garantie?
C'est le pouvoir secret qu'on nomme sympathie :
Ce besoin de sortir des limites du *moi*,
De vivre utile au monde en vivant hors de *soi*.
De là ces doux liens d'époux, de fils, de pères;
La tendresse angélique empreinte au cœur des mères;
Et les épanchements de la tendre amitié;
Et les bienfaits pieux que répand la pitié;
L'amour, consolateur des peines de la vie;
Ce qui fait les héros : l'amour de la patrie;
Et, ce que célébrait un éloquent Romain,
La source des vertus, l'amour du genre humain.

D'un juge plein d'honneur la justice égarée
Fit priver de ses biens une veuve éplorée :
Détrompé, réparant l'irrévocable arrêt,
Il rend tout à la veuve; est-ce par intérêt?
Non : l'intérêt commande au juge tyrannique
Prononçant d'un front calme une sentence inique,
Et du temple des lois chassant avec courroux
L'orphelin dépouillé qui pleure à ses genoux.
Bourbon, de nos guerriers longtemps le chef suprême,
Blessé dans son orgueil, dans sa fortune même,

S'indigne, et, désertant les étendards français,
D'un monarque étranger va subir les bienfaits :
C'est à l'intérêt seul que Bourbon sacrifie;
Mais Catinat vainqueur commande en Italie :
Je le vois, sans murmure, à l'ordre de son roi,
Soldat obéissant, marchant sous Villeroy.
L'intérêt produit-il un dévoûment si rare?
Dans les remparts de Dreux un fléau se déclare,
A le fuir invité, l'auteur de *Wenceslas*
Y reste, attend son heure, et reçoit le trépas.
Quand Marseille est en proie à la même influence,
Le héros de Denain gouverne la Provence;
Cent mille infortunés l'appellent à grands cris;
Il les plaint, les exhorte, et demeure à Paris.
Tous deux à l'intérêt les trouvez-vous sensibles?
Est-ce un commun motif qui les retient paisibles :
Rotrou, dans le séjour où le trépas l'attend :
Villars, loin du péril, à la cour du régent?

Le plomb n'est point tiré des mines de Golconde.
Près des monts d'Ibérie une eau pure et féconde
Dans les corps languissants fait couler la santé;
Cette eau n'a point sa source au marais empesté
Dont la fièvre homicide habite les rivages,
Et qui, dans un été, dépeuple vingt villages.
Ah! que sur les bons cœurs la vertu règne en paix!
L'intérêt personnel n'a que trop de sujets.
C'est le roi du tyran sous qui trente ans de guerre
De flots de sang et d'or ont épuisé la terre;
Le roi du courtisan qui vendit son honneur,
Et fut esclave habile afin d'être oppresseur;
Du publicain pervers qui, du sein des rapines,
Insulte, en s'enivrant, aux publiques ruines;
Du charlatan sacré qui, la crosse à la main,
Vit, inutile au monde, aux frais du genre humain.
On voit même souvent l'orgueil et le caprice,
L'hypocrisie impure, et jusqu'à l'avarice,

D'une fausse vertu calculant les produits,
Semer quelques bienfaits pour en cueillir les fruits;
Donner pour envahir, et, par un vil manége,
Usurper sans pudeur un renom sacrilége;
Mais il est, grâce au ciel, des esprits généreux
Qui font le bien pour tous, qui ne font rien pour eux.
Brunswick, en secourant un peuple qui se noie,
De l'Oder en fureur est lui-même la proie.
Vous reviendrez peut-être à votre vieux propos :
Brunswick, issu des rois, et neveu d'un héros,
Sera mort, selon vous, dans la douce espérance
Qu'il allait des journaux exercer l'éloquence,
Et que, pour le chanter, dans les murs de Paris,
Exprès chez les Quarante on fonderait un prix.
Mais quoi! le même espoir, à l'aspect d'un naufrage,
Au signal de détresse aperçu du rivage,
Pousse-t-il loin du port tant d'obscurs matelots,
Qui prodiguent leurs jours, et vont braver les flots,
Quand la mer, autour d'eux, entr'ouvre mille abîmes!
Là, dans un incendie, aux clameurs des victimes,
Voyez les citoyens, l'un par l'autre animés,
S'élancer à l'envi sous des toits enflammés :
Qui peut leur inspirer ces élans respectables?
Rien, rien que le besoin de sauver leurs semblables.

Sur les sentiments purs et désintéressés
L'âme de Fénelon doit nous instruire assez.
Il faut, prétendait-il, aimer Dieu pour lui-même.
S'il n'expliquait pas bien son mystique système,
S'il fut par ses rivaux justement combattu,
C'était ainsi du moins qu'il aimait la vertu.
C'est ce qu'il voulait dire; et c'est aussi peut-être
Ce que sentaient trop bien ses rivaux et son maître.
La vertu se suffit : son exquise pudeur
Laisse à la vanité, qui s'appelle grandeur,
D'un éloge vénal les tributs emphatiques,
Et le bruit commandé des fanfares publiques.

Conquérants, immortels par des calamités,
Vos monuments debout surchargent les cités !
En vous payant l'impôt d'une terreur profonde,
Le monde a célébré les oppresseurs du monde.
Pourrait-il seulement nommer ses bienfaiteurs?
Du soc et du semoir quels sont les inventeurs?
Qui changea les déserts en campagnes fertiles?
Quels mortels ont créé les premiers arts utiles?
Quels des arts découverts ont transmis les leçons?
Et quel divin génie, analysant les sons,
Figurant à nos yeux les signes du langage,
De tous les arts futurs nous conquit l'héritage?
Sur aucun monument leur nom n'est établi :
Comme on brigue l'éclat, ils ont brigué l'oubli;
Et, par un vol sublime échappant à l'histoire,
Les plus hautes vertus sont des vertus sans gloire.

De la vie ordinaire examinons le cours:
L'honnête homme paisible aime à cacher ses jours;
Et de bruyants jongleurs auront la complaisance
D'envoyer aux journaux leurs traits de bienfaisance.
Rapin vécut trente ans, chétif et demi-nu,
Et des faquins obscurs fut le plus inconnu.
Il obtient par la brigue un rang considérable;
Vingt millions volés l'ont rendu respectable.
Rapin vient de mourir, des fripons regretté :
Ceux qui volaient sous lui vantaient sa probité.
Voyez, voyez encor jusqu'à l'asyle sombre
Tout ce troupeau servile accompagner son ombre.
C'est peu : l'airain guerrier pour lui va retentir;
Pour lui dans cette chaire un prêtre va mentir;
Le mensonge est gravé sur la pierre funèbre,
Et du nom d'un pied plat va faire un nom célèbre;
Et ce sage, à l'étude, aux pauvres consacré,
Qui, portant le savoir sous leur toit ignoré,
Allait guérir leurs maux, consoler leur vieillesse;
Celui qui de leurs fils instruisait la jeunesse;

Ce riche, satisfait d'un modeste séjour,
Mais que l'agriculture occupait chaque jour,
Qui payait le travail, secourait l'indigence,
Et pour prix d'un bienfait demandait le silence;
Le Sylva, le Rollin, le Sully du hameau,
Sont là, sans épitaphe, en un même tombeau.
Si l'éclat d'un vain nom fut l'objet de leur crainte,
D'un pur amour du bien reconnaissez l'empreinte;
Respectez-en la source; et ne prétendez plus
Que jamais l'égoïsme ait fondé les vertus.

Oh! qu'il connaît bien mieux leur véritable base,
Ce bon, ce vieux Chrémès, éloquent sans emphase,
Qui dit à Ménédème, ardent à s'affliger:
« Homme, chez les humains rien ne m'est étranger. »
A ce vers de Térence on a vu Rome antique
Répondre avec transport par un cri sympathique.
C'est qu'elle y retrouvait un sentiment sacré,
Par l'humanité même à Térence inspiré:
Chrémès offrait de l'homme une honorable image,
Ou s'en déclarait digne en lui rendant hommage.
S'il eût dit: « Je suis homme, et ne songe qu'à moi, »
Rome n'eût répondu que par un cri d'effroi;
Et, du vers inhumain punissant le scandale,
Un sifflet vertueux eût vengé la morale.
L'intérêt personnel attire tout à lui;
La sympathie aspire à vivre dans autrui.
Si dans tous les mortels l'un voit des adversaires,
L'autre y voit des amis, des alliés, des frères;
L'un les fait détester, l'autre les fait chérir,
Et pour eux, avec eux, nous enseigne à souffrir.
Par quels abus de mots, dans votre vain système,
Nommez-vous intérêt l'abandon de soi-même?
Faut-il, en poursuivant d'utiles vérités,
S'égarer à plaisir en des subtilités?
L'esprit dans cet abîme en vain cherche une route;
Et, malgré son flambeau, la raison n'y voit goutte.

Autant vaut rajeunir les rêves de Platon,
Ou devers Alcala, sur un plus aigre ton,
Se mettre, en ergotant, l'esprit à la torture
Pour accorder Thomas, Scot ou Bonaventure.

Philosophes français, nés dans l'âge éclairé
Que les fils de Tartufe ont en vain dénigré,
Cultivant chaque jour l'intelligence humaine,
Vous avez fait valoir et grossi son domaine.
Si le profond René, qui fut trop créateur,
Du doute méthodique heureux législateur,
Mais infidèle aux lois par lui-même fixées,
De nos sensations sépara nos pensées;
Si cet autre rêveur qui voyait tout en Dieu
Ne se fit pas comprendre, et se comprit fort peu;
Si, dans la Germanie, un charlatan gothique,
Ose, en illuminé, prêcher sa scolastique;
Les chemins qu'entrevit Bacon le précurseur,
Et dont Locke en tremblant sonda la profondeur,
Offrant à vos efforts un terrain plus docile,
Désormais, grâce à vous, sont d'un accès facile.
Guidés par la nature, et cherchant pas à pas,
Vous étudiez l'homme, et ne l'inventez pas;
Des effets démontrés vous remontez aux causes;
Mais pesez bien les mots, car les mots font les choses.

DISCOURS SUR LES ENTRAVES DONNÉES A LA LITTÉRATURE.

Des lettres qui jadis ont fait notre grandeur
Vous voulez, dites-vous, ranimer la splendeur.
Le projet est fort beau : sans elles point de gloire.
Des ignorants cruels ont flétri la victoire :
Sésostris, Alexandre, au brelan des combats,
N'étaient pas plus heureux que Gengis et Thamas;
L'imbécile Alaric subjugua par l'épée
L'empire qu'usurpa le vainqueur de Pompée;

Miltiade implorait l'égide de Pallas;
Suwarow, plus chrétien, suivait saint Nicolas;
Et, depuis trois mille ans aux héros condamnée,
La terre n'a pu voir une innocente année
Où du sanglant récit de ses faits éclatants
Un héros n'ait souillé les gazettes du temps.
Chaque peuple à son tour eut le glaive et l'empire;
Mais, dans l'art de penser, de parler et d'écrire,
Des nations d'élite, et des siècles heureux,
En cet espace étroit des talents peu nombreux,
Flambeaux jetés au loin dans une nuit profonde,
Ont semé la lumière et consolé le monde.

Nous conservons du moins leur brillant souvenir :
Ils ont fait le présent; ils feront l'avenir.
De la postérité conquérants pacifiques,
Ces écrivains, ces temps, ces nations classiques,
Ont dicté les leçons qu'il nous faut écouter,
Ont montré les écueils qu'il nous faut redouter,
Et les moyens d'ouvrir des routes aperçues,
Et l'art de se frayer des routes inconnues.
On néglige cet art : vous en êtes surpris!
Ce n'est pas en rampant qu'on peut gagner le prix.
Ne dites point *courez*, en fermant la barrière;
Le talent ne sait pas rétrécir sa carrière :
Vous n'en ferez jamais qu'un esclave indompté;
Sa force est la raison, son cri la liberté.

Certes, du Bien-Aimé quelque ministre habile
De nos malins aïeux aurait ému la bile,
S'il eût dit : « Écoutez : Mécène par état,
« Des lettres, des beaux-arts, je soutiendrai l'éclat;
« Mais je crains la raison, qui devient trop hardie.
« On pense : c'est terrible; et l'*Encyclopédie*
« A corrompu Chaillot, Gonesse et Saint-Germain.
« Du lait des préjugés sevrant le genre humain,
« Voltaire en esprit fort a changé Melpomène :
« De *Mahomet*, d'*Alzire*, il faut purger la scène;

« Fermons-lui le théâtre, ouvert à Pellegrin.
« Gloire à Simon-le-Franc! Si Voltaire est chagrin,
« Il lui sera loisible, afin de se distraire,
« D'aider Martin Fréron dans l'*Ane littéraire*.
« D'un certain Montesquieu l'on parle quelquefois :
« Défense expresse à lui d'écrire sur les *Lois ;*
« Mais ledit Montesquieu d'une plume discrète
« Pourra, sous trois commis, rédiger la gazette.
« Jean-Jacque est un peu fou; mais, comme il écrit bien,
« Il faudra l'enrôler pour le *Journal chrétien*.
« Que Buffon, désormais, en prose poétique,
« D'après les livres saints démontre la physique.
« D'Alembert sait l'algèbre, il fera des chansons;
« Fréret des mandements, Diderot des sermons. »
Les bons journaux du temps auraient vanté peut-être
Le discours du valet parlant au nom du maître;
Mais, accueilli bientôt par vingt joyeux pamphlets,
Il eût fait, dans Paris, renchérir les sifflets.

« Oh! » répond Clistorel [1], ministre apothicaire :
« Tant de littérature est fort peu nécessaire;
« Personne n'écrit bien quand tout le monde écrit;
« On baisse; et, je le sens, nous n'avons plus d'esprit. »
L'ami, pas d'injustice. En la cité gothique,
Dans un humble réduit qu'aucuns nommaient boutique,
Impunément bavard, tu pouvais délayer,
Ressasser, compiler, commenter Lavoisier;
On ne t'écoutait pas, mais on te laissait dire.
Sais-tu bien, Clistorel, qu'il est un art d'écrire?
Sais-tu choisir, placer les mots les plus heureux;
Par de nouveaux rapports les combiner entre eux;
Allier à ces mots, colorés par l'image,
Les sons harmonieux, musique du langage;
Peindre nos passions, et noter leurs accents
En des vers où toujours la rime ajoute au sens;
Où la simplicité n'exclut pas la noblesse;
Où la précision s'unit à la justesse;

[1] Chaptal.

Pleins sans être tendus, nerveux avec douceur,
Que le cœur a dictés, et qui vont droit au cœur?
Non : c'est là, Clistorel, que ta science échoue.
Si l'or en ton creuset se mêle avec la boue,
Tu les connais tous deux; tu vas nous démontrer
Qu'en pouvant les unir tu peux les séparer;
Mais le talent échappe à ta vaine analyse :
Tu ne peux de l'esprit distinguer la sottise.
Va, malgré les valets, malgré les charlatans,
Le creuset immortel est dans les mains du temps.
Exerce ton métier; sois utile et modeste;
D'un peu de gros bon sens conserve quelque reste.
D'un pas tardif et lourd, hâté par l'aiguillon,
Le bœuf en mugissant fertilise un sillon;
Mais donne-t-il le prix aux coursiers de l'Élide?
Du chant des rossignols est-ce lui qui décide?
Va-t-il cueillir ces fleurs dont les filles du ciel
Choisissent les parfums pour composer leur miel?

Eh bien! voilà pourtant nos juges, nos arbitres!
Pleins de prétentions, qu'ils appellent des titres,
Des talents qu'ils n'ont pas ils sont les détracteurs,
Et, pour être aperçus, se font persécuteurs.
Ces noirs Laubardemonts de la littérature
Déchaînent contre nous les marchands d'imposture,
Les bâtards de Fréron, les bâtards de Cotin.
Aussitôt grand fracas : « Le délit est certain, »
Vont-ils s'écrier tous; « pesez bien ces passages :
« En ajoutant deux mots, en supprimant trois pages....
« C'est lui. C'est encor lui. Quelle audace! quel ton!
« Il ne croit pas en Dieu, pas même au feuilleton.
« Dans ce qu'il ne dit pas on voit ce qu'il veut dire.
« Excepté nos journaux, il faut tout interdire. »
Eh! mes très-chers amis, pour défendre nos droits,
Laissez-moi vous citer des prêtres et des rois;
Je dis ceux du bon temps : le siècle dix-huitième
Pervertissait les cours, et le Vatican même.

De certains esprits forts Frédéric entiché
Régnait en philosophe; et c'est un grand péché.
Benoît sur Frédéric a bien quelque avantage;
Mais il eut trop souvent les préjugés d'un sage.
Richelieu vous convient, et ce roi-cardinal
N'eut aucun préjugé qui ne fût point royal :
Zoïle tout-puissant de l'aîné des Corneilles,
Richelieu toutefois n'a point proscrit ses veilles;
Contre lui seulement il armait Chapelain,
Ou l'instruisait d'exemple, aidé de Saint-Sorlin.
Louis, qui sut orner le pouvoir despotique,
Laissait de Port-Royal le pieux satirique,
Des compagnons Jésus instruisant le procès,
Fixer à leurs dépens le langage français.
Molière sur la scène, et Bourdaloue en chaire,
En toute liberté s'adressaient au parterre....
Si l'un prêchait gaîment contre les faux dévots,
L'autre prêchait pour eux, et contre les bons mots;
Et, sans troubler l'État, la jeunesse étourdie
Allait rire au sermon comme à la comédie.
« Halte-là, s'il vous plaît! Voilà de grands talents,
« Que nous vantons beaucoup, qui ne sont point vivants.
« Il faut bien distinguer : ceux-là peuvent tout dire. »
Vous accordez aux morts la liberté d'écrire!
C'est agir prudemment; et l'on peut, sans abus,
Rendre quelque justice à ceux qui ne sont plus.
Mais, des auteurs fameux si la tombe est l'asile,
De leur temps, mes amis, votre haine imbécile
Pour le moindre grimaud les eût diffamés tous :
Esménard de Corneille aurait été jaloux;
Vous auriez en chorus hurlé contre Molière;
On eût vu Carion, soupant avec Linière,
Porter, en s'inclinant, la santé de Pradon;
Et Geoffroy, dans *Trévoux* brochant son feuilleton,
En de fréquents accès de stupide folie,
Régenter Despréaux et l'auteur d'*Athalie*.

Jouissez du présent, puisqu'il est votre bien;

Mais l'avenir approche, et vous n'y perdrez rien.
Et vous, que la raison retient sous son empire,
Malgré l'air infecté qu'avec peine on respire,
Que faire? elle se tait quand les fous sont puissants.
Écoutez Pythagore : il avait un grand sens;
« Adorez, » disait-il, « l'écho dans la tempête. »
Le moment est venu. Déjà levant la tête,
Par la foule des sots le mensonge honoré
Promène insolemment un étendard sacré;
Déjà l'antique erreur, cette hydre renaissante,
Plus absurde toujours, toujours plus menaçante,
De son trône orgueilleux insulte par des cris
La conscience humaine, et les talents proscrits.
Pensez-vous librement? fuyez la servitude;
Cherchez des bois muets la libre solitude :
Là, sans prostituer l'hommage adulateur,
Sans offrir aux puissants ce nectar enchanteur
Qui, distillé pour eux des mains de la bassesse,
Sans les désaltérer, les enivre sans cesse,
De la vérité seule espérant quelque appui,
Les yeux sur l'avenir, écrivez devant lui.
Le mensonge expira sa victoire funeste;
Il est craint, mais il passe; et la vérité reste.

ESSAI SUR LA SATIRE.

On peut laisser en paix des rimeurs innocents,
Dont la muse inconnue outrage le bon sens :
« Qu'un Ferlus, qui végète aux marais du Parnasse,
« Pense atteindre le vol de Lucrèce et d'Horace;
« Qu'en écrivant aux sots Despaze [1], dans l'accès,
« Braille ses vers gascons qu'il croit des vers français;
« Qu'un Balourd-Lormian, ridicule pygmée,
« Travestisse le Tasse en prose mal rimée;

[1] Joseph Despaze, de Bordeaux, poëte satirique, mort en 1814.

« Tous ces fils de Cotin, plus décriés que lui,
« Des mépris du public se vengent par l'ennui. »
Mais, des mœurs et du goût s'ils se disent arbitres,
Du tribunal burlesque on veut savoir les titres.
Qui ne rirait de voir un Zoïle irrité
Nous demander raison de son obscurité,
Et, ne prévoyant pas les dégoûts qu'il s'attire,
Armer sa faible main du fouet de la satire?
Quelques censeurs, bravant d'orageuses rumeurs,
Contre le vice altier défendirent les mœurs;
Mais l'austère vertu recommandait leur vie.
En des vers généreux s'ils attaquaient l'envie,
Ils savaient rendre hommage au mérite envié;
Et, s'ils vengeaient le goût trop souvent oublié,
Chacun de leurs écrits au goût toujours fidèle,
En donnant la leçon présentait le modèle.
Dans la Grèce autrefois, sur la scène étalés,
Socrate et Périclès, en public immolés,
Étaient livrés aux ris d'une foule profane.
Si l'envie inspirait les vers d'Aristophane,
La vengeance dicta, dans ses fougueux élans,
D'Archiloque en fureur les ïambes sanglants.
Chez les Romains bientôt, sous la plume d'Horace,
La satire, unissant la vigueur et la grâce,
Sans préparer l'exil, sans verser le poison,
D'un utile enjoûment vint orner la raison.
Fort, mais avec douceur, précis quoique facile,
Ce poëte élégant, le vainqueur de Lucile,
Animant un vers pur du feu de ses bons mots,
Fut chéri des talents et redouté des sots.
Aux stoïques leçons quand sa muse exercée
Prouve que la sottise est toujours insensée,
Que l'homme n'est jamais content de ses destins;
Quand de Nasidiénus il décrit les festins,
D'avides héritiers quand il peint la bassesse,
Ou qu'aux sifflets de Rome il présente sans cesse
Le jargon pédantesque et les tons importants
De ce lourd Crispinus, le Rœderer du temps,

Il sait, de la satire ennoblissant l'usage,
Railler en honnête homme, et badiner en sage;
Et ses charmants écrits, retenus du lecteur,
Sont toujours d'un poëte et jamais d'un rhéteur.

Plus concis, plus obscur, et moins parfait sans doute,
De son grand devancier Perse suivit la route.
D'une austère candeur il connut tout le prix :
C'est la vertu qui parle en ses chastes écrits.
Eh! qui n'applaudirait lorsque ses traits caustiques
Du palais des Césars franchissent les portiques,
Et même, au despotisme inspirant la terreur,
Vont, au bruit des sifflets, réveiller l'empereur.

D'un siècle corrompu la publique impudence
De l'ardent Juvénal souleva l'éloquence;
De mouvements heureux tous ses vers animés
D'un cœur vraiment ému jaillissent enflammés.
Dans ses hideux tableaux Rome entière respire :
Le juge vend la loi, le sénat vend l'empire;
Tout fier d'un testament par le crime dicté,
Un adultère insulte au fils déshérité;
Les affranchis par l'or achètent la naissance;
Les nobles par la honte achètent la puissance;
Et d'un manteau sacré le vice revêtu
Trafique impudemment du nom de la vertu.
Voyez des corrupteurs la horde enchanteresse,
Reste vil et flétri du beau sang de la Grèce;
Adolescents, vieillards, de débauches perdus;
Par un mélange affreux les sexes confondus;
Les épouses souillant la couche nuptiale,
Affichant leur opprobre et luttant de scandale.
Messaline en délire, outrageant son époux,
Rit de ces attentats, et les surpasse tous.
Tandis que l'empereur stupidement sommeille,
L'œil ardent, près de lui, l'impératrice veille;
Par de faux cheveux blonds son front est ombragé;
Et, quand dans le repos tout l'empire est plongé,

Elle court de Vénus célébrer les mystères,
Porte en des lieux impurs ses fureurs adultères.
Là, de honteux plaisirs s'enivrant à son gré,
Du nom de Lycisca voilant son nom sacré,
Lasse de voluptés, mais jamais assouvie,
Celle, ô Britannicus, qui t'a donné la vie,
Seule, et de crime en crime errant en liberté,
Prostitue aux Romains les flancs qui t'ont porté.

Après un long repos la moderne Italie
Aux jours des Médicis renaquit embellie;
Et, parmi les beaux-arts en foule renaissants,
La muse satirique éleva ses accents.
Celui qui de nos preux a chanté les merveilles,
L'Arioste, un moment lui consacra ses veilles;
Mais la cour de Ferrare épiait ses discours;
Et la satire est faible, écrite au sein des cours.
Si des liens dorés ont gêné son audace,
S'il répand dans ses vers moins de sel que de grâce,
Du langage toscan la douce urbanité
Brille en plus d'un récit élégamment conté;
Et dans ces jolis riens qu'un style heureux décore
L'Arioste imparfait est l'Arioste encore.

De Régnier parmi nous Despréaux fut vainqueur.
Gloire au grand Despréaux! son génie et son cœur
Au vrai, qu'il adora, furent toujours fidèles:
Ce modèle à jamais formera les modèles.
Parmi tous les talents qu'éleva Port-Royal,
Le nerveux, le précis, l'ingénieux Pascal,
Pliant à tous les tons sa facile éloquence,
De sa prose classique enrichissait la France.
Despréaux, s'illustrant par de nouveaux succès,
Assura les honneurs de l'Hélicon français.
Dans ses vers épurés polissant le langage,
De l'élégant Malherbe il consomma l'ouvrage,
Des chefs-d'œuvre d'Horace atteignit la hauteur,
Et du premier des arts fut le législateur.

Que dis-je? il détrôna ces faux rois du Parnasse
Dont l'hôtel Rambouillet encourageait l'audace,
Et qui, des pensions faisant surtout grand cas,
Vendirent à Colbert l'esprit qu'ils n'avaient pas :
Cotin, de plats sonnets importunant les belles,
Parlant, rimant, prêchant sur le ton des ruelles;
L'âpre et dur Chapelain, qui, sans goût et sans art,
Tenta de rajeunir la rouille de Ronsard;
Montfleury, qui se crut l'émule de Molière;
Cet ignoble Pradon que vantait Deshoulière :
Pradon, sans la satire à jamais ignoré,
Mais au divin Racine un moment préféré.
En ces jours où d'Agnès la simplicité pure
Des Marivaux du siècle obtenait la censure;
Où le sublime Alceste essuyait des mépris;
Où du *Contemplateur* les vers étaient proscrits;
Où, dans plus d'un libelle, et même dans la chaire,
Tartufe démasqué tonnait contre Molière;
Quand de *Britannicus* les vers mélodieux,
Et Tacite, embelli par la langue des dieux,
Languissaient, désertés, sur la scène avilie;
Quand d'ineptes lecteurs dédaignaient *Athalie*,
Les cris injurieux d'un public abusé
A l'oracle du goût n'en ont pas imposé.
Despréaux, signalant un utile courage,
Au jugement vulgaire opposa son suffrage,
Et, payant au génie un tribut mérité,
Prononça les décrets de la postérité.

Tu chéris Despréaux, et tu suivis sa trace,
Élève de Virgile, et d'Homère, et d'Horace,
Pope, éternel honneur des muses d'Albion!
Soit que parmi les dieux, sous les murs d'Ilion,
Tu chantes les combats et le courroux d'Achille;
Soit que, d'un ton plus doux, la flûte de Sicile
Aux rives du Ladon module sous tes doigts
Des chants, que de Windsor ont répétés les bois;

Soit que, tenant en main le compas didactique,
En d'épineux sentiers tu guides la critique;
Soit que, d'un vain orgueil châtiant les travers,
Tu dévoiles à l'homme et l'homme et l'univers;
Soit qu'au pied des autels apportant son délire
L'épouse d'Abélard, revivant sur ta lyre,
Exhale en traits de feu son amour et ses pleurs;
Mariant avec art les tons et les couleurs,
Partout d'heureux détails enrichissant le style,
Même dans l'agrément ne cherchant que l'utile,
Économe de mots et prodigue de sens,
A l'austère raison tu soumets tes accents;
Et ta muse, à la fois élégante et sensée,
En vers pleins et nerveux burine ta pensée.
Quel prix récompensa tant de nobles travaux?
Du grand homme envié se croyant les rivaux,
Le lauréat Cibber [1], Blackmore l'emphatique,
Philips, abandonnant son chalumeau rustique,
Tous les jours contre Pope élevant leurs clameurs,
Tentèrent de flétrir ses talents et ses mœurs.
Assailli, délaissé, mais fidèle à sa gloire,
Pope aux sifflets vengeurs dévoua leur mémoire,
A leur haine insolente opposa leurs écrits,
Et de *Stupidité* chanta les favoris.
Peu satisfait de vaincre une horde vulgaire,
Aux Midas en crédit il déclara la guerre.
Montagu de Sapho reconnut le portrait;
Sporus-Harvei rougit d'être peint trait pour trait;
Même dans les boudoirs il devint ridicule:
Faible nain, succombant sous les flèches d'Hercule.
Si Pope se vengea des Bavius puissants,
Au sage Bolingbrocke il offrit son encens;
Et, peu fait pour les cours, fidèle avec audace,
Ami de sa faveur, il aima sa disgrâce.
Voit-il que, tourmenté par d'envieux accès,
Addison d'un ami redoute les succès?

[1] Acteur et auteur comique qui est le héros de *la Dunciade* de Pope.

Ému contre Addison d'un courroux légitime,
Il lance un trait malin qu'émousse encor l'estime.
Jusque dans ses écarts, il s'arrête partout
Où finit la décence, où s'arrête le goût :
Grand mystère de l'art qui fait tout l'art lui-même;
Des talents consommés secret rare et suprême,
Qu'avant lui Rochester n'avait pas su trouver,
Que Churchill après lui n'a pas su conserver.

Sous l'empire indolent de la folle Régence,
Voltaire, en l'âge heureux où se mûrit l'enfance,
Vit les ris succéder à ces sombres ennuis
Dont la pompe attristait le déclin de Louis.
Du Maine applaudissait aux chants de Saint-Aulaire,
Quand du riant vieillard la voix jeune et légère
Égayait au printemps les bocages de Sceaux.
Dans les jardins du Temple, assis sous des berceaux,
Et Vendôme et son frère, oubliant la victoire,
Déposaient leur grandeur, et délassaient leur gloire.
Loin des cours, loin des camps, ils trouvaient des amis;
Tartufe à leurs festins n'était jamais admis;
Mais Chaulieu, dans l'accès d'une élégante ivresse,
Y soupirait ses vers, enfants de la paresse.
Il couronnait de fleurs sa dernière saison;
Il prêchait le plaisir, et chantait la raison.
Voltaire, de Chaulieu suivant le doux exemple,
Apprit à ses côtés, dans l'école du Temple,
Cet art si peu connu d'orner la vérité,
D'être sage en riant, d'instruire avec gaîté.
Il y puisa surtout l'horreur des fanatiques,
La haine et le mépris des préjugés gothiques,
Domaine des tyrans qui règnent sur les sots ·
Le besoin de tromper rend les tyrans dévots.
A Vénus-Uranie il offrit ses hommages :
Elle a de son poëte inspiré les ouvrages.
Il eut tous les talents, ces premiers dons des cieux :
S'il veut de Torquato, rival audacieux,

Emboucher la trompette, et chanter nos ancêtres,
Ou, plus brillant, plus riche, et seul entre les maîtres,
Égaler l'Arioste en ses divins tableaux;
Si Clio lui remet ses austères pinceaux;
Ou si, durant un siècle enrichissant la scène,
Il ceint de vingt lauriers le front de Melpomène,
D'un pas toujours égal en sa route affermi,
Il sait, du fanatisme implacable ennemi,
Affaiblir un pouvoir qu'il eût voulu détruire,
Charmer le genre humain, le venger, et l'instruire.
Pour la philosophie armant jusques aux rois,
De la satire altière il étendit les droits:
Elle a pris de Minerve et l'égide et la lance.
En vain, pour condamner le grand homme au silence,
La sottise en fureur écrit des mandements,
Soulève les prélats, émeut les parlements,
Déchaîne ce troupeau de pédants sacriléges
Qui, dans quelque paroisse, ou du fond des colléges,
De Dieu, par bonté d'âme, intrépides soutiens,
Vendent à bon marché des libelles chrétiens;
Le pétulant sarcasme et la fine ironie,
Les bons mots, les bons vers, coulent de son génie.
C'est un vin généreux, qui, dans l'air élancé,
Loin du liége importun dont il était pressé,
Fait jaillir à longs flots la mousse et l'ambroisie,
Et l'oubli des chagrins dont notre âme est saisie.
Quelquefois la vengeance égara ses pinceaux :
Lorsque de traits hideux il peint les deux Rousseaux,
De la satire injuste on méconnaît l'empire;
Le rire à peine éclos sur les lèvres expire;
Le bon mot le plus gai se lit avec douleur.
Sacrés par le talent, plus saints par le malheur,
Que de titres unis pour désarmer sa haine!
Mais, tant que sur les bords embellis par la Seine
Des charmes du langage on sentira le prix;
Tant que d'un art divin les deux mondes épris,
Offrant un libre hommage aux muses de la France,
De nos chantres fameux chériront l'élégance,

L'avenir sifflera Nonotte, Sabatier,
Desfontaines, Fréron, Clément, Trublet, Berthier,
Et tout ce noir essaim d'immortelles victimes
Que le malin Voltaire enchaînait dans ses rimes.
Il fut persécuté, même au fond du tombeau;
Mais qui peut du génie éteindre le flambeau?
Son nom, qui rendait seul la raison triomphante,
Son nom, cher aux Français, restera l'épouvante
De tous les imposteurs et de tous les tyrans.
S'il caressa les rois, s'il ménagea les grands,
Flatteur pour obtenir le droit d'être sincère,
Il paya malgré lui ce tribut nécessaire;
Mais de loin, sous ses coups, les rois ont succombé;
Il ébranla l'autel, et le trône est tombé.

Plus fort qu'ingénieux, moins plaisant que caustique,
Gilbert, de Juvénal émule fanatique,
Du plus sot Mahomet séide infortuné,
Expira jeune encore et trop tôt moissonné.
Canonisé par lui jusque dans la satire,
Beaumont fit rire un peu : tout nouveau saint fait rire;
Mais Gilbert, consumé d'un délire fatal,
Protégé par Beaumont, mourut à l'hôpital.
Sa muse audacieuse, aux luttes aguerrie,
Semble être d'Apollon la prêtresse en furie,
Terrible, et s'agitant sur le trépied sacré,
Aux approches du dieu par ses cris imploré.
Trop heureux, si, toujours à la raison docile,
Laissant à la colère un accès moins facile,
Et des siècles futurs prévenant les arrêts,
Il n'eût d'un fiel dévot empoisonné ses traits!
Mais souvent dans ses vers, pleins d'un affreux courage,
L'outrage est un éloge, et l'éloge un outrage.
Après avoir vanté Baculard et Fréron,
Il crut de d'Alembert étouffer le renom;
Il voulut renverser de sa main trop hardie
Le portique imposant de l'*Encyclopédie;*

Du ton de Bossuet Descartes célébré,
L'*Éloge d'Antonin* par lui-même inspiré,
Du chantre des *Saisons* l'élégante harmonie,
Et les pleurs éloquents que verse *Mélanie :*
Rien n'a pu de Gilbert désarmer les dégoûts.
De Voltaire lui-même osant être jaloux,
Jeune homme, il attaqua sa gloire octogénaire :
Qui vanta Baculard dut décrier Voltaire.
Il prétendit flétrir d'un souffle criminel
Les palmes qui couvraient le vieillard solennel ;
Mais *OEdipe* et *Brutus*, mais *Tancrède* et *Zaïre*,
Mérope, *Mahomet*, *Sémiramis*, *Alzire*,
Accablèrent bientôt de leur poids glorieux
Le Titan révolté luttant contre les dieux.

Le Parnasse français voyait ternir son lustre ;
Mais, dans nos derniers temps, déclin d'un âge illustre,
La satire eut encor quelques adorateurs,
Des demi-dieux du Pinde heureux imitateurs.
Aux ris immodérés des doctes immortelles
Elle exposa Fréron rampant avec des ailes [1],
Et sur le sombre bord, peu fertile en bons mots,
On la vit applaudir à *l'Ombre de Duclos* [2].
Elle n'inspira point un maladroit faussaire,
De tous les vrais talents imbécile adversaire,
Clément, qui redoutait l'opprobre de son nom,
Et signait Despréaux en imitant Gacon ;
Ni Robé l'impudique [3], effroi de la décence ;
Ni l'aîné Rivarol, jaloux par impuissance,
Qui, faute de penser, parodiste bouffon,
En quolibets de Gille insultait à Buffon.
Vains efforts d'une muse inepte et léthargique !
Les talents sont armés d'un bouclier magique ;
Et par son triple airain tous les traits repoussés
Vont blesser l'imprudent qui les avait lancés.

[1] Voyez le chant IX de *la Dunciade* de Palissot. — [2] Satire de La Harpe — [3] Robé faisait un poëme sur le même sujet que Fracastor.

Mais d'antiques travers quel immense héritage !
Quel siècle au ridicule a prêté davantage?
Pope va-t-il encore, échappé du tombeau,
Aux sots mal déguisés présenter le flambeau?
Restaurateur du goût, qui peut rendre au Parnasse
L'enjoûment de Boileau, l'urbanité d'Horace?
Ou, de Perse imitant l'utile obscurité,
Faire au milieu du Louvre entrer la vérité?
Les temps sont différents; les sottises pareilles.
Midas, bon roi Midas, qui n'a pas tes oreilles?
Voyez dans ce lycée un bataillon d'auteurs,
L'un de l'autre envieux, l'un de l'autre flatteurs :
Devant Léontium Sapho lit ses ouvrages;
Là, de vieux écoliers se vendent leurs suffrages.
Ces nains, rétrécissant la scène des Français,
Ont un grand amour-propre et de petits succès;
Ils chantent le triomphe, et manquent la victoire;
Recherchent la louange, et négligent la gloire;
Molières d'un boudoir, Sophocles d'un salon,
Parlent à cinquante ans de leur jeune Apollon;
Et, lassant le public d'une longue espérance,
Dans les journaux qu'ils font sont l'honneur de la France.
Laissons-leur ces plaisirs. De plus sombres tableaux
Pourraient de Juvénal exercer les pinceaux :
Il n'est plus de patrie, et la France fut libre;
Des droits et du pouvoir l'imposant équilibre
Par le poids d'un seul homme est désormais rompu.
Le fer a tout conquis; l'or a tout corrompu;
Aux esclaves de cour la tribune est livrée;
La flatterie impure, arborant la livrée,
Siége dans le conseil, élit les sénateurs,
Fait les tribuns du peuple et les législateurs;
Et, quand des citoyens l'élite gémissante
Célèbre dans le deuil la république absente,
De scandaleuses voix, que hait la liberté,
Aux jeux républicains chantent la royauté.
Voltaire est au cercueil, et les Welches renaissent,
Du fanatisme ardent les cent têtes se dressent;

A régner par le glaive il n'a pas renoncé;
Et le nom d'hérétique est déjà prononcé.
On nous promet bientôt d'aimables dragonnades,
Un bel auto-da-fé, de charmantes croisades.
Dans le fond d'un boudoir, en chapelle érigé,
C'est en enfant Jésus que l'Amour est changé.
Cidalise, infidèle à la philosophie,
Dévote pour deux jours, coquette pour la vie,
Convertit les amants qu'elle eût damnés jadis;
Satan s'est fait ermite, et rentre au paradis;
Les nouveaux partisans des gothiques usages,
Pour le dieu des cagots quittant le dieu des sages,
Sur des tréteaux sacrés prêchent le genre humain;
Et je vois l'athéisme un rosaire à la main.

Malheur au bon esprit dont la pensée altière
D'un cœur indépendant s'élance tout entière;
Qui respire un air libre, et jamais n'applaudit
Au despotisme en vogue, à l'erreur en crédit!
Mais heureux le grimaud qui de la servitude
Contracta, jeune encor, la docile habitude!
Écrit-il sur les lois? c'est plus que Montesquieu;
Fait-il des vers galants? c'est Gresset ou Chaulieu;
Fût-il un vrai Cotin, d'éloges on l'assomme;
Et Duponceau lui-même au Mans est un grand homme.
Pour moi, dès mon enfance aimant la vérité,
Et libre avant les jours de notre liberté,
Vengeur du nom français, depuis que sur la scène
J'ai traîné Charles neuf, Médicis et Lorraine,
Des partis en fureur j'ai soulevé les cris;
Vingt presses, gémissant sous des milliers d'écrits,
Par l'imposture même ont fatigué Morphée :
Leur masse injurieuse est mon plus beau trophée.
Oh! qu'aisément comblé d'éphémères honneurs
De tous nos grands braillards j'aurais fait des prôneurs,
Si, désertant la France et flattant l'Angleterre,
Ma muse eût mendié l'or qui nous fait la guerre,

De la cause publique affiché l'abandon,
Acheté par la honte un scandaleux pardon,
Et, quittant les drapeaux de la raison proscrite,
Étalé sans pudeur un cilice hypocrite!
Mais, ferme dans ma route, et vrai dans mes discours,
Tel je fus, tel je suis, tel je serai toujours.
Gorgé de honte et d'or, un impudent Maurice,
Du pouvoir quel qu'il soit adorant le caprice,
De tout parti vaincu mercenaire apostat,
Peut vendre ses amis comme il vendit l'État[1].
Lorsque la trahison marche sans retenue,
Lorsque la république est partout méconnue,
Dédaignant de flatter ses ennemis puissants,
A son autel désert j'apporte mon encens.
De son auguste nom sanctifiant mes rimes,
Des idoles du jour bravant les heureux crimes,
Je n'abdiquerai point dans des chants imposteurs
L'honneur d'être compté parmi ses fondateurs :
J'ai vécu, je mourrai fidèle à sa bannière.
Que Baour ou Villiers, Colnet ou Souriguère,
Bâtards dégénérés dont rougit l'Arétin;
De Franco[2], s'il se peut, évitent le destin!
Je réclame leur haine, et non pas leurs suffrages;
Je leur demande encor d'honorables outrages.
Contre moi réunis, qu'ils me lancent d'en-bas
Des traits empoisonnés, qui ne m'atteindront pas;
Plus puissant que la loi qui gémit en silence,
Un trait lancé d'en-haut punit leur insolence;
Et de leur nom flétri l'ineffaçable affront
Est comme un fer brûlant imprimé sur leur front.

[1] Ces vers paraissent avoir été écrits à l'époque où Chénier fut exclu du Tribunat. On sait que c'est lui qui avait demandé le rappel de Talleyrand. —
[2] Poëte italien, condamné à mort par Pie V, en 1569, pour avoir composé des satires contre quelques seigneurs romains.

LA PROMENADE.

ÉLÉGIE.

Roule avec majesté tes ondes fugitives,
Seine; j'aime à rêver sur tes paisibles rives,
En laissant comme toi la reine des cités.
Ah! lorsque la nature, à mes yeux attristés,
Le front orné de fleurs, brille en vain renaissante;
Lorsque du renouveau l'haleine caressante
Rafraîchit l'univers de jeunesse paré,
Sans ranimer mon front pâle et décoloré;
Du moins, auprès de toi que je retrouve encore
Ce calme inspirateur que le poëte implore,
Et la mélancolie errante au bord des eaux.
Jadis, il m'en souvient, du fond de leurs roseaux,
Tes nymphes répétaient le chant plaintif et tendre
Qu'aux échos de Passy ma voix faisait entendre.
Jours heureux! temps lointain, mais jamais oublié,
Où les arts consolants, où la douce amitié,
Et tout ce dont le charme intéresse à la vie,
Égayaient mes destins ignorés de l'envie!

Le soleil affaibli vient dorer ces vallons;
Je vois Auteuil sourire à ses derniers rayons.
Oh! que de fois j'errai dans tes belles retraites,
Auteuil, lieu favori, lieu saint pour les poëtes!
Que de rivaux de gloire unis sous tes berceaux!
C'est là qu'au milieu d'eux l'élégant Despréaux,
Législateur du goût, au goût toujours fidèle,
Enseignait le bel art dont il offre un modèle;
Là, Molière esquissant ses comiques portraits,
De Chrisale ou d'Arnolphe a dessiné les traits;
Dans la forêt ombreuse, ou le long des prairies,
La Fontaine égarait ses douces rêveries;
Là, Racine évoquait Andromaque et Pyrrhus,
Contre Néron puissant faisait tonner Burrhus,

Peignait de Phèdre en pleurs le tragique délire.
Ces pleurs harmonieux que modulait sa lyre
Ont mouillé le rivage; et de ses vers sacrés
La flamme anime encor les échos inspirés.

Saint-Cloud! je t'aperçois; j'ai vu, loin de tes rives,
S'enfuir sous les roseaux tes naïades plaintives;
J'imite leur exemple, et je fuis devant toi :
L'air de la servitude est trop pesant pour moi.
A mes yeux éblouis vainement tu présentes
De tes bois toujours verts les masses imposantes,
Tes jardins prolongés qui bordent ces coteaux,
Et qui semblent de loin suspendus sur les eaux.
Désormais je n'y vois que la toge avilie
Sous la main du guerrier qu'admira l'Italie.
Des champêtres plaisirs tu n'es plus le séjour :
Ah! de la liberté tu vis le dernier jour!
Dix ans d'efforts pour elle ont produit l'esclavage!
Un Corse a des Français dévoré l'héritage!
Élite des héros au combat moissonnés,
Martyrs avec la gloire à l'échafaud traînés,
Vous tombiez satisfaits dans une autre espérance!
Trop de sang, trop de pleurs, ont inondé la France;
De ces pleurs, de ce sang un homme est héritier!
Aujourd'hui dans un homme un peuple est tout entier!
Tel est le fruit amer des discordes civiles.
Mais les fers ont-ils pu trouver des mains serviles?
Les Français de leurs droits ne sont-ils plus jaloux?
Cet homme a-t-il pensé que, vainqueur avec tous,
Il pourrait, malgré tous, envahir leur puissance?
Déserteur de l'Égypte, a-t-il conquis la France?
Jeune imprudent, arrête : où donc est l'ennemi?
Si dans l'art des tyrans tu n'es pas affermi.....
Vains cris! plus de sénat; la république expire;
Sous un nouveau Cromwel naît un nouvel empire.
Hélas! le malheureux, sur ce bord enchanté,
Ensevelit sa gloire avec la liberté.

Crédule, j'ai longtemps célébré ses conquêtes;
Au forum, au sénat, dans nos jeux, dans nos fêtes,
Je proclamais son nom, je vantais ses exploits,
Quand ses lauriers soumis se courbaient sous les lois,
Quand, simple citoyen, soldat du peuple libre,
Aux bords de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,
Foudroyant tour à tour quelques tyrans pervers,
Des nations en pleurs sa main brisait les fers;
Ou quand son noble exil aux sables de Syrie
Des palmes du Liban couronnait sa patrie.
Mais, lorsqu'en fugitif regagnant ses foyers,
Il vint contre l'empire échanger les lauriers,
Je n'ai point caressé sa brillante infamie;
Ma voix des oppresseurs fut toujours ennemie;
Et, tandis qu'il voyait des flots d'adorateurs
Lui vendre avec l'État leurs vers adulateurs,
Le tyran dans sa cour remarqua mon absence:
Car je chante la gloire, et non pas la puissance.

Mais détournons les yeux de ces tristes tableaux:
Leur douloureux aspect irrite encor mes maux;
Et le jour qui finit offre au moins à ma vue
Un spectacle plus fait pour mon âme abattue:
Le troupeau se rassemble à la voix des bergers;
J'entends frémir du soir les insectes légers;
Des nocturnes zéphyrs je sens la douce haleine;
Le soleil de ses feux ne rougit plus la plaine;
Et cet astre plus doux, qui luit au haut des cieux,
Argente mollement les flots silencieux.
Mais une voix qui sort du vallon solitaire
Me dit: « Viens; tes amis ne sont plus sur la terre;
« Viens; tu veux rester libre, et le peuple est vaincu. »
Il est vrai: jeune encor, j'ai déjà trop vécu.
L'espérance lointaine et les vastes pensées
Embellissaient mes nuits tranquillement bercées;
A mon esprit déçu, facile à prévenir,
Des mensonges riants coloraient l'avenir.

Flatteuse illusion, tu m'es bientôt ravie!
Vous m'avez délaissé, doux rêves de la vie;
Plaisirs, gloire, bonheur, patrie et liberté,
Vous fuyez loin d'un cœur vide et désenchanté.
Les travaux, les chagrins ont doublé mes années;
Ma vie est sans couleur, et mes pâles journées
M'offrent de longs ennuis l'enchaînement certain,
Lugubres comme un soir qui n'eut pas de matin.
Je vois le but, j'y touche, et j'ai soif de l'atteindre;
Le feu qui me brûlait a besoin de s'éteindre;
Ce qui m'en reste encor n'est qu'un morne flambeau
Éclairant à mes yeux le chemin du tombeau.
Que je repose en paix sous le gazon rustique,
Sur les bords du ruisseau pur et mélancolique!
Vous, amis des humains, et des champs, et des vers,
Par un doux souvenir peuplez ces lieux déserts;
Suspendez aux tilleuls qui forment ces bocages
Mes derniers vêtements mouillés de tant d'orages;
Là quelquefois encor daignez vous rassembler;
Là prononcez l'adieu : que je sente couler
Sur le sol enfermant mes cendres endormies
Des mots partis du cœur et des larmes amies!

(1805.)

LA LETTRE DE CACHET [1].

CONTE.

Dans les beaux jours de Louis quatorzième,
Un jeune objet, qu'eût aimé l'Amour même,
Grâce à l'hymen, partageait le destin
D'un Franc-Comtois, comte de Valespin.
L'époux, major au service d'Espagne,
Laisse à Paris sa gentille compagne

[1] V. dans le Dictionnaire du *Siècle de Louis XIV* de Voltaire, l'anecdote d'où est tiré ce conte.

Dix mois entiers : un oisif de la cour
Le remplaça. Quand au son du tambour
Le bon major, zélé pour le service,
A Besançon commandait l'exercice,
Sans bruit aucun la belle, au sein des nuits,
Cueillait des fleurs qui promettaient des fruits.
Rien n'était su : trois semaines encore,
Et, déjà mûrs, ces fruits allaient éclore.
Chez elle un jour elle rentrait le soir :
Quel contre-temps ! et que le trait est noir !
De Besançon certaine lettre arrive;
Et son époux par la tendre missive
Lui fait savoir qu'il presse son retour :
Le lendemain, vers le déclin du jour,
Il reverra sa femme tant aimée !
D'un tel espoir la belle peu charmée
Lit et relit, se couche, et ne dort pas.
Que faire ? Il faut se tirer d'un tel pas.
Mais le peut-on ? Comment ? Quel parti prendre ?
De grand matin, ne sachant qu'entreprendre,
Elle est debout : de modestes apprêts
Sans les couvrir relèvent ses attraits.
En négligé, mais avec élégance,
Elle va voir, pour cas de conscience,
Un ami sûr, un profond magistrat :
Monsieur Lainet, le conseiller d'État.

Elle dit tout d'un air de prud'homie,
S'intéressant pour une tendre amie
Qu'elle excusait, sans l'approuver pourtant,
Mais la plus sage en aurait fait autant.
Le mari loin ! puis la jeune imprudente
A dix-huit ans, et le mari quarante !
Elle parlait en baissant ses beaux yeux,
Et parlait bien : Lainet l'entendit mieux.
Pour le beaux sexe il était honnête homme,
Lisait Cujas et parcourait Brantôme,

Savait le droit sans ignorer l'amour,
Et connaissait les usages de cour.
Un peu malin, mais avec politesse,
Si bien il fait que l'aimable comtesse
Voit, reconnaît, révère la douceur
D'un indulgent et discret confesseur;
A son langage aisément se façonne,
Et, renonçant à la tierce personne,
— « Oui, » lui dit-elle, « oui, j'approuve bien fort
« Celui qui dit : Absents, vous avez tort.
« Mais pas toujours; n'en déplaise à l'adage,
« Mari présent peut l'avoir davantage.
« Le bien est mal, s'il vient hors de saison.
« Mon cher époux entendra-t-il raison?
« Que dira-t-il quand je vais être mère
« De cet enfant dont il n'est pas le père?
« Bien pourrait-on le lui donner gratis,
« En invoquant la loi *Pater est is;*
« Mais Valespin n'y verrait qu'une insulte :
« Un militaire est peu jurisconsulte.
« Dès ce soir même il arrive en ces lieux :
« Voyez, pensez, réglez tout pour le mieux. »
— « Penser, madame! eh! c'est une vétille, »
Répond Lainet; « nous avons la Bastille :
« Le cher époux peut y coucher ce soir;
« Les lits sont bons. S'il demande à vous voir,
» On lui dira que, pour certaine cause,
« A son désir l'ordre du roi s'oppose.
« Cet ordre-là peut se lever un jour;
« Délivrez-vous : chacun aura son tour. »
Elle rougit, fit un peu l'éplorée,
Sourit bientôt, et partit rassurée.

Or, en ce temps, le pays franc-comtois
Des Espagnols reconnaissait les lois.
Il s'agissait d'un cas diplomatique.
Lainet le vit, et du roi catholique

Alla trouver le grave ambassadeur,
Qui, rassemblant toute sa profondeur,
Crut que la paix dite des Pyrénées
N'avait en rien interdit ces menées.
Considérant l'urgence du traité,
Il se rendit près de Sa Majesté.
Le jeune roi balança sur l'affaire;
Il consulta Madame Anne sa mère,
Et Mazarin. Le Scapin cardinal
Dit oui, trouva le tour original,
Le moyen bon, la comtesse jolie,
Et prononça le juron d'Italie.
Anne, d'un air noblement compassé,
Ne dit pas non; mais « Qui l'aurait pensé?
« Moi qui croyais à la vertu des femmes!
« Allons, mon fils, sauvez l'honneur des dames. »
Le roi, docile à ce prudent décret,
Signe, en riant, la lettre de cachet.

Elle est partie : un exempt, drôle habile,
Attend son homme aux portes de la ville.
Le jour baissait : des nuages dorés
Couvraient déjà les cieux moins éclairés.
L'époux, ravi d'achever son voyage,
Avait passé l'hérétique rivage
Où Claude un jour, se laissant convertir,
Fut confesseur pour n'être point martyr.
Le postillon touchait à la barrière;
De la voiture on ouvre la portière :
C'était l'exempt; des mains de ce brutal
L'époux reçoit le billet doux royal.
A la Bastille, où sa chambre était prête,
Il est conduit en ce dur tête à tête,
Fort étonné que le roi très-chrétien
Lui fît l'honneur de le loger pour rien.

Le commandant vient lui rendre visite.
— « Monsieur, dit-il, je vous en félicite;

« De ce logis vous serez enchanté :
« Nul château fort ne l'égale en beauté.
« Feu Charles cinq, si bien nommé le Sage,
« Orna Paris de ce superbe ouvrage.
« Fossés profonds ; huit tours d'une hauteur !
« Et dont les murs ont dix pieds d'épaisseur. »
— « L'endroit est beau ; mais ne puis-je connaître
« Pourquoi j'y suis ? » — « C'est le secret du maître,
« Ou d'un ministre ; ainsi nul embarras. »
— « Ma femme au moins pourra venir.... » — « Non pas :
« On le défend. C'est fâcheux ; mais du reste
« Vous serez bien, très-bien : je vous proteste
« Qu'en ce beau lieu chacun vit satisfait.
« Point d'étiquette : on est libre ; on s'y plaît.
« On peut penser ; on ne peut pas écrire ;
« En récompense, on lit quand on sait lire.
« J'ai les sermons du bon père Maillard,
« Un gros recueil des airs du Savoyard,
« Tous les sonnets du sieur de Benserade,
« Ses rondeaux même, aussi sa mascarade.
« De voir Paris vous étiez curieux :
« Sur le donjon vous le verrez bien mieux.
« C'est un air pur ! un si beau point de vue !
« Oh ! la campagne est là d'une étendue,
« Et tout en fleurs : car voici le printemps.
« Amusez-vous ; donnez-vous du bon temps. »

Ayant fourni ces grands traits d'éloquence,
Le commandant tira sa révérence.
Il sort : le bruit des verrous effrayants
Dans les cachots se prolonge longtemps.
Tel gronde au loin de caverne en caverne
L'horrible cri du clairon de l'Averne,
Lorsque Satan veut contre les élus
Armer en vain ses bataillons cornus.
Anéanti dans sa douleur profonde,
Loin d'une épouse, hélas ! et loin du monde,

Le Franc-Comtois trois jours se morfondit,
Se parla seul, et seul se répondit,
Pleura, crut voir les larmes de sa femme,
La consola, répondit pour la dame,
Le jour d'après grimpa sur le donjon,
Le jour d'après voulut lire un sermon,
Dormit un peu, s'ennuya davantage,
Jura longtemps, puis s'arma de courage.

Tandis qu'il traîne en ces divers ennuis
Des jours sans fin, d'interminables nuits,
Secrètement sa fidèle compagne
Avec décence accouche à la campagne
D'un bel enfant, regretté par l'amour,
Qui le vit naître et mourir en un jour.
Envers Lucine une fois qu'elle est quitte,
A son époux elle songe au plus vite :
Car c'est l'usage; et femmes de Paris
Savent tromper, mais servir leurs maris.
Près de deux mois l'excédé solitaire
Avait gémi dans sa cellule austère.
Le commandant vient lui dire un beau soir,
La larme à l'œil, et comme au désespoir :
— « Monsieur le comte, on en veut placer d'autres;
« J'aurais voulu vous voir longtemps des nôtres;
« Je l'espérais; mais voilà qu'aujourd'hui
« Le roi renonce à vous loger chez lui.
« Accusez-en le crédit de madame :
« Elle a tant fait! tant remué! » — « Ma femme?
« Qu'elle est aimable! et que je suis content! »
Il dit, s'élance, et décampe à l'instant.
Un char doré, qui l'attend à la porte
Dans un hôtel aussitôt le transporte;
Il monte, il trouve un souper préparé,
Et tout un cercle élégamment paré.
Ce ne sont plus les ténébreux abîmes
Où le caprice a caché ses victimes :

Le vieux donjon, les sourcilleuses tours;
Mais son épouse en ses plus beaux atours,
Sa jeune épouse, et vingt femmes charmantes,
Vingt courtisans aux formes prévenantes.
Amis! pas trop; mais parlant d'amitié;
Monsieur Lainet n'était pas oublié.
Ainsi l'on voit sur la scène magique
Où l'on conspire, où l'on aime en musique,
Une cité remplacer des déserts,
Et tout l'Olympe au sortir des enfers.

L'époux fut gai, gais furent les convives,
Le souper fin, les caresses très-vives;
Pope l'Anglais aurait dit : Tout est bien.
Lainet conta que le roi très-chrétien
Était prudent, équitable et sensible;
Mais que le pape était seul infaillible;
Que le monarque avait été surpris
Par ses agents; que l'on s'était mépris;
Qu'il se faisait chaque jour des mécomptes;
Que dans le monde il existait deux comtes :
L'un Franc-Comtois, et l'autre Limousin,
Tous deux portant le nom de Valespin;
Que cette fois, Besançon, par mégarde,
Avait payé pour Brives-la-Gaillarde.
Il parlait d'or; et le bon Franc-Comtois,
Fêté, choyé, sablant le vin d'Arbois,
Crut fermement ce qu'il entendait dire,
En rit beaucoup, mais fit beaucoup plus rire.
Ce qui vaut mieux : pour dédommagement,
Du roi d'Espagne il eut un régiment;
A la comtesse il dut ce bon office.
Dans le grand siècle on aimait la justice.

Il fut cocu, prisonnier et content.
Du cocuage il n'apprit rien pourtant;
Car son épouse était femme discrète.
Longtemps après, l'aventure secrète

Fit quelque bruit dans l'une et l'autre cour :
Paris la sut; la province eut son tour.
On loua fort, comme avisés et sages,
Le roi, sa mère, et tous les personnages;
Et, pour former les filles de Saint-Cyr,
L'abbé Choisy promit qu'à son loisir
Il en ferait narration piquante,
Sous le beau nom d'*Histoire édifiante.*

LE CONCILE DE CONSTANCE.

CONTE.

Fiers ennemis du siècle dix-huitième,
Réformateurs, dont le docte système
Fait du délire un point religieux,
D'un saint concile écoutez les merveilles;
Écoutez bien; car la bonté des cieux
Abondamment vous a pourvus d'oreilles.
Dans les remparts bâtis par Constantin,
Non sur les bords où le noir Pont-Euxin
Baigne à la fois et l'Europe et l'Asie,
Mais près d'un lac dont les flots argentés
De Germanie arrosent les cités
Et les vallons de l'heureuse Helvétie,
Pour dissiper ce qu'on nommait erreur,
Un Sigismond, très-dévot empereur,
De prêtres saints invoqua l'assistance :
On tint concile. Or, c'était, mes amis,
Sous les beaux temps du feu roi Charles six.
L'Église entière accourait à Constance :
Les moines bruns, les gris, les noirs, les blancs,
Sombres hiboux, aigles dans leurs couvents;
Les gros bonnets payés pour ne rien dire,
Prêtres mitrés, les bleus du saint empire,
Les violets, de rouges cardinaux :
Amas confus de célestes oiseaux,

D'oiseaux de proie, au différent plumage,
Au bec retors, à l'ennuyeux ramage,
Tous implorant par des chants aigres-doux
Le saint pigeon, qui les inspirait tous.
Là, vingt partis, vingt pieuses cabales;
Fort longuement on parla des scandales
Qui désolaient l'empire de Jésus.
Hiéronime et son maître Jean Hus,
Quoique très-forts sur la théologie,
Voulaient un peu tâter de la raison;
Dans la Bohême ils semaient leur poison :
Tout se perdait par l'idéologie.
Un autre Jean [1], plein de religion
(Pape il était de sa profession),
Exempt d'erreurs, s'était permis des crimes,
Au nom du ciel, qui les rend légitimes;
Mais le concile en fut scandalisé,
Et le prouva par un acte authentique :
Comme assassin ce Jean fut déposé;
Fut l'autre Jean brûlé comme hérétique;
D'un sauf-conduit le gage impérial
L'avait traîné dans le piége fatal.
Au vœu des saints l'empereur fut docile;
Et, de l'Église intrépide soutien,
Il fit pour elle un parjure chrétien :
Ce fut d'abord l'ouvrage du concile.

De Sigismond la superbe moitié,
Qui bien valait celle du roi de Garbe,
Pour les béats, l'impératrice Barbe,
Sentit les feux d'une ardente amitié.
Ce n'était pas une épouse impollue;
Mais, déplorant l'abus de ses attraits,
Que maint profane avait lorgnés de près,
Elle afficha la réforme absolue,
Et, voulant faire un honnête métier,
Pour amoureux prit le concile entier.

[1] Jean XXII, déposé par le concile de Constance.

Avant ce temps, six écuyers, huit pages,
Dix grenadiers, très-vaillants personnages,
L'ambassadeur du roi de Portugal,
Trois chambellans, le fou, le sénéchal,
D'amants chéris composant la trentaine,
Divertissaient sa majesté hautaine.
Dans les élans de sa dévote ardeur,
Elle cassa le fou, l'ambassadeur,
Et leurs rivaux, gens de cour et gens d'armes.
Trop bien comprit que c'était vanité :
Plus ne prisait la faible humanité;
A ses regards Dieu seul avait des charmes.
Soir et matin le zèle ardent des carmes
La rapprochait de la Divinité;
Aux cordeliers confiant sa grande âme,
Elle exhalait, par des soupirs de flamme,
Acte d'amour et de contrition.
La satisfaire en sa dévotion
Était vraiment chose fort difficile :
N'y suffisaient, moines, abbés, prélats;
Du saint devoir le concile était las :
Immense était l'ouvrage du concile.

Cette beauté n'est la seule d'ailleurs
Dont il obtient les fréquentes faveurs.
Voulant tenir les bons pères en joie,
De tous côtés l'Europe leur envoie
Jeunes objets, doux, tendres, séduisants,
Dévots de cœur, et surtout complaisants.
Ils accouraient des sept monts où le Tibre
Vit les Césars détrôner Rome libre,
Et des prélats détrôner les Césars;
Des beaux vallons où les eaux de la Seine
Baignent Paris; des campagnes où Vienne
Voit le Danube arroser ses remparts;
Des mers de Londre où règne la Tamise,
Et du rivage où l'aimable Venise,

Par les plaisirs attirant l'univers,
Comme Cypris jaillit du sein des mers.
Sept cent dix-huit courtisanes en titre
En la cité formaient joyeux chapitre,
Sans y compter femmes d'ambassadeurs,
De grands barons, de princes, d'électeurs.
En un gala, chez le chef de l'Empire,
Advint un jour que l'archichancelier,
Bouffon très-grave, et de ceux qui font rire,
En s'égayant, et voulant égayer
Dîner germain, long, fastueux et triste,
A Sigismond fit apporter la liste
Qui contenait des galantes beautés
Les noms, prénoms, surnoms et qualités.
« Si voit-on bien que la ville est bénite, »
Dit l'empereur; « mais un nom que l'on cite
« En cet endroit n'est point commémoré. »
D'un tel reproche on sentit la justice :
On contempla l'auguste impératrice;
Au fond des cœurs l'oubli fut réparé.
Du doux bercail les jours étaient prospères;
Car les pasteurs avaient des soins de pères.
Comme en effet l'amour est un trésor,
Ils achetaient l'amour au poids de l'or :
Saintes Phrynés, moyennant récompense,
Participaient à leurs dévotions,
Et leur vendaient les péchés à Constance,
Comme ils vendaient les absolutions.
Quand tous ces gens qu'on nomme le vulgaire
En leur taudis expiraient de misère,
Rubis, saphirs, perles et diamants,
De maint tendron couvraient les vêtements;
L'or emplissait son galant domicile,
L'or des tributs d'un peuple consterné!
Besoin criant payait luxe effréné :
Tous deux étaient l'ouvrage du concile.

Peuple qui jeûne est bien près de crier.

Par un spectacle on voulut l'égayer,
Lui donner jeux, non pas jeux olympiques,
Bien moins encor jeux des rives attiques,
Où d'un laurier vingt poëtes épris,
Sophocle, Eschyle, Euripide, Ménandre,
Venaient charmer, en disputant le prix,
Un peuple ému, digne de les entendre.
On prépara sacrifices sanglants:
Jeux de cagots; c'étaient les jeux du temps.
Des tonsurés la race impitoyable
Un hérétique allait encor brûler.
Calomniant le Dieu qu'ils font parler,
Ces tonsurés sont lieutenants du diable.
Sur des balcons parés d'or et de fleurs,
Près de César la cour était assise;
Pigeons de Gnide et vautours de l'Église
De leur plumage étalaient les couleurs.
Les sept chansons dites de pénitence
Assourdissaient les dévots de Constance;
Portant chasuble, ou capuce hideux,
Gens à col tors défilaient deux à deux:
Prêtres, valets, sainte et lourde canaille,
Docteurs fourrés, chapelains, monacaille.
Un porte-Dieu marchait bannière en main;
A coups de brosse un barbouilleur germain
Peignit en bas, sur ladite bannière,
Démons cornus remuant leur chaudière,
Démons plus doux qu'empereurs et prélats;
Peignit en haut saints riant aux éclats,
Et le bon Dieu qui paraissait leur dire:
« Courage! on vient au paradis pour rire.
« Troupeau d'élus, peuple prédestiné,
« Soyez heureux: c'est encore un damné. »
Hiéronime [1], en la fête exécrable,
Portant l'habit de ces fêtes d'enfer,
San-benito, feux et diables en l'air,
Présentait seul un front inaltérable,

[1] Jérôme de Prague.

Et s'avançait vers le bûcher fatal,
Comme un héros sur le char triomphal.
« Écoutez-moi, vous, dont l'arrêt m'opprime,
« Bourreaux puissants, couronnés ou mitrés, »
S'écria-t-il : « la raison fut mon crime;
« Et je péris sous des tyrans sacrés.
« Je vais me joindre aux martyrs mémorables :
« Je suis mon maître, innocent comme moi ;
« Sur le bûcher je monte sans effroi,
« Non sans pleurer sur des juges coupables.
« Je leur pardonne en m'élevant aux cieux.
« Je vais trouver le juge incorruptible ;
« Et puissiez-vous trouver grâce à ses yeux !
« Mais l'avenir, l'avenir inflexible,
« Verra le sang répandu par vos mains.
« C'est par l'abus que tout pouvoir expire;
« Régnez : un jour croulera votre empire;
« Ce jour sera la fête des humains. »
Il dit et meurt. Suppôts du monachisme,
Grinçant les dents à ce terrible adieu,
Criaient : « Oyez : le méchant bénit Dieu,
« Et nous maudit : c'est preuve d'athéisme. »
Ils étaient crus. Et voilà vos destins,
Profanateurs des mortelles idoles!
Siècle présent est sourd à vos paroles;
Siècles suivants sont des échos lointains!
Dans les accents d'une rage imbécile,
Les spectateurs glorifiaient le ciel;
Et tout un peuple était sot et cruel,
Pour faire aussi l'ouvrage du concile.
On révolta les esprits généreux :
Notez ceci, révérends personnages,
Qui prétendez, reculant de quatre âges,
Nous ramener à ces temps désastreux;
Vous qui, fermant une faible paupière,
Osez nier la raison qui nous luit,
Ou qui voulez éteindre sa lumière,
Et replonger les siècles dans la nuit.

Jean Guttemberg n'avait en Germanie
Peint la pensée et fixé le génie ;
Et toutefois l'aurore du bon sens
Déjà pointait au milieu des ténèbres;
Déjà perçait de ses rayons naissants
Un ciel chargé de nuages funèbres.
De zèle impur quand le peuple enivré
Applaudissait aux vengeances de Rome,
Et louait Dieu du supplice d'un homme,
Par gens de bien cet homme était pleuré.
Le Pogge était du pape secrétaire :
Osa pourtant le docte Florentin
Rendre justice au vertueux sectaire,
Dans une épître écrite en beau latin.
On y trouvait éloquence facile,
Esprit, savoir, talent et vérité,
Saine raison, touchante humanité :
Car ce n'était l'ouvrage du concile.

Brûler son homme est un plaisir d'élus.
Mais en plaisir point de monotonie;
Et comme un bal réjouit encor plus,
Un bal paré suit la cérémonie.
Là Sigismond régnait avec splendeur :
Les menuets, les danses pédantesques
Faisaient briller maint grave ambassadeur;
Maint cardinal préférait les grotesques.
Beaux chevaliers, bachelettes de cour,
Ayant au bal doux rendez-vous d'amour,
Se réservaient contredanse française,
Vive polaque et sémillante anglaise,
Valse germaine, où couples amoureux,
De pas en pas accélérant la danse,
Rasent le sol et tournent en cadence,
Tels que zéphyrs voltigeant deux à deux.
Filles d'honneur effaçaient les plus belles;
Sans ornement, Cécile, au milieu d'elles,

Éclipsait tout par ses appas naissants :
Ses grands yeux noirs, tendres et languissants,
Laissaient percer douce mélancolie;
Et son chagrin la rendait plus jolie.
Elle voilait sa timide beauté,
Ainsi qu'on voit, aux apprêts d'un orage,
L'astre des nuits, de nuage en nuage,
Cacher l'éclat de son disque argenté.
Stérile effort! D'hommages poursuivie,
Elle dansait sans en avoir envie,
Tout en baissant des regards pudibonds.
L'impératrice avait les yeux très-bons,
Quoique moins beaux, et vit certaine enflure :
—« Ceci, » dit-elle, « est un mal d'aventure.
« Eh quoi, déjà? vous n'avez que seize ans!
« Trop d'embonpoint ne sied pas à votre âge :
« Les médisants ne vous croiront pas sage;
« Fille d'honneur doit faire peu d'enfants.
« C'est un de fait : qu'il soit donc fils unique.
« Son père, au moins, est-il vrai chevalier ?
« Est-ce un baron? est-ce un grand écuyer?
« Peut-il entrer dans l'ordre teutonique?
« Serait-ce point quelque sérénité?
« Une excellence? ou peut-être une altesse?
— « Nenni. » — « Vraiment, est-ce une majesté?
« L'ingrat César, oubliant ma tendresse,
« M'aurait-il fait une infidélité ? »
— « Rassurez-vous, mon auguste maîtresse, »
Répond Cécile, en levant ses beaux yeux :
« Ce qui m'arrive est le secret des cieux.
« Il faut parler, hélas! et j'en soupire :
« J'aurais bravé le charme suborneur
« Des hauts barons et du chef de l'Empire :
« Car, après tout, on est fille d'honneur.
« Aux vanités Cécile n'est soumise ;
« Mais résister aux lois de sainte Église !
« Il faut avoir du respect pour la foi.
« Vous en avez, madame, et plus que moi :

« Vous faites honte à la pauvre Cécile ;
« Et sans raison : Dieu me gard' du péché !
« Pour cet enfant, qui m'est tant reproché,
« C'est... c'est encor l'ouvrage du concile. »

De cet aveu tout fut sanctifié :
On salua la brunette chérie
Du nom sacré de nouvelle Marie.
Si l'empereur en fut édifié,
L'impératrice y parut trop sensible.
Le fou prédit qu'il viendrait un garçon ;
Qu'avant quinze ans le céleste poupon
Vaudrait son père, et serait infaillible.
Ce fut le terme et l'exploit triomphant
Du saint concile. On ne se plaindrait guère
S'il n'eût jamais produit que cet enfant ;
Mais, par malheur, il enfanta la guerre,
Qui déchaîna contre l'humanité
Peste et famine, effroyables compagnes.
Plus de moissons : des stériles campagnes
Crêpe sanglant couvrait la nudité ;
Le glaive errait des bords de la Baltique
Au Pont-Euxin, au golfe Adriatique,
Les noirs agents du pontife romain
Chantaient la messe un poignard à la main,
Comme on chantait les vêpres en Sicile ;
Dans les cités, veuves de combattants,
Le sang humain coula pendant vingt ans :
C'était toujours l'ouvrage du concile.

ROMANCES.

I.

La connaissez, ma gente pastourelle :
D'un doux regard elle a su me charmer.
Savez le prix des deux regards d'Adèle;
Évitez-les, vous qui craignez d'aimer.

La gaîté brille en son joli sourire;
L'amour pétrit son minois enchanteur;
La volupté sur ses lèvres respire;
Sa bouche appelle et promet le bonheur.

Qui croit jouir, dit-on, rêve et sommeille :
Rêver toujours, voilà mon seul désir.
Rêvant si bien, malheur à qui s'éveille !
Heureux qui dort bercé par le plaisir !

Raison se perd près d'Adèle jolie;
Tendre délire est toujours de saison :
Mais je préfère Adèle et sa folie
Au triste honneur de garder ma raison.

Et, si son cœur devenait infidèle,
Dans mon chagrin je bénirais l'amour :
Fut trop heureux qui fut aimé d'Adèle,
Quand son bonheur n'aurait duré qu'un jour!

II.

Hier ai vu ma douce amie,
Ai vu l'objet que veux chérir :
Sens mal d'amour; c'est pour la vie :
De mal d'amour ne veux guérir.

Douce, naïve, et point légère,
Rosette unit pour nous charmer
A jolis traits qui savent plaire
Sensible cœur qui sait aimer.

Sa voix touchante et son œil tendre
Doucement consument les jours :
Qui l'entend veut toujours l'entendre ;
Qui la voit veut la voir toujours.

Adieu donc, plaisir d'amourette!
Reste fidèle à mon lien :
Ne puis aimer rien que Rosette;
Et sans Rosette aimer n'est rien.

ÉPIGRAMMES.

SUR TROIS TRADUCTIONS DE *LA JERUSALEM DÉLIVRÉE*.

Clément, La Harpe et Lormian-Balour,
Vont traduisant le chantre d'Herminie.
Ainsi traduire est pure calomnie :
Leurs vers menteurs l'ont rendu sec et lourd.
Qu'eût fait Pâris entre ces trois grands hommes?
Eût-il donné la pomme à l'un des trois?
Non : mais, entre eux ne pouvant faire un choix,
A tous les trois il eût jeté des pommes.

A SAUTREAU DE MARSY [1].

Ami Sautreau, vos vers, votre notice,
Vos almanachs sont d'un goût excellent;
Votre journal, plein d'esprit, de justice;
Et d'Aquin [2] seul vous égale en talent.

[1] Journaliste, éditeur de l'*Almanach des Muses* et des *Étrennes à Polymnie*. — [2] Obscur folliculaire d'alors.

Aucuns pourtant, gens d'une humeur caustique,
Osent se plaindre : ils disent qu'un critique
De ce qu'il sait doit parler seulement.
Concevez-vous leur maligne insolence,
Ami Sautreau ? de ce qu'il sait ! vraiment,
Ils voudraient donc vous réduire au silence.

SUR LA RÉSURRECTION DE L'*ANNÉE LITTÉRAIRE* [1].

Las ! il revient mon âne littéraire !
Mon gentil âne, ami de Jean Fréron !
L'avez-vous vu l'aimable Aliboron ?
— Non ; mais je crois l'avoir entendu braire.

SUR L'*HOMME DES CHAMPS* DE DELILLE.

Ce n'est donc plus l'abbé Virgile :
C'est un abbé sec, compassé,
Pincé, passé, cassé, glacé,
Brillant, mais d'un éclat fragile.
Sous son maigre et joli pinceau
La nature est naine et coquette ;
L'habile arrangeur de palette
N'a vu, pour son petit tableau,
Les champs qu'à travers sa lorgnette,
Et par les vitres du château.

SUR JACQUES LE POËTE ET JEAN LE LIBRAIRE.

Jacques le grand, l'aigle de nos poëtes,
Six francs par vers vend son poëme entier :
Jean l'acheteur, nigaud de son métier,
Lui dit trop tard : « Jacques, vous me surfaites.
« En vous lisant on m'appelle un vrai fou,
« Lorsqu'on veut même user de politesse :
« Dans ces vers-là le tiers vaut six francs pièce ;
« Mais les deux tiers ne valent pas un sou. »

[1] Geoffroy, au commencement de ce siècle, essaya avec quelques-uns de ses amis du *Journal des Débats*, de reprendre l'*Année littéraire*. Cette tentative eut peu de succès.

LA CONFESSION DE LA HARPE.

Rassurez-vous, mon Armide est de glace,
Disait La Harpe à son cher directeur,
Clorinde est plate, Herminie est sans grâce;
Mes vers dévots ont quelque pesanteur.
Un saint ennui du plaisir prend la place :
Car ce n'est point par un orgueil d'auteur,
C'est en chrétien que je traduis le Tasse,
Pour mes péchés et pour ceux du lecteur.

SUR Melle DUCHESNOIS DANS LE RÔLE DE PHÈDRE.

Lorsque Racine, à la cour d'Apollon,
Fit admirer une Phèdre divine,
Du nom de Phèdre, au bas du saint vallon,
Pradon marquait une ignoble héroïne.
Ami public, ne vous trompez au nom :
Beauté, Laideur, marquent leur origine.
Guérin peignit la Phèdre de Racine [1];
Et Duchesnois est l'œuvre de Pradon [2].

(1802.)

SUR MORELLET.

Quand l'abbé Morellet écrit,
Ne lui demandez pas d'esprit :
C'est un impôt dont il s'exempte;
Et ce doyen des vieux enfants
Ne tient pas à quatre-vingts ans
Ce qu'il promettait à soixante.

ÉPITAPHE DE CARION DE NISAS.

Ci-gît Carion de Nisas,
Le Sophocle de Pézénas.

[1] Dans son tableau exposé au Musée, en l'an XI. — [2] Mademoiselle Duchesnois, qui a joué *Phèdre*, est élève de M. Legouvé, auteur tragique aussi médiocre que Pradon. (*Note de Chénier.*)

Comme au jeu de la comédie
Le rire semble défendu,
Afin que rien ne fût perdu,
Il fit rire à la tragédie.

SUR TALLEYRAND.

Roquette dans son temps, Périgord dans le nôtre,
Furent tous deux prélats d'Autun.
Tartufe est le portrait de l'un;
Ah! si Molière eût connu l'autre!
(1800.)

SUR LE MÊME.

L'adroit Maurice, en boitant avec grâce,
Aux plus dispos pouvant donner leçons,
A front d'airain unissant cœur de glace,
Fait, comme on dit, son thème en deux façons.
Dans le parti du pouvoir arbitraire,
Furtivement il glisse un pied honteux;
L'autre est toujours dans le parti contraire;
Mais c'est le pied dont Maurice est boiteux.
(1804.)

ÉPITAPHE DE L'AUTEUR.

Je vécus un moment, triste et gai, sage et fou;
Je ne sais d'où je viens, et vais je ne sais où.

FIN DES ŒUVRES POSTHUMES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

ŒUVRES ANCIENNES.

PAGE

MARIE-JOSEPH DE CHÉNIER, SA VIE ET SES ÉCRITS, par M. Ch. Labitte ..... j

DISCOURS EN VERS.

Sur la Calomnie 3
Les Poëmes descriptifs 15

ÉPÎTRES.

A Le Brun 19
Au musicien Le Sueur 21
A mon Père. (Fragment) 23
Petite épître à Jacques Delille 25
A Voltaire 27
A Eugénie 39

SATIRES.

Le Public et l'Anonyme 43
Le docteur Pancrace 51
Les nouveaux Saints 58

ÉLÉGIES ET CONTES.

La Retraite 66
Le Maître italien 68
Les Miracles 77

ODES.

La Solitude de Saint-Maur 92
Ermenonville 93

PAGE

L'Assemblée nationale..... 94
La Mort de Mirabeau..... 98
La République sous Robespierre..... 102
L'Angleterre. (Fragment)..... 106

HYMNES PATRIOTIQUES.

Chant du 14 Juillet..... 108
A l'Égalité..... 109
A la Victoire..... 111
A la Liberté..... 112
A la Raison..... 113
Hymne à l'Être suprême..... 114
Chant du Départ..... 115
Hymne du 9 Thermidor..... 118
Hymne funèbre en l'honneur de Hoche..... 120
A l'Armée d'Angleterre..... 121
Hommage à une belle action..... 122

ÉPIGRAMMES.

Sur le *Guillaume Tell* de Lemière..... 125
Le député gascon..... *Id.*
Les deux missionnaires..... *Id.*
Sur mademoiselle Raucourt dans le rôle de Phèdre. 126
Sur La Harpe..... *Id.*
Sur l'entrée d'un vieil abbé à l'Académie française. 127
Sur Carion de Nisas..... *Id.*
Sur Rœderer..... *Id.*
Sur la réélection du cardinal Maury à l'Académie.. *Id.*

DEUXIÈME PARTIE.

ŒUVRES POSTHUMES.

PAGE

Tibère, tragédie..... 3
Les Principes des Arts, poëme 57
De l'Homme et des Choses. (Fragment)..... 79
Si l'erreur est utile aux hommes..... 84
Discours sur la Raison..... 93
Discours sur l'Intérêt personnel..... 99
Discours sur les Entraves données à la littérature ... 107
Essai sur la satire 112
La Promenade, élégie 125
La Lettre de cachet, conte 128
Le Concile de Constance, conte..... 135
Romances..... 144

ÉPIGRAMMES.

Sur trois traductions de *la Jérusalem délivrée* 145
A Sautreau de Marsy..... *Id.*
Sur la résurrection de l'*Année littéraire*..... 146
Sur l'*Homme des Champs* de Delille ..... *Id.*
Sur Jacques le poëte et Jean le libraire. ..... *Id.*
La confession de La Harpe 147
Sur mademoiselle Duchesnois dans le rôle de Phèdre. *Id.*
Sur l'abbé Morellet..... *Id.*
Épitaphe de Carion de Nisas..... *Id.*
Sur Talleyrand..... 148
Sur le même..... *Id.*
Épitaphe de l'Auteur..... *Id.*

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

f.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

his book is under no circumstances to be taken from the Building

UN 10 ..
R 18 19..

1 410